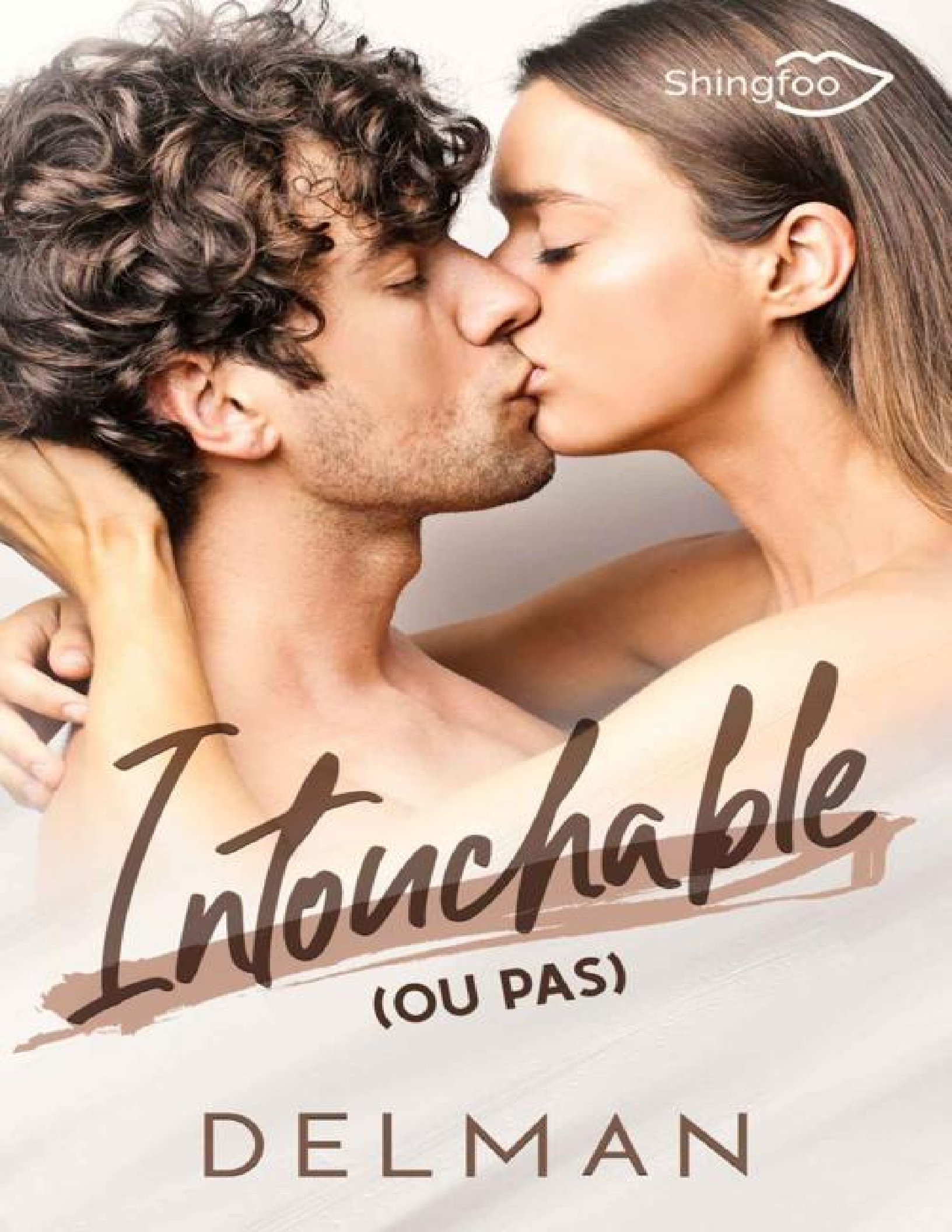


A romantic couple, a man with curly hair and a woman with long hair, are shown in profile, about to kiss. The man is on the left, and the woman is on the right. They are both looking at each other with closed eyes. The background is a soft, out-of-focus light color.

Shingfoo

# *Intouchable*

(OU PAS)

DELMAN

DELMAN

# INTOUCHABLE (OU PAS)



[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

©Shingfoo, 2023, pour la présente édition.

Shingfoo, 1081 chemin de la Mole, 06670 Levens.

[www.shingfoo.com](http://www.shingfoo.com)

Mars 2023 pour l'édition numérique.

ISBN : 9782379872853

Couverture : ©AdobeStock

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 1

Madison

Le quartier est vraiment très calme aujourd'hui. Chose étonnante pour cette ville toujours en mouvement. J'ai presque l'impression d'évoluer dans une cité fantôme. Presque, je précise. Parce qu'il y a tout de même des badauds qui flânent devant les vitrines. Impossible de ne pas me montrer de bonne humeur par cette belle journée.

Les mains dans les poches, je parcours la rue pour aller effectuer ma visite biquotidienne à Perceval, un vieux matou qui ne sait plus bouger aussi bien que dans ses jeunes années. À presque 19 ans, il est encore vif, mais son arthrose le ralentit. Sa maîtresse s'est absentée quelques semaines chez sa fille dans le nord de la France. Du coup, je suis chargée de venir deux fois par jour pour m'assurer qu'il va bien. Bon, ce vieux Perceval passe le plus clair de son temps à dormir, mais il peut aussi avoir envie de jouer.

Au fait, je m'appelle Madison, j'ai 22 ans. Je suis pet-sitter.

Comment ça, ce n'est pas un job ?

Bien sûr que si ! Je vous mets au défi de me prouver le contraire. Je travaille depuis deux ans chez Youpianimo, une entreprise orléanaise.

Alors que je m'engage dans une ruelle peu fréquentée du cœur de ville, un raccourci que j'affectionne, car il permet d'admirer les styles anciens d'architecture, je remarque que des barrières métalliques en ferment l'entrée.

Je consulte ma montre des yeux. Bien que je dispose d'une marge confortable pour me rendre à mon rendez-vous suivant, je n'aime pas être en retard. Ce n'est pas professionnel.

De plus, je ne vois pas ce qui peut gêner la circulation au point de bloquer une rue entière. Il n'y a ni engin de travail ni trou béant dans la chaussée.

Un mouvement circulaire de la tête me permet de balayer les alentours. Personne. Ni une ni deux, je passe outre l'interdiction et poursuis ma route. *Oui, je vis dangereusement !*

Une bourrasque fait soudain virevolter mes cheveux. Je remets mes mèches en place et change mon sac à dos d'épaule. Il contient tout un tas d'ustensiles intéressants, voire indispensables, quand on fait un métier comme le mien. Ne jamais être prise de court est un leitmotiv que je connais par cœur.

Tout comme il est dans ma nature d'être toujours à l'affût. Sans doute mon côté animal qui ressort à force de travailler en leur compagnie. Enfin, je dirais chez moi que c'est une qualité innée.

À mi-parcours, je me surprends à rêvasser en regardant le soleil jouer sur les façades. En tournant au coin de la rue, je sens mon sixième sens s'affoler alors qu'il n'y a aucune raison. En traverser une déserte ne me pose aucun problème, même à une heure tardive. Je ne suis pas du genre à être effrayée pour un rien. Ici, les agressions ne sont pas monnaie courante. Tandis que la chaleur suffocante semble faire fondre l'asphalte, je poursuis mon chemin.

J'ai presque dépassé le dernier immeuble lorsqu'un cri strident me fait soudain tourner la tête. Il provient de l'une des rues et paraît empli de malveillance. Un second cri lui répond. Enfin, je dirais plutôt un couinement. La personne qui l'a lancé souffre.

Je baisse mes lunettes de soleil sur le bout de mon nez.

Sur mes gardes, je m'approche. C'est alors que je découvre un spectacle bouleversant. Au bout de la rue qui débouche sur un petit square, une femme est aux prises avec deux types, bâtis comme des armoires à glace. Elle a beau se défendre, elle ne parvient pas à les repousser.

Je scrute la scène d'un air incrédule, quand une bouffée de colère me submerge. Le genre qui vous met des œillères et ne vous fait pas prêter attention à ce qui se passe autour. Sans attendre, je dépose mon sac près d'un mur et me dirige en trombe vers eux. Aucun des trois ne m'a aperçue.

La femme sanglote et je vois l'un des deux types lever la main pour la frapper. Ma combativité se réveille et j'accélère sans prendre garde à ce groupe de personnes amassé dans un recoin, mais je n'ai pas le temps de m'y intéresser. Cette femme a besoin d'aide !

Alors, d'aucuns diraient qu'il est impensable pour une jeune femme de mon âge de se porter ainsi au secours d'une inconnue. Toutefois, je suis extrêmement confiante dans ma force et mes réflexes. Je n'ai pas pratiqué les arts martiaux pendant plusieurs années pour me défilier à la première occasion.

– Hé, vous ! Lâchez-la tout de suite !

Les deux types se tournent. Près d'eux, la femme ne bouge pas.

*Qu'est-ce qu'elle attend pour s'enfuir ?*

Je lui fais signe du menton, mais elle me fixe comme si j'étais une parfaite abrutie. Peut-être est-elle trop sonnée pour réagir ?

– Je pense que tu devrais partir d'ici ! déclare l'un des deux hommes en reportant son attention sur la femme.

Je le vois venir. Il espère m'amadouer pour me maîtriser. Hors de question que je me laisse prendre au piège. Je force sur les derniers mètres qui nous séparent avant de lui asséner un coup au niveau de l'épaule. Je le percute avec une violence qui lui arrache un cri. Profitant de l'effet de surprise, j'enchaîne avec un coup de coude à la hauteur du menton qui le fait chanceler. D'un magistral coup de pied rotatif, je le plaque durement contre le mur.

Concentrée sur mes ennemis, je n'entends pas vraiment les autres bruits qui emplissent l'air. Des pas précipités qui s'approchent. Un « Coupez ! » retentissant. Ou les hurlements de la femme qui réclame de l'aide.

*Elle ne pouvait pas donner de la voix avant, celle-là !*

Sans laisser mon adversaire se ressaisir, je lève mon genou aussi vite que je le peux, visant son entrejambe. Il ne peut pas l'éviter et se plie en deux tandis que son compère vient à son secours. Jusque-là, je n'ai pas souvent utilisé mes talents en combat, sauf sur quelques crapules sans grand intérêt, mais tandis que je l'observe en train de s'approcher, la démarche fluide de cet homme montre qu'il est peut-être doté de réflexes assez affûtés pour esquiver mes mouvements agiles. Mais j'ai plus d'un tour dans mon sac ! Un tacle bien placé l'atteint au niveau du mollet. Ça ne lui arrache qu'une légère grimace. De toute évidence, il est accoutumé à la douleur. Je ne lui laisse pas le temps de réagir et lui décoche un coup de poing dans le plexus solaire qui le plie en deux.

*Je suis la meilleure !*

Toute cette scène s'est déroulée très vite. Quelques minutes à peine. Je suis remontée à bloc.

Je me sens l'âme d'un David contre Goliath.

– Ça suffit ! Qui est cette folle ? hurle une voix de stentor derrière moi.

Des bras puissants m'encerclent par derrière, je suis incapable de bouger. Un homme bâti comme une armoire à glace me ceinture. On dirait que je suis prise au piège.

– Tu as un direct du droit redoutable, observe l'un des deux types en massant son ventre là où je l'ai frappé. Hein, Shauna ?

Il s'adresse à la femme qui me fixe d'un regard furieux en glapissant comme une dinde.

– Espèce d'idiot ! Ils ne m'attaquaient pas, c'était une mise en scène. Nous sommes des comédiens !

– De quoi me parlez-vous ?

Elle a peut-être reçu un coup sur la tête. Pourtant, je ne me rappelle pas l'avoir frappée, elle.

– Qui vous a autorisée à nous interrompre ? tonne la voix d'un homme.

Coiffé d'une casquette olive, le stentor me fixe de ses yeux sombres cachés derrière une paire de lunettes cerclées d'argent. Il mâche sans distinction un chewing-gum, et l'image rapide d'une vache qui broute son herbe me traverse l'esprit.

– Elle a... basculé du côté obscur, balbutie la femme en me désignant de l'index. Comme Anakin Skywalker.

– Anakin est un homme. Pas moi ! précisé-je.

– Est-ce une raison pour nous frapper ? riposte-t-elle.

– Désolée, mais je croyais qu'ils s'attaquaient à vous.

– En tous les cas, elle a de la poigne ! reconnaît le premier que j'ai mis à terre.

– Oui... euh..., bafouillé-je. Ne recommencez pas, hein.

– C’est mon boulot. Je suis acteur. Tu peux la libérer, dit-il à mon cerbère.

S’il y a une chose à laquelle je ne m’attendais pas, c’est celle-là. Libre, je prends maintenant conscience de la présence de plusieurs personnes autour de moi qui me dévisagent comme si j’étais un alien. Je remarque également des caméras, sur le côté.

*Nom d’un chien ! Ne me dites pas que ma prestation a été filmée !*

Je me sens si mal à l’aise que je suis sur le point de tourner les talons, surtout après ce que je leur ai fait. Tout ça sous les yeux attentifs des objectifs qui ont enregistré mon exploit. Rouge de honte, embarrassée, je fais mine d’ouvrir la bouche pour m’excuser, mais je suis interrompue.

– Une minute !

Un homme qui me fait penser à un garde du corps, baraqué, en costume et au visage fermé, m’interpelle.

*Et merde ! Dans quelle galère me suis-je fourrée ?*

Je lui fais un signe de la main.

– Salut ! bredouillé-je.

– Tu la connais, Trevor ? demande-t-il sans me répondre à un autre type à quelques mètres de lui.

L’espace d’un battement de cils, j’oublie tout ce qui m’entoure : ma confusion, les caméras... En vérité, il est vraiment trop sexy. J’ai du mal à ne pas bérer d’admiration.

Les lèvres serrées, la bouche dure, il me lance un coup d’œil dédaigneux avant de jeter du bout des lèvres :

– Pas du tout.

*Pouf !* La petite bulle dans laquelle je me suis retrouvée enfermée durant quelques secondes explose. Retour à la réalité.

La phrase « si les regards pouvaient tuer » ne m’a jamais semblée aussi adaptée qu’en cet instant.

Pour qui se prend-il, ce bellâtre ?

Domage que son magnifique physique ne semble pas refléter son caractère.



Je hausse les épaules et me détourne de lui.

Plus tard, alors que je viens de récupérer Barry pour sa promenade, je ne cesse de pester. J'ai encore les oreilles qui bourdonnent de la longue logorrhée du réalisateur qui m'a chapitrée comme une gamine pendant près d'une demi-heure devant tout le monde. Je ne me plains pas. Je m'en sors plutôt bien. Si j'avais dû payer les dommages occasionnés par mon arrivée fracassante sur le plateau, j'aurais été condamnée à travailler même après ma mort. Une situation qui a visiblement beaucoup amusé ledit Trevor. Pour avoir une attitude aussi odieuse et injuste, il doit être une star, je ne vois que ça.

*Argh !* Comment aurais-je pu deviner qu'ils étaient en train de tourner leur foutu clip ? Je n'ai vu qu'une personne en danger et j'ai foncé.

*Idiote, idiote, idiote ! Il n'y a que toi pour faire pareille connerie !*

Je marche à grandes enjambées, la tête baissée sous mon rideau de cheveux, tout en m'évertuant à maîtriser le mélange de colère, de honte et d'humiliation qui monte en moi, par crainte d'éclater en sanglots, me jurant de ne plus jamais croiser le chemin de ce sinistre individu.

– Barry ! Attends-moi !

Peine inutile. J'ai beau essayer de me montrer compréhensive, il abuse un peu trop de ma gentillesse. Voilà deux minutes qu'il avance à toute allure comme s'il avait le diable aux fesses. Les gens me lancent des regards étonnés, apitoyés ou réprobateurs. Il faut dire que je ne passe pas inaperçue, à gesticuler et houspiller mon compagnon en plein milieu de la place du Martroi.

Heureusement que je ne me formalise pas pour si peu. J'ai l'habitude de traiter avec un large éventail de caractères différents. Il y a les doux, les timides, les pressés, les dynamiques... Bref, à moi de m'adapter à la situation. Barry, en temps normal, est un amour, mais aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'il a. J'ai beau l'apprécier énormément, il va falloir que je le remette au pas.

Surtout quand il va s'immiscer sous la jupe d'une demoiselle et lorgner ses dessous d'un air approbateur, avant de reprendre sa folle course. Sans obtempérer à ma énième injonction, bien entendu.

C'est décidé : je sévis.

Aux grands maux les grands remèdes.

– Barry, si tu continues à me désobéir, tu n'auras pas ton nonos !

L'animal s'arrête aussitôt de tirer et vient s'asseoir sur son derrière à côté de moi, dans l'attente de la récompense promise.

– C'est bien. Bon toutou, déclaré-je en le flattant tandis que la friandise disparaît dans sa gueule, laissant sur mes doigts un joli filet de bave bien gluant.

Maintenant qu'il est maîtrisé, je peux gagner la station de tram la plus proche.

J'inspire un grand coup.

Orléans est une jolie ville.

Située à une centaine de kilomètres de la capitale, c'est une ville dynamique. Elle dispose d'une richesse culturelle que beaucoup nous envient, ainsi que d'un centre historique, mis en valeur par des manifestations variées dont la Pucelle Jeanne est l'une des figures emblématiques. Grâce à un réseau de transports interurbains bien développé, la voiture n'est pas nécessaire. Moi, par exemple, j'effectue la majeure partie de mes déplacements en bus, tram ou vélo.

Les nuages filent dans le ciel, masses claires étonnamment fascinantes pour ceux qui, comme moi, y cherchent une image. Les yeux rêveurs, j'admire ce spectacle dont je ne me lasserai jamais à travers la vitre sale du tramway. Le véhicule sillonne les rues bondées dans un circuit rodé.

Je sors du tram, m'étire, les membres endoloris par le poids de Barry qui a effectué le trajet sur mes genoux. Je manque de culbuter la tête première à cause d'un étourdi qui ne regarde pas devant lui, plongé dans la contemplation niaise de son écran d'iPhone. Le système de détection d'obstacle n'est pas encore en option.

Avec un soupir résigné, je liste la suite ininterrompue de SMS non lus provenant de ma mère. Demeurés dans un village à plus d'une heure de route, elle et mon père n'ont jamais vraiment compris mon engouement pour les animaux. Je me souviens du jour où elle a tenté de m'imposer son

point de vue et que nos définitions du travail se sont confrontées. Ce jour-là, j'ai décidé de revendiquer mon indépendance. Elle a terminé sa diatribe en m'assénant que, quoi qu'en disent les gens, les visites à domicile pour nourrir et choyer des animaux ne pouvaient pas être qualifiées de véritable métier.

Prenons l'exemple de la propriétaire de Barry.

C'est une femme charmante. Âgée de 36 ans, elle est directrice de communication dans une grande entreprise. Je l'ai rencontrée par le biais de l'agence. Depuis que je m'occupe de son chien, elle m'a toujours accordé sa confiance et je suis ravie de prendre soin de son animal, à qui elle voue un amour inconditionnel. Même si son travail l'accapare un peu trop, cela n'en fait pas pour autant un mauvais maître.

Grâce à moi, elle peut travailler sans s'inquiéter puisqu'elle sait que son animal sera choyé. Comme en ce moment même.

– Allons retrouver ta maman ! dis-je en m'adressant au chien.

Celui-ci penche la tête sur le côté comme pour me dire qu'il a compris et sa queue se met à battre l'air.

Parvenue à destination, dans le hall de l'immeuble où habite Julianne, j'enfonce le bouton d'appel de l'ascenseur.

La porte de l'appartement numéro 3 s'ouvre juste au moment où je m'apprête à appuyer de nouveau. La vieille femme me sourit, puis elle me fait un signe de la main.

– Bonjour, madame Dubois ! lancé-je avec amabilité.

– Il est en panne, dit-elle en désignant l'ascenseur de son index biscornu.

– Oh non ! Pas encore.

– La société vient demain. Tout devrait rentrer dans l'ordre.

– Ce n'est rien, dis-je avec entrain. Je vais prendre les escaliers. Merci, madame Dubois !

J'emprunte les marches, Barry sur mes talons. Comme d'habitude, l'ascenseur est en panne. Cela arrive de plus en plus ces derniers temps.

Comment les résidents de cet immeuble, dont le coût des loyers permet une sélection drastique, peuvent-ils tolérer un tel manquement ?

– Quatre étages, déclaré-je d'un ton enjoué un peu forcé. J'espère que ça ne te dérange pas trop, Ton Altesse ?

Barry agite la queue. Comme il prend tout pour un jeu, je suppose que les escaliers doivent lui sembler follement amusants. Après un aboiement feutré, il entame sa montée.

Premier étage. Deuxième étage. Troisième étage.

Nous arrivons enfin au quatrième.

Si Barry demeure tout frétilant après cette centaine de marches englouties, je parviens à la porte essoufflée, les aisselles odorantes et laissant leur empreinte sur mon tee-shirt. *Beurk ! J'empeste !*

Je rêve de rentrer chez moi pour me mettre à mon aise, enlever mes Converse et prendre une douche fraîche pour permettre à mon corps de retrouver une température adéquate. Il n'y a que dans les romans que les héroïnes sont pimpantes après une course sous un soleil de plomb.

Mais ceci est une autre histoire.

Je glisse la clé dans la serrure et la tourne.

Incapable de brider son tempérament fougueux plus longtemps, Barry s'engouffre aussitôt dans l'appartement, sa laisse serpentant sur le sol.

Mon regard effleure les lambris dorés, le marbre parcouru de veines grises, et les tapis de la fameuse manufacture, dont je ne me souviens même pas du nom, que Julianne a achetés je ne sais où. Je n'ose d'ailleurs pas imaginer le prix.

J'inspire profondément, détends mes épaules. Plutôt mourir que d'être intimidée par cette magnificence. Dire que ça me fait ça tous les jours... Pff !

Le vestibule donne sur un salon baigné d'une lumière ambrée et embaume l'atmosphère d'un parfum de fleurs fraîches coupées.

– Sois sage, Barry ! Ne fais pas le foufou.

Sans se préoccuper de moi, il file s'installer sur le sofa, là où les rayons du soleil sont les plus affirmés. On dirait presque qu'il veut bronzer.

– Barry ! Qu’est-ce que je viens de dire ? Tu n’as pas essuyé tes grosses papattes !

Espiègle, le chien sautille et dresse son arrière-train, sa laisse toujours accrochée à son collier. Il me scrute tandis que j’avance telle une prédatrice en marquant ma cadence, agrémentant ma progression d’effets sonores comme dans les films. C’est un petit jeu entre nous.

À quelques pas de lui, je saisis la dragonne du bout des doigts avant de m’immobiliser sous le coup de ma soudaine découverte.

Un homme se tient sur le côté de la pièce, près de la fenêtre.

*Waouh !* C’est la seule pensée qui me vient à cet instant.

J’ignore qui est ce type avec son mètre quatre-vingt-dix bien compté, une chevelure châtain aux mèches plus foncées par endroits et légèrement ondulée. Je ne vois pas son visage mais je pourrais mettre ma main au feu qu’il est d’une beauté à couper le souffle.

Vêtu d’un costume de ville noir, il a enlevé sa veste, et sa chemise, ouverte au niveau du col, laisse entrevoir une peau dorée à souhait.

Il y a néanmoins un je ne sais quoi d’intimidant dans ce profil parfait, impression renforcée par sa haute stature et sa silhouette nerveuse et élancée.

Je suis submergée par le désir, aussi incongru que violent, de porter autre chose pour faire bonne figure – n’importe quoi – plutôt que ce vieux jean élimé et ce tee-shirt passe-partout orné de belles auréoles de sueur.

– Bonjour ! lancé-je avec un sourire en conservant les bras le long de mon corps.

Quand il se tourne, j’ai un choc en reconnaissant le type qui m’a interpellée sur le plateau de tournage ce matin. Des traits fins, ciselés à merveille, complètent ce charmant tableau. Pourtant, ce qui me frappe le plus chez lui, ce sont ses yeux. Une merveille de la nature, un joyau dans un écrin. Pour vous donner une image, je dirais qu’ils ont la couleur turquoise des eaux d’un lagon. Il me balance un regard de travers comme si j’étais une simple mortelle insignifiante s’adressant à une divinité.

*OK, j’ai dû offenser Sa Majesté.*

– Euh... Qui êtes-vous, monsieur ? demandé-je, les yeux étrécis.

– Je vous retourne la question. Qui vous a autorisée à entrer en l’absence de la propriétaire ? rétorque-t-il en avançant dans ma direction.

Je ne sais pas pour vous, mais il devrait y avoir une loi contre les hommes dotés d’une voix aussi grave et sexy. Surtout ceux avec ce léger accent américain qui évoque le soleil et les plages. Encore plus quand ils rappellent un top model. Même si la moue boudeuse qu’arbore celui-ci montre qu’il est visiblement contrarié.

– Figurez-vous que Julianne m’a confié un double de ses clés pour que je puisse m’occuper de Barry. Je suis sa pet-sitter. Ça vous suffit comme preuve ? dis-je en faisant danser le trousseau sous son nez.

Il est manifestement prêt à marquer un recul, mais se retient.

*Mon Dieu ! Suis-je si intimidante ?*

– Vous auriez pu les subtiliser.

Je suis à deux doigts d’ouvrir la bouche en grand comme une carpe tant sa réplique me désarçonne. Il faudrait peut-être qu’il arrête de regarder la télé, lui.

– Je vous *reretourne* la question, dis-je en l’imitant.

– Je possède un double moi aussi, rétorque-t-il en faisant balancer un jeu de clés au bout de son index avant de m’ignorer.

Un sourire crispé étire mes lèvres. S’il y a quelque chose que je déteste, c’est être prise de haut. Surtout par un inconnu.

– Julianne n’est pas là, déclare-t-il encore.

– Je m’en suis rendu compte, merci !

Il se désintéresse de ma petite personne pour parcourir la pièce du regard. Secouant la tête, je me reprends. Je me vante d’être une fille qui a les pieds sur terre, affectueuse et d’un abord facile. J’ai des copains qui m’apprécient, des clients sympathiques et des collègues adorables. Bref, je ne suis pas certaine d’être aussi effrayante que je le voudrais !

Néanmoins, il en faut beaucoup, beaucoup plus que ce beau gosse ronchon pour me déstabiliser !

C’est pourtant ce qui m’arrive quand la laisse de Barry, dont je tiens toujours la dragonne dans la main, s’enroule autour de mes genoux. Jugeant peut-être l’atmosphère trop tendue, il a décidé d’ajouter son grain de sel en

slalomant entre nous à la manière d'un skieur. Sur sa lancée, il saucissonne aussi les jambes de l'inconnu. Dans cette manœuvre, il emploie une force insoupçonnée et nous voici collés l'un contre l'autre.

– Mais...

– Je...

– Argh...

– Bon sang !

Oui, en cette minute précise, je ne peux pas dire que nous soyons loquaces. Notre objectif est avant tout de nous libérer du malicieux animal dont j'ai lâché la laisse sous l'effet de la surprise. La première chose sensée à faire est de la récupérer et de la tourner en sens inverse, après avoir stoppé Barry. Comme je suis pressée contre ce type fort peu sympathique, la manœuvre est ardue. Et il s'avère que nous avons tous les deux une idée semblable.

Comment est-ce que je le sais ? Non, non, non, je vous rassure, je ne détiens pas de super pouvoirs qui me permettent de lire dans son esprit. Ce qui, ma foi, serait bien pratique en certaines occasions, mais nous en parlerons une autre fois. L'explication est plus prosaïque : nous nous baissions au même moment. Ce qui engendre une méga collision de nos têtes. Sauf que la sienne est plus dure que la mienne.

Je pousse un cri.

Lui aussi.

À ma grande surprise, d'ailleurs.

– Vous ne pouvez pas faire attention ! s'exclame-t-il en se frottant le front.

– Parlez pour vous ! Ma parole, votre crâne est en acier ! Je vais avoir un hématome.

– Tout est de votre faute.

– Pardon ?

– Vous n'avez aucune autorité sur ce chien.

Je le fusille du regard.

– Barry est juste un peu fofou. C'est normal qu'il agisse ainsi.

L'homme me lance une œillade assassine en se massant le front.

– Pet-sitter ? Amateure, oui, grommelle-t-il.

Cette fois, je ne retiens pas ma colère.

– Pardon ? Je vous signale que j'ai tous les diplômes qu'exige cette profession. Je ne vous permets pas de remettre mon sérieux en doute, monsieur !

Se désintéressant de nous, Barry décide tout à coup de casser la croûte dans sa gamelle en inox rutilant. Il s'élance donc en toute innocence sans se soucier de notre position déjà précaire.

Résultat : je tangue et ne dois mon salut qu'à monsieur Ronchon qui me rattrape de justesse et me plaque contre lui. Pire que de la glu. Cette soudaine proximité me met mal à l'aise. D'autant que l'odeur âcre de mes aisselles remonte à mes narines.

Saucissonnés comme nous le sommes, il est ardu de conserver un équilibre. Surtout quand celui qui se trouve avec vous semble se brûler au troisième degré au moindre contact.

*Bon, d'accord, je pue, mais ce n'est pas une raison pour faire le difficile comme ça !*

– Ne bougez pas, vous allez nous faire tomber ! déclare-t-il d'une voix sèche.

– Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous !

– Il faut bien que quelqu'un reste logique puisque de toute évidence, vous ne pouvez pas vous faire entendre de ce chien !

*Ben voyons, monsieur je-sais-tout !*

Attends ! N'est-il pas en train d'insinuer que je suis un peu demeurée ?

Ulcérée, j'esquisse un pas en arrière.

Mauvaise idée. Très, très mauvaise idée...

Vous avez déjà eu cette sensation de chuter au ralenti ?

Moi, jamais.

Enfin jusqu'à cet instant précis.



Et croyez-moi, je ne suis pas près de l'oublier. On a l'impression de pouvoir tout stopper, mais en vérité, on n'est capable de rien sinon de tomber.

*Moi, je vous le dis, la gravité, ça craint !*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 2

Trevor

*Je suis foutu !*

C'est la seule pensée qui parvient à pénétrer mon cerveau lorsque je réalise que je suis vautré de tout mon long sur la pet-sitter dans le canapé. Nos visages sont si proches que je sens son souffle sur ma peau. Et aussi une autre odeur, plus épicée.

Bien que ses joues soient empourprées, ses yeux bruns se plissent légèrement tandis qu'un sourire se dessine sur ses lèvres.

Je la contemple avec stupeur. Le silence entre nous s'étire, devient gêné, puis gênant.

– On est mal, résume-t-elle.

– À qui le dites-vous !

Pourtant, bien enfouie dans mon subconscient, une petite voix se fait entendre et me chuchote que cette fille n'est pas désagréable à regarder. Sa simplicité naturelle me change de ces femmes apprêtées et artificielles qui m'entourent chaque jour.

Il suffirait de peu de choses pour que nos lèvres se rencontrent. Que je goûte le grain de sa peau...

Le fil de mes pensées m'effraie brutalement et j'écarquille les yeux comme si je sortais d'un cauchemar.

À cet instant, une voix féminine un peu rauque, à l'intonation énergique, retentit près de la porte :

– Trevor ?

Merde, c'est Julianne !

La situation vient d'empirer dramatiquement.

Les compromettantes, je connais. Les femmes qui veulent se faire photographier avec moi dans des positions pour le moins préjudiciables sont légion. Mais cette fille remporte le pompon. En toute innocence, elle est parvenue à m'attirer dans ses filets.

Je dois faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard.

Je me redresse autant qu'il m'est possible de le faire. Ce faisant, mon bassin appuie sur ses hanches et accentue mon malaise. D'autant que je ne maîtrise pas une partie précise de mon corps qui se manifeste de manière tout à fait inopportune.

– Barry ! grogné-je à l'attention du chien qui tire sur sa laisse en sautillant avec entrain.

– Je peux peut-être...

– Non, ne faites pas un mouvement ! Je vais essayer quelque chose.

Elle pousse un soupir à peine audible quand je me tortille pour ne pas perdre mon équilibre, déjà précaire. Coincée sous moi, elle ne peut pas ignorer l'excitation soudaine qui me rend aussi dur que du granit. Un comportement en tous points déplacé de ma part, mais non moins surprenant. Je ne m'attendais pas à éprouver un désir si fort envers une parfaite inconnue. Ce qui, naturellement, ne m'aide pas à éclaircir mes idées.

Ce plan qui consistait à garder le contrôle de moi-même... ne fonctionne pas tout à fait comme prévu. La fille lâche un petit cri lorsque je soulève mon bassin en prenant appui sur mes mains.

Espérant sans doute avoir plus de chance que moi, elle parvient à glisser les siennes le long de mon corps pour atteindre la laisse. Mais en agissant ainsi, elle se rapproche davantage.

– Cessez de bouger ! ordonné-je, les mâchoires crispées.

– D'accord, souffle-t-elle, soudain très obéissante.

Intrigué, je l'observe et nos regards se verrouillent. À cet instant, un étrange courant chargé d'une note d'érotisme nous enveloppe. Au fur et à mesure que les secondes s'écoulent, je sens mon pouls s'accélérer de façon désordonnée et inhabituelle. Son teint arbore une jolie couleur rouge pivoine.

Comment suis-je censé réagir ? Avant tout, je dois garder le contrôle de moi-même, voilà tout. C'est la seule solution.

Au prix d'un effort, je me détourne le premier.

Le charme est rompu.

De la main, je détache le collier de Barry qui nous observe d'un air satisfait, la langue pendante. La laisse perd de sa tension et je parviens alors à dégager mes pieds. Je me redresse aussitôt avec souplesse.

– Trevor ? Que fais-tu ? interroge Julianne en apparaissant sur le seuil.

La fille bondit du canapé à l'image d'un clown. Encore entravée par la laisse de Barry, elle chancelle et il s'en faut de peu pour qu'elle s'affale de tout son long sur la table du salon. Un rire forcé franchit ses lèvres quand elle réussit à demeurer stable.

– Madison ? s'étonne la nouvelle arrivante.

Alors, c'est ainsi qu'elle se prénomme. Joli prénom même si celle qui le porte ne lui rend pas justice avec cet accoutrement.

– Que faisiez-vous tous les deux ? enquête Julianne dont le regard soupçonneux oscille entre nous deux.

Il ne manque plus que ça. Si elle s'imagine que la pet-sitter et moi avons partagé un moment intime, elle ne va plus me lâcher. Décidément, cette journée se déroule mal.

– Il s'agit en fait d'un malentendu ! s'exclame Madison en secouant les mains devant elle.

– Vraiment ?

– Il n'y a pas à discuter là-dessus, dis-je d'une voix sèche. Si ton chien savait se tenir, ce désastre aurait été évité.

Tout en parlant, je crispe les poings comme si le souvenir de son contact me donnait la nausée. C'est un réflexe conditionné par plus de vingt années d'entraînement ! Une attitude qui n'échappe pas à la jeune femme. Son teint rouge est devenu blême.

– Madison, je te présente Trevor. Trevor, voici Madison. Je suis heureuse de constater que vous avez fait connaissance.

Madison secoue les mains en avant en un geste de dénégation.

– Oh ! C’est un bien grand mot. En fait...

– Tu as vérifié ses qualifications ? la coupé-je d’une manière grossière.

Tout comme elle, Julianne s’étonne de ma question. Ses yeux affichent une surprise palpable.

– Enfin, Trevor, bien sûr que oui ! Tu sais mieux que personne que je ne confierais pas Barry à n’importe qui !

– Mmm.

– Rhoo, allez, ne fais pas ta tête de cochon !

Je lui décoche un regard entendu avant de reporter mon attention sur la pet-sitter.

Ça lui convient tout à fait, cet air renfrogné qui gonfle ses lèvres en une moue sexy... euh, je veux dire dédaigneuse... Oui, voilà...

– Bien, je vais vous laisser. J’ai encore beaucoup de boulot, dit Madison en reculant. Au revoir, monsieur.

Je lui adresse un hochement de tête vaguement aimable et me détourne. Sans s’offusquer de mon attitude, Julianne se met à discourir avec Madison en la raccompagnant.

Une fois les deux femmes disparues de ma vue, je m’appuie au mur, les doigts crispés.

En vérité, je ne sais plus quoi penser.

J’ai besoin de reformer ma bulle protectrice, cet état de relative stabilité mentale qui me tient debout, que cette fille s’est amusée à détruire en un clin d’œil. Depuis des années, sous ce masque urbain, je suis perdu, seul, et à bout de souffle, tel un sprinteur en fin de course. J’essaye difficilement de rester campé sur mes convictions, tandis que je suis en proie à un désordre total, et de me persuader que je me trompe, car, pour l’instant, les interrogations et les doutes persistent. Et pour ne pas changer de mes habitudes, dans ma tête, c’est le chaos, tel un champ de bataille en temps de guerre où mes pensées discordantes s’écharpent, se mesurant dans un combat sans merci.

Je ravale un rire désabusé. Évidemment. Quand le destin décide de tester votre résistance, les épreuves vous tombent dessus. Cette fille semble être l’une d’elles.

Mais tandis que je formule cette pensée, je ne peux pas m'empêcher de ressentir une forme de dégoût de moi. J'ai été, jadis, le type même du jeune garçon accompli : gentil, bien intentionné, plein de noblesse, secourable...

– Et sacrément idiot, complété-je à voix haute.

Quand je regarde en arrière et que je vois où ça m'a mené, je me dis que j'aurais mieux fait de m'abstenir ! Mon innocence a été gâchée irrémédiablement. Et aujourd'hui, par la force des choses, je suis obligé de vivre avec l'amère désillusion que j'en ai retirée, sans oublier une contrainte de vie qui ferait perdre la tête à plus d'un.

– Les femmes et moi, ça fait deux.

Sur ce point, je suis clair. J'ai pour habitude de les éviter ainsi que leurs pseudo-sentiments et leurs déclarations d'amour éternel. Pour moi, elles sont comme la peste et le choléra. La seule exception est Julianne, ma sœur.

Celle-là même qui vient de revenir et me fixe en ce moment d'un œil réprobateur.

– Quoi ?

– Tu n'as pas été très aimable avec Madison.

– Pour quelle raison le serais-je ?

– Parce que tu loges chez moi, déjà.

– Temporairement. Une fois ma salle de bains rénovée, je te rends ta liberté. Je ne pouvais pas prévoir que les conduits étaient si défectueux.

Elle lève la main pour m'arrêter.

– Une dernière chose. Sache que je ne laisse personne entrer chez moi, et encore moins avoir un double de mes clés, si je ne suis pas certaine que rien ne cloche. Concernant Madison, j'ai pris la liberté de me renseigner auparavant. Elle a reçu une solide éducation. C'est une fille avec le cœur sur la main.

– C'est bon.

– Ne lui fais pas peur. Elle est parfaite pour mon loulou.

– OK, j'ai saisi.

– Je suis certaine que vous pourriez vous entendre, tous les deux.

– Julianne, nous avons déjà abordé le sujet. Je te l’ai dit, je n’ai pas l’intention de...

Elle fronce le nez dans une mimique réprobatrice.

– D’accord, j’ai compris ! Mais, tu ne m’empêcheras pas de te le répéter. Franchement, Trevor ! Ton comportement m’échappe. Je croyais que tu désirais faire des efforts sur ce terrain-là.

– Pense ce que tu veux.

– Bouh ! Voilà ta mauvaise humeur de retour.

Une conversation mille fois ressassée. Je la laisse se moquer gentiment de moi avant de regagner ma chambre.

Une fois seul, je m’appuie contre la commode et observe mon reflet dans le miroir.

Que de chemin parcouru depuis mes débuts !

Il y a si longtemps que je peine à m’en souvenir. Poussé par ma mère, j’ai intégré cet univers alors que mes amis allaient encore à l’école en culottes courtes.

Je me peigne rapidement du bout des doigts, pour replacer quelques boucles rebelles, me regarde un instant et plaque un sourire factice sur mes lèvres. Pour le moment, je suis l’un des plus élégants mannequins du monde. C’est un fait.

Ce voyage à Orléans me permet de joindre l’utile à l’agréable. D’un côté, je fais mon boulot en honorant mes contrats. Ainsi, j’ai accepté de jouer un rôle dans le clip de mon ami Shane entre deux shootings. D’un autre côté, je me ménage des moments de relâche dans l’appartement que je loue à l’année. Une manière d’être proche de Julianne, qui vit en France depuis plusieurs années, sans l’avoir constamment sur le dos. Elle est adorable, mais un peu trop maternante à mon goût.

Je profite également de cette opportunité pour réfléchir à mon avenir.

Car je ne suis pas du genre à me voiler la face. Un jour ou l’autre, ma beauté s’affadira. Bien que je dispose d’une excellente éducation, je ne suis pas suffisamment brillant pour me distinguer. Tôt ou tard, il me faudra trouver une autre occupation. Rob a déjà entamé ma reconversion avec la

signature d'un premier contrat pour un rôle dans un film. J'ignore où cela me mènera, mais je suis prêt à tenter l'aventure.

Tard dans la nuit, je me tourne et me retourne dans mon lit, cherchant le sommeil. Dès que je ferme les paupières, je revois le visage de cette fille. Ses lèvres entrouvertes sur son souffle court. Le rythme de sa respiration qui soulève sa poitrine. Sa peau tentante à portée de ma bouche...

Merde !

Une raideur dans mon pantalon de pyjama, bosselé par une érection qu'il est désormais impossible de contenir, me démontre de manière irréfutable que mon corps n'est pas insensible à la jeune femme.

C'est n'importe quoi !

Je viens à peine de la rencontrer ! Et malgré cela, l'attirance que j'éprouve pour elle est singulière. Est-ce à mettre sur le cas de mon abstinence prolongée ? Sans doute, cela fait trop longtemps que je ne me suis pas soulagé... Ce doit être un réflexe physiologique. Une réaction à toute ma frustration accumulée.

*Bon sang ! À quoi penses-tu, Trevor ? C'est parce qu'elle t'a pris au dépourvu que tu as répliqué comme ça !*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



## CHAPITRE 3

Madison

Quand j'ai dit que je ne voulais pas le revoir, j'étais sérieuse.

Sauf que le lendemain après-midi, je me retrouve au milieu du salon avec lui, puisque Julianne ne veut que moi pour s'occuper de Barry...

Elle gagatise sur son Trevor, raide comme la justice à côté d'elle.

– N'est-il pas adorable ? dit-elle en lui pinçant les joues comme à un gamin alors qu'il la dépasse d'au moins vingt centimètres.

Un sourire malicieux et revanchard s'ébauche sur mes lèvres jusqu'à ce que je croise le regard assassin de ce charmant Trevor. Décidément, rien ne peut émouvoir ce mec. Toujours aussi froid. Et puis adorable, ce n'est pas le qualificatif que j'aurais choisi. Non, plutôt grincheux. Prétentieux. Désagréable...

*Un connard, quoi !*

Julianne se retourne vers moi, les yeux grands ouverts. Tout comme sa bouche. C'est alors que je réalise que je viens de m'exprimer à haute voix. Oui, j'ai clairement traité l'homme que je suppose être le petit ami de ma patronne de « connard ».

*Foutu cerveau ! Foutue langue !*

De toute évidence, mon franc-parler finira par me causer de gros ennuis.

– Je... je faisais allusion à un sale type qui a essayé de donner un coup de pied à Barry tout à l'heure.

– Un coup de pied à mon trésor ! s'exclame-t-elle, oubliant sur-le-champ ma vulgarité.

Dans ma tête, un mini-moi se met à danser. Je suis soulagée de ce retournement de situation. Grâce à mon ingéniosité, j'ai pu détourner son attention. Normal, Barry compte énormément à ses yeux. Elle ne supporte

pas l'idée qu'on puisse vouloir lui faire du mal. Un stratagème qui fait ses preuves aujourd'hui. Je suis ravie d'avoir si bien su cerner ma cliente.

Même si mon enthousiasme est douché par l'aura glaciale qui émane de l'homme debout près d'elle.

*Oups ! je l'avais presque oublié, celui-là.*

Trevor ne me quitte pas des yeux. S'il avait des mitraillettes à la place, je crois que je serais morte à ses pieds.

Je me retiens de lui tirer la langue. Je suis une jeune femme mature. Je ne m'abaisserais pas à ce genre de comportement infantile. Non, un doigt d'honneur serait bien plus percutant...

Mais j'ai déjà commis assez de bévues ces derniers temps. Mieux vaut faire profil bas et éviter les ennuis supplémentaires.

Ma mission promenade terminée, je balbutie quelques salutations courtoises et quitte l'appartement. Barry était mon dernier « client ».

Une fois à l'extérieur, je bascule la tête en arrière et laisse un long râle fuser de ma bouche.

*Maintenant, direction le bureau !*

Avec sa façade en briques claires et sa porte rouge foncé banale, l'agence ne se distingue en rien des autres maisons avoisinantes. Il n'y a que l'enseigne et la plaque qui renseignent les promeneurs.

Youpianimo a été créé par ma patronne Donna, une cinquantenaire quelque peu exubérante et un chouia difficile à suivre émotionnellement. Cette plantureuse Africaine au sourire éblouissant est un amour. Son seul défaut est d'alterner les joies béates et la seconde d'après une dépression carabinée. Vous voyez le genre ?

Ça ne m'empêche pas de beaucoup l'apprécier. Au fil des jours, elle est même devenue une amie. Presque une seconde maman.

– Salut, c'est moi ! lancé-je en entrant.

La clochette tinte à mon passage. Assise à son bureau, encadrée par des piles de papiers qui vacillent dangereusement, Donna me lance un regard intrigué par-dessus ses lunettes.

– Alors, bonne journée ? demandé-je avec un sourire.

– Excellente. Les affaires marchent bien... Et toi ? Tu as réussi à faire tout ce que tu voulais cette semaine ?

Je meurs d'envie de lui raconter ma mésaventure de la veille dans la ruelle, mais je n'en ai pas le courage. Je me contente donc de résumer par une phrase bateau.

– Super !

Mais on ne la fait pas à Donna. Elle dispose d'un radar intégré qui s'agite dès que quelqu'un cache un secret.

– Tu te sens bien ?

Ses capacités d'observation me déstabilisent.

– Oui, je suis fatiguée. J'ai l'intention de me coucher tôt.

– Tu as l'air tendue.

Pourquoi, pourquoi donc faut-il qu'elle se montre aussi attentive justement aujourd'hui ?

– Vraiment ?

Un peu léger, comme réponse. J'en conviens. Mais c'est la seule que j'ai en réserve. Donna pose son stylo sur l'unique coin de bureau qui ne soit pas enseveli sous une tonne de papiers. Elle bascule la tête en arrière et se masse la nuque.

– On est vendredi. Tu n'as pas de plan pour la soirée ? demande-t-elle en poussant un profond soupir.

– Non. J'ai juste envie de sauter dans mon lit et de dormir.

– Seule ?

Je lui adresse un regard entendu avec une inflexion prononcée du sourcil.

– Je vois. Les garçons du coin ne sont pas à ton goût ? plaisante-t-elle, bien que son ton soit intrigué.

– Je n'en ai pas encore repéré un seul qui en vaille la peine.

– Et ce Vincent ? Tu disais qu'il était sympa.

– Ce n'est qu'une vague connaissance.

Du genre bon copain. Rien d'autre. Son *sex-appeal* me laisse de marbre. Et bien que j'éprouve de manière de plus en plus pressante l'envie de faire l'amour, je ne le ferai pas avec le premier venu. J'ai beau être jeune, j'ai des principes.

Et puis, je ne suis pas du style à m'épancher au sujet de ma vie privée. Seule Donna en sait plus que les autres avec son côté mère poule. Si un jour je dois faire des confidences à quelqu'un, ce sera à elle.

– De toute façon, tu es jeune. Tu as tout le temps.

– C'est ça, lancé-je en me dirigeant vers la porte et en agitant la main en guise d'au revoir. À demain !

– Bonne soirée, ma chérie.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 4

Trevor

La brosse à dents dans la bouche, j'entends enfin la porte d'entrée s'ouvrir. Il était temps !

– Julianne, qu'est-ce que tu foutais ? Je suis...

Sauf que la silhouette qui se dessine dans le salon n'a rien à voir avec ma sœur. Mes orteils se recroquevillent. Je sens que je vais encore passer un moment désagréable quand je reconnais Madison. Barry la salue avec gaieté. À sa main, elle tient une petite cage à la porte grossièrement bricolée dans laquelle je distingue une vague boule de poils.

– Trevor ! s'exclame-t-elle, décontenancée.

L'instant de surprise passé, je me rends compte que son regard me balaye de haut en bas. Quand je réalise que je suis à demi nu, une simple serviette nouée autour de mes hanches, avec les chaussons roses pailletés de Julianne, je sais que la vacherie va suivre. D'ailleurs, ses iris pétillent déjà...

– Ne dites rien ! lui intimé-je.

Elle pince les lèvres. Des larmes envahissent progressivement ses yeux. Sa bouche tremble. Deux secondes plus tard, elle éclate d'un rire tonitruant.

*Je suis foutu !*

– Désolée, c'est plus fort que moi ! hoquette-t-elle.

– Je ne vois pas ce qu'il y a d'amusant à se moquer de quelqu'un.

– C'est vrai. Désolée, monsieur, mais vraiment...

Son rire reprend de plus belle. Elle est à deux doigts de se taper les mains sur les cuisses tant l'hilarité la secoue.

– Ça suffit ! tonné-je sur un ton cassant. Que faites-vous ici ?

– Je suis juste venue déposer le carnet de Barry que Julianne m’a demandé de récupérer chez le vétérinaire. Je file. Au revoir, monsieur.

Je n’apprécie pas vraiment la manière dont elle prononce ce dernier mot. Sa formule de politesse suinte le sarcasme. Elle fait volte-face et se dirige vers la porte.

Mon cerveau se rappelle alors une donnée cruciale.

Du coup, je ne peux pas la laisser partir ainsi. Elle n’a rien fait de mal en soi. Et pour Julianne qui l’apprécie beaucoup, je peux bien faire un effort. Je dois absolument m’excuser de mon comportement.

– Attendez !

Je m’élançai, brosse à dents en bouche. Dans mon empressement à la suivre, j’en oublie ma tenue minimaliste, tout comme ces chaussons ridiculement petits. Elle a déjà ouvert la porte d’entrée et s’apprête à passer sur le palier.

*Elle est rapide !*

Main tendue en avant, j’essaye de l’attraper, mais surprise, elle s’écarte légèrement. Je sens la catastrophe arriver, mais je ne peux rien faire pour l’éviter.

Je perds l’équilibre, mouline des bras et tente de m’agripper à la rambarde, mais mes doigts, humides, patinent sur le métal et je glisse. Je dérape sur la première marche de l’escalier et rebondis douloureusement sur les suivantes, avant de stopper durement ma course sur le palier inférieur.

Mon corps me fait si mal que les larmes montent à mes yeux, mais je fais un gros effort pour ne pas me laisser aller devant elle. Ma brosse à dents a été éjectée durant ma chute. Le souffle haché, j’inspire avec difficulté plusieurs gorgées d’air pour m’efforcer de reprendre mes esprits, puis je vérifie que je suis en un morceau et que je n’ai rien de cassé.

Madison dévale l’escalier plus vite encore que moi (mais sans tomber), franchit les dernières marches, soulevant un effluve parfumé en atterrissant à côté de moi.

– Nom d’un chien, mais qu’est-ce qui vous prend ? Cet escalier est très dangereux.

Elle s’agenouille près de moi, le visage inquiet.

– Ne bougez pas ! Est-ce que vous vous êtes fait mal ?

Mais je ne pense déjà plus à ma douleur. La colère et l'humiliation ont pris le dessus sur toute autre forme d'émotion.

– J'ai monté et descendu ces marches des dizaines de fois sans aucun problème ! Ce n'est pas un escalier dangereux, sauf si l'on doit poursuivre une tête de mule qui n'entend rien de ce qu'on lui dit ! Tout ce qui m'arrive est uniquement votre faute !

– Comment ça, ma faute ?

– Parfaitement !

– Dans le genre mauvaise foi, vous décrochez le pompon !

– Si vous aviez pris la peine de m'écouter, je n'aurais pas eu besoin de courir après vous comme ça. Aïe !

– Vous avez mal, quand je touche là ?

Elle pose la main sur mon poignet avec une singulière délicatesse. Je retiens difficilement l'envie de la repousser alors que son contact ne me procure étonnamment aucun inconfort. C'est un sentiment si déstabilisant que je choisis la seule réaction permise : l'attaque.

– Oui, bien sûr ! Tout mon corps me fait mal ! Vous croyez que dégringoler autant de marches, ça ne laisse pas de séquelles ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit...

– Et enlevez donc votre main de là !

En effet, sous la virulence de mes paroles, celle-ci est descendue sur ma jambe. Ma peau réagit, me démange. Je sens mon stress atteindre un point culminant. Je dois me reprendre avant d'être submergé par une crise d'angoisse. Alors que je contemple sa main, je remarque que le tissu censé me couvrir ne dissimule plus grand-chose.

*Et merde !*

Embarrassé, je me tortille légèrement pour remettre en place la serviette et essayer de soustraire à sa vue ce qui peut encore l'être. Dieu merci, au moins n'est-elle pas complètement tombée pendant ma cascade !

Inconsciente du trouble qui m'agite, elle secoue la tête d'un air résolu. Mon accès de colère ne semble pas la perturber le moins du monde. Enfin,

elle ne paraît pas décidée à tirer avantage du fait que je me retrouve effondré sur le sol devant elle. C'est déjà ça.

– J'aimerais beaucoup que vous arrêtiez de me fixer comme ça, c'est assez désagréable.

– C'est dommage parce que je dois vérifier que tout est OK...

– Pas la peine, je vais très bien.

Innocemment, elle pose son index sur ma jambe et l'enfonce. Je grimace.

– Je constate que non.

– Ça vous amuse de me voir dans cet état, hein !

– Absolument pas. Je ne suis pas assez mesquine pour me réjouir de votre accident, même si vous n'êtes pas la personne la plus aimable que je connaisse.

Sans me laisser le temps de réagir, elle reporte son attention sur mon corps. Inquiet, stressé, je regarde ses doigts se déplacer jusqu'à mes chevilles qu'elle effleure sans s'arrêter. Je perçois le contact de sa paume sur mon pied nu. Inutile de vous dire que mes chaussons ont voltigé pendant ma cascade imprévue.

– Est-ce que vous pouvez remuer vos orteils ? Cool ! Et vos chevilles ? Parfait !

– Vous êtes médecin ? questionné-je.

– Non, mais j'ai visionné *Grey's Anatomy* plusieurs fois donc je pense être hautement qualifiée, plaisante-t-elle. Bon, bonne nouvelle, vous n'avez rien de cassé.

Une chance ! C'est déjà un miracle que je ne sois pas mort.

– Essayez de vous lever, maintenant...

J'obtempère, mais je ne peux contenir un gémissement. Sur-le-champ, elle faufile sa tête sous mon bras et m'entoure de l'autre pour me soutenir.

– Qu'est-ce que vous faites ? demandé-je, effaré.

– Je vais vous aider à remonter.

Soufflé, je ne sais pas quoi répondre.



– Vous ne pensiez tout de même pas que j’allais vous laisser vous débrouiller tout seul ?

Je détourne les yeux, troublé. J’ai l’impression qu’elle me considère comme le dernier des crétins.

– N’importe quoi ! grommelé-je en serrant les dents.

– OK, allez, on y va !

À peine a-t-elle fait un pas que ce que je redoutais arrive. Bien que je la maintienne de ma main libre, mes efforts s’avèrent vains. Ma serviette achève de se dénouer et glisse le long de mon corps. Mes jambes menacent de céder, mon cœur tambourine dans mon torse.

Consciente que quelque chose d’important vient de se passer, Madison se tourne vers moi, des points d’interrogation dans les yeux.

Mes lèvres s’entrouvrent pour la prévenir, mais les mots ne sortent pas. En cette minute capitale où je me retrouve les fesses nues dans un escalier avec la pet-sitter de ma sœur, plus rien n’a de sens. Il n’y a rien que je pourrais dire pour me tirer de cette situation scabreuse. Ma dignité chèrement acquise (et grandement malmenée) est tout ce qu’il me reste.

– Ne baisse pas les yeux ! ordonné-je en passant au tutoiement.

– Quoi ?

Automatiquement, elle fait ce que je viens de lui interdire. Je remarque son teint qui se colore et elle redresse bien vite la tête. Je pense un temps lui demander de ramasser la serviette, mais j’ai peur de chuter une nouvelle fois et m’en abtiens. J’aurai l’occasion de la récupérer une fois habillé.

– Je n’ai rien vu ! clame-t-elle d’une voix un peu trop aiguë à mon goût.

Ce faisant, elle raffermit son étreinte, ce qui me fait à nouveau grimacer.

– Tu as mal ? interroge-t-elle.

– Mes côtes ont frôlé la fracture quand j’ai ricoché sur toutes ces maudites marches, et même mon cu... mon posté... enfin, ne me serre pas trop fort. Ça fait mal !

– OK, désolée. Mais ne te débats pas de trop sinon je te lâche ! menace-t-elle.

Chancelant, je l'observe à la dérobée tandis qu'elle est concentrée sur notre progression. Pas à dire, elle assure comme une pro. Mais, plus que tout, je suis envoûté par sa proximité. La pulpe de ses doigts sur ma peau. Je frissonne, essayant de reprendre mes esprits. Ce que je vis est inespéré. Incroyable. Hors du temps. C'est tellement contraire aux sentiments que m'inspirent les femmes habituellement. Guidé par un inexplicable besoin de faire durer cet instant, je serais presque tenté de surjouer ma faiblesse.

Mais pourquoi, de toutes les personnes sur cette Terre, faut-il que ce soit elle qui me fasse me sentir ainsi ? Elle n'est que la pet-sitter de ma sœur et une catastrophe ambulante de surcroît.

– Ça va ? s'inquiète-t-elle.

– Mmm...

– Plus que quatre. Y'a pas idée d'être aussi lourd. Dis-moi, simple curiosité, mais d'où vient ton accent ? demande-t-elle en escaladant une nouvelle marche.

Se peut-il réellement qu'elle ne mesure pas qui je suis ?

Il est vrai que Julianne ne dispose d'aucune photo de moi dans son appartement.

– Tu ne vas pas me le dire, hein ?

C'est con pour un mec, mais je me sens comme une héroïne de roman, épaulée par le héros, et en proie à un maelstrom d'émotions généralement qualifiées par la gent féminine de bouleversantes, enivrantes ou palpitantes... Bref, une injure à ma masculinité qui se rebelle contre cette position que le destin la force à adopter.

Dans mon malheur, j'ai une chance infinie. Celle de ne pas être sous le feu des projecteurs. Personne n'aime se voir photographier alors qu'il vient de glisser sans aucune élégance dans un escalier. Et si je ne suis pas mort, la honte que je ressens à déambuler à poil va sans doute me coller à la peau pendant un bon moment. D'autant que mes fesses valent plusieurs millions de dollars.

Quant à celle qui est responsable de tout ce fatras, elle se montre secourable au possible. En dépit de nos différends, je pense qu'il n'y a pas plus désintéressée qu'elle. À force de côtoyer ces femmes qui recherchent ma compagnie pour l'image que je renvoie, je peux affirmer qu'elle n'est

pas une séductrice aux pulsions inavouables sous un mince vernis de charme et de courtoisie.

– Tu ne réponds pas ? Tu as perdu ta langue en même temps que ta serviette, me nargue-t-elle insolemment.

– Tout ceci est entièrement ta faute ! clamé-je si fort qu'elle en sursaute.

Elle lève les yeux au ciel et me désigne quelque chose du menton. Je suis son geste et réalise que nous sommes arrivés à destination. Je me dégage aussitôt de son emprise. Bien que chancelant, je refuse d'abandonner le peu de dignité qu'il me reste.

– Tourne-toi ! ordonné-je.

– Pourquoi ?

– Parce que je n'ai pas l'habitude de me promener nu devant une employée, persiflé-je.

M'assurant qu'elle ne triche pas, je presse maladroitement le pas, sentant sa présence brûlante, voire moqueuse, dans mon dos. Bien qu'il m'arrive de poser pour des marques de sous-vêtements, je n'ai pas coutume de parader en tenue d'Adam en privé. Pourtant, le contact de l'air frais sur mon corps me procure une réaction étrange : je ne me sens pas agressé. Pour la première fois depuis longtemps.

Mes pas m'entraînent vers la chambre dans laquelle je me dirige tant bien que mal pour enfiler un jean et un tee-shirt. Quand je ressors de la pièce, Madison n'a pas bougé et me tourne toujours le dos. J'en profite pour examiner mes mains. Elles tremblent et je ne peux rien faire pour les en empêcher.

– C'est bon ? demande Madison à ce moment-là.

– Oui.

Elle pivote aussitôt. Nos regards se nouent l'un à l'autre, et ne se quittent plus. Figé, je ne bouge pas. Elle avance vers moi en premier.

– Tu es blessé dans le dos.

Je sens mon visage changer de couleur. En effet, j'ai perçu une douleur au niveau de mes reins en m'habillant.

– Comment le sais-tu ?

– Je l’ai vu.

– Tu as regardé !

Elle arque un sourcil tandis qu’un sourire amusé se dessine sur ses lèvres.

– J’avoue.

J’ouvre la bouche pour vitupérer, mais une fois de plus aucun mot ne sort. Sans se formaliser de mon état, Madison va chercher la boîte qui contient le nécessaire de premiers secours de Julianne. Preuve s’il en est que cette maison est loin de lui être étrangère.

– Assieds-toi, je vais regarder.

– Pas besoin.

– Seigneur ! On dirait un bébé ! Avoue seulement que tu as peur du sang. Ça arrive à beaucoup de gens, tu n’as pas de honte à avoir.

Je tressaille.

– Je saigne ?

– Je pense.

Merde ! Rob va me tuer si mon corps porte la moindre blessure. Un bleu, c’est déjà tout juste acceptable, alors toute une collection ! Il est bien connu que les mannequins doivent demeurer parfaits en tout temps.

– OK, vas-y !

Je m’installe, raide comme un piquet, sans bouger un muscle. Pendant que Madison soigne la contusion de mon dos, je pratique discrètement un exercice de respiration pour calmer mes nerfs à vif. Ce sera bientôt terminé, de toute façon.

– Voilà ! C’est fait ! s’exclame-t-elle en me contournant. Si ça se reproduit, je saurai quoi faire, au moins.

– Il n’y aura pas de prochaine fois ! riposté-je sèchement.

Elle me lance un regard exaspéré, et soupire d’un air accablé.

– Je crois que nous ferions mieux de ne plus nous croiser, dit-elle enfin.

– Je le pense aussi.

– Chaque fois que je te rencontre, il m’arrive une tuile.

– Avec une personne comme toi, il ne faut pas s’attendre à autre chose, riposté-je.

– Comme moi ?! fulmine-t-elle. Alors ça, c’est le pompon ! Je pars. Pas la peine de me raccompagner. Je ne voudrais pas que Son Altesse se casse un ongle.

Piqué par sa provocation, je croise les bras sur mon torse.

– Je ne te retiens pas, ajouté-je, oubliant dans la foulée mon intention première de m’excuser.

Telle une reine offensée, elle effectue un demi-tour parfait et quitte l’appartement. Malheureusement, je ne trouve rien d’autre à dire.

Je me retrouve seul.

Je n’arrive pas à être en colère de son départ, ni de ses manières. Cette expérience a été plus instructive que toutes celles que j’ai vécues auparavant.

Empêtré dans mes propres contradictions, je ne peux pas m’empêcher de me demander si c’est une bonne chose que de la balayer de mon existence. Par conséquent, mon humeur s’en ressent et je me vois contraint de me dépenser sur le tapis de course de ma sœur, puis d’enchaîner des tractions afin de ne plus laisser mon esprit divaguer quand bien même mon corps hurle sous la douleur.

Quand la voix de Julianne résonne, je suis en nage, mais apaisé.

– Trevor ?

– Je t’attends depuis une heure, bougonné-je. Qu’est-ce qui t’a pris autant de temps ?

Julianne ne répond pas tout de suite. Elle se déchausse et enlève son manteau qu’elle suspend dans la penderie. Puis elle se tourne vers moi.

– Désolée, j’ai dû repasser par mon bureau pour voir un client. Tiens, voilà ce que tu m’as demandé, dit-elle en me tendant un sac.

– Merci. C’est gentil de ta part.

Je m’en empare tout en scrutant son visage avec attention.

– Mauvais retour ?

Elle se masse la nuque en soupirant.

– Je n’ai pas obtenu le contrat que je souhaitais. Celui dont je t’avais parlé.

– Je suis désolé. Que s’est-il passé ? Je pensais que ce type avait du goût.

Elle laisse fuser un petit rire désabusé.

– Il a assuré que mon travail lui plaisait beaucoup, mais...

– Mais ?

– Mais qu’il valait mieux que je le rappelle lorsque mon projet serait plus exploitable.

– Laisse tomber, c’est un con.

Elle plisse les yeux.

– Voilà qui est catégorique. Maintenant, à toi de me dire ce qui est arrivé pendant mon absence. Tu es d’une humeur de chien.

Je lui réponds par le sourire le plus convaincant que j’aie à ma disposition.

– Rien de bien palpitant...

Tout en me remémorant les images et sensations qui me sont venues au contact de Madison, je me surprends à sourire bêtement. Je me ressaisis en regagnant ma chambre, et essaye d’effacer ce stupide rictus de mes lèvres.

*Vraiment rien ?*

## CHAPITRE 5

Madison

Plongée dans mes pensées, je souris bêtement et secoue la tête sans faire attention au shampoing qui coule dans mes yeux. Résultat, je pousse une litanie de jurons en les rinçant au plus vite. Ce n'est que lorsque je parviens à enlever totalement la mousse que je prends conscience que l'eau froide me glace la peau.

*Décidément, je fais tout de travers !*

– Quand même, il aurait pu se montrer plus reconnaissant ! me récrié-je pour la troisième fois. J'ai failli me faire un tour de reins en le portant.

Je peste avec vigueur pendant plusieurs minutes avant que la vapeur chaude réussisse enfin à détendre mes muscles contractés. Je reste sous le jet pour me vider l'esprit. Ce type ne quitte pas mes pensées.

– Qui es-tu, Trevor ? demandé-je à voix haute.

Une impression de l'avoir déjà vu quelque part me tiraille, toutefois, je ne parviens pas à le situer. J'ai la réponse sur le bout de la langue, sans doute une histoire de neurones engourdis par la chaleur, mais j'ai surtout la sensation qu'ils m'empêchent de réfléchir. Quand j'aurai le temps, il faudra que j'effectue une petite recherche sur le net. Même si, à mon humble avis, il n'est qu'un acteur de seconde zone qui a pris la grosse tête.

Je ferme les yeux. Regarder son corps nu quand il marchait était déjà troublant, alors voir ses muscles rouler librement sous sa peau, et devoir me retenir d'y poser la bouche était à la limite du supportable... En plus, il sentait bon. Trop bon.

Fébrile, je m'évente de la main. Ce qui est assez ridicule quand on se trouve dans une cabine de douche envahie par la vapeur. Mais que voulez-vous, mon côté logique a tendance à foutre le camp chaque fois que mes hormones sont excitées.

Or, mon cerveau, ce traître, ne cesse de repasser les événements en boucle. Notamment ce moment particulier où la serviette ne recouvrait plus qu'à peine son sexe, tandis que je me penchais pour examiner sa jambe.

Inutile de me mentir ni de nier le fait que j'ai eu brièvement très envie de le toucher, de faire courir mes mains sur ses pectoraux, ses larges épaules et ses hanches étroites. Ses muscles saillants, chacun d'eux, je les ai gravés dans ma mémoire.

Que ressentirais-je si je caressais sa peau ? J'aurais bien aimé le savoir... Si seulement il n'était pas en couple. Honteuse, je chasse cette pensée de mon esprit, mais elle revient s'y promener de façon insidieuse...

Comme je m'y attendais, son torse est une suite de courbes qui dénotent une activité physique régulière. Toute sa silhouette athlétique est un superbe assemblage de chair, de tendons, et chaque articulation se meut avec souplesse et puissance.

D'ailleurs, maintenant que j'y songe, je commence vraiment à avoir chaud. Je me sens toute fébrile. Quand mes yeux se baissent sur ma peau, je constate qu'elle arbore une jolie teinte rouge.

Si je reste une minute de plus, je vais finir comme une tomate pelée. En plus d'avoir un orgasme cérébral !

– Madison, reprends-toi, ma vieille. Ce genre de type fréquente les femmes riches comme Julianne. Pas les pet-sitters qui n'ont pas de quoi boucler leurs fin de mois.

Sur ce cruel constat, je quitte enfin la cabine et laisse l'eau glisser de mon corps sur le tapis moelleux. Tandis que je saisis une serviette, mon esprit prend le large.

Bon, j'avoue, je n'ai pas souvent l'occasion de rencontrer des mecs aussi sexy avec ce genre d'accent charmant. Pourtant, je dois admettre que je ne me lasserai pas de l'écouter. Si seulement celui à qui il appartenait pouvait se montrer un peu plus sympathique. Et si seulement nous n'avions pas décidé d'un commun accord de ne plus nous croiser.

Je prends mon temps pour me sécher, étudie dans le miroir mon reflet avant de peigner ma tignasse.

Puis je me plante devant ma penderie, à la recherche de la tenue idéale pour l'après-midi. Un examen expéditif m'apprend que je ne possède que



des jeans, déclinés en plusieurs teintes et des hauts à foison. Je tombe rapidement sur ce que je cherche : un jean bleu, un tee-shirt d'un ton taupe crémeux, avec un décolleté sage, qui valorise ma carnation dorée. Celui-là, je ne l'ai encore jamais mis.

Autour de mon cou, je passe un fin collier en plaqué or, et choisis une paire d'anneaux coordonnée pour mes oreilles. Après quoi, je relève mes cheveux en un chignon fantaisie, ma coiffure favorite.

Me voilà prête.

Je regagne le salon et jette un regard circulaire. Salem, mon chat, dort sur le dossier du canapé. Laurel et Hardy, mes lapins nains, sont en train de se régaler et mon hamster...

– Noisette ?

Bizarre, sa cage est vide ainsi que sa caisse de transport.

Je cherche partout. Il a l'habitude de se promener en liberté dans la maison, mais je ne me souviens pas de l'avoir autorisé à le faire. Un doute affreux me saisit. Je sens un terrible pressentiment m'envahir au fur et à mesure que je reconstitue ma journée quand mon portable sonne. À peine ai-je décroché qu'une voix furieuse manque de me percer les tympans.

– Ramène tes fesses illico presto au studio si tu ne veux pas que je porte plainte contre toi !

Impossible de ne pas reconnaître ce timbre, empreint d'un léger accent américain.

– De quel droit oses...

– Si tu n'obéis pas, je te jure que ton hamster finira en hachis !

– Quoi ? Noisette ?

– Oui, Noisette ! m'imite-t-il. Dépêche-toi de rappliquer si tu ne veux pas avoir sa mort sur la conscience.

Je pousse un cri outré tandis qu'il me raccroche au nez.

– Espèce de connard égocentrique ! Mais attends, le studio... Quel studio ?

La réponse me parvient dans un SMS où toutes les coordonnées sont inscrites. Ni une ni deux, je prends mon sac et file à pleine vitesse en

direction de l'arrêt de bus tout en pianotant sur mon téléphone. Si tout va bien, je serai sur place dans moins de dix minutes.

Le trajet semble durer une éternité. Une fois arrivée, je cours comme une dératée, sans prendre garde ni aux passants ni aux voitures. Je suis obnubilée par l'idée de rejoindre ce foutu studio au plus vite.

De nombreux véhicules sont garés sur le parking. Lorsque je m'y engouffre, je ne perds pas une seconde et file vers l'intérieur.

– Que faites-vous ici, mademoiselle ? m'interpelle un colosse à l'aspect peu commode.

Je peux deviner de gros muscles sous son costume noir, ses cheveux clairs sont coupés ras, façon soldat, et il a un air assez peu avenant, un peu machiavélique même.

– Je viens voir Trevor.

– Vous avez une invitation ? Un pass ?

– Rien de tout cela. Il m'a appelée pour...

L'homme se positionne entre l'entrée et moi tout en me dévisageant avec impassibilité.

– Je suis désolé, ça ne va pas être possible.

– Mais, je...

– Rentrez chez vous.

Indécise, je piétine quelques secondes, hésitant sur l'attitude à adopter. Je ne peux décemment pas frapper toutes les personnes qui m'empêchent de passer.

*Mais qu'advient-il de Noisette ?*

Illico presto, je me poste face au colosse qui n'a pas bougé d'un poil.

– Désolée d'insister, mais je dois vraiment voir Trevor.

– Vous avez retrouvé votre invitation ?

– Non, mais il m'attend. Allez lui demander si vous ne me croyez pas.

– Pas besoin. Monsieur Davies ne compromettrait pas sa réputation avec quelqu'un d'aussi...

Il s'interrompt et promène son regard sur mon corps, de mon tee-shirt délavé à mon jean déchiré.

– ... original, conclut-il.

Comment lui faire entendre raison ?

J'ai beau être douée en arts martiaux, je ne me vois pas prendre l'habitude de cogner tous ceux qui refusent de m'écouter. À ce moment-là, mon portable sonne. Je fouille dans ma poche, là où je l'ai fourré en arrivant au studio.

– Qu'est-ce que tu fais ? hurle la voix mécontente de Trevor.

– Figure-toi que j'essaye d'entrer depuis dix bonnes minutes, mais ton garde du corps m'empêche de te rejoindre.

– Passe-le-moi !

Je m'exécute aussitôt. L'homme hausse un sourcil, puis l'autre. Il blêmit, rougit, puis pâlit encore. J'ignore ce que Trevor lui dit, mais lorsqu'il me rend mon portable, son comportement a changé du tout au tout.

– Je suis désolé, mademoiselle. Vous pouvez y aller.

– Pas grave.

Je lui lance un sourire amical (à quoi ça me servirait de lui en vouloir ?) avant de foncer à l'intérieur. Visiblement, Trevor possède une certaine notoriété. Il faudrait peut-être que je fasse quelques recherches sur lui, maintenant que j'ai son nom de famille.

*Plus tard, ces questions, plus tard !*

Me voici désormais dans le studio envahi par une équipe de tournage. Il y a pas mal de gens qui vaquent à leurs occupations sans vraiment se soucier de ma présence.

– S'il vous plaît !

J'attrape presque le bras d'un type et lui pose la question à un million d'euros :

– Où se trouve la loge de Trevor Davies ?

– Au fond à droite, dernière porte. Vous ne pouvez pas la rater, il y a son nom inscrit dessus.

– Merci.

Je suis les indications données pour me retrouver enfin à destination. Je frappe au battant et entre sans attendre de réponse, bien qu’il m’ait semblé percevoir une sorte de couinement.

Trevor est avachi de tout son long sur un canapé en tissu. La pose pourrait être celle d’une odalisque, avec son ample pantalon noir et sa chemise entrouverte qui laisse deviner un ventre dur et des muscles en relief, si son expression n’était pas aussi empreinte de désarroi.

Je me fige, éberluée.

– Où est Noisette ?

– À ton avis, pourquoi suis-je couché sans bouger ?

Je suis scandalisée lorsque je vois son index tremblant désigner sa jambe. Une bosse remue doucement tandis que le visage de Trevor se contorsionne.

*Non, ne me dites pas que...*

Mon regard remonte pour croiser le sien et mon horrible soupçon se confirme. J’ai l’impression d’être foudroyée sur place. Je plaque instinctivement la main sur ma bouche ouverte, choquée et abasourdie par ce que je découvre. Je ne m’attendais pas à ça. Ce n’est tout simplement pas possible.

Interloquée, incrédule, je le dévisage.

– S’il s’agit d’une plaisanterie, je la trouve de très mauvais goût.

– Cette sale bestiole a dû se glisser dans mon sac et a profité que je me reposais pour me grimper dessus. Je me suis réveillé en sursaut et depuis je n’ose bouger par crainte qu’il me morde.

Noisette ? Non, ce n’est pas possible. Comment aurait-il pu se faufiler... Oh mon Dieu ! Maintenant que j’y pense, ce n’est pas la première fois qu’il prend la poudre d’escampette de la sorte. Ne l’ai-je pas un jour retrouvé chez ma voisine en train de se gaver de biscuits ?

– Pourquoi ne l’as-tu pas mis en lieu sûr ?

– Pour la bonne raison que je ne savais pas qu’il était là ! Dire qu’on te paye pour prendre soin des animaux et que tu n’es même pas fichue de voir que ton hamster a disparu !

– Tout ça, c’est de ta faute. Si je n’avais pas dû jouer au docteur avec toi, rien de tout cela ne serait arrivé.

– Assez discuté ! Enlève-le ! ordonne-t-il, les ongles rentrés dans le revêtement du canapé. Dépêche-toi !

– Fais-le toi-même !

Non, mais pour qui me prend-il ? S’imagine-t-il que je vais fourrer la main dans son pantalon pour en extirper Noisette ?

– Je ne peux pas. Tu crois que je t’ai appelé pour le plaisir de ta compagnie ?

Soudain, j’entrevois la vérité. Un sourire moqueur étire mes lèvres.

– Attends ! Tu as peur d’un hamster ?

Il me lance une œillade furibonde.

– Et alors ? Ce n’est pas le plus important pour le moment. Fais quelque chose !

– Tu... tu n’y songes pas ?

– Et pourquoi pas ?

Incapable de penser ou de prendre la moindre décision, je me contente de le regarder. Je peux sentir la gêne qui étreint Trevor. Elle est égale à la mienne.

J’inspire un grand coup et me penche sur le pantalon que je soulève avec délicatesse, presque du bout des doigts.

– Noisette, c’est maman. Sors de là, s’il te plaît !

Non, ne dites rien, je sais ce que vous pensez. J’ai toujours eu un rapport gagatisant avec lui et si c’est le seul moyen de le faire sortir de là, tant pis ! Trevor peut croire ce qu’il veut, je m’en fiche.

Hélas, ma piètre tentative n’a pas l’effet escompté. Noisette ne m’écoute pas. Mon protégé semble follement s’amuser à remonter le long de la jambe au lieu d’en descendre.

Je m’approche de nouveau, puis recule.

– Il vaudrait mieux appeler Julianne.

– Quoi ? Non, ça ne va pas !

Sa hargne est à la hauteur de l'expression affolée qui transparait sur son visage la seconde suivante. Ses doigts s'enfoncent dans le canapé et il pousse une sorte de gémissement désespéré.

– Laisse-la en dehors de cette histoire ! Personne ne doit savoir !

Qui pense-t-il convaincre ? Je n'ai pas l'intention de clamer à qui veut l'entendre que j'ai fureté dans son pantalon. Pourtant, rien qu'à cette idée, je me sens mal.

Son visage exprime les sentiments d'un être à l'agonie. Des perles de transpiration coulent de son front. Ses lèvres pincées ne sont plus que deux lignes horizontales. Cette fois, Noisette ne se contente plus de la jambe. Il est monté plus haut. Bien plus haut. Un endroit que la décence m'empêche de nommer.

Impossible pour moi de penser à l'extraire par le bas. Il va falloir que je passe directement par... la braguette.

Trop pour moi.

– Un de tes amis ne peut-il pas s'en charger ? balbutié-je à moitié morte de honte, refrénant l'envie que j'ai de me mettre à courir.

– Non ! C'est ton Noisette qui est en train de labourer les miennes ! Alors assume ! Et vite !

Il plaisante, n'est-ce pas ? Pourtant, ses prunelles claires sont graves, concentrées sur moi. Tout à coup, je cède à la panique.

– Je ne peux pas faire ça !

– Ne me dis pas que tu n'as jamais vu un mec à poil ?

– Il y a une différence entre regarder un homme nu et fouiller dans le caleçon d'un inconnu. Dans le premier cas, j'ai conscience de ce que je fais alors que dans le second, c'est contrainte et forcée.

– Je te le concède, mais je ne suis pas d'humeur à... ouh là... je...

Devinant que je dois avoir l'air ahuri, je tente de me ressaisir. Mais c'est un spectacle incroyablement étrange que de voir mon hamster s'amuser à courir dans le pantalon d'un homme tétanisé par la peur.

– Alors, qu'est-ce que tu attends ? gronde-t-il.

– C'est bon, c'est bon ! Je viens.

Le cœur au bord des lèvres, je m'approche.

Comment vais-je pouvoir regarder Julianne droit dans les yeux en sachant que j'aurai peloté son petit ami ? Comment vais-je pouvoir lui faire face après tout cela ?

Je secoue la tête pour me débarrasser de cette sensation désagréable : celle de commettre une erreur monumentale. Du genre qui va avoir des répercussions sur mon avenir.

*Ne pense à rien d'autre, Madison. Tu dois songer à sauver Noisette. Un point, c'est tout !*

Je n'ai qu'une idée en tête : sortir de cette pièce avec mon hamster le plus rapidement possible. Je m'astreins au calme alors que je suis si nerveuse. Hurler un grand coup me soulagerait !

Avec un soupir, je franchis la distance qui me sépare de lui et fixe le bas de son corps d'un regard intrigué. Au moment où j'avance la main, Trevor se contracte.

– Attends !

– Quoi ? dis-je soudain, figée.

– Pour info, je ne porte pas de caleçon...

Mes yeux s'écarchissent davantage. Je vais finir par perdre un œil si ça continue. Cette situation est totalement irréaliste !

– OK, je m'en accommoderai.

Ma main s'avance. À nouveau, il se tend.

– Une dernière chose.

– Quoi encore ?

– Promets que tu n'en parleras à personne, même pas à Julianne.

– Cela va de soi. Je ne vais pas me vanter d'avoir trifouillé le... le..., bafouillé-je en désignant son entrejambe. Enfin, merde ! Je ne dirai rien. C'est bon ?

Le regard de Trevor accroche le mien et, pendant un instant, ma respiration se bloque. Ses yeux me font autant d'effet que lors de notre première rencontre. Ils sont d'une couleur extraordinaire : un mélange étrange de bleu océan et de paillettes d'or qui lui confère un attrait

magnétique, hypnotique, fantastique. Bien que je l'aie remarqué tout de suite, c'est encore plus flagrant aujourd'hui.

– Qu'est-ce que tu attends ?

Son fin visage pétri d'angoisse se crispe à nouveau, et il jette un regard médusé en direction de sa braguette. Ses lèvres deviennent de plus en plus blanches, et je redoute un instant qu'il s'évanouisse.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



## CHAPITRE 6

Trevor

*Je vais mourir de honte.*

Non, c'est déjà fait.

Malgré moi, je frémis sous le flot de sensations qui parcourent mon corps sans que je puisse les contenir. C'est un curieux mélange de peur et d'embarras. Des sentiments que doit partager Madison. Son visage est tendu, et elle arbore une expression dont j'aurais pu me moquer en temps normal si je n'étais pas dans une position aussi précaire.

Un peu plus téméraire, elle avance la main en haut, mais l'animal, facétieux, glisse vers le bas. Je me fige, le souffle court.

*Surtout, ne panique pas. Gère la situation avec aplomb.*

Que peut-il arriver de pire que d'avoir une jolie fille avec les doigts plongés dans votre pantalon ?

– Trevor ! On m'a dit que...

La porte s'ouvre à toute volée et Rob, mon agent, s'immobilise sur le seuil, comme frappé par la foudre.

Cette fois, je suis fini.

Je n'ai pas le temps de réfléchir ni de me demander ce qui pourra advenir ensuite. Je sens juste la main de Madison cesser de fourrager. Même Noisette semble comprendre la scène et ne s'accroche plus à ma chair. Malheureusement, le soulagement que j'aurais pu éprouver est effacé par cette terrible scène.

– Trevor ? balbutie-t-il.

Rob nous désigne de son index. Immédiatement, le visage de Madison s'empourpre.

– Qu'est-ce que...

– Je... Non ! Ce n'est pas ce que vous croyez ! s'exclame-t-elle en reprenant ses tâtonnements, plus énergique qu'avant.

Elle est en train de paniquer. Il faut qu'elle se calme ou bien je sens qu'elle va...

*Trop tard !*

Sa main vient d'enserrer le cou de Noisette. Sauf que ce n'est pas lui...

J'ai l'impression de recevoir une décharge électrique. Comme dans les films d'horreur, elle se pétrifie. Puis, je vois sa tête pivoter et son regard croiser le mien. Moi, je suis blême et elle, rouge tomate. À nous deux, nous sommes l'expression même de la confusion la plus totale.

– Je suis désolée, parvient-elle à articuler d'une voix criarde.

« Moi aussi. » « Ce n'est pas grave. » « Ne t'inquiète pas, j'ai connu pire. »

Tous ces mots, je pourrais les lui dire, mais je constate avec un sentiment d'horreur croissant que sa main me fait de l'effet. Bien plus que je ne l'aurais souhaité. Mon sexe durcit entre ses doigts. Il manifeste de façon très claire son contentement d'avoir été confondu avec Noisette. À mon grand dam !

Cette fois, elle va me cataloguer comme un pervers.

En respirant profondément, je tente de reprendre le contrôle de moi-même. Cela vaut mieux, car juste à ce moment, Madison tâtonne de nouveau mon intimité. Je frissonne lorsqu'elle se penche sur moi, conscient que mon sexe se raffermi encore plus.

Rob regarde toujours dans notre direction.

Il est évident qu'il est choqué, mais très vite, avec la maîtrise de soi que donne l'expérience des situations scabreuses de certaines stars, il sourit, prononce quelques mots que je ne comprends pas et se recule.

– Non, attendez ! panique à nouveau Madison. C'est un malentendu ! Attend...

La porte se ferme derrière lui sans que j'aie pu lui expliquer la cause de tout ça.

Je suis définitivement foutu !

Comme si l'apparition de Rob l'avait boostée, Madison reprend son exploration avec plus de volonté. Elle me touche légèrement, me frôle ici et là, sans jamais s'attarder, jusqu'à mettre la main sur Noisette. Le vrai...

– Je l'ai ! s'exclame-t-elle triomphante en l'extirpant.

Avec une joie démesurée, je suis enfin libéré de cet état de peur et d'incertitude qui me clouait sur ce canapé depuis une éternité.

Comme si je me trouvais pourvu de ressorts, je bondis et marche à grands pas vers la fenêtre, pour mettre toute la largeur de la pièce entre nous et établir une distance de sécurité raisonnable, les doigts crispés sur mon pantalon à demi baissé. Chemin faisant, ma jambe heurte l'angle de la table basse. Je ne peux retenir un grognement de douleur, tandis que je sautille sur un pied en tentant de conserver à grand-peine mon équilibre. Le spectacle que j'offre est lamentable. Et cette fille doit s'en réjouir.

Mais non, Madison ne me regarde pas. Elle n'en a que pour cette foutue bestiole et pousse un soupir de soulagement.

– Je suis contente que tu n'aies rien, dit-elle en lui grattouillant la tête.

L'animal se love au creux de ses mains comme s'il venait d'échapper à une mort certaine.

– C'est moi la victime, dans l'histoire, je te signale. À cause de lui, j'ai failli perdre ma virilité !

– Je ne vois pas à qui ça manquerait.

– Pardon ? m'étranglé-je, outré.

– Rassure-toi, je n'en parlerai pas à Julianne.

– Tu as intérêt si tu ne souhaites pas perdre ton boulot !

Sous la violence de mes paroles, Madison presse une main sur sa poitrine, comme pour apaiser les battements de son cœur.

– Je ne veux plus te voir ! Est-ce que c'est clair ? ajouté-je.

– Tout à fait ! Qu'est-ce que tu crois ? Que ça m'a plu de te masturber alors que mon petit Noisette risquait la mort ? Il aurait pu... s'étouffer... là-dedans ! s'exclame-t-elle en désignant mon entrejambe.

Elle a les joues rouges, et se mord les lèvres. Sur le moment, et d'une façon totalement inattendue, je la trouve touchante. Puis, je me souviens de

notre situation et de ce qu'elle vient de faire.

– Tu devrais te changer, observe-t-elle.

Je baisse les yeux sur ma chemise grande ouverte ; le tissu laisse apercevoir mon torse nu. Une pellicule de sueur recouvre ma peau.

– Je vais bien, affirmé-je d'une voix dénuée d'émotion. Il faut que tu partes. Rob risque d'avoir une crise cardiaque s'il te voit encore dans cette pièce.

– Pour quelqu'un qui était mort de trouille il y a quelques minutes, je trouve que tu as la langue bien pendue.

– En effet, mais toi, tu as une fâcheuse tendance à mettre ton entourage dans des situations pas possibles, quand même. Et surtout, ne me dis pas que ça aurait pu arriver à n'importe qui...

– Je suis également une indécrottable optimiste. Et remercie le Ciel que Noisette n'ait pas été affamé, poursuit-elle avec véhémence. Sans quoi, tu aurais pu dire adieu à tes...

D'un moulinet de la main, elle désigne mon entrejambe. Les mots ne parviennent pas à sortir de sa bouche. Je ne suis pas stupide au point de croire qu'un hamster se nourrit de chair humaine, mais une morsure est vite arrivée. De fait, j'ai bien envie de la faire enrager.

– Noisettes ? complété-je, un brin malicieux.

– Argh ! Tu es insupportable !

Furibonde, elle tourne les talons et quitte la pièce à grands pas, m'obligeant presque à me retenir de courir pour la rattraper. Alors qu'elle disparaît, je reste seul, comme un con, avec mes fesses à l'air. J'entends vaguement un joyeux tumulte, suivi d'un miaulement, puis c'est le silence.

Plus tard, Rob glisse la tête par la porte entrebâillée.

– Tout va bien, Trevor ? me demande-t-il d'une voix douce. Tu es un peu pâle...

– Mmm, grommelé-je.

Sans doute satisfait par ma réponse monosyllabique, il entre.

– Comment te sens-tu ? s'enquiert-il.

– Ça va, dis-je sur un ton raisonnablement assuré qui semble lui faire plaisir.

Penchant la tête sur le côté, il déclare :

– Cette fille est un danger public. Ne t’approche pas trop d’elle, ton image pourrait en pâtir. Imagine si les médias apprenaient que tu... enfin toi et elle...

– Tu ne sais pas ce qui s’est passé ! rétorqué-je, cinglant.

– Ah non ? Explique-moi, alors !

– En aucune façon ! Et frappe à la porte avant d’entrer, ça nous évitera d’être embarrassés.

Rob arque les sourcils.

– Parce qu’il risque d’y avoir une prochaine fois ?

– Laisse tomber ! soupiré-je en me frottant les yeux. Fais ce qu’il faut pour que cet incident ne s’ébruite pas.

Sous ses dehors légers, cet homme manipule les médias d’une main de maître. Il foment des manœuvres qui changent le cours de toute la presse à scandales. J’ignore de quelle manière il s’y prend. Le principal est que ça fonctionne. Je suis certain qu’il ne dévoilera pas l’identité de Madison.

– En tous les cas, elle est douée, déclare-t-il en lorgnant mon entrejambe.

Je baisse les yeux, consterné. Dans mon pantalon, mon sexe pointe comme un étendard, massif et puissant. Je le fixe presque avec stupeur. Il faut que je me reprenne, que je discipline le désir qui m’habite.

Une douche glacée me semble tout à fait indiquée. Du genre à remettre les choses où elles doivent rester. Si elle ne m’avait pas palpé de cette façon, si je n’avais pas...

*Attends !*

Avec un choc, je réalise à retardement ce qui s’est passé.

C’est une sensation si nouvelle et déconcertante que j’en viens à ignorer ce membre rebelle...

Je n’ai pas rêvé. Elle m’a *touché*.

Enfin, je veux dire, elle a posé les mains sur moi sans que je sois victime d’une effroyable peur.

Sous l'effet déstabilisant de ce constat, je vacille et dois me retenir au mur pour ne pas tomber. Mon corps entier est saisi d'une série de tremblements incoercibles. Alors, ce que j'avais mis sur le compte de la surprise n'en est pas une, après tout. Et ce que cela ouvre comme possibilité est tout à fait inespéré.

– Trevor, est-ce la fin de ton calvaire ? dis-je à voix haute.

– Quoi ? dit Rob, plongé dans son téléphone.

– Non, rien.

– Bon, s'il n'y a rien, je file régler ta prochaine scène. Il faut que je retrouve ton planning. Où est donc passée cette assistante ? Ah, ces Françaises ! Millie ! braille-t-il en sortant.

La porte se referme sur lui et je reste seul.

Ma main se pose sur mon torse.

La perspective que cette fille m'offre fait palpiter mon cœur.

Je me détourne légèrement, exaspéré par ce que je ressens. Que m'arrive-t-il ? Je n'ai pas pour habitude de fantasmer sur une femme, encore moins de l'imaginer nue entre mes bras.

Mais elle a quelque chose de spécial.

D'ailleurs, je suis perplexe lorsque, vingt minutes plus tard, chez Julianne, je me rends compte qu'elle occupe autant mes pensées. Pourquoi cette fille, celle-là en particulier, me trouble-t-elle à ce point ? Je me comporte comme un adolescent en manque de sexe. D'accord, je n'ai pas de relation suivie en ce moment, mais ma frustration n'explique pas à elle seule une telle réaction.

– Trevor ? Je suis de retour.

Je sursaute au son de la voix de Julianne provenant de l'entrée. Je secoue la tête pour reprendre mes esprits, et délaisse immédiatement cette conversation avec moi-même.

Julianne me dévisage d'un air inquisiteur.

– Au sujet de Madison...

– Il n'y a rien à ajouter.

– Je n’ai pas encore commencé, je te signale.

– Je sais ce que tu vas dire.

– Mmm, depuis quand détiens-tu le don de prédiction ?

Je penche la tête sur le côté et lui décoche un coup d’œil entendu. Ma sœur est comme un livre ouvert. Avec moi, elle ne peut pas se dissimuler.

– Donc, j’allais t’apprendre que Ma-di-son, reprend-elle en insistant sur chaque syllabe de son prénom, est une fille charmante et pleine de vie. Je suis sûre qu’elle pourrait...

Mettre du piment dans mon existence ? Pour être honnête, c’est tout ce dont je n’ai pas besoin en ce moment.

Je me détourne.

Julianne n’est pas née de la dernière pluie. Elle est au fait que Madison a eu un contact physique avec moi. Et je n’évoque pas celui du studio. Je pense que ma réaction a dû la surprendre.

– Parle-moi, Trevor. Je sais que tu es sous pression et que tu as des milliers de choses qui te trottent dans la tête, mais il faut que tu me parles.

– Je vais bien.

– Moi, ça ne me suffit pas. Tu as promis, Trevor.

« *Parle-moi.* »

Je ferme les yeux.

Ces mots me ramènent dans le passé. Le psychologue que j’ai consulté, le Dr Mandeson, les a prononcés des centaines de fois. Le spécialiste de l’esprit qui m’a suivi pendant plusieurs années me répétait souvent que la clé de ma guérison empruntait le chemin de la parole.

« *Parle-moi.* »

Mon père, ma mère ainsi que Julianne n’ont eu de cesse d’espérer me voir remonter la pente et balayer ce passé terrifiant qui colle à ma peau. Mais c’est plus facile à dire qu’à faire. Certes, j’ai progressé. D’une certaine façon...

L’unique chose qui m’est restée de ce traumatisme est le rejet de toute forme de tendresse féminine. Un crève-cœur pour ma mère qui n’a jamais pu me serrer dans ses bras sans que je sois en proie à une puissante réaction

de panique. Seule Julianne a su conserver cette relation que nous avions avant l'incident. Pourtant, même si son contact ne me révolte pas, je n'aime pas lorsqu'il se prolonge. Je dois me faire violence pour ne pas reculer. Un comportement qui ne manquerait pas de la blesser. Et je m'y refuse.

« *Parle-moi.* »

Parler, c'est ressasser ces événements qui ont fait de moi celui que je suis maintenant. Cela signifie le retour de la violence et de la peur. Des sentiments qui ne m'ont jamais quitté. Aujourd'hui, je ne veux plus que ce soit le cas. J'ai passé toute mon enfance en thérapie intensive. Pendant leur temps libre, mes parents ont pris le relais pour m'aider à dépasser mes cauchemars. Pour les rassurer, j'ai feint d'oublier. Car malheureusement, leurs efforts ont été vains.

Les mots ne sont pas le problème essentiel. Ce sont les souvenirs, les images. Ils apparaissent dans mon esprit quand je m'y attends le moins. Ils sont là. Ils ont toujours été là. Et en dépit de toutes ces années, je suis incapable de les bannir, de les réduire à néant...

La gorge nouée, j'inspire un grand coup.

– Je vais bien, je te le promets.

Un doux sourire étire les lèvres de Julianne. Elle replace une mèche derrière mon oreille. Un geste qu'elle a conservé depuis l'époque où je refusais que l'on me coupe les cheveux. Sa main flotte au-dessus de ma tête, hésite un instant avant de s'éloigner à regret.

Mes cheveux sont un de mes atouts. Naturellement châtain clair, ils se parent de reflets dorés lorsque je demeure un bout de temps dans la lumière du soleil. Une couleur que beaucoup m'envient. Bon nombre de mes partenaires professionnelles m'ont avoué qu'un de leurs fantasmes était de plonger les mains dedans pour en éprouver la douceur.

Une attente que personne, à ce jour, n'a pu concrétiser.

*Peut-être que Madison...*

*Non, arrête de songer à cette fille ! Tout ce qui s'est passé est une simple coïncidence !*

Comme si elle lisait dans mes pensées, Julianne affirme :



– Tu vas y arriver un jour, Trevor. Je crois en toi. Papa et maman aussi. Et tu sais que nous ne t’abandonnerons jamais. Team Davies for ever !

Sous le coup de l’émotion, ma respiration se bloque dans ma gorge. Je suis incapable de parler. Pourtant, je voudrais lui dire un seul mot.

*Merci.*

Un mot tout simple qui ne reflète pourtant pas suffisamment la gratitude que j’éprouve à leur égard à tous les trois. Ils m’ont sauvé la vie. Littéralement. Dans mon malheur, j’ai eu la chance d’avoir une famille soudée à laquelle me raccrocher. Bien que mon histoire soit digne d’un téléfilm de l’après-midi, je sais que je suis béni de les avoir. Une aubaine incroyable. Sans leur présence à mes côtés, je pense que je ne m’en serais pas si bien sorti. En toute franchise, un établissement psychiatrique serait mon domicile s’ils ne m’avaient pas autant soutenu.

Ils m’ont offert tant d’amour, avec tant d’abnégation quand je leur faisais vivre un cauchemar que je me suis juré d’être aussi parfait que possible pour eux. Ils le méritent. Voilà pourquoi ma rencontre avec Madison me bouleverse autant.

Et si elle était mon remède ?

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 7

Madison

Il fait beau.

Trop chaud même.

Le ciel bleu s'étend à l'infini et pas un nuage ne vient moutonner sur cette vaste toile. De fait, les rayons du soleil dispensent chaleur et luminosité sans laisser la possibilité de trouver un coin d'ombre où se réfugier.

Un temps idéal pour engranger de la vitamine D. Sauf que, malgré cette température estivale, je suis enfermée chez moi, à ressasser les événements de la veille. À me demander si quelqu'un s'amuse à jouer avec ma destinée en ce moment, parce que je les cumule, les ennuis. Et je n'ai pas envie que ça continue. J'ai eu assez d'émotions diverses et variées et d'humiliations ces dernières vingt-quatre heures. Merci bien.

*Tu as quand même tripoté les bijoux de famille du petit ami de Julianne !*

– Ah ! Tais-toi, satanée voix ! grommelé-je en posant les paumes sur mes oreilles.

Je ne veux plus me remémorer cet incident. Je veux le classer sans suite dans un coin de mon cerveau. Pourtant, au creux de ma main, son sexe était chaud, dur comme l'acier, et en même temps doux à l'instar du velours.

Le visage embrasé par une vague brûlante, je trépigne face à cette évocation. Je dois repousser ces fantasmes de toutes mes forces, me montrer raisonnable, suffisamment forte, ou même en colère si ça peut m'aider. Chasser ces pensées tentatrices et les reléguer à leur place, c'est-à-dire dans le royaume de l'oubli, est la meilleure attitude à adopter.

– Reprends-toi, ma vieille ! Hors de question que ce type prétentieux bousille ta vie !

Ce qui est arrivé est du passé.

Je peux gérer. Après tout, bon nombre de couples font ça dans l'intimité. Je dois faire comme si j'avais tout bonnement profité d'un homme qui me plaisait sans craindre les conséquences. Une simple gymnastique de l'esprit, et le tour est joué.

Cela dit, je pense qu'il y a trop longtemps que je n'ai pas eu de rendez-vous. Je n'ai par conséquent pas non plus fait l'amour depuis un bail, si bien que je ne sais même plus l'effet que ça fait. Peut-être que mon corps n'en peut plus de cette chasteté imposée et qu'il profite de cette mésaventure pour se rappeler à mon bon souvenir.

Ce qui explique sans doute pourquoi je ne réussis pas à oublier cette scène pour le moins torride. Bon sang ! Je refuse de passer le reste de la journée à me martyriser pour ce que j'ai fait.

S'il savait que je me tourmente à ce sujet, il en ricanerait. Donc si jamais nous nous rencontrons à nouveau, je ferai comme si je ne le connaissais pas. Fier comme il est, je serais étonnée qu'il évoque la question devant Julianne. Et hop ! emballé, c'est pesé !

– Madison, tu es un génie !

Les mains posées sur les hanches, j'éclate d'un rire un peu trop artificiel à mon goût, mais c'est mieux que de se morfondre. Au terme de maintes tergiversations, j'opte pour une approche optimiste de la situation.

Regonflée à bloc, je décide de débiter ma journée par une petite séance de remise en forme. Aussi excitée qu'une ado, je sélectionne la chaîne de sport à laquelle je me suis abonnée et dispose mon tapis sur le sol.

Fin prête, je roule lentement ma tête de droite à gauche afin d'alléger le nœud musculaire qui s'y est formé. Trop de stress sans doute. Puis, je lève les bras et effectue divers mouvements.

Mon chat me fixe de son regard impassible. Près de lui, Noisette vaque à sa toilette. Ces deux-là ont toujours été très proches. Depuis que j'ai ramené ce dernier à la maison, Salem joue le rôle d'un grand frère vigilant.

Attentive, j'entreprends de suivre les directives de la coach et accélère la cadence. Enfin, il serait plus correct de dire que je tente de me concentrer sur mes pieds, mais Trevor ne cesse de revenir insidieusement hanter mon esprit, alors que j'ai plus que jamais besoin de mon équilibre.

C'est à cet instant précis que le drame a lieu. Tandis que ma jambe pivote dans un mouvement fluide, je vois une forme fuser telle Ariane dans la conquête des étoiles. Sauf qu'il ne s'agit pas d'une fusée...

– Noisette !

Sans réfléchir aux conséquences de mon geste, je plonge tête première, bras tendus, pour le rattraper. Mes yeux ne quittent pas la masse poilue qui virevolte dans l'air comme une balle en poussant des couinements poignants.

Au dernier moment, je donne une impulsion à mes pieds et je me réceptionne dans le canapé, judicieusement placé à cet endroit. C'est à cette minute précise que je devine le poids d'un petit corps au creux de ma main. Je dois refréner le réflexe de recroqueviller mes doigts et réduire Noisette en purée.

*Ouf ! C'était moins une !*

Noisette est sauf !

Cependant, ma cascade improvisée n'est pas sans conséquence. Salem, endormi sur le dossier, profitant d'un repos bien mérité, glisse à son tour et atterrit sur ma tête. J'ai de la chance qu'il ne sorte pas les griffes pour se maintenir en équilibre. Je me redresse avec maintes précautions. On dirait que je suis coiffée d'une chapka russe.

Salem roule de gros yeux interrogatifs en me voyant l'observer. Le pauvre doit se demander ce qui se passe.

– Désolé, mon vieux, c'était un cas d'extrême urgence.

Placide comme à son habitude, mon chat ne réagit pas. Lui, il en faut beaucoup pour le traumatiser. D'un bond, il rejoint sa place initiale et se remet à dormir comme si de rien n'était. Rassurée, je reporte mon attention sur le hamster qui me dévisage.

– Toi et moi, il va falloir qu'on ait une bonne discussion. Nan, mais niveau connerie, tu atteins les sommets en ce moment. Quoi ? Non, non, non, ne me regarde pas avec les yeux du *Chat Potté*. Déjà parce que tu n'es pas un chat, et ensuite parce que...

Je pousse un profond soupir.

– Pourquoi est-ce que je m'évertue à te parler ? Hein ?

Je l'emprisonne dans mes mains, le gratifie d'un bisou affectueux entre les oreilles et le remets dans sa cage en lui enjoignant d'être sage et en lui souhaitant une bonne journée.

Quoi ? Ne me dites pas que vous ne conversez jamais avec vos animaux ! Mais si, avec cette voix légèrement débile. Je vous rassure, on le fait tous.

Fin de l'aparté.

Il est à peine quatorze heures et je tourne en rond dans ma maison. Les jours de repos sont une pénitence pour moi. J'aime bavarder et être entourée de gens. Je suis d'une nature expansive et insouciant. Ne pas travailler me rend dingue.

Du coup, je décide de faire un petit coucou à Donna. Je sais qu'elle est au bureau. Les beaux jours, il arrive que les missions soient nombreuses. Elle sera contente de me voir. Outre cela, j'ai besoin de me changer les idées.

Après un rapide détour par la salle de bains, j'enfile un short en jean et un tee-shirt propre, puis je prends mon sac, ferme la porte de ma maison et me rends à pied à l'arrêt de bus le plus proche.

Quand la clochette fixée au-dessus de l'entrée retentit, Donna lève les yeux sur moi. Son visage n'exprime aucune surprise.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– J'ai besoin de me changer les idées.

– Un problème ?

J'ouvre la bouche, puis la referme. Donna, je lui confie beaucoup de choses, mais de là à lui avouer que j'ai pressé la main sur les parties secrètes d'un top model... non, c'est au-dessus de mes forces.

– Non, juste quelque chose que je dois oublier. Tu n'as pas une mission à me donner ?

– Je te signale que tu es censée être en repos aujourd'hui. Je n'ai pas envie que l'inspection du travail me tombe dessus.

Elle ne dit rien et poursuit sa tâche, mais je sens que sa curiosité est en éveil. Je lance une cacahuète en l'air et la récupère dans ma bouche. Un

comportement que réprouve Donna, elle qui est la féminité incarnée. Mais je m'en fiche.

– Madison, demande-t-elle alors que j'en projette une deuxième en l'air, est-ce qu'il s'agit d'un homme ?

Sa question me désarçonne tant que je manque de m'étouffer en attrapant ma cacahuète.

– Oh, chérie, pourquoi ce froncement de sourcils ? interroge-t-elle.

Avec diligence, elle m'apporte un verre d'eau.

– Aïe, je constate que j'ai tapé dans le mille, déclare-t-elle. Raconte-moi tout.

– Il m'énervé.

– Je ne sais pas de qui il s'agit, mais je peux lui envoyer un ou deux tueurs à gages.

– Non, ça serait un peu trop voyant. Merci quand même.

C'est décidé, à partir de maintenant, j'arrête de fantasmer sur un type qui n'est pas pour moi – ou qui, de toute façon, serait trop bien pour moi. Je cesse de repenser à ce moment torride entre nous. Affaire classée !

C'est terminé !

En me voyant me débattre avec mes propres pensées, Donna esquisse un sourire que vient tempérer un appel de son portable professionnel. Sérieuse, elle répond brièvement à son interlocuteur, avant de raccrocher. Impossible de déchiffrer les notes qu'elle a prises.

– Qui était-ce ?

– Prochaine mission ! lance-t-elle en agitant un papier.

– Qui ?

– César. Alexandra n'a pas encore terminé avec son précédent client. Tu peux t'en charger ?

– Une chance que je sois passée à l'agence. Je file !

Voilà tout à fait le dérivatif dont j'ai besoin.

J'adore César ! C'est un schnauzer à croquer. Avec ses grosses moustaches noires, il me fait penser aux soldats impériaux du 19<sup>e</sup> siècle. En plus, son maître habite près de chez moi. Ce qui signifie que je vais pouvoir prévoir une longue promenade comme il aime.

Il fait beau, j'ai envie de me défouler un peu, histoire d'évacuer ma frustration. Donc je ne vois qu'une seule destination.

– Et si on allait à l'île Charlemagne ? Avec ce temps, ce serait un crime de ne pas en profiter. Et puis, ton maître m'a donné une heure. Qu'en dis-tu, César ?

Très digne, l'animal me fixe une longue minute, puis il baisse la tête comme s'il me signifiait son accord. Je sais qu'il aime beaucoup ces petites sorties.

– OK, mon ami ! Je prends ça pour un oui ! On y va.

Le chien trotte près de moi sans jamais me dépasser. Son maître lui a donné des cours de dressage dès son plus jeune âge et cela se ressent.

C'est donc en toute quiétude que nous cheminons en direction de l'île Charlemagne. C'est une base de plein air et de loisirs située à trois kilomètres du centre d'Orléans. Son accès est libre et gratuit, ce qui fait que j'y viens souvent. On peut y pratiquer beaucoup d'activités sportives.

La route qui y mène, bordée d'une piste cyclable, traverse un paysage de champs et de prairies mouchetés de couleurs changeantes au gré des saisons. Parfois flamboyantes d'or et de carmin, à l'occasion verdoyantes dans une palette incroyable. Comme en ce jour. Plus je mûris, plus je prends plaisir à contempler cette splendeur bucolique, regrettant qu'elle ne soit pas appréciée à sa juste valeur. Selon moi, la beauté des panoramas du Loiret rivalise avec celle des pays les plus réputés pour leurs sites extraordinaires.

Vraiment, j'adore cet endroit.

Mon regard se porte vers l'horizon et j'examine avec satisfaction les maisons neuves récemment sorties de terre, nichées au creux de ces zones bien entretenues. Je ne suis pas encore habituée à cette renaissance architecturale qui a remplacé le spectacle des champs en friche et fait maintenant honneur à la ville. Regroupées en lieu et place des vastes espaces verdoyants, s'élèvent désormais des constructions modernes aux

façades immaculées. Sur les toits, les panneaux solaires se gavent d'énergie gratuite.

Je contemple les gens qui se promènent tranquillement, seuls ou accompagnés, et flânent dans les sentiers aménagés. Ils ne cessent de parler et de rire. Ils paraissent heureux. Une bonne humeur communicative qui déteint sur chacun des visiteurs.

Les craquements habituels du gravier sous mes pas se répercutent dans l'air, vite étouffés par la présence d'une famille et de jeunes enfants qui pépient à n'en plus finir.

Délaissant les passants, je m'intéresse au paysage champêtre qui me cerne. La lumière chaude du soleil se déverse à flots depuis le ciel, se mêlant à l'éclat émeraude des ramures en projetant des ombres sur les chemins gravillonnés. Aux multiples teintes bleutées du lac, immense miroir chatoyant au gré des heures. Le spectacle qui s'offre à mes yeux est superbe. De tous côtés s'élèvent de hauts arbres. Sanctuaire dédié à une faune et une flore captivantes, il m'arrive d'y passer des heures pour le simple plaisir de me ressourcer. La splendeur de cet endroit est exaltée depuis la réfection des édicules qui parsèment la base ainsi que par les activités proposées.

Bref, c'est beau, joyeux, apaisant. Et c'est mon refuge.

– Tu aimes aussi, hein, César ?

Le chien lève sa gueule, truffe luisante, et agite la queue en guise de réponse.

– Je m'en doutais !

– Madison ?

La voix qui s'élève soudain est-elle le fruit de mon imagination ou est-ce qu'il est bien derrière moi ?

César me regarde sans comprendre.

Je devrais réagir, évidemment. Du moins, me tourner vers lui. Mais je demeure pétrifiée, incapable du moindre mouvement.

Pourquoi ?

Parce que je ne sais pas quelle attitude adopter face à un type dont j'ai malaxé le sexe la veille ! Imaginez que ce soit vous dans cette situation,



prétendriez-vous l'affronter avec flegme et détachement ? Non, hein ?

– Madison ! répète la voix avec insistance.

Quand Trevor apparaît dans mon champ de vision, je parviens à tourner la tête et à le fixer, après avoir dégluti. Enfin, je crois, car j'ai l'impression que je ne maîtrise plus mon corps.

Cependant, je n'ai jamais fui devant le danger et ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer. Avec tout l'aplomb dont je suis capable, je le regarde, en dépit du rouge qui colore mes joues jusqu'à la racine de mes cheveux.

Je suis impuissante à le fixer sans penser à ce moment intime que nous avons partagé. Mes mains me démangent.

Dans trois secondes, je me mets à courir...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 8

Trevor

Évitant mon regard, sans doute de peur que je remarque son trouble, elle s'écarte de moi aussi loin que possible. Grâce aux renseignements fournis en toute discrétion par mon staff, j'ai su où la trouver. Visiblement, elle affectionne cet endroit, proche de chez elle. Je ne pense pas rester suffisamment longtemps pour en découvrir les beautés cachées, mais ça a l'air bien. Peut-être aurai-je l'occasion d'y faire un tour quand je reviendrai d'ici quelques mois.

Afin de ne pas l'effrayer, j'ai ordonné à mon garde du corps de se tenir à distance. Les fans exaltées ne sont pas nombreuses, par chance, mais il arrive que certaines outrepassent leurs droits et se permettent des actions limite répréhensibles. Ainsi, j'ai déjà eu des intrusions à mon domicile, des envois de sous-vêtements ou des photomontages compromettants.

Madison n'est pas ce genre de personne.

Je veux simplement lui parler en tête-à-tête.

– Madison.

– Trevor, dit-elle simplement.

Si son sourire paraît un peu contraint, je fais mine de ne pas m'en apercevoir. Elle n'est pas la seule à se sentir mal à l'aise à cause de ce qui s'est passé entre nous.

– Madison, nous devons parler.

Elle me jette un regard perdu. Est-elle encore en colère ? Ou simplement trop vindicative pour me supporter ?

Merde, je n'aurais peut-être pas dû commencer comme ça. Elle va se sauver. D'ailleurs, elle me fixe déjà d'un air suspicieux. Elle va sans doute s'imaginer que je viens exiger des réparations pour l'outrage subi. Du genre financier.

- À propos d’hier, je...
- Je croyais que vous ne souhaitiez plus me voir, attaque-t-elle.
- Oui, euh, à ce sujet... On devrait se tutoyer, déclaré-je.
- Vous êtes sûr ?
- Je viens de te demander de me tutoyer.

Ses grands yeux sont fixés sur moi avec un mélange de peur et d’étonnement. J’en ressens une impression très désagréable, comme si elle me jugeait. Hier, j’étais trop perturbé pour vraiment réagir, mais à présent, elle me montre sans ambiguïté ce qu’elle pense de moi. Je la sens sur la défensive, prête à pousser un hurlement de terreur et à me traiter de pervers si je fais mine d’avancer.

*Absurde !*

Pour quelle raison ai-je le sentiment que c’est moi qui suis fautif dans cette histoire ? Après tout, c’est à cause d’elle que son hamster s’est retrouvé dans mon pantalon.

- Je suppose que je peux faire cet effort.
- Tu es pourtant du genre à prendre les choses en main si la situation l’exige. J’en sais quelque chose...

À cette évocation, elle blêmit, puis rougit. S’abaissant à la hauteur du chien, elle déclare :

- César ! Vidange !

Docile, l’animal s’avance jusqu’à moi, lève sa gueule pour me scruter. Je ne remarque pas que sa patte effectue un mouvement identique, synchronisé à la perfection. Quand je comprends, il est trop tard. Un liquide chaud et odorant imprègne le bas de mon pantalon.

Je pousse un cri offusqué et bondis en arrière.

- Merde ! Il vient de me pisser dessus !
- Oh ! Vilain César ! le gronde-t-elle sans aucune conviction.

Le chien remue la queue et sautille comme s’il était fier de son acte. Un doute affreux naît en moi. Non, elle n’aurait pas fait ça !

- Attends une minute ! m’exclamé-je.

– Quoi ?

– Tu lui as dit « vidange ! ». Je ne rêve pas ! C'est toi qui lui as ordonné de faire ça !

– Pas du tout !

– Merde, Madison ! C'est un costume Armani.

– Tu n'as qu'à t'habiller chez Mod !

Elle pivote dans un mouvement fluide sur ses jambes fuselées. L'espace d'une seconde, je me vide de toute pensée pour ne plus voir qu'elles. Une image s'impose à mon esprit et je les visualise nouées autour de ma taille tandis que nos corps enlacés dansent sensuellement au milieu de mon lit...

Je secoue la tête.

*C'est quoi, ces pensées indécentes ?*

Qu'est-ce qui me prend de fantasmer comme un ado sur cette fille sans aucune distinction ?

*Mais, elle, tu peux la toucher...*

Pour une fois, la voix dans ma tête n'a pas tort.

Inspirant un bon coup, je chasse toute réflexion parasite de mon esprit et me concentre sur le moment présent. Et sur mon pantalon trempé qui empest l'urine à des kilomètres. D'abord, les excuses. Le reste suivra naturellement.

– Attends, Madison !

– Pour quelle raison ? questionne-t-elle en m'observant.

– À cause de ce qui s'est passé.

Tout de suite au cœur du sujet. Très bon début. Elle fronce les sourcils.

– Tu sembles avoir la mémoire sélective. Ta main dans mon pantalon, ça ne te rappelle rien ?

En l'entendant s'éclaircir la gorge, je dois réprimer un sourire. Se tournant vers moi, elle me fixe sans ciller. Ses yeux noisette brûlent d'une flamme contenue.

– Quoi ? Tu vas me faire un procès ?

– Non.

– Dans ce cas, pour quelle raison...

– Je suis venu te présenter des excuses pour ce qui s’est passé dans la loge, murmuré-je d’une voix sourde.

*Eh bien, voilà qui a le mérite de lui clouer le bec !*

Elle me considère d’un air sceptique.

– OK...

– Les acceptes-tu ?

– Comment refuser quand une star me le demande ? dit-elle sur un ton acéré. Tant que je n’ai pas à renouveler cette expérience. Mon pauvre Noisette a failli mourir étouffé.

– Et moi, émasculé !

– Mais pour moi, l’un vaut plus que les autres !

– Je te prierai de ne pas établir de comparaison entre ton hamster et mes noisettes, tenté-je de plaisanter.

Immédiatement, son visage passe par toutes les couleurs de l’arc-en-ciel. Ce souvenir ne nous a manifestement pas laissé les mêmes impressions.

Je me racle la gorge, à défaut d’un commentaire plus inventif.

– Sinon, ça va ?

*Waouh ! Pas à dire, je suis inspiré.* Au contact de cette fille, mes neurones ne sont plus capables de s’aligner.

– Euh... oui.

– Parfait. Tu vois que l’on peut se comporter comme des êtres civilisés sans s’étriper, péroré-je.

– Si tu le dis... Allez, à plus tard, je travaille.

Elle se détourne et fait mine d’avancer. Aussitôt, je me place à son côté.

– Qu’est-ce que tu fais ?

– Je t’accompagne.

Elle me lance un regard suspicieux.

– Parle-moi un peu de toi, reprends-je.

Cette fois, elle s’arrête.

– À quoi joues-tu ? réplique-t-elle.

– Rien, je suis sincère !

– Autant que si tu m’offrais un bol de ciguë ! riposte-t-elle.

– Promis. Je pense que toi et moi sommes partis du mauvais pied et je me dis qu’on a peut-être pas mal de choses en commun. Par exemple, j’aime les voyages et l’aventure, continué-je.

– Je suis casanière.

– Mais je suis aussi un homme d’affaires. C’est assez délicat d’avoir autant d’occupations diverses. Mais, après tout, ne sommes-nous pas tous des êtres multiples ?

– Style dédoublement de personnalité ?

Je me retiens de rire. Elle a un humour bien à elle ou alors elle me fait marcher. Je penche pour un mix des deux.

– Toi, par exemple, tu sembles timide et modeste, mais tu te comportes comme un chat sauvage, quand tu es en colère...

Madison ne paraît pas impressionnée. S’appuyant d’une épaule à un tronc, elle croise les bras et regarde sans broncher l’animal aller et venir.

– Je suis timide et modeste. Un point que nous n’avons pas en commun. Et j’aime me battre aussi, si l’on me cherche.

– J’ai remarqué.

Content, je hoche la tête et souris.

Les occasions de me rapprocher d’elle se multiplient à ma grande satisfaction. Pour un temps, je la veux dans ma vie. Histoire de vérifier ma théorie.

Quand César a fini de faire ce qu’il doit faire, nous reprenons le chemin. Devant nous, des joggeuses ne se reculent pas pour nous laisser passer, et nous sommes obligés de fendre leur groupe.

– Attention ! me signifie Madison en posant sa main sur mon bras pour me mettre en retrait et éviter d’être bousculé.

Un vertige me saisit.

Un frisson brûlant. Une attraction magnétique. La certitude d'une incroyable vérité qui se dessine dans mon cerveau : elle pourrait vraiment être celle qui me guérit !

– C'est Trevor Davies !

– Non ! Trevor Davies !

Quand ces bribes de paroles me parviennent, je devine aussitôt que la situation va m'échapper. Je pivote pour apercevoir celles qui m'interpellent. La seconde suivante, je vois une marée humaine me cerner.

Ça recommence. Et malgré toute la volonté du monde, je ne peux toujours rien y faire, impuissant comme une proie sans défense face à une horde prédatrice.

Emprisonné dans mon propre corps, mon esprit dérive pour me faire revivre ces moments insupportables de mon passé, alors que je vendrais mon âme et ma vie au diable pour les effacer. À l'intérieur de ma tête, je hurle de toute ma voix, jusqu'à me blesser les cordes vocales. Pourtant, aucun son ne s'échappe de ma bouche. J'ai l'impression de me battre contre des ennemis invisibles. J'ai beau cogner de toutes mes forces, je ne parviens jamais à les toucher pour les faire disparaître. Je suis seul au sein d'un vide abyssal. Je suis pleinement conscient que je ne peux rien faire, à part subir une nouvelle fois. Pour sortir de cet enfer, il n'y a qu'une chose à faire : attendre.

Attendre que mon esprit confonde la réalité avec mes souvenirs. Attendre que mon corps se décide à se réveiller pour m'extraire de ce cauchemar. Espérer, un jour, que je réussisse à me montrer plus fort. Mais dans cette lutte inutile, je n'ai jamais été vainqueur.

J'inspire un bon coup, puis je ferme les yeux, me préparant à vivre à nouveau cet instant si pénible de mon enfance. Je bloque mes sens un par un, sachant que de toute façon, mon corps capitulera le premier.

Attendre, attendre que le malaise passe ou qu'un miracle se profile et que cet essaim féminin disparaisse en un claquement de doigts.

– Trevor ! s'écrie une voix que je reconnais.

Je ne vais pas pouvoir tenir ainsi encore longtemps.

Je me sens partir, sans même m'en rendre compte. Mon front dégouline de sueur et mon cœur bat la chamade sous mon torse. Mes tentatives pour

reprendre le contrôle se soldent toutes par un échec. Je suis ballotté en tous sens par ces femmes qui ne voient en moi que la star inaccessible. Celle qui leur vend du rêve au fil des pages. Pas l'homme dont tous méconnaissent les fêlures intérieures.

– Trevor !

Comme chaque fois, je n'ai qu'une envie : me retrouver chez moi, dans mon lit. Dans un endroit calme, en sécurité.

– Laissez-le !

*Madison !*

Mais personne ne l'écoute, je suis paralysé par leurs effleurements. Je cherche du regard mon garde du corps que je n'aperçois pas.

– Waouh ! Les filles ! Bradley Cooper a été vu à l'entrée de la base ! s'écrie soudain quelqu'un.

Le temps semble suspendre son vol. Plusieurs femmes reculent et interpellent celle qui vient de balancer ce scoop. Cette interruption me permet de respirer, mais mon souffle se bloque dans ma gorge dès que je veux expirer.

– Bradley Cooper !

Il est tout à fait improbable que ce dernier se trouve ici. Néanmoins, l'information se répand comme une traînée de poudre. Telle une nuée de moineaux, les joggeuses se détournent et s'élancent dans la direction indiquée. Je suis à deux doigts de m'effondrer.

Le visage de Madison se présente alors devant moi. Je me fixe sur elle pour ne pas chavirer davantage.

Déterminée, elle glisse sa main dans la mienne et me tire à elle de toutes ses forces. C'est incroyable de voir quelle puissance ce corps de femme dégage.

– Viens ! ordonne-t-elle.

Comme si sa voix me raccrochait à quelque chose de tangible, je me mets en mouvement. Madison accélère la cadence. Elle dépasse le premier édicule, m'entraîne sur les pelouses.

Machinalement, je porte une main à ma gorge. Mon cœur cogne dans ma poitrine à un rythme affolant, j'ai le front moite. Mon cou me paraît enflé,



ma peau me démange.

Toujours en proie à des vertiges, je me rends compte que Madison me traîne encore plus loin. Je rassemble toutes mes forces pour ne pas tomber à chacun de mes pas. Nous traversons de petits bosquets, à proximité d'un pont, et finalement elle pénètre sous une voûte verdoyante, formée par des ramures basses.

Après m'avoir fait asseoir sur le sol, elle s'agenouille devant moi. D'une main tremblante, je tire avec frénésie sur le col de ma chemise. Elle déboutonne le reste sans un mot.

Mon estomac malmené par les émotions, l'odeur prenante d'urine qui imprègne mon pantalon et la course improvisée se rappellent à mon souvenir. Me détournant vite, je me penche par-dessus un tronc proche, le corps agité de convulsions. Les nausées compriment mon ventre vide, car je n'ai rien à régurgiter.

– Trevor..., commence-t-elle.

– J'ai... un problème, articulé-je d'une voix étranglée en me tournant vers elle.

– Calme-toi. Respire.

– Peux... pas.

Son regard se rive au mien. Elle ne dit rien, puis prend mon visage entre ses mains et me fixe.

– Tu fais une crise de panique, dit-elle avec sang-froid.

Je réalise qu'une sueur âcre dégouline le long de mon dos. D'un mouvement d'épaules, je me débarrasse de ma veste avant de scruter les alentours. Madison lève les deux mains.

– Il n'y a que nous ici, reprend-elle. À part César. Ne t'inquiète pas. Personne ne s'est aperçu de notre fuite. Tes fans sont à la recherche de Bradley Cooper. Alors maintenant, tu vas faire ce que je te dis. Tu vas inspirer en comptant jusqu'à deux, et expirer en comptant aussi jusqu'à deux.

Pris de vertige, je la considère.

Est-ce qu'elle est folle ?

Seulement, mon malaise empire. Je suis en état de choc. Je fixe mes mains. Elles tremblent. Et mon visage semble s'être vidé entièrement de son sang. Mon image reflétée dans le regard de Madison me montre blanc, presque cadavérique. Ma vision se brouille, et des élancements thoraciques me secouent. À ce train-là, je vais faire une crise cardiaque...

– Écoute-moi, Trevor, dit Madison d'un ton plus ferme. Allez ! Un, deux. Un, deux. Tu vas y arriver.

Elle continue de me parler, calme et persuasive à la fois. Au bout de quelques secondes, ses mots me parviennent enfin, et j'obéis.

– C'est ça ! approuve-t-elle. Un, deux... Expire... Un, deux... Avec moi. Encore... Et maintenant, un, deux, trois, quatre. Expire... Un, deux, trois, quatre... Recommence... Tu vas y arriver... C'est ça...

Progressivement, mon cœur ralentit sa cadence infernale, et la douleur diminue dans mon torse. Son attention rivée sur moi, Madison continue de parler. Elle me renvoie un sourire amical qui me réchauffe l'âme.

Soudain, un frisson m'ébranle. Un froid intense succède à la chaleur. Je constate alors que je suis débraillé.

Avec peine, j'entreprends de reboutonner ma chemise.

Ce retour à la réalité est aussi douloureux que la crise elle-même. Je me sens sale, fragile et mal à l'aise. Dans la semi-pénombre, je croise de nouveau le regard de Madison et j'ai l'intuition de voir son cerveau tourner à cent à l'heure.

Maintenant, je suis épuisé. Embarrassé. Égaré.

Tandis que je cherche mes mots, me demandant quoi faire, je me force à sourire. Pour quelqu'un comme moi, on ne peut pas concevoir pire scénario que celui-ci. Il ne peut pas tomber plus mal. Et malgré cela, n'est-il pas révélateur du pouvoir de cette femme ?

Après un silence qui dure et me semble interminable, elle s'assied près de moi, la main posée sur le crâne de César qui monte la garde, langue pendante et bave dégoulinant sur mon pantalon. Au point où j'en suis, je ne le repousse même pas.

– As-tu besoin de quelque chose ? demande-t-elle. Que veux-tu que je fasse maintenant ?

Cette réaction me désarçonne totalement. En fait, je m’attendais à un flot de questions, pas à cette bienveillance.

Je lance les premiers mots qui me viennent à l’esprit.

– Pourquoi Bradley Cooper ?

Elle hausse les épaules avec un sourire lumineux.

– Inspiration du moment. Elvis Presley, ça ne l’aurait pas fait.

– Comment ont-elles pu gober cette histoire ?

– Je suis assez convaincante quand je le veux.

– J’ai vu ça...

Elle retrousse son nez en grimaçant.

– Je vais prendre ça pour un compliment.

Sa tête se penche sur le côté. Ses yeux n’ont pas retrouvé leur quiétude habituelle. Je constate qu’elle est réellement inquiète pour moi. C’est sans doute ce qui génère cette impulsion.

– Madison, je voudrais te revoir.

– Impossible. Je ne m’occupe que des animaux.

– Je suis sérieux.

– Moi aussi.

Elle me fixe d’un air posé. Et d’un seul coup, toute mon assurance fond comme neige au soleil. Mon intention première était de lui proposer un rendez-vous en tête-à-tête. Mais à l’instant crucial, les mots ne parviennent pas à sortir. Je suis à deux doigts de paniquer.

Sans se rendre compte de mon combat intérieur, Madison poursuit :

– Je ne veux pas faire souffrir Julianne. Elle tient à toi. Ça crève les yeux.

Inconsciemment, elle vient de me tendre une perche que je saisis aussitôt :

– De quoi tu parles ?

– Eh bien, de toi et moi...

Je soupire.

– Tu n’y es pas. Quand ton Noisette s’est introduit dans le studio, il a engendré un bordel monstre. Le chat que la production avait engagé s’est mis à sa poursuite et on ne sait pas où il est passé. Le tournage doit être terminé demain et nous n’avons pas retrouvé notre animal vedette... L’agence qui nous l’a prêté est en crise et nous somme de le récupérer.

– Ah ! OK ! Désolée, je croyais que tu parlais de... bon, bref, je constate que j’ai encore fait une bêtise. Je comprends maintenant la raison de ta venue.

Incapable de refréner mon geste, je lui prends le menton entre le pouce et l’index pour la forcer à me regarder.

– À quoi songeais-tu ?

– À rien du tout ! Absolument rien ! assure-t-elle en se reculant.

Pourtant, ses joues empourprées disent le contraire...

Notre petite bulle éclate quand mon garde du corps apparaît enfin, penaud. Il va m’entendre, celui-là...

## CHAPITRE 9

Madison

Malgré les jours écoulés, j'ai toujours du mal à réaliser que j'ai palpé les bijoux de famille d'une star des podiums. Oui, car Internet m'a appris que Trevor n'est pas juste un voyou qui se la joue *bad boy*, mais bel et bien un mannequin de renommée mondiale. Ses parents vivent aux États-Unis où il est né. Et il a une sœur aînée. Il est mannequin depuis qu'il est bébé et engrange des contrats avec les plus importantes marques de prêt-à-porter, de parfumerie et autres. Toujours entre deux avions, sa vie me fatigue rien que de la lire.

Grâce aux informations complémentaires glanées sur Wikipédia, je sais désormais que Trevor Davies a 27 ans, et qu'il est célibataire (au grand soulagement de ses fans). Malgré tout, je ne peux pas m'empêcher de me demander : est-ce que les médias savent qu'il a une petite amie ? Et que je suis la pet-sitter du chien de cette dernière ? Qui pourrait concevoir que par un beau dimanche ensoleillé, je suis celle qui promène le chien d'une star ? Qui pourrait même imaginer une seconde que mes doigts ont palpé...

*Stooooop !* hurle mon cerveau.

Si je me remets à penser à notre secret, je risque l'implosion.

Surtout que j'ai rendez-vous au studio où bosse Trevor pour tenter de réparer la bourde du chat fugueur. L'animal n'ayant pas été retrouvé malgré les recherches intensives, le producteur s'est résolu à trouver un remplaçant et à porter plainte contre moi (oui, oui, vous avez bien lu !). Dans l'espoir d'arranger les choses, j'ai décidé de prouver que tout pouvait rentrer dans l'ordre avec un minimum de bonne volonté.

À mon arrivée, le colosse me laisse passer. Depuis ma dernière visite, il a retenu la leçon. Sans besoin de carte, je me dirige vers le plateau principal. Je vais finir par en connaître tous les recoins à force de m'y promener.

Je remarque attroupement de preneurs de son, de cameramen, d'assistants en tout genre et du réalisateur, coiffé de son éternelle casquette. Tous sont

en train de discuter.

– Elle ne viendra pas.

– On ne peut pas annuler la séance d’aujourd’hui, ça va nous coûter des millions !

– Attendez, j’ai une solution !

Plusieurs paires d’yeux se rivent sur moi dans l’attente d’un surplus d’explications.

Avec un sourire, je lève la cage dans laquelle se prélassait Salem. Un courant d’air traverse l’atmosphère soudain tendue, puis c’est un soulagement général qui s’empare de tous. Il faut dire que mon chat en impose. Il est splendide, avec son poil soyeux et ses iris, deux émeraudes enchâssées dans du velours.

– Les gars, au boulot ! ordonne le réalisateur en tapant dans ses mains.

Tout le monde se met en mouvement d’un coup. J’ai l’impression d’avoir atterri dans une fourmilière. J’interpelle une femme pour lui demander de quoi il retourne.

– Il s’agit de Black, la chanson composée par Shane, le chanteur des *Black Obsidian*.

Waouh ! J’adore ce groupe ! Je raffolerais que Salem joue dans le clip ! Charge à moi de le motiver.

Sauf qu’il ne collabore pas du tout. Durant l’heure qui suit, je me plie en quatre pour satisfaire la moindre exigence du réalisateur, mais Salem s’en contrefiche. Il reste assis sur son derrière à regarder d’un œil circonspect tous ces humains qui s’agitent sans raison. À quatre pattes, je me faufile près de lui pour l’encourager.

Ce chat ferait n’importe quoi pour de la Vache qui rit. J’ai fouiné partout sur le plateau pour essayer d’en trouver. Malheureusement, personne n’en possède, et je n’ai pas le temps d’aller en acheter à la supérette du coin.

– Allez, Salem ! Tu peux le faire ! Tu n’as qu’à sauter sur le banc ici.

En digne représentant de la race féline, Salem prend le contre-pied exact de cet ordre. Il se détourne, grimpe sur mes épaules, s’installe autour de mon cou façon écharpe moelleuse et commence à ronronner bruyamment.

Le visage du réalisateur s'empourpre de nouveau. Il est au bord de l'apoplexie. Et moi, je suis morte de honte.

Je dois me rendre à l'évidence. C'est un ratage monumental. Je lui lance un regard assassin quand il se dirige dans sa caisse de transport sans que j'aie besoin de le lui demander. Allez savoir ce qui peut se passer dans cette cervelle féline.

Quoi qu'il en soit, il m'a trahie devant des centaines de personnes. Mon ego en prend un coup.

*Quelle ingratitude !*

La voix criarde du réalisateur s'élève :

– Coupez !

– Que fait-on ?

Un soupir las me répond. Mes doigts s'entortillent tellement sous l'effet de la nervosité que j'ignore si je parviendrai à enlever les nœuds que je suis en train de créer.

– Je suis désolée, je ne sais pas ce qui lui arrive. D'habitude, il est très docile. Je pense que c'est toute cette agitation autour de lui qui le perturbe.

– Ce ne sont pas vos excuses qui vont m'aider à boucler mon clip, bougonne le réalisateur. Je me demande comment vous n'avez pas songé plus tôt à vérifier que cet animal sache obéir !

Que puis-je lui rétorquer ?

J'en ai conscience du tout au tout. Je suis fautive. À cent pour cent !

Mon regard glisse alors vers Trevor, en quête de soutien. Les bras croisés, il demeure statique. Son expression ne reflète rien. Aucune émotion. Il n'éprouve pas la moindre envie de se porter à mon secours tandis que le réalisateur se lamente.

– Des centaines de milliers de dollars jetés par la fenêtre ! ronchonne-t-il en lançant ses papiers sur son bureau dans un geste empreint de colère.

– Peut-être pas...

Nos regards se dirigent sur Trevor.

– Tu as une solution ?

Avec un naturel confondant, il enveloppe les épaules du réalisateur et lui chuchote une suite de paroles rapides.

– Peter, et si...

J'ai beau me hisser sur la pointe des pieds, me pencher pour tendre l'oreille au risque de chuter, il m'est impossible de comprendre ce qu'ils se murmurent. Quand ils terminent leur aparté, je fais comme si de rien n'était alors que je suis dévorée par la curiosité.

Le réalisateur darde sur moi son regard.

– Oui. Pourquoi pas...

Il affiche une mine conspiratrice qui me fait redouter le pire. Pourquoi, tout à coup, est-ce que je me sens comme une souris devant un chat qui se poulèche les babines ?

– Madison, vous savez que l'heure est grave, dit-il en posant les mains à plat sur son bureau.

– Oui.

– Et que vous avez ruiné notre production en intervenant de manière tout à fait déplacée.

– Euh oui...

– Et que tout cela nous fera perdre de l'argent.

– Oui, mais...

– Et, je suis certain que vous aurez à cœur de réparer vos torts.

– Oui, si je le peux, je...

– Vous feriez donc tout votre possible pour nous aider, n'est-ce pas ?

– Oui, mais...

*Bon sang ! Est-ce qu'il va me laisser en placer une ?*

– Parfait !

Ces mots sonnent comme un glas. Je ne sais pas exactement ce que je viens d'accepter, mais j'ai l'impression que je vais me jeter dans la gueule du loup.

– Millie ! hurle-t-il au point que mes tympans sont à la limite de l'implosion.



Une jeune femme, encombrée de papiers et d'au moins trois sacoches autour du cou, se précipite aussitôt. Apparemment, c'est son assistante. Ou sa boniche, vu comme il se permet de lui parler.

– Oui, monsieur !

Oh ! Une Française ! Je me sens soudain moins seule.

– Demande à l'équipe de Brian de s'occuper de la demoiselle. Harnachez-la pour la motion capture.

La quoi ? Est-ce qu'ils vont tenter une expérience étrange sur moi ? C'est déjà pénible à comprendre quand il s'exprime dans sa langue maternelle, mais alors quand il essaye de parler français avec cet accent à couper au couteau, je suis larguée. Complètement. Sans décodeur sous la main, je dois me fier à sa bonne foi.

– Vous êtes sûr, monsieur ? insiste l'assistante.

– Certain ! Si l'on veut limiter les dégâts, c'est la seule solution.

– OK !

Millie se tourne vers moi et me fait signe de la suivre. Je quitte la pièce en jetant un dernier regard à Trevor. L'ombre d'un sourire danse sur ses lèvres. Cependant, je n'ai pas le temps de m'appesantir sur ce détail. Impatiente, Millie agrippe ma main un peu brusquement et me force à lui emboîter le pas.

– Vous travaillez pour Brian depuis longtemps ? demandé-je en chemin, histoire de meubler le silence.

– Je bosse pour Rob, pas pour Brian. Et non, pour répondre à votre question.

– Je vois, vous êtes une stagiaire ? Une intérimaire ?

– Et alors ?

*OK, un peu sensible, la fille !*

Je souris.

– Ce n'était pas une critique ! Je suis admirative de votre capacité à vous adapter à ces gens. Je ne comprends pas la moitié de ce qu'ils disent.

Elle me conduit dans une caravane, à l'écart des autres.

– Ne bougez pas d'ici.

– OK.

En effet, moins de cinq minutes après, une femme au teint hâlé et aux cheveux noirs s'engouffre dans l'espace. Son sourire jovial est un baume sur mon cœur tourmenté.

Déposant des affaires sur une tablette, elle me montre une tenue pliée avec soin, emballée sous un film plastique. À une vitesse incroyable, elle me débite les instructions sauf que je ne bouge pas et la regarde d'un air hébété.

– Sorry, j'ai fait Allemand... euh... deutsch in the premier langage. At the school. I speak pas english correctly.

Mon Dieu, elle ne va rien comprendre à mon baragouinage. Peut-être qu'un dessin serait plus parlant. Dois-je me mettre en quête d'un crayon et d'une feuille de papier ?

– Oh ! s'exclame-t-elle, la bouche formant un O parfait.

Elle secoue la tête avec un large sourire.

– Sorry. Toi porter habit, articule-t-elle en désignant le tissu noir. For the motion. Pour le clip.

Je suis littéralement suspendue à ses lèvres. Quand l'information pénètre mon cerveau, je suis ravie de constater que j'ai plus ou moins compris ses directives.

– Vous voulez que je mette ça ?

– Yes !

– Bon, si ça peut aider.

Il me semble inévitable que je doive me dévêtir pour passer cette tenue. La maille est fine, et pourtant opaque.

*Nom de non ! Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Une gaine ?*

Je dois me tortiller pour enfiler ce qui s'avère être une combinaison d'un noir profond. On dirait que j'ai une seconde peau. C'est à la fois inconfortable et confortable. J'esquisse plusieurs mouvements pour tester la solidité du tissu et il semble résistant à toute épreuve.

– Miss, it's good! You peux venir ! Ah merde, comment on dit déjà ? Ah oui ! You can come !

Moins de deux secondes plus tard, la tête de la jeune femme apparaît. Elle tend les deux pouces en avant dans un geste de triomphe. A priori, j'ai fait ce qu'il fallait.

Ensemble, nous sortons de la caravane. J'ai l'impression de faire partie d'un commando d'élite alien avec cette tenue.

Je remarque Trevor. En un clin d'œil, je lui saute dessus. Il ne paraît pas surpris de me voir habillée de la sorte.

– Qu'est-ce que je dois faire ? Pourquoi on m'a demandé d'enfiler cette combinaison moulante ?

Il me lance un regard inquisiteur. Ses yeux partent de mes pieds et remontent jusqu'à mon visage. Visage qui doit osciller entre le blanc blafard de l'appréhension et le rouge tomate de la honte.

– On va te poser des capteurs sur le corps. Ils vont enregistrer tes mouvements. Tu as obtenu le rôle principal. Félicitations !

Le temps que ses paroles gagnent mon cerveau, je m'écrie :

– Mais je ne suis pas un chat !

– Tu devras faire comme si.

– Ça t'amuse, hein !

– Pas du tout. Tu peux toujours refuser. Mais dans ce cas, il faudra que tu te débrouilles pour rembourser les dégâts que tu as occasionnés sur le plateau.

Je marmonne toute seule en lui lançant une œillade assassine. Il sait que je ne dispose pas d'une telle somme. Je baisse les yeux sur ma tenue.

– J'ai l'impression de ressembler à Gollum.

– Quand on cherche bien, on trouve un petit air de famille, se moque-t-il.

Lèvres pincées, je me tourne et attends avec patience ma mission. Rob me fixe d'un air fermé. Derrière lui, son assistante multi-tâches me dévisage avec un sérieux qui me ferait presque peur. Mais passons... Pour éviter plainte et remboursement, je suis prête à donner le meilleur de moi-même.

Ce qui fait que je me retrouve à prendre des postures improbables, souvent à quatre pattes (n'y voyez rien de salace...)

– Lance-moi un regard passionné, exige Trevor.

Je m’approche en plissant les yeux, le nez froncé.

– Non, non, non ! On dirait que tu as des problèmes de vue ou que tu vas éternuer.

Je grimace. J’espère que ce n’est pas à cause de moi.

– C’est pas un peu chelou, votre truc, là ? Depuis quand un chat doit faire ça ? ironisé-je en sentant tout mon corps devenir fébrile.

*Quel traître, celui-là...*

Je proteste pour la forme parce qu’il faut avouer que Trevor est canon. Seulement, je suis expansive et d’une nature affectueuse, alors que lui est aussi démonstratif qu’une moule. Mais ne dit-on pas que les contraires s’attirent ? Et qui se ressemble s’assemble...

*Foutus dictons !*

Quand la journée se termine, je suis éreintée. Je rêve de prendre un bain et de me faire masser. Trevor me rejoint une fois que je suis de nouveau présentable.

– Allez, viens, je te paye un verre. Tu l’as mérité.

Je regarde autour de moi pour être sûre qu’il s’adresse à moi.

– Tu m’invites ?

– Oui, c’est à toi que je parle, dit-il en se penchant pour me fixer.

– Vraiment ? Ce n’est pas encore un de tes coups foireux ?

– Promis !

La raison me pousse à refuser. Me montrer en public avec Trevor constitue une gageure que, pour une fois, je ne suis pas certaine de vouloir relever. Mais, je décide de passer outre mes atermoiements.

Situé en limite d’Orléans, le *Golden Boy* (tout un programme !) arbore un style résolument moderne. On sent d’emblée que les clients pèsent lourd en termes de fortune. C’est la première fois que je viens dans un bar aussi

select. Rien à voir avec les cafés du coin. Non, ici, j'ai même du mal à poser mes fesses sur les tabourets tellement ils sont travaillés.

Je reporte mon attention sur ma tenue. Jean et tee-shirt : de toute évidence, l'accès à ce club dépend davantage du statut social que de la garde-robe. Et de toute façon, Trevor est avec moi et lui est toujours superbe, quoi qu'il porte. D'ailleurs, il ne semble pas dérangé par cette atmosphère luxueuse. Je suppose qu'il a l'habitude d'évoluer dans de tels endroits à cause de son métier. Accoudée au bar, je le regarde commander, puis s'éloigner en direction des toilettes. Ça me fait drôle de me retrouver ici avec lui. Comme si nous étions un couple. Attends ! Est-ce qu'il s'agit d'un rencard ?

Je suis si perturbée que je saisis le premier verre qui me tombe sous la main et le bois cul sec.

– Mademoiselle ! s'exclame le barman avec de grands yeux. Ce n'est pas à vous !

La bouche grande ouverte, je dois papilloter des paupières pour en chasser les larmes qui les envahissent.

– Nom d'un chien, c'est quoi, ce truc ?

– Vodka, me renseigne-t-il.

– Donnez-moi de l'eau, par pitié ! Un jus de fruits, ou une grenadine, que je puisse étouffer l'incendie dans ma gorge !

Il s'exécute aussitôt. Je jette un coup d'œil aux environs. Pas de trace de Trevor. Une aubaine !

– Un negroni, un ! lance quelqu'un près de moi.

Je pivote quand le barman pose un verre. Celui qui se trouve sur le bar doit être pour moi. Avec sa jolie couleur rouge, c'est sans aucun doute la grenadine que j'ai demandée. Sans attendre, je le vide d'un trait.

Ma gorge se transforme en torrent de lave. Je saisis le bord du bar à deux mains tandis que de la fumée sort de mes oreilles. Comme dans les dessins animés.

– Mademoiselle, vous allez bien ?

Je lève un pouce.

– Vous venez d'ingurgiter un mélange gin-vodka, explique-t-il.

Pas étonnant que mon corps entier soit parcouru par une vague de chaleur. On va me prendre pour une pochetronne !

– Tout va bien ? demande la voix de Trevor près de moi.

Je me fige. Quand on parle du loup... Comme il marque une pause, j'ai tout le loisir d'admirer ses yeux envoûtants. Son sourire est si beau que je le dévisage à la manière d'une idiote.

– Madison, que se passe-t-il ?

Comme je demeure incapable d'aligner trois mots cohérents, le barman le renseigne avec obligeance.

– OK, tu as assez bu, dit-il en glissant son bras autour de mes épaules. C'est terminé, le bar est fermé.

– Quoi ? m'étonné-je. Ils sont à court de grenadine, tu crois ?

– Oui, tu as tout sifflé.

– Rhoo non ! Pour une fois que je m'amuse !

Un hoquet m'agite et fait remonter dans ma gorge un drôle de goût.

– Je crois que je vais vomir.

– Pas sur moi, s'il te plaît !

Tandis que nous quittons l'intérieur, je me libère de son étreinte et darde sur lui un index curieusement tordu. Depuis quand est-ce que je souffre de rhumatisme ?

Je secoue la tête et pointe Trevor, toujours impassible.

– Pour être franche, une relation avec toi ne m'intéresse pas. Je sors d'une année extrêmement pénible sur le plan sentimental. Et n'oublie pas que j'ai palpé tes coucougnettes. Tout ça pour te dire que je...

Oups ! je ne sais plus ce qui doit suivre. En fait, c'est très difficile pour moi de penser tout court. Je glousse. Les yeux de Trevor sont d'un bleu si profond, m'observent de façon si intense... J'ignore ce qu'il lit dans les miens, mais l'alcool aidant, je dois avoir l'air d'une pauvre fille. Or, je refuse de me laisser submerger par le trouble qu'il provoque en moi.

Je lui accroche la main pour l'empêcher de se détourner.

– Dis donc, toi, arrête de me regarder comme si tu me jugeais ! Si tu te décidais plutôt une bonne fois pour toutes à m'embrasser !

Ça, c'est tout moi !

Sous l'emprise de l'alcool, je n'ai plus rien d'une jeune femme réfléchie et avenante. Je suis une dévergondée ! Voilà. C'est pour cette raison que j'évite de boire.

Comme il ne bouge pas et me fixe avec une sorte de pitié qui me fouette le sang, je choisis de lui donner une bonne leçon. Je m'agrippe au revers de sa veste et pose mes lèvres sur les siennes. Elles sont douces, fermes et veloutées. Il vacille sous mon assaut. Toutefois, il ne me repousse pas. Encouragée, je me plaque contre lui et noue mes bras autour de son cou.

Je n'ai encore jamais embrassé un homme ainsi. J'ignorais même être capable de prodiguer un tel baiser. Langoureux, sensuel et intense. Quand il réagit enfin et pose ses mains sur ma taille en se mettant à explorer ma bouche, approfondissant son baiser de seconde en seconde, je sens le sol se dérober sous moi.

Un petit gémissement monte de ma gorge. Éperdue de désir, je me laisse emporter par la passion. Cette magie du moment qui me permet d'être audacieuse.

Et cet homme me rend dingue. Tout en lui attise mes sens : son parfum, sa peau, son goût... Quand nous devons mettre fin au baiser faute d'oxygène, j'ai les lèvres gonflées et les jambes en coton. Et ma libido en mode thermostat maximal.

– C'était.... Waouh ! m'exclamé-je en riant.

– Quel spectacle ! lance une voix près de nous.

Quand je tourne la tête et m'apprête à hurler, les mots s'étranglent dans ma gorge. Une dizaine de personnes en terrasse nous observent avec des étoiles au fond des yeux.

Je pique un fard et deviens écarlate jusqu'à la pointe des cheveux (oui, c'est possible !). Je me promets intérieurement de ne plus jamais embrasser un homme sans vérifier les alentours. C'est bien trop gênant.

– J'ai la tête qui tourne, murmuré-je.

Pas que... mon estomac se rebelle aussi...

– On s'est juste embrassés, rien de plus.

Il affirme ça comme s'il avait besoin de se convaincre qu'il n'y avait effectivement rien d'autre. C'était pourtant un baiser bien passionné pour un homme qui se prétend si indifférent. Voilà néanmoins qui va m'aider à combattre le désir qui enflamme mon bas-ventre.

– Viens, je te raccompagne. Il est temps de rentrer.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



## CHAPITRE 10

Trevor

Debout sur mon balcon, je contemple le ciel azuré, un verre d'eau à la main.

*Je ne sais pas ce qui m'a pris de l'embrasser.*

Quand elle a ouvert la bouche, j'ai eu l'impression de boire trois vodkas d'affilée. C'est peut-être ce qui m'a embrumé l'esprit.

Cette idée me fait sourire.

En fait, lorsqu'elle a glissé sa main dans la mienne, je me suis figé. Victime d'un flux d'émotions contradictoires, je suis resté pétrifié sur place. Il y avait si longtemps. Si longtemps que je n'avais pas touché une femme autre que ma sœur. Pas depuis...

Je me mords la lèvre et inspire profondément. J'ai juré à Julianne que je pourrais prendre ma vie à bras le corps quoi qu'il arrive. Il est hors de question de la décevoir. Je peux le faire. Je peux gérer. Et Madison, c'est l'opportunité pour moi de franchir cet obstacle. Si j'y parviens, alors ce sera une étape supplémentaire vers la guérison.

Je lève la main à hauteur de mes yeux.

Il me semble encore sentir le contact de sa peau contre la mienne.

Avec douceur, j'ai pressé ses doigts qui s'entremêlaient aux miens avec la peur nouée au ventre de voir le miracle s'envoler. Mais non, rien n'a changé. Elle n'a pas disparu.

Pour vous, ça peut paraître anodin, mais pour moi, c'est délirant, sensationnel, incroyable...

Ignorant le signal d'alarme qui a retenti dans mon esprit, j'ai abandonné toute réserve et je me suis laissé emporter par mes émotions. Mon cerveau me hurlait qu'il fallait interrompre ça, que c'était de la folie ! Mais ma raison était impuissante à maîtriser mes pulsions et, lâchant la bride à la

fièvre qui couvait en moi, je lui ai rendu son baiser. Je n'ai pas pu m'arrêter de l'embrasser encore et encore. Langoureusement. Passionnément.

Un acte inévitable depuis notre première rencontre, ce jour où elle a bouleversé ma vie.

Son souffle chaud était ensorcelant, ses lèvres grisantes. Et son corps pressé contre le mien, un vrai miracle. Je l'ai serré entre mes bras, ce miracle. Mes paumes posées sur ses hanches, pour la plaquer contre moi. Emporté par un feu ardent, j'ai dévoré sa bouche.

Balayés, les doutes et la retenue, j'ai compris en cette seconde que j'avais raison à son sujet. Ce moment dont j'ai rêvé en secret durant des années était en train de se réaliser. Son corps épousait le mien. Le parfum de sa chevelure et de sa peau s'insinuait en moi. En resserrant mon étreinte, j'ai eu l'étrange sensation que mon cœur endormi se réchauffait enfin. Son corps ferme et menu plaqué contre le mien, elle enfouissait ses mains dans mes cheveux, m'électrisant de la tête aux pieds pour la première fois de ma vie.

Pourtant, alors que mes hormones s'agitaient avec fureur, je me suis promis de ne pas la brusquer et de me montrer prudent, bien qu'une infime partie de mon cerveau juge cette patience surfaite et m'encourage à profiter de l'instant présent.

Ce qu'il rejetait en bloc, par contre, était l'idée absurde de tomber amoureux d'elle. Comme tout remède, Madison devrait être utilisée à court terme. La tenir dans mes bras ne me dédommagerait pas de tout ce que j'avais enduré. Mais par ce simple baiser, elle me rendait au centuple une dignité qui m'avait été volée jadis. Sans même s'en rendre compte.

À bout de souffle, j'ai mis fin à ce contact incroyable. Madison semblait aussi bouleversée que moi. Elle a soupiré et s'est blottie contre moi pour mieux savourer notre retour à la réalité. Hormis son « waouh » tonitruant, elle était incapable de prononcer une parole. Bien que j'aie entamé un recul stratégique, elle est restée abandonnée contre moi, la tête appuyée contre mon torse. Impuissant à résister, j'ai levé les mains pour caresser son visage. Sa façon de me regarder a fait chavirer mon cœur tout en me rassurant.

Après un temps à peser le pour et le contre, et ce malgré le désir sauvage qui courait dans mes veines, j'ai jugé qu'il valait mieux en rester là pour

une première expérience et ne pas prolonger cette minute magique. La réserve de Madison finirait par resurgir une fois qu'elle serait dégrisée, et la jeune femme, passionnée et excentrique un instant auparavant, se transformerait en un moulin à contritions quant à son comportement.

Pourtant, je reconnais de manière égoïste que j'aurais voulu faire durer ce bonheur, promener les doigts dans sa chevelure soyeuse, appuyer mes lèvres contre les ombres douces de son cou et ses joues pour en atténuer la rougeur, sentir contre mon torse la pression de sa poitrine.

À cet instant, j'ai compris que mon désir d'elle ne provenait pas uniquement de ce baiser, mais que je l'avais espéré depuis plus longtemps. Et plus j'apprenais à la connaître, plus cette soif d'elle grandissait. Et ça m'a fait peur.

Parce que je ne peux pas m'attacher à quelqu'un.

Je me refuse de faire souffrir une personne que j'aime. Je vois où cela a mené mes parents et ma sœur. Toujours à se demander si je ne perdrais pas la tête un jour au point d'en finir...

En m'attendrissant sur Madison, je cours le risque de succomber à ses charmes, le temps de quelques heures ou même pour le restant de ma vie si je n'y prends pas garde, et j'en ai de plus en plus l'intuition.

Mais cette prise de conscience ne m'empêche pas d'avoir envie de la toucher. Mes doigts brûlent d'impatience de lui ôter ses vêtements l'un après l'autre pour découvrir enfin la douceur de sa peau. Je rêve de les glisser sous son tee-shirt et de la caresser, juste pour profiter de ce contact dont je suis privé depuis tant d'années.

– Est-ce vraiment mal d'aspirer à la normalité ? formulé-je à voix haute.

Libéré de toutes entraves, mon cerveau se met à fantasmer. Dans un scénario sorti de nulle part, je la fais s'allonger nue sur mon lit. Je m'imagine en train d'observer la jouissance marquer son visage quand, ouverte, parfaitement offerte, je m'immisce dans son corps. Je la vois se détendre et gémir, parcourue par un plaisir démesuré, chaque cellule dansant de joie lorsque sa tête part mollement en arrière dans un soupir d'abandon qui attise en moi un désir incontrôlable.

*Ça fait trop longtemps que j'espère ce moment*, pensé-je en sentant mes muscles se contracter et mon souffle s'accélérer. Oui, vraiment trop

longtemps.

Je referme mes doigts sur ma paume pour étouffer cette brutale montée de testostérone.

Mais au fond de moi, je n'y crois plus. J'ai peur.

Trop de désillusions ont jalonné ma vie pour que je me laisse aller à cette vision utopique. En fait, les choses auraient été différentes si mon enfance n'avait pas été balayée par ce tsunami. J'étais le plus sociable des gamins, observant le monde avec la candeur de mon âge, le jaugeant.

Encore sous le coup de l'émotion, je relève la tête et m'écarte du balcon. Mes doigts sont tellement crispés sur mon verre que mes phalanges ont blanchi. C'est un miracle qu'il n'ait pas explosé.

Malgré la frustration qui me torture, je me force à reprendre le contrôle de mon corps. Ce genre de comportement irrationnel et impulsif ne me ressemble pas du tout.

De la main, je balaye mon visage comme pour en chasser mon trouble.

*Oh ! Seigneur. Suis-je en train de devenir cinglé ?*

L'enjeu est trop grand pour tout abandonner. Je dois d'abord remettre en place les remparts que j'ai soigneusement érigés autour de mon cœur. Sinon, la peur dévorante et le chagrin prendront le dessus. Et alors, je n'aurai qu'une envie : fuir. Me replier sur moi-même dans mon cocon sécurisé. Et tout espoir sera perdu...

– Non, je n'abandonnerai pas ! déclaré-je à voix haute comme pour me donner du courage.

Un bruit de klaxons, suivi d'une bordée d'injures, me rappelle à la réalité. Rien de tel pour me sortir de ma torpeur. Il est neuf heures du matin et la ville est déjà animée. Je suis heureux d'avoir recouvré mon appartement. Julianne va profiter de sa paix enfin retrouvée et moi de la mienne.

– Je vais prendre l'air, dis-je à la silhouette de mon chat alanguie dans les draps froissés. Je reviens bientôt.

Les iris félins qui me contemplent sous les paupières mi-closes ne me jugent pas. Balthazar s'étire, pousse un profond soupir et me tourne le dos. Maintenant que j'ai récupéré mon appartement, j'ai pu le tirer de la pension

dans laquelle je l'avais placé en attendant la fin des travaux. Mon chat n'est pas difficile tant qu'il bénéficie de son petit confort.

– Ne me raccompagne pas, surtout !

Un regard impassible, voire désintéressé, escorte ma sortie. Je ne m'en formalise pas. Notre relation est ainsi.

Je me coiffe les cheveux d'un bonnet et cache mes yeux derrière des lunettes noires. Disons que j'en ai besoin : il y a, chez moi, un petit quelque chose qui attire irrésistiblement les femmes. Que je sois apprêté ou pas ! Mais à l'inverse des autres hommes, je ne suis pas à l'aise quand il s'agit de goûter leur compagnie. Face à elles, aucun mot d'esprit, aucun compliment bien tourné ne me vient jamais aux lèvres. Je joue à la perfection le rôle du type froid. Une attitude qui les charme.

Rob prétend souvent en riant que mon air distant est justement ce qui plaît aux femmes. Plus je leur montre d'indifférence, plus elles sont captivées. Mais je ne suis pas idiot, je devine exactement ce qu'elles attendent de moi. Un avenir où je refuse de m'engager. La plupart n'ont qu'une idée en tête : sortir avec moi, faire la Une des médias et me passer la corde au cou. C'est pourquoi je ne les ménage pas. Au fond de moi depuis l'enfance, est ancrée l'intime conviction que l'amour n'est pas pour moi. Il y a des choses brisées qui ne peuvent être recollées.

Les mains dans les poches, je déambule au gré de ma fantaisie, sans but réel, me plaquant contre le mur pour éviter le contact des piétons. Mes pensées désordonnées m'ont coupé l'appétit et je n'ai même pas pris de petit-déjeuner. Une erreur que je vais devoir réparer si je ne veux pas me choper une crise d'hypoglycémie. À force de veiller à conserver un poids idéal et à faire du sport à haute dose, je ne me rappelle plus avoir mangé quelque chose de sucré. Je me mets donc en recherche d'une boulangerie. Hélas, la rue Royale offre beaucoup de commerces très chic et des établissements de luxe. Rien qui m'intéresse véritablement.

Je prends sur moi de ne pas me retourner pour vérifier que mon garde du corps est présent. Je sais qu'il est là, ombre fidèle.

Jusqu'à ce que j'aperçoive une silhouette familière. Pour une fois, je ne distingue aucune bête à poils ou à plumes dans son sillage. Un exploit !

Sans le réaliser vraiment, je ralentis mon allure. Debout face à une boutique de prêt-à-porter, une jeune femme observe les modèles présentés sur les mannequins. On dirait qu'un pull noir ouvert au niveau des bras lui plaît beaucoup.

Elle plonge la main dans son sac et en extirpe un objet. Je devine qu'il s'agit d'un bonbon. Elle le déballe rapidement et fait mine de le mettre dans sa bouche lorsqu'elle aperçoit mon reflet dans la vitrine. Elle pivote aussitôt, la friandise toujours en main.

Le geste en suspens, elle me fixe comme si j'étais un cauchemar en train de prendre vie. Pas la peine d'être devin pour savoir qu'un tas de questions défile dans son esprit. Elles s'inscrivent sur son visage. Ses yeux, je ne peux pas les voir, puisqu'ils sont dissimulés par une paire de lunettes noires.

– Qu'est-ce que vous faites là ?

Je note le retour du vouvoiement, sans m'en formaliser.

– Je me balade.

– Bien sûr... et comme par hasard, on se croise ?

– Que je sache, cette rue ne t'appartient pas.

– En effet.

Se ressaisissant, elle enfourne le bonbon, puis avance d'un pas.

– Mais, que je sache, dit-elle en reprenant mes mots, je ne vous dois plus rien. Nous n'avons plus la moindre raison de faire semblant de nous connaître.

– Tu dois bien être la seule à tenir ce genre de discours.

– Pourquoi ? Ah ! parce que je ne me suis pas épanchée en mercis pour votre invitation, sans doute !

– Un souvenir mémorable.

– Rassurez-vous, *mister* Davies, je ne vous ai pas vu à la Une des journaux ce matin. Personne ne saura ce qui s'est passé.

– Il y a une différence entre faire parler de soi tout en préservant sa réputation auprès du grand public ou des clients, et devenir la risée des médias et le jouet de la presse à scandales.

– Tu penses que je ne la connais pas ? reprend-elle en me tutoyant de nouveau, preuve flagrante de son trouble.

– Disons que ton attitude hier au bar a failli me coûter cher.

Elle tressaille à ce souvenir et porte la main à son front comme si sa tête allait exploser. Puis elle ouvre la bouche, semble prête à me lancer une vanne, avant de se ressaisir.

– Allez, bye !

Elle tourne les talons et avance de quelques pas quand un vertige me saisit sans crier gare.

Sous mon crâne, je perçois des élancements. Une migraine carabinée se prépare. Mes étourdissements s'accroissent. Que se passe-t-il ? Mes tympanes sont vrillés par un son aigu persistant. Et ces douleurs circulant dans mon corps sont insupportables... J'ouvre la bouche pour parler, mais aucune parole n'en sort. Mes tempes bourdonnent. On dirait presque qu'un essaim d'abeilles me tourne autour. Dans une sorte de brouillard cotonneux, je perçois un déplacement sur ma droite.

La voix de Madison me fait sursauter. Elle s'est matérialisée près de moi sans que je m'en aperçoive.

– Trevor ! Tu es tout pâle... Tu m'entends ?

J'essaie d'opiner du chef, incapable de prononcer un mot, mais ce simple geste accentue mes vertiges.

*Merde !* Comme je le craignais, mon taux de sucre est si bas que je sens déjà la crise se profiler. Il me faut absorber quelque chose de sucré. Or, nous sommes trop éloignés de la moindre boulangerie. Ici, ce sont les boutiques de prêt-à-porter qui priment.

Mon regard effleure les lèvres humides de Madison. Elle va encore croire que je lui joue un tour.

*Tant pis ! Qu'elle pense ce qu'elle veut !*

Je glisse une main impérieuse sur sa nuque et attire son visage près du mien. Elle écarquille les yeux une microseconde avant que ma bouche s'empare de la sienne.

Une saveur acidulée envahit immédiatement mon palais. Nos bouches soudées l'une à l'autre, je respire son goût, m'en imprègne. Sous le coup de

la surprise, elle ne bouge pas. Je pousse mon avantage et la force à ouvrir la bouche. Son bonbon bascule dans la mienne et je me sens électrisé. C'est le remède le plus prompt et le plus efficace que j'aie absorbé de ma vie. Sous ce doux contact sucré, mon corps s'éveille. Toutes les parties de mon corps, d'ailleurs...

Le violent malaise commence à refluer, me laissant un goût étrange.

Entre-temps, Madison a repris ses esprits et me repousse avec une brutalité qui n'est pas sans conséquence puisque je m'en vais heurter le mur. J'entends juste son cri quand l'arrière de ma tête entre en contact avec celui-ci. Des passants nous observent.

Immédiatement, elle se presse contre moi.

Je distingue la silhouette de mon garde du corps qui approche, mais d'un geste de la main, je lui intime l'ordre de ne pas avancer.

– Désolée, je ne voulais pas. Parfois, je ne mesure pas ma force et... mais c'est ta faute, après tout ! s'exclame-t-elle. Qu'est-ce qui t'a pris de m'embrasser comme ça ?

Plié en deux, les mains posées sur mes genoux, je tente de refouler la douleur.

– Hypoglycémie.

Il lui faut quelques secondes pour comprendre et relier les événements entre eux.

– Tu ne pouvais pas le dire ? J'avais d'autres bonbons dans mon sac.

– J'ai paré au plus pressé.

La moue qui étire sa bouche montre qu'elle doute de ma version, mais c'est bien la vérité. Je lui lance un coup d'œil en me relevant. Je devine que je vais écopier d'une belle bosse.

Délaissant son expression dubitative, Madison s'approche.

– Comment te sens-tu ?

– Mieux.

Malgré son embarras, cette réponse la rassure. Et ce qui d'ordinaire aurait pu me fâcher en devient presque risible. Cette spontanéité qui la caractérise me permet de relativiser et de maîtriser mes pensées. À la différence des



autres femmes, elle ne cherche pas à me plaire. Pourtant, elle connaît mon identité.

Plaquant un sourire sur mon visage, je lui tends la main.

Qu'est-ce que j'espère ?

Que tout s'effondre, sans doute. Pour me donner raison.

Il ne se passe rien de tel. Cette fille ne cesse de me surprendre, de me défier, de m'embraser malgré moi. Elle me coupe le souffle et m'emporte vers des horizons que je ne pensais plus explorer un jour.

Je sais que ce changement est lié à elle. Lorsqu'elle est à côté de moi, je me sens différent. Plus fort et plus courageux.

– Raccompagne-moi et nous serons quittes.

Elle me lance un regard de biais, puis finit par accepter.

– Julianne va s'occuper de toi.

– Non.

– Ah bon ?

– C'est chez moi que nous allons. Rue Dunois.

Cette fois, son regard devient soupçonneux.

– En tout bien tout honneur, précisé-je.

– OK, je te dois bien ça.

C'est étrange, cette sensation de marcher comme un anonyme. De ne pas me sentir agressé par les gens. Tout ça parce qu'elle se tient à mon côté.

Elle ne commente pas le quartier où je réside. Ne rajoute rien quand je la fais entrer dans le hall. Ses yeux furètent partout. Et je prends plaisir à l'observer.

Une fois dans l'ascenseur, elle se poste à distance respectueuse, mais le destin s'échine à nous mettre dans une situation pittoresque. En effet, au moment de franchir le premier étage, la cabine effectue un raté. Nous nous trouvons brutalement secoués. Par réflexe, Madison tend les mains pour conserver son équilibre. Comme je suis l'unique personne près d'elle, elle

m'agrippe, mais ses doigts glissent. Emportée par son élan, elle tombe avant que je puisse la retenir et se retrouve à genoux devant moi.

S'il n'y avait que ça, ce ne serait pas amusant, n'est-ce pas ?

À ce moment-là, les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

Le couple qui apparaît nous fixe d'un air ébahi. Je ne vous fais pas un dessin : Madison à genoux devant moi, les cheveux ébouriffés et le visage empourpré.

D'un geste instinctif, je me place devant elle, mais je ne me fais aucune illusion : les gens vont probablement interpréter à tort ce qui vient de se passer.

– Bonjour, dis-je au premier qui ne sait pas s'il va entrer dans la cabine ou rester sur le seuil. Vous vous rendez à quel étage ?

Le visage de mon interlocuteur s'empourpre.

Derrière moi, Madison se relève et garde la tête baissée pour dissimuler sa figure sans doute écarlate.

– Aucune importance, dit l'homme en reculant sur le palier. Nous prendrons le suivant.

Les portes se referment tandis que l'ascenseur entame sa course sans eux.

– Est-ce que ça va ? demandé-je en me tournant vers Madison.

Je suis sur le point d'ajouter : « Tu ne t'es pas blessée ? », mais je m'aperçois que Madison est en train de rire. Alors je l'imité moi aussi.

# CHAPITRE 11

Madison

Une haute silhouette dégingandée vient se frotter aux jambes de Trevor. Je suis si surprise que je ne parviens pas à prononcer le moindre mot. S'il y a bien une chose à laquelle je ne m'attendais pas, c'est que ce type possède un animal de compagnie. Et encore, je n'aurais jamais pensé à ça...

Parce que, je dois bien vous l'avouer, cet animal n'a de chat que le nom. Haut sur pattes, le port tremblant, il a le poil peu reluisant par endroits. Ses yeux vert clair sont la seule touche pétillante chez ce félin.

Incapable de l'ignorer, je m'abaisse pour saluer celui qui est venu m'accueillir et tends la main dans sa direction.

Après une série de reniflements curieux, il me gratifie d'une léchouille sur la paume. Sans plus attendre, je caresse son museau avant de plonger mes doigts dans sa fourrure. Je perçois assez vite un ronronnement de satisfaction émaner de mon nouvel ami. C'est comme ça, j'ai toujours eu le truc avec les animaux.

Je reporte mon attention sur Trevor. Immobile, limite incrédule, il n'a pas bougé d'un millimètre depuis notre arrivée.

– Tu ne m'as pas dit que tu avais un chat, déclaré-je.

– Et alors ?

Il me répond avec une sorte de réticence, comme si je venais de découvrir l'un des plus grands secrets de sa vie.

– Il est tout moche en plus !

– Non, Balthazar n'est pas moche, s'offusque-t-il.

Un sourire béat s'accroche à mes lèvres.

– Il est trognon !

– Faut savoir ! Il est moche ou trognon ?

– Mochement trognon ! m’exclamé-je. Hé ! Salut, Balthazar, je m’appelle Madison.

L’animal me fixe avec de grands yeux énamourés. J’ai toujours eu un faible pour les éclopés, les handicapés, ceux que la différence met invariablement de côté parce qu’ils n’entrent pas dans le code imposé par la bienséante société.

Balthazar fait partie de ces rejetés de la vie. Donc, fatalement, je me sens proche de lui.

– Toi et moi, je suis sûre qu’on va devenir amis, roucoulé-je en me posant à même le sol.

À quelques pas de nous, Trevor se trémousse sur place, mal à l’aise. En dépit de son caractère de cochon, il paraît soudain très jeune. Et à bout de forces. La compassion me submerge.

– Quoi ?

– Non, rien. D’habitude, Balthazar n’aime pas trop les étrangers. C’est la première fois qu’il se comporte de manière si franche avec quelqu’un.

Je frémis quand il me regarde avec des yeux de cocker. Ce mec est désespérant. Je me sens ébranlée.

*Ne cogne pas trop vite, mon petit cœur !*

Pour me donner une contenance, je toussote.

– Bal ne craint rien avec moi.

– Bal ? s’étonne-t-il.

– Va te changer ! ordonné-je en lui désignant son pantalon arraché. Tu fais peine à voir.

– La faute à qui ? soupire-t-il en pivotant.

Il disparaît dans une salle annexe que je pense être sa chambre ou son dressing. J’en profite pour me lever et examiner les alentours. Son appartement est tout à fait différent de celui de Julianne. Pas de décoration superflue, à peine un ou deux tableaux modernes qui ajoutent une touche de couleur sur des murs ocre. Le mobilier est récent. Toutes les pièces sont spacieuses et Balthazar dispose d’une quantité de coussins, de jouets ainsi que d’un immense arbre à chat. Preuve que Trevor adore son animal.

D'ailleurs, ce dernier ne me lâche pas d'une semelle. Je sens mon cœur se serrer. Dire que je l'ai cru insensible...

Comme j'entends des bruits étouffés venant de l'endroit où s'est réfugié Trevor, j'en conclus qu'il se déshabille. Profitant de cette liberté, je m'aventure dans la cuisine, digne d'un grand restaurant. Il est pourtant évident que les ustensiles dernier cri ne servent pas souvent.

Au hasard, j'ouvre les placards. Des ingrédients les garnissent. Au moins, il ne se laisse pas mourir de faim, c'est déjà ça. Bien que je l'aurais cru adepte des repas préparés. Comme quoi, il ne faut pas juger quelqu'un trop vite.

– Ah ! Voilà ce que je cherche.

Assis sur son postérieur, Balthazar me fixe avec intérêt.

– Quoi ? l'apostrophé-je. Tu crois que je n'ai pas le droit de me balader chez ton maître ?

– Comme tu es la première à entrer ici, je pense surtout qu'il se demande ce qui se passe.

La voix de Trevor me fait sursauter. Il se tient à quelques mètres de moi.

– Je t'ai fait peur ?

– Non, pas du tout ! protesté-je une fois remise de ma stupeur.

Habillé, il est séduisant, mais il l'est encore plus quand il ne porte rien. Enfin, *presque* rien. En fait, il a passé un jean taille basse et une chemise blanche qu'il a laissée entrouverte. Le vêtement ne cache rien de son torse musclé et je dois me retenir de ne pas baver. Une chaleur sensuelle se diffuse soudain dans mon corps devant le spectacle qu'offre Trevor. Je sens mon cœur battre plus vite.

*Bon sang de bois ! Ce n'est pas humain d'être aussi sexy !*

Balthazar regrimpe sur le canapé avant de s'installer et de s'étirer près de moi. Trevor sourit.

– On dirait bien qu'il t'a adoptée.

– Je fais souvent cet effet-là aux animaux.

Mes yeux glissent sur le pantalon qu'il tient en main. Enfin, ce qu'il en reste. Comme s'il devinait mes pensées, Trevor sourit de plus belle.

- Je suis désolée.
- Ne le sois pas. On est humains, on fait des erreurs.
- Oh ! Ça t’arrive tout le temps, je suppose ?
- Non, juste avec toi.

Trevor ne vient pas de m’avouer quoi que ce soit que je ne sache déjà, alors pourquoi ses paroles sonnent-elles étrangement dans ma tête ?

Je grimace.

– Bon, passons aux choses sérieuses. Aussi délicieux soit-il, un bonbon n’est pas suffisant pour faire remonter ton taux de sucre.

– Ah oui, dit-il avec un sourire en coin, j’avais oublié la grande spécialiste de *Grey’s Anatomy*.

Je ne relève pas et pivote en direction du micro-ondes. Un mug attend d’y être réchauffé. Trevor me fixe sans rien dire. Quand le signal indiquant la fin de la cuisson retentit, je le lui tends.

– Bois !

Il contemple le contenu d’un air suspicieux.

– Ça s’appelle du chocolat chaud, ironisé-je.

– Je sais. Où en as-tu trouvé ?

– Dans ton placard. Tu te moques de moi, hein ? Tu ignores ce qu’il y a dans tes armoires ?

– Julianne a dû le déposer à mon insu, car j’évite tout ce qui est sucré.

Il hausse les épaules et avale une gorgée de mon super breuvage. Une grimace déforme aussitôt ses traits parfaits.

– Nom de... Qu’est-ce que tu as mis là-dedans ? s’exclame-t-il.

– Du lait avec du chocolat. Et deux... ou trois cuillères à soupe de sucre en poudre...

Il repose le mug sur la table et va rincer sa bouche sous le robinet.

– *Grey’s Anatomy*, hein ? me lance-t-il avec un coup d’œil entendu.

– Quoi ?

Moi, je le trouve très bien, ce chocolat. D’ailleurs, je m’en suis offert un aussi. Mes lèvres y trempent et je grimace à mon tour. OK, bon, je

reconnais que j'y suis allée un peu fort niveau dosage. On dirait du sirop...

Prudente, je repose le mug sur le plan de travail.

– Je ne suis pas certain que ça soit un remède proposé par tes médecins du petit écran. Mais au moins, maintenant, mon taux de sucre doit avoir atteint des sommets.

– Désolée. Je pensais bien faire.

– T'inquiète, tout le monde fait des erreurs.

Mon côté taquin refait surface.

– Même toi ?

– Pas moi. Pas de ce genre du moins. Enfin, bien sûr, j'en ai fait dans ma vie, mais je retiens chaque fois la leçon, tu vois. Ce qui m'empêche de les reproduire.

– Oh ! Et me côtoyer te fait prendre conscience que tu n'as pas autant évolué que tu l'espérais ?

– Ce n'est pas ça..., commence-t-il.

– Ne te justifie pas. Après tout, avant la soirée d'hier, je ne suis même pas certaine que tu connaissais la couleur de mes yeux.

– Faux ! Je suis sûr que je peux te surprendre.

Il répond si vite, de façon si confiante, que je le fixe, étonnée.

– Hein ? demandé-je, le regard rivé sur lui.

Trevor enfonce les mains dans ses poches.

– J'en sais plus sur toi que tu ne sembles le penser.

– Ah oui ? Comme quoi ?

– Que tu adores le chocolat.

– Pff, la plupart des gens aiment ça.

– Tu affectionnes tout ce qui est sucré.

Alors là... pas difficile non plus à deviner. Je lui désigne les mugs.

– Tu viens de l'apprendre.

– En effet, admet-il en se penchant vers moi, les yeux plissés. Mais je le savais déjà, parce que je t'ai vue au studio avec des sucettes dans ta veste.

Voilà qui est assez déstabilisant. M’observait-il sans que j’en aie conscience ? Je ne m’en suis jamais rendu compte.

– Que sais-tu d’autre ?

– Que tu souris souvent aux gens ! Que tes clients félins et canins t’adorent. Que Balthazar a un faible pour toi !

– Il serait difficile de ne pas aimer câliner ce joli petit loulou, dis-je en le papouillant de plus belle. Quoi d’autre ?

– Le bleu est ta couleur préférée. Le bleu océan. C’est celle que tu portes le plus souvent.

*Waouh ! Il a remarqué comment je m’habille alors que je n’enfile pas systématiquement des tenues identiques.*

– Tu commences à me faire un peu peur. On dirait ces pervers qui passent leur temps à espionner leur victime.

– Tu as forcément constaté que j’essaye de t’approcher.

Je recule, les bras croisés devant ma poitrine en guise de bouclier. S’il s’imagine que je vais oublier qu’il est en couple avec Julianne, il se fourre le doigt dans l’œil. Je décide de la jouer cool. Un tantinet naïve... en apparence.

– Je savais bien que tu en étais un !

– Ne raconte pas de bêtises.

– De toute façon, tu n’es pas mon genre.

Il a l’air amusé par ma remarque.

– Ça tombe bien puisque comme je te l’ai déjà dit, j’aimerais qu’on passe du temps ensemble, sans prise de tête. Qu’on sorte se promener. Enfin des trucs que font les amis...

Je déglutis avec peine. Alors, ce jour-là à la base de loisirs, il était sérieux ?

– Tu es sûr que tu ne veux pas reprendre un peu de sucre ?

– Sans façon.

Il s’approche de moi pour ne plus se trouver qu’à une vingtaine de centimètres. Ses yeux bleus ont retrouvé leur lueur incisive et je ne peux pas faire comme si sa présence ne me chamboulait pas.



– A... Amis ?

Il a une manière bien à lui de me rendre stupide.

– Amis, dit-il en posant son index sur mon front. Toi et moi. Sans faux-semblants. À moins que tu ne puisses pas résister à mon charme...

– Pff ! Tu peux toujours courir. Je ne suis pas une de tes fans.

– C'est parfait, dans ce cas ! s'exclame-t-il. Aujourd'hui, il est temps d'ouvrir une nouvelle ère.

Le sourire qui accompagne cette déclaration est si énigmatique que j'en ai les jambes qui tremblent et le cœur qui s'affole.

*Il me drague, là, ou je me fais des idées ?*

Je fixe désespérément le fond de mon verre. Comme s'il sentait mon trouble, Balthazar bondit sur la table pour glisser sa tête sous ma main. Celui-là n'a pas perdu de temps pour comprendre de quelle façon se faire chouchouter !

– Bon, je constate que tu vas beaucoup mieux, assez pour me taquiner. Aussi, je vais m'éclipser et passer voir ma patronne. Je te souhaite tout ce qu'il y a de meilleur pour la suite... Balthazar, ce fut un plaisir de te rencontrer. Bye !

Il ne me faut que quelques secondes pour quitter l'appartement. En mode furtif, vous savez. Comme on le voit souvent dans les films en accéléré.

Cinq minutes plus tard, je me retrouve assise tranquillement dans le bus, en direction du centre-ville. J'ai besoin de voir Donna. De lui raconter ce qui m'arrive. Stressée, je consulte mon portable pour la centième fois.

« *Prochain arrêt près de l'appartement de Trevor* », annonce la voix robotique.

*Hein ?* Je relève la tête, certaine d'avoir mal entendu.

*Ma pauvre fille, tu délires totalement.*

Je sonne l'arrêt pour descendre et rejoins le bureau en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Si Donna est étonnée de me voir, elle n'en laisse rien transparaître, trop prise dans l'organisation du planning de la semaine de ses employés.

- Je dois te parler...
- Je suis occupée.
- C’est important.
- Avec toi, ça l’est toujours.

La clochette de la porte tinte, et Donna se redresse.

- Bonjour, dit une voix d’homme avec un léger accent.

*Mais ce n’est pas possible !* Donna ouvre la bouche en grand et se tétanise sur place. De son index parfaitement manucuré, elle désigne le nouvel arrivant derrière moi.

*Que fait Trevor ici ?*

– Tu as oublié ton portefeuille chez moi, explique-t-il en me le tendant. Heureusement que Julianne connaît l’adresse de ton employeur.

- Ah, merci.

Je ne m’en étais pas rendu compte.

- Madison, qui est cet Apollon ?

- Trevor.

Il relève les lunettes sur le sommet de son crâne et sourit à mon amie. Attention, mode beau gosse enclenché. Donna vacille et doit se retenir au rebord de son bureau pour ne pas s’effondrer.

– Oh ! Je... waouh ! Enchantée, je m’appelle Donna. Je suis la patronne de Madison.

Les lunettes de travers sur le nez, elle tend la main, mais il ne la saisit pas en retour. Il en faut plus pour la dérouter.

- Ravi de vous rencontrer.

- On a déjà dû vous le dire, mais... waouh vous avez des yeux superbes !

*Allez, c’est reparti pour un tour !*

Il me suffit de noter les étoiles qui s’affichent dans son regard extasié. Discrètement, je lui donne un coup de hanche.

- Donna, tu vas le mettre mal à l’aise !

- Mais non, voyons...

– Alors, essuie la salive qui coule le long de ton menton.

Elle papillote des paupières avant de secouer la tête.

– Est-ce dans le pantalon de cet Apollon que tu as mis les...

– Stop ! m'écrié-je en collant ma paume sur sa bouche avec un petit ricanement gêné.

Oui, je dois vous avouer que je n'ai pas su garder cet incident pour moi. J'ai raconté l'essentiel à Donna en jurant qu'elle conserverait ce secret jusque dans la tombe. Mais je crois que je l'ai surestimée.

– Ne fais pas attention à ce qu'elle dit, m'exclamé-je en riant.

Trevor me décoche un rictus en coin, discret, mais entendu. Il faudrait qu'il soit complètement débile pour ne pas avoir saisi.

– Quoi qu'il en soit, vous faites un très beau couple, déclare Donna en se dégageant de mon emprise.

*N'importe quoi !*

– Arrête de dire des âneries, s'il te plaît.

Trevor secoue la tête en souriant. Je m'agite aussitôt.

– Ne t'imagines pas encore toute une histoire. Nous sommes juste...

*Quoi, au fait ?*

*Des amis, des connaissances ? Des partenaires de travail ?*

– Bref, n'invente pas un roman à notre sujet.

L'arrivée du facteur interrompt notre conversation.

– Alors, Donna, toujours en vie ? balance-t-il en déposant une liasse de courrier sur le bureau.

Je vois Trevor manifester son étonnement face à cette familiarité.

– Ben oui, parce que sinon, Donna se meurt... Donna Summer, s'esclaffe-t-il en repartant.

– T'inquiète, nous sommes habituées.

– À quoi ?

– Ça, les grosses vannes du style : « Madi sonne pendant que Donna se meurt... » On a même une collègue qui devient « Alex sans draps » de temps à autre. Tu vois le genre...

Il me regarde avec de grands yeux étonnés, avant d'éclater de rire. Il a de la chance que je ne me vexe pas facilement, parce que je le prendrais mal. Mais là, son rire est comme une cascade de fraîcheur pendant une canicule, une oasis en plein désert, un glaçon sur la peau brûlante, un...

*Hum ! Bon, bref, vous avez saisi l'image.*

Il faut que je calme mes hormones. Une douche froide me ferait du bien, mais comme je suis frileuse, je crois que je vais éviter.

Trevor sourit, comme s'il devinait mes pensées, puis me couve du regard. Ses yeux bleus, son teint parfait, l'ovale de son visage, tout est gravé en moi.

Je suis au bord du précipice...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 12

Trevor

C'est stupide, je devrais faire demi-tour.

Pour la cinquantième fois, je me répète ces paroles. Pour la cinquante et unième fois, je n'en tiens pas compte et poursuis ma route.

À supposer qu'elle suscite ma sympathie à cause de mon souci, elle n'est pas du tout mon type de femme. Que ce soit bien clair, elle ne m'intéresse pas.

*Pas le moins du monde.*

J'ai décidé que Madison serait une amie. Une amie chère et précieuse dont je prendrais soin puisqu'avec elle je peux enfin me lâcher. Mais en aucune façon notre histoire n'ira plus loin.

J'ai un travail qui m'accapare au-delà du raisonnable. J'ai de l'argent. Une famille aimante. Donc, je n'ai ni le temps ni l'envie de me lancer dans une relation amoureuse.

*Et qui espères-tu tromper ? Pourquoi est-ce que tu te retrouves au volant de cette Clio alors que tu disposes d'une Ferrari ?*

Je soupire.

*Une Ferrari que tu n'utilises jamais en plus !*

Mon cerveau ne m'aide pas à analyser la situation avec le recul nécessaire. Madison déclenche chez moi des pulsions primaires. Bien que je ne puisse pas toucher les autres femmes sans éprouver une totale panique, son cas est exceptionnel. J'aime la regarder, l'observer. En tout bien tout honneur. En y réfléchissant, je réalise que ce n'est pas que son physique, somme toute banal, qui me titille. C'est sa personnalité entière. Son comportement, son attitude avivent ma curiosité et mon désir de la connaître davantage.

Lorsque je suis avec elle, quand je songe à elle, mon âme vibre, s'exalte. Je me sens bien. C'est ce sentiment qui m'a poussé à lui demander d'être mon amie. En instaurant une barrière entre nous, je me suis dit que je parviendrais à tenir mes distances.

Je me leurre.

L'attraction qu'elle exerce sur moi me rend dépendant.

Une fois guéri, et si le miracle persiste à devenir réalité, alors je me détacherai d'elle. C'est inévitable. Elle et moi avons si peu en commun ! Sans cela, je ne pense pas que nous aurions sympathisé.

*Tu te trompes. C'est une gentille fille.*

– Argh, je le sais !

L'antithèse de ce qu'il me faut. Mais mon corps s'en fiche. Il a choisi. J'éclate soudain d'un rire désespéré. Les émotions ne peuvent avoir aucune place dans ma vie sinon ce serait le chaos. Ce qui me tient debout, c'est ma volonté d'acier.

Absorbé dans mes pensées, je ne réalise pas que je suis arrivé sur le parking près de sa maison.

Je coupe le moteur et demeure un long moment assis derrière le volant, ne sachant pas si je vais aller au bout de ma démarche ou faire demi-tour. Encore et toujours ces hésitations. Non loin de moi, un jeune couple s'embrasse. La fille est suspendue au cou de son petit ami.

Mes mains se crispent spontanément.

Non, je dois aller jusqu'au bout. Quitte à exécuter ce sinistre cinéma. J'espère juste ne pas être déçu. Je carre les épaules dans un mouvement propre à m'encourager. Autant jouer le tout pour le tout tant que je suis décidé.

Pour me donner une chance de guérir le plus vite possible, je dois agir sans réfléchir. Si je me laisse aller, je ne pourrai pas avancer et ensuite, je ne serai bon qu'à aller panser mes plaies loin d'ici, et à renoncer à ce rêve de guérison qui compte le plus pour moi.

Madison m'en a fourni un avant-goût. Je ne peux plus faire marche arrière désormais.

J'appuie sur la sonnette et patiente.

Personne ne vient ouvrir. Pourtant, je suis certain qu'elle est là, car j'ai vu sa silhouette passer devant la fenêtre. À cet instant, il me semble percevoir un cri, suivi d'une cavalcade.

– Madison ? insisté-je en tapant même du poing contre la porte.

Intrigué, comme elle ne vient pas, je contourne la maison par l'arrière, espérant y découvrir la raison de ce remue-ménage. Des passants me toisent, aussi je baisse la tête, rabattant ma casquette sur mon visage afin de ne pas être reconnu. Ou pire, être pris pour un rodeur.

L'air de rien, je jette un coup d'œil dans la pièce que le rideau ouvert laisse deviner. Je me fige aussitôt, horrifié. Je vois des jambes tressauter près du canapé. Le corps de Madison est caché, mais c'est le sien, j'en suis persuadé.

*Elle convulse !*

Elle a fait un malaise. Je dois intervenir de toute urgence !

Sans prendre la peine de réfléchir, je saute par-dessus la haie. J'entends bien un craquement, mais je n'y prête pas attention, trop préoccupé par le spectacle du corps de Madison affalé sur le sol.

Mon sang se glace dans mes veines. *J'arrive peut-être trop tard !*

Emporté par l'adrénaline qui circule dans mon être, je saisis la chaise de jardin en bois sur la petite terrasse et brise la vitre. Des éclats volent partout, mais je m'en fiche. Aussitôt, je pénètre dans la pièce dans un crissement étouffé, provoqué par mes chaussures.

Alertée par le vacarme, la tête de Madison émerge, les cheveux en désordre, et les yeux écarquillés par la surprise et la terreur.

– Trevor ? Qu'est-ce que tu as fait ? s'écrie-t-elle.

– Euh... je viens te sauver.

– Me sauver ? répète-t-elle éberluée. De quoi ?

– Eh bien, tu étais allongée sur le sol... J'ai cru que tu avais fait un malaise.

– Mais... n'importe quoi ! Je voulais récupérer Noisette qui s'était faufilé sous le canapé.

L'énormité de la situation me percute. Je regarde avec désarroi la baie vitrée fracassée. Une envie furieuse de fuir me saisit. En même temps, je suis soulagé qu'elle aille bien.

Mais, bon sang, pourquoi chaque fois que le destin nous met en présence l'un de l'autre, y a-t-il une histoire de Noisette là-dedans ?

Maintenant debout, Madison constate avec gravité l'ampleur des dégâts.

– Tu ne fais pas semblant, hein !

Je suis penaud.

– Je vais prendre les frais à ma charge, ne t'inquiète pas.

– Tu as intérêt, dit-elle avec un sourire. Dans l'immédiat, je dois sécuriser la maison. Il ne faut pas que mes animaux s'échappent.

Je baisse les yeux sur une silhouette féline qui me fixe.

– Salem vient d'un refuge, m'informe-t-elle. Il sait qu'il ne sera pas mieux dehors que dedans. Je ne me fais pas de souci pour lui. En revanche, Noisette est un cavaleur, comme tu as pu le constater. C'est de lui que je dois me méfier. Noisette ? Noisette, où es-tu ?

Tandis que Madison reprend ses recherches, Salem se frotte contre mes jambes, parsemant de poils mon pantalon noir jusque-là impeccable. Si l'on fait exception de la déchirure au niveau de la cuisse.

Merde ! Après la vitre, je viens de tuer mon pantalon.

Essayant de ne pas songer aux désastres que j'ai provoqués, je pianote sur mon portable et contacte une société afin de procéder au remplacement urgent de la fenêtre. Usant du pouvoir de l'argent, j'obtiens une intervention dans l'heure qui suit.

Madison réussit le tour de force de rassembler ses locataires à poils et à plumes dans la cuisine afin de ne pas risquer une évasion. J'avoue ne pas en mener large quand elle passe devant moi avec le hamster au creux de ses mains.

Noisette et moi avons un passif non soldé à ce jour. Je privilégie la carte de la prudence avec lui.



Deux heures plus tard, les professionnels repartent et Madison est heureuse de pouvoir libérer ses animaux. Elle me remercie d'avoir réglé le souci.

– À ton tour maintenant ! s'exclame-t-elle.

– Pardon ?

De l'index, elle désigne mon pantalon en piteux état. Sous l'étoffe arrachée, on distingue nettement une partie de mon boxer noir Calvin Klein.

– Je vais m'occuper de toi.

Bizarrement, mon esprit s' imagine tout autre chose et je sens alors une chaleur m'envahir, au plus profond de mon être, et se propager lentement, inexorablement, vers mon sexe. C'est terriblement embarrassant.

– Pas la peine, grommelé-je. Il est foutu. Ça m'apprendra à jouer les héros.

– Ne bouge pas !

Elle va prendre une paire de ciseaux et les brandit devant mes yeux inquiets.

– Dois-je m'attendre au pire ?

– Mais non...

Je ferme les paupières une seconde et entends un craquement de tissu. Je n'ose pas constater l'ampleur des dégâts.

– Tu as une fâcheuse tendance à réduire en charpie tous mes vêtements de créateurs, déclaré-je.

– Désolée. Voilà, c'est mieux !

En effet, elle a utilisé la déchirure pour en faire une part intégrante de ma tenue en trouant d'autres endroits. Bien que ce pantalon m'ait coûté plus de trois cents euros, je dois convenir que le résultat est meilleur après le passage de Madison.

– Je n'ai pas l'air ridicule, n'est-ce pas ?

Elle secoue la tête, mais conserve un visage impassible. Puis, sans prévenir, elle enlève ma veste, déboutonne ma chemise et fait apparaître mon tee-shirt. Abasourdi, je me laisse faire sans réagir.

– Si je peux me permettre un commentaire, je trouve que c’est mieux, dit-elle en reculant d’un pas pour me considérer.

Cette réponse me surprend.

– Quoi ?

– Je pense que c’est top comme ça, précise-t-elle. Tu paraissais plus... je ne sais pas... plus accessible, plus normal.

– Normal ? relevé-je en arquant un sourcil. Il va falloir que tu m’expliques.

– Tu fais moins sophistiqué. Chaque fois que je te vois, j’ai la sensation que tu vas poser pour une grande marque. Tu es toujours au summum du chic. Pas étonnant que tu attires l’attention de toutes les femmes aux alentours. De temps en temps, tu devrais lâcher cette apparence surfaite et te mêler au commun des mortels. Crois-moi, ça peut être très sympa.

J’avoue ne pas comprendre sa réaction. J’incline la tête, cherchant à lire entre les lignes, à savoir si elle est sincère.

– Tu es en train de me dire que tu me préfères comme ça ?

Fidèle à sa nature, Madison ne me ménage pas. Elle va m’asséner la vérité.

– Oui, admet-elle. Attention, je ne veux pas dire que tu n’es pas beau quand tu es bien habillé et apprêté, s’empresse-t-elle aussitôt d’ajouter, mais je te trouve plus... concret ainsi.

– Donc, si je te suis, tu me juges séduisant d’habitude, mais plus encore lorsque je suis négligé. C’est ça ? Non, ne m’explique rien, répliqué-je. Je préfère ne pas entendre ton argumentation.

Est-ce que c’est être orgueilleux que d’éprouver de la fierté à savoir qu’elle me considère comme attirant ? Si oui, tant pis, je l’accepte.

– Tu as faim ? reprends-je.

– Un peu, j’avoue que ces émotions m’ont ouvert l’appétit.

– D’accord, où veux-tu aller ?

– Quoi ? Je... non...

– Attends, c’est la moindre des choses après avoir dévasté ta maison. Je peux t’emmener dans les meilleurs restaurants de la ville si tu le souhaites.

– N'exagère pas ! rit-elle. OK, on y va !

Chronomètre en main, il lui faut à peine deux minutes pour saisir sa veste et enfiler ses baskets.

Une fois à l'extérieur, elle cherche des yeux mon véhicule.

– Ma voiture est garée plus loin, dis-je en refoulant un sourire à l'idée de sa réaction.

Je prends les clés en observant le défilé de ses émotions sur son visage. Puis je lui ouvre la portière côté passager.

– Mademoiselle, votre carrosse vous attend, lancé-je avec une courbette, qui me vaut un gloussement en retour.

– Waouh ! Quel changement ! Je ne pensais pas avoir autant d'influence sur toi !

Je n'ai aucune expérience avec les sorties en compagnie d'une femme, mais je dois admettre que Madison me facilite la tâche. C'est une fille simple. J'apprécie ses réactions franches à ce que je dis ou fais. D'habitude, les gens autour de moi sont aiguillonnés par une pesante servilité à mon égard. Comme mon garde du corps qui tente de se fondre dans la masse, mais dont je sens l'attention constante sur ma personne.

Je me retiens de lever les yeux au ciel et m'installe au volant. Je ferme ma portière, lance un clin d'œil à ma passagère et mets le moteur en marche.

Jusque-là, tout va bien. Ce qui ne sera peut-être pas le cas, une fois que je me retrouverai lâché dans un monde inconnu.

Tant pis pour moi ! Je suis déterminé à ce que ma vie se déroule autrement !

Madison bavarde sans interruption jusqu'à la pizzeria qui n'a rien d'un restaurant cinq étoiles vu de l'extérieur. Cela dit, l'intérieur est propre et agréable. Il s'agit d'une sorte de concept de restauration rapide où les consommateurs se servent eux-mêmes. Des plateaux sont à disposition. J'imite Madison quand elle s'en empare et y place les couverts.

Tout en patientant dans la file d'attente, je conserve ma casquette sur le crâne quand le caissier nous indique les plats disponibles. Madison décide de commander deux immenses pizzas au fromage, une salade verte et une boisson pour deux. Je la laisse faire. Une fois le tout enregistré, le caissier se tourne vers moi pour l'addition, mais Madison secoue la tête.

– Nous réglons séparément.

– Excusez mon amie, intervient-je avec un sourire. Elle ne comprend pas bien le concept de « rendez-vous ». Je vais payer l'ensemble.

– Trevor, non...

– S'il te plaît, va nous trouver une table pendant que je termine ici.

– Il est hors de question que tu te charges de l'addition.

– Ne discute pas.

Madison esquisse une moue. Je crois qu'elle va argumenter, mais en fin de compte, elle garde le silence. Peut-être à cause des gens qui commencent à nous regarder d'un drôle d'air.

Une fois la commande acquittée, je rejoins Madison dans un angle à l'écart et reporte mon attention sur elle.

– Tu n'avais pas besoin de tout payer, ronchonne-t-elle quand je m'installe.

– Ah bon ? Alors, on est ici pour rester chacun dans notre coin ?

– Non, nous sommes venus manger.

– Je pense que je serais très déçu si tu ne me laissais pas t'offrir ce repas après mon entrée tonitruante chez toi.

– Tu as déjà remboursé les dégâts. C'était amplement suffisant. À moins que tu aies un autre plan ? questionne-t-elle, soudain frappée par une sorte de révélation. Tu voulais venir ici. Tu as trouvé cette excuse parce que tu souhaitais manger une pizza sans culpabiliser, hein ? C'est ça ?

– Quelle perspicacité !

Je la vois rosir.

– Tu n'avais pas besoin d'en faire autant, dit-elle en haussant les épaules, il suffisait de demander.

– Notre présence ici prend tout son sens.

– Dis-moi, en vérité, tu n’es jamais allé dans une pizzeria seul ? C’est vrai que tu te nourris de...

Mais elle est interrompue par l’arrivée du serveur. Il dépose face à nous de belles pizzas fondantes. Mon estomac se rebelle contre cet apport glucidique, mais je refuse de me laisser dicter ma conduite aujourd’hui. De temps en temps, je peux en profiter. Surtout quand j’observe Madison enfourner sa part avec enthousiasme. Elle ferme les paupières, et pousse un soupir quasi orgasmique.

– C’est délicieux !

– Je vois ça.

– Après le repas, nous irons jouer aux jeux vidéo là-bas, dit-elle, les iris brillants d’excitation. Il y en a un où tu peux tabasser autant de clowns que tu désires... Tu veux venir avec moi ? suggère-t-elle, ses grands yeux implorants.

– Décimer de pauvres clowns sans défense, ce n’est pas ma tasse de thé, déclaré-je.

– Tu plaisantes ? intervient-elle. Les clowns, ça craint. Ils ont l’air sympas comme ça avec leur nez rouge, mais en vérité ce sont des pervers. Moi, je pense que tu devrais m’aider, pour être bien sûr de tous les dégommer.

Trevor plisse les yeux.

– Ne me dis pas que tu en as peur ? demandé-je, un sourire au coin des lèvres.

– Super peur, répond-elle. Je fais partie de la génération des enfants traumatisés par « Ça ». Eh oui, je sautais dans mon lit à toute vitesse de peur d’être agrippée par un clown caché en dessous !

– Mange tant que c’est chaud. Il faut des forces pour éradiquer tous les clowns de la Terre, ironisé-je.

Je jette un regard en direction des jeux, vestiges des années 80, pris d’assauts par plusieurs jeunes. Dois-je m’éclipser après le repas ? Non, ce ne serait pas juste vis-à-vis de Madison. Et si je souhaite avancer, je dois affronter moi aussi mes démons. Je hoche la tête.

– Je suis certain que tu es une adversaire redoutable. Seulement, je n’ai aucune idée de...

– T’inquiète ! annonce-t-elle en engloutissant sa dernière part de pizza et en me saisissant la main. Je te protégerai.

– Ouf ! Merci.

– Viens ! On y va !

Quelque chose dans la façon dont elle m’a pris la main, dans l’enthousiasme avec lequel elle s’exprime, me donne envie de la serrer dans mes bras. Bien sûr, m’attacher à elle serait stupide. Je me le répète assez souvent pour en être convaincu. Je profite juste de cette opportunité de passer du temps avec elle afin de guérir de ma phobie. Rien de plus... Enfin, si ça va plus loin, je ne dirai pas non. Mais jamais je n’accepterai de la blesser.

Sa main dans la mienne, je me laisse guider vers une borne d’arcade où, par chance, il n’y a personne. Il s’agit de projeter des masses sur le joueur adverse et récolter ainsi des points.

OK, pas très intéressant. Du moins, pas assez pour que je parvienne à me retenir de jeter des coups d’œil en direction des jeunes qui évoluent autour de nous.

– À toi ! s’exclame Madison.

Elle rit, puis elle tourne les yeux vers moi, intercepte mon regard et fronce les sourcils.

– Tout va bien ?

– Oui, oui...

Pour mettre un terme à ses questions, je me concentre sur le jeu. Il n’a rien de passionnant, mais il a le mérite de m’occuper l’esprit. Et en plus, il faut deux joueurs. Bon, aucune attente en ce qui concerne les résultats, je me fais laminer.

Madison exulte et lève les mains au ciel en poussant un cri de victoire.

– Tu aimes vraiment ça ?

– Oui, c’est mon préféré. Je gagne toujours, c’est pour ça que je n’ai jamais eu besoin d’un psy ! s’exclame-t-elle en riant.

Comme j'adorerais que tout soit aussi simple pour moi.

Pour un temps, j'empêche mon cerveau de tourner en boucle. Mais ça ne durera pas. Dès que je serai seul, je recommencerai à gamberger.

Je serre les poings.

Qui a dit que ma vie était enviable ?

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 13

Madison

Généralement, ma vitesse ordinaire au réveil frôle celle d'un paresseux, mais un coup d'œil à mon cadran et à l'heure qu'il affiche me procure des réflexes de super héroïne. D'un geste ample et vif, mes couvertures volent tandis que je bondis à terre, referme le lit et avale plusieurs mètres en une enjambée, manquant au passage d'écraser Salem, ce qui me fait dérapier. Je vois le mur se rapprocher (tout comme la fatalité !), aussi esquissé-je un pas digne d'une danseuse professionnelle. Par chance, je parviens à éviter à la fois la douleur d'une chute et le froissement de mon orgueil.

Ces derniers jours, je ne m'arrête pas.

Trevor Davies me hante.

Littéralement.

Il s'érige en ami et sollicite une attention que j'ai de plus en plus de mal à lui accorder. En fait, il est envahissant. Une partie de moi ne peut s'empêcher de juger son comportement *too much*, alors que l'autre partie se régale d'avoir enfin trouvé une âme sœur. Il est évident que lui et moi sommes sur la même longueur d'onde. Sous le vernis de la star blasée, j'ai découvert un homme sympathique et ingénu à sa façon.

Trevor Davies, sexy et charmeur avec son petit sourire en coin. Ou quand il éclate de rire sans prévenir. Toutes ces images tournent dans ma tête sans m'accorder de répit. Je ne suis pas sûre de garder le rythme, car il exige trop de moi. Désemparée, je passe une main sur mon visage en avançant telle une somnambule.

– Tu es levée ?

Je sursaute en manquant de heurter mon « ami » en question. Il se tient devant moi, superbe dans son habit négligé. Même l'ombre de sa barbe, je la trouve sexy.

– Que... qu'est-ce que tu fais là ?



– Nous avons rendez-vous.

– Ah bon ?

Je ne me rappelle rien.

*Sont-ce déjà les signes avant-coureurs de sénilité ?*

– Comment es-tu entré ?

– Tu m’as montré ta clé de secours. J’ai frappé à la porte, mais comme tu ne répondais pas, je me suis inquiété.

Je me souviens que nous sommes allés au restaurant ensemble, puis aux arcades, où j’ai pu faire montre de ma grande dextérité, mais le reste est passé aux oubliettes.

– J’ai pris l’initiative de préparer le petit-déjeuner, me renseigne-t-il.

Je coule un regard en direction de la table. Elle est couverte de nourriture. Confiture, chocolat, fruits frais, chantilly. Je ne savais pas en posséder autant. C’est adorablement chou !

L’air satisfait, Trevor m’invite à m’asseoir.

*Nom d’un chien, il faut que je garde mes distances !*

Une résolution que je me sais incapable de tenir. Pourquoi ? Parce que je ne suis pas de bois. Avant tout, je suis une femme avec des besoins, des émotions, des sentiments. Et comment une femme normalement constituée pourrait-elle ignorer un type aussi beau, aussi séduisant ?

Sans un mot, il me tend un mug de chocolat chaud.

En vérité, il devient de plus en plus difficile de résister à son charme. Sauf que lui, je ne sais pas à quel jeu il joue. Son attitude, ses gestes à mon égard, tout dénote une intention de vouloir davantage. D’un autre côté, il ne se livre pas facilement. Et je spécule sur bon nombre de sujets.

– Bois, ça va refroidir.

Toujours aussi gênée, j’avale une gorgée de chocolat. Mon cœur bat la chamade et je dois tenir la tasse à deux mains pour ne rien renverser. Quand je la repose, je vois les yeux de Trevor briller.

– Quoi ?

– Tu as de la crème sur la bouche.

*Oups !* Me voilà affublée d'une moustache !

Va-t-il me jouer le remake du type qui enlève le tout en embrassant la fille ?

À cette perspective, mon corps tressaille.

Comme il fait mine de s'avancer, je me fige en moins de deux. Il ne faut pas que je le laisse m'approcher, sinon mes hormones vont se mettre à faire n'importe quoi. Pourtant, mes lèvres se tendent et esquissent un baiser virtuel... qui ne vient pas.

Galant, il me présente une serviette. Le scénario mental ébauché dans mon esprit s'effondre avec fracas.

– Pour t'essuyer, déclare-t-il.

– Ah oui... Merci, dis-je en me levant.

Il ne me quitte pas des yeux tandis que j'obtempère.

Une fois de plus, je me suis comportée comme une ado dont les hormones sont en folie. Ce que j'ai le plus de mal à admettre dans tout ça, c'est à quel point je ne peux plus me passer de lui, à quel point je ne peux pas m'empêcher de penser à lui ! En quelques jours à peine, je suis devenue le cliché de la pauvre fille qui attend après un signe de l'Univers.

Trevor est-il celui que me réserve le destin ? Ou, à l'image de ses fans, suis-je éblouie par sa beauté et son prestige ? Non, impossible ! Je ne suis pas aussi superficielle.

– Madison.

– Mmm ?

D'un geste du menton, il me désigne mon pyjama. Je baisse les yeux et découvre avec horreur que j'ai saisi la bombe de crème, sur laquelle j'appuie avec force. Les serpentins blancs moelleux se sont agglutinés sur moi. En un endroit bien précis.

– Oh merde !

J'éloigne immédiatement l'aérosol, mais le mal est fait.

Le visage en feu, je tente d'essuyer mes vêtements et commence à balbutier une explication, mais il m'interrompt d'un geste de la main.

– Ne t'excuse pas. Tu es adorable.

*Sérieusement ? En quoi avoir le bas-ventre plein de chantilly est-il mignon ?*

Perturbée par ses paroles, je m'extrais de ma chaise, me retourne pour aller me changer, mais rentre en collision avec la porte. Mon cri retentit quand je porte la main à mon nez.

*Il ne manquait plus que ça !*

– Tu vas bien ? s'inquiète Trevor.

– Oui, c'est mon estime de moi qui vient d'en prendre un coup. Plus que mon nez, d'ailleurs. Je te vends du rêve, là, hein ?

– Moi, voilà ce que je rêve de faire.

Il saisit mon visage entre ses mains d'un geste empreint d'une telle douceur que je sens mon corps fondre comme de la guimauve. C'est un baiser divin que nous échangeons, aussi langoureux et passionné que la première fois. Le contact de ses lèvres, son désir frémissant sans équivoque, tout en lui me bouleverse.

Notre premier baiser a été public, et ni lui ni moi n'avons pu mesurer la réaction de l'autre à ce contact. Mais maintenant, nous sommes seuls. Et c'est une avalanche de sensations qui déferle en moi. Je ne me souviens pas avoir été embrassée avec autant de ferveur.

Pourtant, je m'écarte de sa bouche. M'attarder sur elle aurait été une erreur, j'en suis consciente, et je laisse mes mains retomber le long de mon corps, me privant par la même occasion de toucher le sien. C'est loin d'être évident, mais il faut bien que l'un de nous deux soit raisonnable, non ?

– Je voudrais aller plus loin avec toi, chuchote-t-il.

Et à mon avis, il ne parle pas de partager une expérience de randonnée...

– Je te désire, Madison...

J'ai l'impression d'être frappée de plein fouet par un éclair. Je ne m'attendais pas à une pareille demande de sa part. Car ce n'est tout simplement pas possible. D'emblée, je pose la main sur son torse et le repousse.

– Tu... tu n'y penses pas ?

– Et pourquoi pas ?

– Mais... Tu n'es pas libre !

Il se fige, abasourdi.

– De quoi parles-tu ?

Ma gorge est si sèche tout à coup que les mots s'en échappent avec difficulté.

– De ta copine ! articulé-je enfin.

– Ma... quoi ?

Il laisse fuser un rire bref, en secouant la tête.

– Impossible ! Je ne suis avec personne. Tu as lu ça sur un de ces magazines à deux balles.

Effrayée par sa désinvolture, je me recule. En fin de compte, il ne vaut pas mieux que les autres. Malgré les soubresauts de mon cœur, je refuse de passer pour une andouille.

– Tu te fiches de moi ou quoi ? Et Julianne ?

– Julianne ?

– Oui, tu sais, la maîtresse de Barry et accessoirement, la femme chez qui tu traînes parfois. Ne me dis pas que c'est faux. Rappelle-toi que je t'ai surpris dans son appartement plusieurs fois en tenue légère...

Je m'arrête, impressionnée par ma propre tirade. Je ne comprends pas la raison de sa comédie. Je pourrais le condamner aux enfers. C'est tout ce qu'il mérite pour traiter ainsi la pauvre Julianne !

– Mais... elle n'est pas ma copine !

– Ah non ?

– Il s'agit de ma sœur.

Éberluée, je plonge mon regard dans le sien et je comprends alors qu'il ne ment pas.

Une sœur... Pourquoi n'ai-je pas pensé à ça ?

– Julianne Marchand est ta sœur ?

– Oui.

– Tu te fous de moi ?

– Non.

- Julianne Marchand et Trevor Davies.
- Oui, répète-t-il. Elle est divorcée d'un Français.
- Mais vous ne vous ressemblez pas !

Cette fois, il éclate de rire.

- Depuis quand des frères et sœurs doivent-ils être des copies conformes ?

*Oui, ma remarque est un peu naïve.*

- Elle n'a pas le moindre accent.

*Je m'enfonce, là !*

- Julianne parle couramment cinq langues. Elle s'adapte très bien là où elle vit. Donc, le... le problème, c'était elle ?

Les mains sur les hanches, il me regarde. Gênée, je fixe le mur opposé sans répondre. Parce que cette vérité m'offre de nouvelles perspectives jusque-là hors de portée.

- Maintenant, je comprends, dit-il. Bon sang, Madison ! Je t'avais dit que je n'étais pas en couple. Pourquoi t'aurais-je menti ?

- Je ne sais pas, répliqué-je en haussant les épaules. Les hommes mentent... Pour toutes sortes de raisons.

- Tu sais que c'est complètement absurde de généraliser ainsi ?

- J'avoue que pour le coup, je me sens un peu idiote. Depuis le début, je suis persuadée que vous deux...

Sa main se glisse derrière ma nuque et il rapproche nos visages. Son front contre le mien, il murmure :

- Je veux continuer à te voir.
- Du genre...
- Du genre : avoir une relation avec toi.
- Oh !
- Sur la durée de préférence.
- Oh !

Il penche la tête.

– Je t’ai connue plus loquace.

– Moi aussi.

*Bon sang, Madison, reprends-toi ! Tu en pincas pour lui, mais la moitié des filles de cette planète doit lui courir après.*

J’ordonne à mes hormones de se calmer et de ne pas se comporter comme des groupies hystériques, mais c’est plus facile à dire qu’à faire.

– J’ai une journée bien chargée. Je te laisse réfléchir à ma proposition, mais ne me fais pas trop attendre.

– Hein ?

– Quand il s’agit de toi, je n’ai aucune patience, dit-il en posant ses lèvres sur les miennes pour un baiser aérien.

Si infime soit-il, ce contact suffit à mettre mes sens en ébullition. Je me laisserais bien tenter par une séance à l’horizontale avec ce magnifique spécimen. Quoiqu’à la verticale, ça ne doit pas être mal non plus...

*Madison !*

J’ai oublié l’effet Trevor Davies sur les femmes.

*Quelle chance ai-je de vivre une belle histoire avec lui ? Sans compter qu’il repartira un jour pour les États-Unis et qu’une liaison à distance n’est pas la meilleure des choses. Enfin, c’est une star.*

Ce rappel humiliant de nos différences tempère mon ardeur.

Et puis, il n’a pas parlé d’amour ou de sentiments. Il a évoqué une relation. Rien d’autre. Mes mains se referment sur mon cœur.

Supporterai-je cela ? Une histoire sans attachement ? Simplement du sexe jusqu’à ce que nous n’en ayons plus besoin ? Une sorte de *sex friend* ?

Quand je reprends pied avec la réalité, je constate que je suis seule dans la cuisine. Trevor est parti. J’ai une fâcheuse tendance à déconnecter depuis que je le côtoie. Il va falloir que j’y remédie.

Après une douche rapide, j’enfile une tenue plus adaptée. Je noue la ceinture de mon peignoir, repousse en arrière mes cheveux humides, prends une profonde inspiration et entre dans le salon d’une démarche zombique.

J'allume la télé et me pelotonne sur le canapé, sans parvenir à suivre l'intrigue du film que j'essaye de regarder. Principalement parce que je ne peux pas sortir Trevor Davies de ma tête. Ses paroles ne cessent de tourner en une farandole infernale.

Tout en buvant mon chocolat – c'est au moins ma troisième tasse –, je laisse le breuvage sucré couler le long de ma gorge et s'infiltrer dans mon organisme. De la caféine par voie intraveineuse aurait été préférable pour me remettre les idées en place. Ou bien une bonne rasade d'alcool. Quelque chose avec un effet plus puissant. Presque anesthésiant.

Les doigts refermés sur le mug, je me répète pour la centième fois que je dois arrêter de me prendre la tête. Quel mal y a-t-il à se faire du bien de temps à autre ? Trevor est de loin un des plus beaux hommes que j'aie croisés. Même si je ne rêve plus comme une midinette, je n'envisage pas une vocation de religieuse. La chasteté, ce n'est pas pour moi.

Le souvenir de son baiser et de ce qu'il pouvait ou non signifier me hante depuis ce matin. À ce rythme, je vais me gâcher aussi la journée, d'autant que je n'ai rien d'important à faire.

À force de volonté, je parviens donc à vaquer à mes tâches diverses, reléguant au fond de mon esprit ce perturbant tête-à-tête. Mais le destin s'évertue à me piétiner le cœur de la plus cruelle des manières. Quand je découvre Trevor au journal télévisé en train de gravir des marches au bras d'une femme outrageusement belle, je sens une tempête se déchaîner dans mon crâne. Alors, c'est comme ça que monsieur occupe son temps en attendant ma réponse !

*Là, je dis stop !*

Je me lève et pointe mon écran de l'index.

– Trevor Davies, tu n'es qu'un sale con ! Je ne veux plus jamais te voir !

Je sens des larmes de colère brûler mes yeux, tandis que je me le remémore avec son visage satisfait.

Pas la peine d'attendre pour lui lâcher ses quatre vérités. Je me retourne et m'empare de mon portable. Puis je liste mes contacts et appuie sur le bouton d'appel. La sonnerie retentit. Quand il décroche, je ne lui laisse pas le temps de parler :

– Dis donc, monsieur la star, beau parleur de mes fesses, je croyais que tu tenais à moi et que tu voulais – je te cite – « une relation sur la durée ». Alors, explique-moi ce que tu fais avec cette fille à ton bras et ce sourire niais sur ta face ? Hein ? Tu sais quoi ? Oublie-moi. De toute façon, c’était couru d’avance. Tu sais pourquoi ? Parce que je suis trop bien pour toi. Voilà.

Les mots sont sortis comme ça. Je veux m’assurer qu’il comprend ce que je lui dis. En lui balançant ces quelques vérités à la tronche (pour une fois, j’ai pu aller jusqu’au bout !), j’ai vidé ma coupe, soulagée de ne pas avoir été interrompue.

Je m’arrête essoufflée par ma tirade.

À l’autre bout du fil, je perçois un soupir.

– Madison, tu vas bien ?

– Donna ?

– En personne, ma chérie. Je crois que tu as fait erreur de numéro.

*Merde !*

Je regarde mon écran de téléphone. Trevor est enregistré sous le nom Davies. Et juste en dessous, il y a Donna. Mon doigt a dû glisser quand j’ai sélectionné le contact.

– Alors, tu me racontes ? demande-t-elle. Chagrin d’amour ?

– C’est compliqué...

– Qu’est-ce qui ne l’est pas avec toi quand ça concerne les hommes ?

– Euh... comment suis-je censée prendre cette remarque ?

– Avec détachement, après avoir hurlé dans mon oreille pendant dix minutes ! réplique-t-elle.

Mal à l’aise, je baisse d’un ton.

– Désolée.

– Ton petit ami a des problèmes d’argent ?

– Non.

– D’alcool, de drogue ?

– Bien sûr que non !



Trevor est souriant, poli, il sait se tenir en public et il ne semble ni toxicomane ni ivrogne.

– De famille alors ? poursuit-elle, impitoyable.

– Tu commences à m’inquiéter...

– Donc, il t’a trompée ?

– ...

– Voilà, c’est bien ce que je me disais. Tu as encore extrapolé. Au lieu de lui demander en face, et sans hurler de préférence, tu te cherches des excuses pour ne pas t’engager avec lui, je te connais par cœur.

Saisie d’une frayeur incontrôlable, je raccroche et éloigne le téléphone comme s’il s’agissait d’un objet diabolique.

C’est tout naturellement que je suis allée faire une razzia dans mon réfrigérateur. Une heure plus tard, je me retrouve avachie sur mon canapé, un pot de glace caramel brownie Ben & Jerry’s, un flacon de sauce au chocolat, un sachet de mini-marshmallows et une cuillère sale entassés sur la table basse du salon.

Enroulée dans mon plaid, telle une sirène échouée, je rumine les paroles de Donna. Mais l’image de Trevor avec cette fille revient me hanter. Pour quelle raison me mettre dans cet état pour si peu ? Sauf si j’éprouve plus que ce que je m’y autorise pour lui...

– T’es pas dans la merde, ma vieille...

## CHAPITRE 14

Trevor

Sa silhouette est l'une des premières que je distingue après avoir écumé les lieux en long et en large. Près d'elle, tenu en laisse, un chien vagabonde joyeusement.

Elle bavarde au téléphone tout en enroulant une mèche de ses cheveux autour de son doigt. Le visage détendu, presque insouciant, elle est très belle. Égoïstement, je voudrais qu'elle me sourie, qu'elle rie avec moi, sans retenue.

Retrouver cette complicité qui nous relie.

À qui parle-t-elle ? Elle a prétendu ne pas avoir de relation sentimentale, mais voit-elle tout de même quelqu'un ? Je ne lui ai jamais posé la question... *Mais non, elle n'a personne dans sa vie, autrement je l'aurais su !*

Quand elle me remarque, elle s'empresse de raccrocher.

– J'ai besoin de te parler, Madison.

– Pas moi. Viens, Cookie !

Elle me contourne avec toute la dignité dont elle est capable, entraînant le chien à sa suite, un adorable berger au poil dru.

Je ravale un éclat de voix. Ma frustration est à son comble.

Depuis notre petit-déjeuner chez elle, Madison prend un malin plaisir à m'éviter. J'en ignore la raison, c'est ce qui me met le plus en pétard. Je croyais avoir éclairci toute forme de malentendu. Or, il n'en est rien. Mes tentatives pour la contacter au téléphone se sont toutes soldées par des échecs, ce qui m'a contraint à la rejoindre ici, talonné par mon garde du corps.

Là aussi, porte close. Un voisin bien intentionné m'a alors appris qu'elle se trouvait à la base de loisirs pour promener le chien d'un de ses clients.

Des renseignements bien utiles qui m'ont permis de faire un léger détour par le supermarché local afin de faire une course de dernière minute.

Ma rencontre avec elle, ce qui se passe et dont je ne lui ai pas parlé, ce ne peut pas être une coïncidence. C'est un signe du destin. Je ne peux pas la laisser s'en aller ainsi. Sans une explication, sans la moindre raison valable.

Pas encore...

Heureusement, je me suis préparé à cette éventualité. Avec des gestes vifs, je fouille dans le sac provenant du supermarché et j'en extrais un emballage plastique que j'ouvre.

– Cookie !

Le chien dresse les oreilles et se retourne dans ma direction. Fier de moi, j'agite la saucisse. On dirait qu'elle l'hypnotise. Ses yeux la suivent dans un amusant mouvement de balancier. Ça ne suffit pas pour que Madison s'arrête.

J'ai besoin de lui parler en privé. Ne pas être dérangé par qui que ce soit. Et cette saucisse me permettrait de réaliser ce désir.

*Fais confiance à ton intuition !*

Dans un geste ample, je la projette sur le côté pour ne pas finir écrasé par quinze kilos de poils et de bave. Sauf qu'il y a une variable que je n'avais pas anticipée dans mon superbe plan. Le phénomène d'attraction. Vous savez, quand un poids en entraîne un autre, et bla bla bla...

Cookie, obnubilé par la saucisse, se met à courir comme un junkie en manque. Sa laisse est tendue au maximum, et au bout de celle-ci : Madison.

Je dois reconnaître que c'est la première fois que je vois un être humain se faire traîner par un chien. C'est un spectacle hallucinant. Et affolant. D'autant que les cris de stupéfaction qui retentissent ajoutent à la scène. Tout comme cette impression grandissante que mes chances de bénéficier d'une conversation avec Madison s'amenuisent à vue d'œil.

Après plusieurs mètres, elle parvient à lâcher l'animal qui se rue sur la saucisse. Son trophée englouti, il me fixe dans l'attente de la seconde.

De son côté, Madison se redresse d'un bond. Elle se penche pour évaluer sa tenue, ainsi que ses éventuelles écorchures, et je l'entends bougonner,

furibonde. Son regard se pose sur moi et jamais l'expression « avoir des mitraillettes dans les yeux » n'a été aussi adaptée qu'à cet instant.

– C'est quoi, cette accumulation de catastrophes quand tu es dans les parages ! s'exclame-t-elle en se dirigeant vers moi à grandes enjambées.

Pour un peu, je reculerais. Furieuse, elle est réellement effrayante.

– Tu vas bien ?

– Ne change pas de sujet. C'est quoi, cette démonstration ? Tu te prends pour un dresseur ? M'humilier te rend heureux ? Est-ce que ça t'amuse ?

*Waouh ! Je crois qu'elle est en pétard pour de bon !*

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– Ah non ?

– J'ai juste...

– Pas la peine de t'expliquer.

– Vous allez bien, mademoiselle ?

Un homme d'une trentaine d'années s'est approché de Madison et il semble s'inquiéter de son état. Une sollicitude qui me hérisse les poils. D'autant que plusieurs autres se joignent à lui. En un clin d'œil, je me retrouve relégué au second plan, comme un con, avec mon sachet de saucisses qui n'intéresse que Cookie. C'est bien le seul qui me prête une attention quelconque.

– Je vais bien, c'est une simple chute, explique la jeune femme.

Ignorant les coups d'œil hostiles des badauds à mon égard, elle se fraye un chemin jusqu'à moi.

– Toi ! Tu es un homme mort.

– OK !

– Non, pas « OK », avec ton sourire de charmeur. Ça ne fonctionne pas avec moi !

– Comment puis-je me faire pardonner, dans ce cas ? Je ne voulais pas que ça aille jusque-là.

– Dès que nous sommes à proximité l'un de l'autre, ça tourne au désastre. L'équation est simple. Il vaut mieux ne pas nous fréquenter.

– Une décision aussi radicale me paraît excessive.

– Ah oui ? Alors, on va inverser les rôles.

– Euh... sans façon.

– Dégonflé !

Elle a toutes les raisons de m'en vouloir. J'avoue ne pas avoir pris en compte tous les paramètres de mon plan. Mais suis-je à blâmer pour autant ? Si elle n'avait pas filtré mes appels, je n'aurais pas eu recours à de telles extrémités.

Soudain, la sensation d'un regard posé sur moi me fait tourner la tête. Une femme se tient si près de moi que je me recule d'instinct.

– Vous ne seriez pas Trevor Davies ? demande-t-elle d'un air soupçonneux.

Un frisson glacé me secoue. Obligé de me vêtir convenablement pour ma séance matinale, je n'ai pas pris le temps de me changer. Il est évident que je suis reconnaissable. Or, je n'ai ni médicaments ni possibilité de la repousser sans passer par un contact.

– Pas du tout.

– Je suis sûre que si ! insiste-t-elle.

*Merde ! Pas moyen.*

J'empoigne Madison par le poignet et pique un sprint.

– Cookie ! crie-t-elle.

Oreilles dressées, l'animal nous suit sans se poser de question. Je ne sais pas où je me rue, j'avance simplement. La peur me donne des ailes. Madison a beau protester, je ne la lâche pas. Nous courons ainsi sur plusieurs mètres quand nous trouvons refuge dans un recoin de mur. Je presse Madison sur mon torse dans une étreinte à la fois possessive et salvatrice.

Plaqué dos contre la paroi, je reprends mon souffle. Mon cœur se débat comme un fou furieux.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? s'exclame Madison.

– Cette femme...

Je ne poursuis pas, trop préoccupé par la possibilité qu'elle m'ait suivi. Rien que la pensée qu'elle puisse me toucher me rend malade. Mais les alentours semblent sécurisés. Je pousse un soupir soulagé.

– Que se passe-t-il ? Encore une fan ? interroge Madison en tendant le cou.

– Oui.

– Mais quelle idée de venir habillé comme ça ? Il est évident qu'on va te reconnaître. Tu es dans tous les magazines !

– Je n'y ai pas songé sur le coup.

Au moins, pour ça, je ne mens pas.

– Et ton garde du corps, il est passé où, lui ? Franchement, j'ai des doutes sur ses qualifications, bougonne-t-elle.

Mes mâchoires se crispent. Mes battements cardiaques ne veulent pas se calmer. Mon front se couvre d'une pellicule de sueur.

– Tu ne vas pas me refaire une crise de panique, n'est-ce pas ? interroge Madison en me scrutant avec attention.

– J'espère que non.

– Comment puis-je t'aider ?

Elle semble avoir mis sa colère de côté pour un temps.

– Un câlin ? suggère-je mi-ironique mi-taquin.

Si je pensais la prendre au dépourvu, c'est le contraire qui se produit. Elle glisse ses bras autour de ma taille et love son visage au creux de mon cou. D'abord étonné, je profite de cette aubaine pour inspirer son parfum et regagner une apparence de sang-froid.

L'aspect cocasse de la situation ne m'échappe pas.

J'ai toujours envie de la toucher, et de la tenir dans mes bras. Un comportement plutôt déconseillé pour quelqu'un qui voulait encore il y a peu s'embarquer dans une aventure sans lendemain.

– Tu te sens mieux ?

– Oui, merci.

Le sourire de Madison s'élargit, tandis qu'elle me regarde avec des yeux pétillants.

– Alors, puisque tu es en forme, je rentre chez moi, dit-elle sur un ton ferme.

– Attends !

Mes mains se fixent sur sa taille. Je refuse de la laisser me quitter sans comprendre les raisons qui la braquent contre moi.

– Quoi ? s'étonne-t-elle.

– Pourquoi agis-tu ainsi, Madison ? Qu'ai-je fait pour mériter une telle froideur ?

Une fraction de seconde, elle est déstabilisée par ma question. Elle se reprend vite et elle essaye de s'éloigner, mais je maintiens la pression.

Mes yeux s'ancrent dans les siens. Je voudrais détenir le pouvoir de l'hypnotiser. Ce charme qui fonctionne sur les autres femmes n'a aucun effet sur elle. Pourquoi ?

– Je crois que nous devrions partir. Ta fan pourrait revenir.

– Pas avant que tu répondes.

– Lâche-moi.

– Non.

– Si tu me contrains à utiliser la force, ce sera douloureux.

– Je suis prêt à courir le risque.

Si elle le veut, elle peut effectivement me faire souffrir. Mais elle ne met pas sa menace à exécution.

– Est-ce que je t'ai blessée d'une quelconque manière ? Dis-moi si j'ai fait quelque chose de mal.

Elle baisse la tête.

– Madison, regarde-moi, s'il te plaît.

– Est-ce que tu te sers de moi ? lâche-t-elle de but en blanc.

– Quoi ?

– Tu m'as bien entendue.

– Non ! Qu'est-ce qui peut te faire penser ça ?

*Menteur ! Tu sais bien que c'est exactement ce que tu fais !*

Bon sang ! Pourquoi ma conscience se manifeste-t-elle toujours dans de tels moments ?

– Donc, tu étais honnête quand tu as souhaité que toi et moi...

– C'est ça qui te perturbe ?

*Bravo pour l'esquive !*

– Je t'ai vu à la télé. Tu étais à cette soirée avec cette fille.

– C'est mon boulot, Madison.

Et si tu savais le fin mot de cette histoire, tu réaliserais qu'une fois de plus, je me suis gavé de médicaments pour donner le change à tout le monde. Et qu'il n'y a qu'avec toi que je peux être moi-même.

Un miracle que je veux préserver à tout prix.

Parce qu'en dépit de toute logique, j'ai également une autre faveur à soumettre à Madison. Une demande qui me taraude depuis le moment où cette idée s'est infiltrée en moi. Insidieusement. Et j'espère qu'elle acceptera.

– Tu es jalouse ?

– Non ! sursaute-t-elle, piquée au vif.

– En es-tu sûre ? la taquiné-je.

– Certaine !

– Alors, explique-moi ces rougeurs !

– C'est à cause de la chaleur ambiante et de cette course ! Rien de plus !

Saisi d'une soudaine impulsion, j'empaume son visage et dépose un baiser sur ses lèvres. Elles fondent sous les miennes malgré son ahurissement.

Peu importe mon désir de me tenir le plus loin possible d'elle, je reviens toujours. C'est comme un besoin vital.

– Je... je ne peux m'empêcher de te toucher, balbutié-je encore sous le coup de cet élan.

– Je sais ce que tu ressens, assure-t-elle en écarquillant les yeux. Quelle étrange sensation, hein ?



Elle se moque de moi. C'est bien elle !

– Tu ne crois pas si bien dire, murmuré-je.

*Avoue-lui la vérité ! Non ! Si elle sait, elle me rejettera. Personne ne doit savoir.*

Vivre avec ce pesant secret un jour, une semaine ou un mois de plus ne changera pas grand-chose. Le silence que je me suis imposé depuis tout ce temps, c'est ce qui m'a permis d'avancer.

D'ailleurs, comment aurais-je pu en parler à quiconque ? Les gens auraient trouvé ça ridicule. Tant de psychologues ont cherché des réponses là où il n'y en avait pas. La réalité est simple : je ne supporte pas d'être touché par une femme.

Alors je me suis enfermé dans mon monde. Je me suis éloigné de ce qui pouvait me faire souffrir. Et quand il a fallu affronter la vérité, je me suis abruti de médicaments pour tenir le coup.

Pitoyable, n'est-ce pas ?

Aujourd'hui encore, je ne peux pas effectuer une séance photo sans être shooté si ma collègue est une femme. Un fardeau que je cache depuis si longtemps que c'en est devenu une seconde nature.

Saisi d'une soudaine lâcheté, je recule, les mots brûlant mes lèvres.

*Une autre fois, je lui demanderai une autre fois...*

– C'est luiiii !

Des hurlements hystériques font éclater le cocon dans lequel j'étais enfermé avec Madison. D'un même mouvement, nous tournons la tête vers un groupe de harpies qui nous fixent avec gourmandise. Parmi elles se trouvent aussi deux ou trois hommes. Quelques clics d'appareils photo retentissent, et spontanément, je me positionne en bouclier.

– Trevor Davies ! s'exclame l'une d'elles.

Comme si ce signal donnait le début de l'affrontement, elles s'avancent toutes vers moi. Tétanisé, je suis incapable de bouger. Des doigts se crispent sur mes habits, touchent mes cheveux, mon corps... Je vacille en proie à un malaise instinctif. Une sensation nauséuse s'instille en moi. Je suis à deux doigts de défaillir.

C'est alors qu'une silhouette se glisse entre elles et moi.

Perdu dans le brouillard cotonneux qui accompagne toujours cette phase de trouble, je réalise à peine qu'il s'agit de Madison.

– Qui es-tu, toi ? la houspille une femme d'un ton acerbe.

– Pas sa copine, vu sa dégaine ! renchérit une autre.

– Trevor ne s'abaisserait pas à ce niveau ! assure une troisième.

– Allez, bouge ! ordonne la première d'un ton de plus en plus hargneux.

Sereine, Madison croise les bras. Près de moi, il me semble vaguement distinguer la présence de Cookie. Mais tout est trouble.

Un bref instant, elle tourne sa tête vers moi en ricanant.

– On dirait bien que tu as besoin d'une garde du corps, vedette !

Une réplique qui aurait pu me faire sourire si je n'étais pas aussi désorienté. J'ai juste le temps de voir un type s'approcher d'elle, l'air menaçant.

– Dégage !

Comme elle ne bouge pas, il lève la main.

*Merde ! Il va la frapper ! Je dois faire quelque chose !*

Si seulement ce foutu corps voulait bien remuer !

## CHAPITRE 15

Madison

*S'il croit me prendre au dépourvu, il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au coude !*

Imperturbable, je saisis son poignet et exerce une légère torsion. Un rictus à la fois de souffrance et de surprise étire ses traits.

– On ne t'a jamais dit qu'il ne faut jamais lever la main sur une femme ? Alors, laisse tomber si tu ne veux pas que je me fâche.

– Lâche-moi, connasse !

Il est manifestement dur à la détente. Et égratigner l'orgueil du mâle tout-puissant devant un parterre féminin qui lui semble acquis n'arrange pas les affaires. Son visage se fige dans une expression de colère et il se rapproche de moi.

Je lève mon genou aussi vite et haut que j'en suis capable, visant son entrejambe.

Jusque-là, je n'ai jamais rencontré d'adversaire doté de réflexes suffisamment affûtés pour esquiver mes mouvements et celui-ci ne déroge pas à la règle. Le coup l'atteint de plein fouet et lui arrache une autre grimace.

De toute évidence, ce type n'est pas coutumier de la douleur.

Je ne lui laisse pas le temps de réagir et lui décoche un coup de poing dans le plexus qui le plie en deux.

Le souffle court, il pousse un grognement tandis que des cris outrés fusent autour de nous. Le champion de ces dames recule de quelques pas en chancelant.

– Pour info, je ne suis pas une connasse, déclaré-je avec fermeté. Et je ne supporte pas les injures ! Merde, quoi !

Hélas ! Mon éclat fédère autour de mon agresseur cette troupe d'hormones en folie qui me dévisage à présent comme si j'étais l'ennemie numéro un. La bête à abattre.

Je serre les poings et me mets en position de combat, prête à parer ou à encaisser les coups s'il choisit de riposter ou si ces femmes ont prévu de se comporter en hooligans.

S'ils décident de s'y mettre tous ensemble, c'est clair que je ne ferai pas long feu. Mes poings et mes pieds sont des armes, mais je ne suis pas de ces héroïnes qui brisent des os d'un simple coup et se mesurent sans peur à une quinzaine de personnes enragées.

Si seulement Trevor intervenait ! Mais non ! Il reste immobile, l'air absent, le regard dans le vague.

À cet instant, un type balèze nous rejoint et se place à ma droite. Son expression hostile me ferait presque peur. Quand je distingue un écouteur dans son oreille, je réalise qu'il s'agit du fameux garde du corps dont j'ai évoqué l'inefficacité.

Une femme profite de mon inattention pour me saisir les cheveux et les tirer. Je suis certaine qu'en arracher une poignée lui ferait plaisir. Elle a un petit rictus sadique qui ne m'a pas échappé.

En réponse à son attaque, je tends la main. Ma paume va heurter son menton. Elle me libère aussitôt et j'enchaîne avec un coup de poing sur le nez. Un geste instinctif. Une combinaison vue et revue durant mes cours d'autodéfense.

La femme pousse un hurlement d'agonie alors que je lui ai juste éclaté le... abîmé le nez.

– C'est une folle ! braille-t-elle à qui veut l'entendre.

Le garde du corps prend la relève et tempère de quelques coups bien placés deux individus téméraires.

Notre confrontation a ameuté quelques policiers qui traînaient dans le coin et ceux-ci nous séparent. Bien que plus personne n'ose nous approcher, Trevor et moi. Le groupe de fans pépie à n'en plus finir. On se croirait dans un marché à la criée.

Le policier lève une main dans un geste d'apaisement, l'autre retenant la jeune femme hystérique.

– Désolée, mon comportement peut paraître déplacé, mais je n’ai fait que me défendre, expliqué-je avec calme.

– Oui... euh..., hésite-t-il. Ne recommencez pas.

– Il faut l’emprichonner ! exige ma « victime ». Mon fichache est ruiné ! Ché une folle furieuche !

Les autres abondent dans son sens. De leur part, je ne m’attendais pas à des excuses, surtout après ce que je leur ai fait. Cependant, Trevor peut témoigner en ma faveur. Quand je me tourne pour l’apostropher, le policier me retient par le coude.

– Est-ce vous qui avez frappé en premier ?

– Faux ! C’est son visage qui est entré en collision avec mon poing.

– Ne jouez pas sur les mots, mademoiselle ! me conseille-t-il. Vous pouvez être inculpée pour coups et blessures.

*Oups ! Il marque un point, là !*

– Je n’ai fait que me défendre, martelé-je.

– Elle est fiolente ! Ch’en chui la preuf ! pleurniche la femme en se tenant la joue.

Effectivement, elle porte la trace des coups que je lui ai infligés. Et je suis prête à recommencer quand je vois l’expression de martyr qu’elle affiche. Ça me donne envie de cogner plus fort. Lorsque je fais mine d’avancer vers elle, elle se ratatine avec une lueur apeurée dans les yeux.

J’ai l’impression d’être un caïd de banlieue.

– Allons éclaircir cette affaire au poste, déclare le policier.

Alors qu’il me tire vers lui, le garde du corps s’interpose.

– Qui êtes-vous ? s’étonne-t-il.

– Quentin Broquin, agent de protection rapprochée de monsieur Trevor Davies.

Waouh ! Rien que ces mots, ça en jette !

– Les caméras ont filmé l’agression, poursuit-il.

*Vraiment ?* Je n’y aurais pas songé.

– Cette personne, dit-il en désignant la femme, est à l’origine de l’altercation. Mon employeur a été dérangé alors qu’il se promenait en compagnie de son amie ici présente. Elle a dû jouer des poings pour le défendre. Voici les coordonnées de maître Shefford, l’avocat de monsieur Davies.

Avocat, comme célébrité, doit être un mot magique.

En quelques minutes, l’affaire est close. Après s’être assuré que la situation était sous contrôle, le garde du corps et les policiers s’éloignent de quelques mètres, nous laissant enfin seuls, Trevor et moi.

– Sérieux ! l’interpellé-je. Tu ne pouvais pas lui flanquer un coup de pied ? Tu parles d’un homme ! Pas fichu de se défendre ! Je sais que ton visage est ton gagne-pain, mais quand même ! Il te suffisait simplement de...

Mes paroles meurent d’elles-mêmes sur mes lèvres. Trevor est debout, mais je remarque que ses poings sont serrés si forts que ses phalanges en sont blanchies. Il est tendu à mort, immobile, les yeux pleins de douleur.

– Ohé ! Tu vas bien ?

Pas de réponse.

Son regard est fixe. On dirait qu’il est en état de choc.

Lorsque j’avance, il esquisse un léger mouvement de recul.

Je me fige. Il ne va pas me refaire une crise de panique, quand même ?

– Elle t’a blessé ?

Anxieuse, je m’approche, lui prends la main d’autorité et la scrute. Je ne vois rien. Idem avec l’autre.

Soudain, il tressaille et m’enveloppe de ses bras. Il me serre. Son visage se cale dans mon cou.

Je demeure un instant, pétrifiée, à essayer de comprendre tandis que mes pensées défilent fébrilement. Mon cœur bat à un rythme assourdissant dans ma poitrine. Mais le plus déroutant, c’est Trevor. Je ne rêve pas. Il tremble comme une feuille. Comme s’il était en état de choc.

Nous restons longtemps dans cette posture. Le silence est juste entrecoupé par sa respiration haletante.

– Tu n’as pas à avoir peur, chuchoté-je d’une voix mal assurée.

– Je suis désolé.

– Tu es désolé ? Pour quelle raison ?

Le son de ma voix est éraillé, et traduit mon émotion. Moi aussi, je suis encore sous le coup de l’adrénaline et mon corps vibre. À cet instant, le comportement de Trevor me donne envie de le protéger comme une louve le ferait avec ses petits.

– Désolé..., répète-t-il avant de se laisser aller.

Nom d’un chien ! Il pèse sur moi comme s’il était fait de plomb.

– Trevor ? Trevor ? Ohé !

Cette fois, je suis mal. Trevor est évanoui pour de bon et je suis à la limite de vaciller sous son poids.

– Nous allons vous aider, mademoiselle.

Comme par magie, le garde du corps se matérialise près de moi. Il soutient le corps amolli de Trevor, me permettant de respirer.

– Que lui arrive-t-il ? m’inquiète-je.

– Les secours sont là. Nous allons l’emmener à l’hôpital. Vous n’avez plus à vous occuper de rien. Je prends le relais. Merci de votre aide.

Ce type possède l’art et la manière de vous congédier en quelques mots. On emporte Trevor loin de moi. Je reste une seconde les bras ballants avant de me ressaisir. Je dégage mon téléphone.

– Julianne, je suis désolée de vous déranger, mais il faut que vous veniez à l’hôpital. Trevor a été malmené et...

– Est-il blessé ? me coupe-t-elle aussitôt, la voix tendue.

– Non, pas vraiment, mais...

– Je suis tout près, j’arrive. Accompagnez-le, Madison. Il ne doit pas rester seul !

– Attendez, je... Julianne ? Julianne ?

Aucune réponse ne me parvient : Julianne a déjà raccroché.

Forte de cette recommandation (et aussi parce que je suis très inquiète, il faut le reconnaître), je me glisse dans le véhicule d’urgence. Prête à

palabrer, j'ai la joie de voir que le garde du corps ne me repousse pas.

Le trajet est assez rapide. Allongé sur le brancard, Trevor est toujours inconscient. Un masque à oxygène mange la majeure partie de son visage, son rythme cardiaque est erratique, mais il respire, c'est le principal.

À destination, j'entre dans l'hôpital par la porte de service des urgences tandis que Trevor est emmené. Il n'a pas repris connaissance.

L'hôpital n'est pas une bâtisse récente, mais il dispose de l'équipement médical le plus pointu. Je tente de me repérer dans le labyrinthe de l'unité de soins intensifs, localise la porte menant à la salle d'attente, les admissions, les ascenseurs. Tandis que je me dirige vers ces derniers, j'essaye de réorganiser mes pensées.

Je m'y engouffre avec un soupir de contrariété. Alors que les portes se referment, quelqu'un les fait se rouvrir.

– Madison !

Je pivote et vois Julianne en tailleur et talons aiguilles s'élancer dans ma direction pour me prendre les mains. Les siennes sont glacées.

– Comment va-t-il ?

– Je ne sais pas. Il a été emmené au troisième sans que j'en apprenne davantage.

Tout en m'écoutant, Julianne appuie plusieurs fois sur le bouton et la cage métallique s'ébranle enfin.

– Que s'est-il passé ?

Elle se mordille la lèvre inférieure.

– Je ne devrais pas vous le dire, mais... j'ai confiance en vous. Trevor a une peur panique des femmes.

*Hein ?* Elle me coule un regard en biais.

– Difficile à croire, n'est-ce pas ?

– Vous êtes sérieuse ?

– Hélas !

– Je ne comprends pas...



Elle émet un profond soupir et j'attends la suite avec curiosité.

– Tout petit, il attirait l'attention. Sa beauté a poussé ma mère à l'inscrire dans une agence de mannequinat pour enfants. Le succès a été immédiat. Un jour, une femme l'a kidnappé et séquestré. C'était une folle. La police est heureusement intervenue avant qu'elle le défigure à coups de couteau.

Je frissonne. Une boule se forme dans ma gorge. A-t-il revécu ces traumatisantes réminiscences à la vue de cette déséquilibrée ? A-t-il eu le sentiment de voir ce piège se refermer une nouvelle fois sur lui ? Tout s'expliquerait.

– Je suis désolée. Je ne savais pas.

Et dire que je l'ai houspillé en le rabaissant. Bon sang, j'ai envie de me claquer.

*Idiote ! Triple buse !*

Comment pourrai-je encore le regarder en face ?

Ce traumatisme remonte à un passé plus lointain que je le pensais. Il a subi ces mauvais traitements alors qu'il n'était qu'un enfant.

Pas étonnant qu'il ait été si perturbé en découvrant cette horde de fans qui l'attendait. Son visage exprimait la peur, une angoisse viscérale. La colère s'empare de moi alors que j'imagine la terreur de ce petit garçon aux mains de cette femme. Je serre les poings de rage. M'exhortant au calme, je reporte mon attention sur ma voisine. Elle ne m'a pas quittée des yeux.

– C'est la première fois que mon frère se rapproche d'une femme depuis cette vieille histoire. J'étais la seule à pouvoir le toucher jusqu'à vous.

– Mais son travail...

– Il doit se gaver de relaxants pour endurer le moindre contact avec une personne du sexe opposé.

Avec le recul, je comprends maintenant son ébahissement la toute première fois qu'elle nous a vus entortillés sur son canapé à cause de la laisse de Barry.

– Je dois m'en aller, dis-je en faisant marche arrière. Maintenant que vous êtes là, je ne suis plus utile.

La main ferme de Julianne se referme sur mon poignet. Je lui jette un regard perplexe.

– S’il te plaît, Madison, j’aimerais te demander un service, dit-elle en me tutoyant.

– Oui ?

Pourquoi je pressens que la suite ne va pas forcément me plaire ?

– Je souhaiterais que tu restes l’amie de Trevor.

– Nous ne sommes pas vraiment des amis, précisé-je.

– Quel que soit votre lien, ça lui fait du bien. Je ne l’ai jamais vu aussi épanoui depuis des années. Ta présence lui est bénéfique.

Je laisse sa question en suspens et nous traversons le service pour gagner la chambre réservée à la suite de l’arrivée de Trevor.

Elle est située en retrait pour éviter les débordements que peut engendrer la venue d’une star. Nous longeons les couloirs qui y mènent sans prendre garde à ce qui nous entoure.

Mes jambes se mettent à trembler si fort que je dois m’appuyer contre le mur. Pourquoi ai-je accepté de lui parler ? Pourquoi ne suis-je pas tout simplement rentrée chez moi ?

– Tu vas bien ? s’inquiète Julianne.

– Oui.

– OK, je vais voir Trevor. Rejoins-nous quand tu te sentiras mieux.

– D’accord.

Elle s’éloigne rapidement et je me retrouve seule.

Secouant la tête, je me reprends. Je me suis toujours flattée d’être une personne bienveillante et altruiste. Je peux bien rendre ce service à Julianne. Ce n’est pas ça qui va me déstabiliser !

C’est donc avec une volonté inébranlable (en apparence !) que je me dirige vers sa chambre, me trompant néanmoins délibérément de couloir une fois pour m’accorder plus de temps. Il n’y a personne. Hormis le garde du corps à la porte.

Allongé sur son lit, Trevor me regarde avancer. Son teint est blême, ses joues creusées. Mes yeux papillotent et mon sourire tend à flancher. Mais je reste forte.

À mon arrivée, Julianne se lève. Elle a les yeux rouges.

– Je vous laisse un moment, le temps d’aller régler les paperasseries administratives, dit-elle avec un faible sourire.

Elle me contourne non sans avoir échangé un rapide regard avec moi. Une fois la porte fermée, je reporte mon attention sur Trevor.

– Comment vas-tu ?

*Question stupide*, jugé-je à la seconde où les mots sortent de ma bouche.

Je m’avance pour le toucher, mais je refrène mon geste au dernier instant, ne sachant plus trop si cela lui sera pénible ou pas. Il plisse les yeux.

– Julianne t’a tout raconté, n’est-ce pas ?

Son affirmation me prend au dépourvu. Je pince les lèvres sans savoir quelle réponse donner.

– J’en conclus que oui.

Bon, comme je suis une piètre comédienne, autant jouer franc-jeu. Je hoche la tête.

– Dans les grandes lignes. C’est la vérité ?

Il bat des paupières.

– Pourquoi ? réplique-t-il. Maintenant que tu sais, tu vas me regarder avec pitié. Pauvre Trevor, incapable de se défendre seul !

Je reste silencieuse, ne sachant comment réagir.

Certes, il a raison : je ne peux pas m’empêcher d’éprouver une certaine forme de compassion à son égard, mais pas celle qu’il décrit. Plutôt une émotion liée à de l’incompréhension. Il n’a pas sciemment décidé de souffrir de ce trouble. Enfermé dans son monde, il lutte pour se fondre dans la masse et être accepté. Pour ma part, je ne sais pas si j’en serais capable. Il faut être sacrément solide pour affronter tout ça avec le métier qu’il exerce.

– Je m’en doutais, ricane-t-il en réponse à mon mutisme.

Pour un homme comme lui, ce doit être difficile de reconnaître ce problème. Il doit sûrement se demander ce qui me traverse l’esprit. En vérité, depuis que je sais qu’il ne peut pas approcher de femmes sans éprouver une peur panique, je ne suis pas parvenue à exprimer un avis

tranché sur cette situation. Parce que je dois bien avouer que jamais je n'aurais supposé qu'il souffrait d'un tel mal.

Dès notre première rencontre, il a été un homme normal à mes yeux. Parfois charmant, dans certains cas exaspérant. Un homme, quoi !

– Je vais te laisser, dis-je en me reculant.

Une pulsion soudaine lui fait tendre le bras et il m'agrippe. Abasourdie et déstabilisée, je manque de m'effondrer sur lui. Il me retient de justesse. Ce faisant, je remarque une griffure près de sa tempe, au niveau de la lisière de son cuir chevelu. Avec tout ce qui s'est passé, je ne me suis pas rendu compte que cette foldingue avait réussi à le blesser.

Lorsque j'avance la main et que je le touche, il tressaille, puis se fige.

– Avec cette éraflure, tu sembles moins divin, murmuré-je en rivant mon regard au sien.

Dans ses grands yeux bleus, je discerne un maelstrom d'émotions. De la défiance, de la crainte, et quelque chose d'indéfinissable.

– Qui es-tu réellement, Trevor Davies ?

Du bout des doigts, je me mets à caresser la peau douce de sa tempe, juste sous une mèche, me remémorant la première fois où j'ai vu ce visage, sur le plateau de tournage.

Plus je le chasse de mon esprit, plus il s'y installe. Il me fascine. Je le trouve très beau, bien sûr, mais aussi sensible et chaleureux derrière cette apparence de glace. Je comprends maintenant pour quelle raison il dissimule cette facette de sa personnalité. Ce qui le rend d'autant plus humain et attirant.

Il secoue la tête, une lueur de crainte voilant ses yeux bleus.

– Je ne suis personne. Personne en particulier.

Il n'ajoute rien, visiblement incapable d'approfondir sa pensée, sur le moment. Combien de temps je reste là, sans faire le moindre geste ? Je ne sais pas. L'atmosphère entre nous paraît lourde de sentiments impossibles à exprimer.

Cet homme est une énigme, mais à présent, je connais une partie de la vérité et je ne peux pas l'abandonner.

Je croise son regard, scrutant la moindre de ses réactions.

– Je regrette sincèrement que tu aies été blessé.

Mes paroles l’atteignent et il demeure sans voix. Mon cœur se serre lorsque je vois une larme glisser sur sa joue. Il pose son front contre le mien.

– Tu aurais dû me parler. J’aurais agi différemment si j’avais su pourquoi tu n’aimais pas que l’on te touche...

Nos sourcils se frôlent tandis que je cherche son regard. Ce contact innocent éveille pourtant en moi un violent désir. Je me force à l’ignorer.

– C’est du passé, chuchote-t-il.

– Trevor...

Une autre larme serpente sur sa joue et je me penche pour la recueillir entre mes lèvres. Rien de tout cela ne semble réel. J’ai l’impression d’être une héroïne qui tente de libérer un prince pris au piège de ses propres démons.

Un imperceptible soupir franchit ses lèvres et il dépose un baiser sur ma bouche. Je sens ses lèvres trembler sous les miennes. Néanmoins, je ne me dérobe pas. Nous échangeons un tendre baiser dans lequel je lui insuffle tout le courage que je possède. Les questions viendront plus tard.

À bout de souffle, il émet un petit râle et me libère. Les mains sur son torse, je le repousse délicatement et me relève.

– Je... je crois que je vais vraiment y aller cette fois, dis-je en reculant.

Il me laisse partir.

– Je ne te parais plus aussi « excitant » qu’avant ? fait-il sur le ton de la plaisanterie.

C’est tout le contraire, mais je ne suis pas certaine de vouloir le lui avouer.

## CHAPITRE 16

Trevor

– *Je suis content de savoir que tout s'est bien passé. C'est toujours d'accord pour dimanche ? On fait un barbecue chez moi ?*

– *Ma femme et moi sommes partants. Ce sera super.*

*Je lance un regard vers l'homme qui parle avec mon père. Il s'agit de l'un de ses collègues. Nous sommes venus lui apporter des documents confidentiels. Cela m'arrive souvent de l'accompagner.*

– *Ah mince ! Je crois que j'ai oublié un feuillet. Fiston, va voir dans la voiture si rien ne traîne sur le siège.*

*Il me tend les clés et j'obéis. Mon père est tête en l'air. C'est un défaut impossible à corriger chez lui. À 6 ans, je crois que je suis plus mature.*

– *Je suis impatient de présenter Trevor à ma nièce, déclare-t-il. Ils ont presque le même âge. Quelque chose me dit qu'ils vont bien s'entendre.*

– *Je l'espère. Trevor n'a pas beaucoup d'amis à cause de son emploi du temps chargé.*

– *Je comprends. Raison de plus pour faire ce barbecue !*

*Les échos de leur voix s'amenuisent au fur et à mesure que je m'éloigne.*

*Mon père va encore essayer de me trouver des amis. Incorrigible, il estime que je dois fréquenter des personnes de mon âge. À la différence de ma mère qui juge que leur compagnie ne fera que me détourner de la réussite.*

*J'ai encore le sourire aux lèvres lorsque je gagne ma portière. Comme je glisse la clé dans la serrure, je capte du coin de l'œil un mouvement tout près de moi, et la seconde suivante, je me retrouve plaqué contre la carrosserie avant d'avoir pu comprendre ce qui se passe. Sous le choc, le souffle coupé, je reste les bras ballants face à mon agresseur, un adulte entièrement vêtu de noir, le visage dissimulé par une cagoule. Ce sont les*

*seuls détails que je mémorise tandis qu'un tissu se pose sur mon nez et ma bouche, étouffant toute protestation. Alors que je me démène, mes yeux s'emplissent de larmes sous l'effet du manque d'oxygène. Ma vision se trouble. Déjà, je ne vois plus grand-chose.*

*Que me veut cet homme ? Va-t-il me tuer ?*

*Mes jambes flageolent et mon estomac s'agite. Mon agresseur profite de ma faiblesse pour tenter de me soulever. Mais je possède encore assez de clairvoyance pour réaliser que s'il parvient à m'enlever, je disparaîtrai à jamais.*

*– Au secours ! braillé-je de toutes mes forces. Au secours !*

*L'esprit envahi de pensées lugubres, je me débats avec l'énergie du désespoir, évitant les affres et les hallucinations de ma mort prochaine. Je bourre mon agresseur de coups de pied et le repousse des bras. En retour, je reçois un choc sur le crâne qui me fait voir trente-six chandelles.*

*– Au secours ! crié-je encore une fois. À l'aide !*

*Puis un sac glisse sur ma tête, et un violent coup m'étourdit. Je manque de perdre connaissance.*

*Puisant dans mon instinct de survie la force d'appeler au secours, je crie une dernière fois, en espérant que je serai entendu. Peine inutile, personne ne vient me sauver alors que je commence à sombrer dans un sommeil dont je pense ne plus jamais me réveiller. Terrassé par la fatalité, je ne cherche plus à me défendre.*

*– C'est bien, dit une voix à côté de moi. Te voilà enfin devenu raisonnable.*

*La voix, bien que pâteuse, est sans nul doute celle d'une femme. Elle a du mal à articuler et empeste l'alcool.*

*– Gentil garçon. Il va falloir être sage...*

*En découvrant que mon ravisseur n'est autre qu'une femme, je suis submergé par une peur hystérique. Mais à celle-ci s'ajoutent vite de gros sanglots irrépressibles, des pleurs qui me secouent tout entier et me mettent au supplice. Mes côtes douloureuses me font tellement souffrir que je finis par m'évanouir pour de bon tandis qu'une voix mielleuse résonne dans mes oreilles.*

– *Toi et moi, nous allons bien nous amuser...*

Pendant une fraction de seconde, submergé par la panique et la peur, je me demande où je suis. Avant de réaliser que je me trouve dans la voiture de Rob qui me ramène chez moi.

*Encore ce foutu cauchemar !*

– Tout va bien, Trevor ? demande mon agent.

– Ouais.

Bien qu'il insiste pour rester avec moi, je décline toute aide de sa part.

J'éprouve un besoin viscéral de me replier en la compagnie réparatrice de Balthazar. J'aspire à un moment de paix et de calme pour regarder mes angoisses en face. Refermer mes plaies.

Je me laisse glisser le long du mur dans une position quasi fœtale et me cache le visage dans les mains, des sanglots bloqués dans la gorge. J'aimerais pleurer tout mon soûl pour évacuer cette peur qui m'emprisonne, pareille à un faisceau de tentacules.

– Qu'y a-t-il, Balthazar ? Pourquoi chouines-tu ?

Il ne me répond pas et se contente de venir caler sa tête sous ma main. Son manège finit par me tirer un sourire. Il est le confident de mes plus grands désarrois, celui qui ne me juge pas et m'offre une affection inconditionnelle. Celui qui me suit partout, où que j'aille.

Mon regard se perd dans le vide alors que dans mon esprit, mes pensées ne cessent de s'entrechoquer.

*Elle doit se dire que je suis pathétique...*

Je ne comprends pas pourquoi j'ai craqué devant elle. Pas pendant cet incident, mais juste après. Comme un contrecoup.

Je n'arrive pas à savoir si ce sont les mots qu'elle a employés ou le ton qu'elle a adopté qui ont déclenché cette réaction. Mais je n'ai pas eu le temps de réfléchir à mes gestes. Tout a été naturel. Sur le moment, Madison s'est trouvée être le refuge dont j'avais besoin. Je pense qu'elle n'avait pas l'intention de me consoler, mais une impulsion m'a propulsé vers elle. L'enlaçant, je l'ai attirée contre moi. Rien que le fait de respirer le parfum de ses cheveux m'a apaisé.



*Lamentable.*

Je serre Balthazar contre moi puis je passe les doigts dans son pelage tandis qu'un ronronnement satisfait se fait entendre.

Peut-être qu'aucun avenir doré ne m'attend sur cette Terre ? Peut-être suis-je condamné à vivre dans cet état dépressif pour le reste de mes jours ?

Les larmes aux yeux, je m'adosse au chambranle et m'aperçois que j'ai placé les deux mains sur ma tête.

L'agression dont j'ai été victime tout à l'heure m'a ébranlé plus sérieusement que je ne l'ai d'abord cru. Régulièrement, un flot d'images m'assaille. Je fais de mon mieux pour les ignorer. Ces mauvais souvenirs ne doivent plus se permettre de régenter ma vie. Tant que je ne prendrai pas le problème à bras le corps, je ne pourrai pas aspirer à une existence plus sereine.

Collé contre ma jambe sur le sol, Balthazar m'écoute avec attention, comme s'il ne voulait pas laisser échapper un seul mot de ce que je raconte.

Un petit rire à la limite du sanglot sort de ma gorge. Depuis mon retour sur le sol français, je n'ai pas arrêté une minute. Au fond, je suis épuisé, et le décalage horaire dont j'ai toujours du mal à récupérer joue pour beaucoup. Du coup, il suffit d'un rien pour me mettre les nerfs en vrac.

Comme la sonnette de la porte qui me fait sursauter.

Pourtant, quand j'ouvre le battant, je me fige. Tel un cadeau de dernière minute, spécialement livré par le père Noël, Madison est là, devant moi, sur le palier, enveloppée dans sa veste en jean, et un sourire contrit aux lèvres. Malgré son assurance, je décèle un soupçon de nervosité au fond de son regard, toujours aussi lumineux.

– Salut ! lance-t-elle.

– Que veux-tu ?

Elle emprisonne mon visage entre ses deux mains. Je marque une seconde de surprise, sans pour autant me reculer.

– Souris ! ordonne-t-elle.

– Pourquoi ?

– Parce que tu n'as pas souri de la journée, et que ça me manque.

– Tu n’es pas mon psy.

– C’est vrai. Mais j’ai besoin de ton sourire. Il devrait être remboursé par la sécu. Alors, obéis ! exige-t-elle.

Malgré moi, j’en esquisse une amorce, qui relève à peine la commissure de mes lèvres.

– Allez, tu peux faire mieux.

Les traits de Madison s’éclairent soudain d’une lumière si généreusement offerte que je me sens transporté. Elle se moque peut-être de moi, mais à quoi bon tergiverser ? Ce qui est important est que mes pensées sombres ont disparu depuis son arrivée.

– Voilà, c’est parfait ! s’exclame-t-elle. Tu es bien plus beau comme ça. Comment te sens-tu ?

– J’ai connu mieux.

– OK, physiquement parlant, tu es en forme. C’est là-dedans que ça ne roule pas, dit-elle en pointant mon crâne de l’index. Tu as besoin de te changer les idées.

– Et que proposes-tu ?

– Une évasion.

– Où ça ?

– Mmm, pas très loin.

– Je ne pourrai pas sortir sans être reconnu.

– T’inquiète, j’ai prévu le coup ! s’exclame-t-elle. Je te parie que personne ne t’embêtera.

Elle me présente son sac d’un air triomphant. Quand je la vois en extirper deux costumes et des perruques, je comprends mieux. Elle me lance le tout et je sens une brutale envie de fuir s’immiscer en moi. Les pôles ou l’espace seraient des destinations appropriées.

Je lui adresse un sourire forcé et détourne les yeux.

– Crois-moi, dit-elle en posant sa main sur mon avant-bras. Je sais ce que je fais. Et puis, je ne te quitterai pas d’une semelle.

Après tout, pourquoi pas ? Quitte à choisir, je préfère passer du temps avec elle plutôt que de me morfondre avec mes idées noires.

Remettant mon destin entre ses mains, je la laisse prendre les décisions. Elle est maîtresse de ma journée. Je la lui confie.

En effet, après un court trajet en voiture durant lequel elle ne cesse de bavarder, voilà que je me retrouve dans un autre monde. Un endroit où je ne pourrais jamais me rendre en temps normal.

– Où sommes-nous ? questionné-je intrigué.

– Dans un festival.

– Ça, j’ai remarqué.

– C’est ici que se rassemblent les fans de fantasy. Tout ce qui tourne autour de l’univers fantastique médiéval. Tu vois le genre ?

Je le réalise en découvrant le château illuminé de couleurs. Il évoque une construction moyenâgeuse révisée. Plusieurs fanions flottent au-dessus de ses créneaux. Nous pénétrons dans la cour intérieure par un véritable pont-levis, lancé sur un fossé agrémenté de jets d’eau. L’ensemble est saisissant de réalisme.

Et à mon grand étonnement, je dois avouer que je m’amuse. Pas une fois, au cours de cette journée, je ne songe à ce qui est arrivé. En fait, Madison a le don rare de me faire oublier mes terreurs. Pendant tout ce temps, elle a dressé une barrière protectrice autour de moi, tel un garde du corps, éloignant les inopportuns comme des mouches.

Sur le chemin du retour, je constate que je ne me suis jamais senti aussi libre. Même l’inconfort de cet accoutrement qu’elle m’a forcé à passer me semble miraculeux.

Lorsque mon portable vibre dans ma poche, je renoue avec la réalité. Au volant de ma voiture, Madison ne réagit pas. Je liste les dix SMS inquiets de Julianne qui demande si elle doit me rejoindre.

Je coule un regard vers la conductrice. Pour rien au monde je ne veux être dérangé. Madison est ma bouée d’oxygène.

Parvenus à sa maison, nous entrons, fourbus. Je prends sur moi pour ne pas sursauter à chaque mouvement furtif que capte mon regard. Cet endroit

est une véritable arche de Noé.

– Je suis morte de fatigue ! s'exclame-t-elle en s'avachissant sur le canapé.

– Pas étonnant, tu as quand même participé à un tournoi.

Je crois que, de toute ma vie, je n'oublierai jamais cette image de Madison sur son cheval caparaçonné, lance en avant, en train de foncer sur son adversaire. Une vraie guerrière !

– Argh ! Je pue, c'est une horreur ! gémit-elle en reniflant ses habits.

– Va prendre une douche, je me charge du repas.

– Tu es sûr ?

– Oui, file !

– D'accord, je n'insiste pas.

– Souhaite-moi bonne chance, dis-je en souriant.

Elle sourit en croisant les doigts.

– La force est avec toi !

Je regarde le mode d'emploi et la casserole dans laquelle les pâtes attendent que je prenne une décision. Dois-je ajouter les légumes crus ou cuits ? J'ai pourtant choisi une recette facile à préparer. Et la sauce, que dois-je en faire ?

Madison va bientôt avoir terminé sa douche et le repas n'est guère avancé. Il faut dire que Laurel et Hardy, les lapins nains, me fixent d'un air suspicieux comme s'ils prévoyaient que j'allais commettre un acte répréhensible. Je fais tout pour leur dissimuler mon appréhension, mais ils s'évertuent à passer dans mes jambes, ce qui ne manque pas de me faire sursauter chaque fois.

Je suis toujours traumatisé par l'expérience Noisette.

*Tiens, en parlant de lui, où est-il ?*

Tandis que je laisse cascader les épluchures des légumes dans le broyeur, je vois une boule rouler jusqu'au trou d'évacuation. Mon sang ne fait qu'un tour. Il s'agit encore de cette bestiole qui se fourre partout.

Des jurons, des imprécations sourdes, voilà tout ce qui me vient à la bouche. Je me force pourtant à garder mon calme :

– Noisette, ce serait sympa si tu voulais bien sortir de là.

Soudain, le broyeur se met en route. Dans mes efforts pour l'en déloger, peut-être ai-je appuyé par mégarde sur le bouton d'allumage ? Horrifié, je reste figé face au drame qui vient de se produire. Je suis à deux doigts de fuir.

Récupérant la mobilité de mes mouvements, je me rue vers le trou béant. Bien entendu, je ne distingue rien. J'y plonge une cuillère en bois, mais elle se déchiquette. Je découvre avec consternation que des morceaux ont explosé, constellant le plan de travail d'une myriade de particules... Y a-t-il des bouts de Noisette parmi ceux-ci ? Madison va me tuer après ce que je viens de faire !

– Que se passe-t-il ?

Je me tétanise en entendant sa voix s'élever derrière moi. Comment lui expliquer que son hamster adoré s'est suicidé en se précipitant dans le trou d'évacuation ?

Je pivote lentement. Mon regard croise celui de Madison, à travers la vapeur qui monte de la casserole.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle à nouveau.

– Noisette est...

– Quoi ?

– Il a... hop ! précisé-je en mimant un saut.

Ses yeux font l'aller-retour de mes mains au plan de travail. Quand elle comprendra, je risque d'essuyer un tsunami de reproches.

– Tu es en train de me dire que Noisette est là-dedans ?

Je hoche affirmativement la tête.

– Je te jure que ce n'est pas ma faute. J'ai essayé de l'arrêter, mais tout s'est passé si vite...

Madison me regarde fixement, puis, sans que rien ne le laisse présager, elle éclate de rire. A-t-elle reçu un coup sur la tête qui l'aurait rendue totalement insensible ? Voilà, c'est officiel, elle a perdu l'esprit. La mort de Noisette vient de la faire basculer dans la folie. Et tout est de ma faute.

– Madison, je...

C'est alors que je remarque quelque chose qui s'agite sur le sommet de son crâne. Je plisse les yeux et pousse un soupir. Jamais je n'ai été aussi heureux de voir la bouille de Noisette apparaître. Ses petits iris noirs me fixent avec étonnement.

Devant mon air ahuri, Madison éclate de rire à nouveau.

– Mais je te jure que...

– Je pense qu'il s'agit de l'éponge à gratter. Elle a dû rouler.

Ah oui ? Décidément, j'ai l'art et la manière de me sentir con.

Sans rien ajouter, elle s'approche et ses narines palpitent.

– Qui t'a appris à cuisiner ?

J'esquisse une grimace d'autodérision.

– Je ne connais que les bases : des œufs, des pâtes, des crudités... Bref, le kit indispensable de survie pour célibataire. Et ton réfrigérateur est plus fourni que le mien.

Je suis presque tenté de bomber le torse en énumérant mes maigres capacités culinaires.

Nous passons une excellente soirée. J'avoue, au fond de moi, que j'aurais aimé prolonger à l'infini ce moment. Comme une parenthèse dans ma vie de fou.

Juste avant de partir, elle me surprend en m'enlaçant. Je lui rends son étreinte, partagé entre le sentiment d'être compris et celui d'être un objet de pitié.

– Désolé, dis-je en souriant quand elle lève la tête vers moi, je ne suis pas un garçon facile. Je n'embrasse que des étrangères.

Une manière de tourner en dérision mon handicap.

– La bonne blague !

Sauf que mon corps chante une autre chanson.

– Est-ce que tes fans t'en réclament souvent ?

– Tout le temps. Mais, ça ne signifie pas que je leur en donne. Je reçois aussi quantité de sous-vêtements et environ une demande en mariage par

jour.

– Waouh !

Difficile pour quelqu'un qui n'est pas du milieu d'imaginer la vie d'une star. Je plisse le front. Si des dizaines de séduisants jeunes hommes se jetaient à son cou, je ne le supporterais pas...

– Je trouve ça assez flippant, en vérité.

– Tu m'ôtes les mots de la bouche.

– Admettons. Mais vous, les mannequins, vous avez tout de même une image à cultiver pour les magazines. Aucun de vous n'en profite ?

– Je n'ai jamais dit que je n'en tirais aucun avantage. Mais pas celui qui consiste à jouer avec les émotions d'autrui.

J'ai été trop abîmé sur ce plan pour me permettre d'infliger un tel châtiment à ceux qui m'entourent. Je préfère de loin rester dans ma bulle, quitte à renvoyer l'image d'un type froid et égoïste. Au moins, en agissant ainsi, je ne blesse personne.

Du bout des doigts, je repousse une mèche de ses cheveux.

– J'ai passé une super journée. Merci de m'avoir accordé ce moment hors du temps, Madison.

Chevaleresque, bien que mon corps aurait souhaité une autre fin à cette entrevue, je dépose un baiser sur son front. J'ai toutes les peines du monde à la quitter. Je me rends compte qu'elle s'insinue peu à peu dans ma vie au point de prendre une place prépondérante. Je dois prendre garde à ne pas me laisser guider par mes émotions. Je suis déjà tellement dépendant d'elle !

Une fois chez moi, je m'adosse au mur, le corps secoué de tremblements incoercibles. J'ai beau être en sécurité, je ne me sens pas à l'aise. En fait, la chaleur réconfortante de Madison me manque.

Je sors mon portable et sélectionne son numéro avant de me raviser. Je fais de même avec celui de Julianne.

Les images qui hantent encore mes cauchemars me reviennent en mémoire : la forme vêtue de noir qui avance la main vers moi, ses yeux...

ses yeux quasiment vitreux. Je me revois, épave humaine, abandonné de tous.

Au sein de cet enfer, j'ai eu la force de lutter pour survivre. Un instant, j'ai même essayé de l'aider à réintégrer le monde des vivants. Mais c'était une mission trop ardue pour un enfant de mon âge. Je n'ai jamais pu découvrir son nom. La police est intervenue juste à temps avant qu'elle ne puisse m'énucléer. Mais durant cet assaut, elle s'est suicidée.

Après cela, les femmes, toutes les femmes, me terrifiaient. Durant les semaines qui ont suivi, j'ai été incapable de parler, de côtoyer ne serait-ce qu'une seule femme, même la plus douce d'entre elles. Peu à peu, j'ai réussi à me raisonner, en me disant que je n'étais pas coupable de sa folie. Mais j'ai conservé de cet épisode traumatisant une répugnance certaine du beau sexe, un simple effleurement suffisant à me rendre malade. Ce n'est que gavé de médicaments que j'ai pu poursuivre mon métier. Un traitement qui n'est pas sans conséquence sur ma santé.

Soudain, la sonnette d'entrée résonne. Inquiet, je regarde d'abord sur l'écran.

Et mon cœur se met à chahuter.

Madison se tient sur le seuil de l'appartement. Le cœur battant à tout rompre, je me dis que je m'habitue trop à cette vision. Avant, je n'aurais eu qu'une envie : faire marche arrière, ne pas ouvrir et lui intimer l'ordre de ne jamais revenir. Mais je m'abstiens de le faire.

Ma main se pose sur la poignée et j'ouvre la porte.



## CHAPITRE 17

Madison

Même si les lieux paraissent plongés dans les ténèbres, l'appartement de Trevor peut être lumineux. Mais ce soir, il est à l'image de son propriétaire. C'est ce qui me vient à l'esprit quand je scrute du bas de la rue les fenêtres aux rideaux tirés.

En toute logique, on peut se demander ce que je fiche ici alors que nous avons passé une partie de la journée ensemble. Quand il a quitté ma maison, je suis demeurée hésitante. En apparence, il allait bien. Il plaisantait, souriait. Pourtant, au fond de moi, je suis sceptique. On dirait qu'il joue la comédie.

Voilà ce qui motive ma visite. L'inquiétude qu'il m'inspire.

Comme je ne sais pas s'il dort, je lui envoie un SMS.

*[Tu as un moment ? Suis devant ta porte.]*

Pas de réponse.

Tant pis ! Il m'en faut plus pour renoncer.

Deux minutes plus tard, la porte d'entrée s'ouvre.

À première vue, on dirait que ma venue lui fait plaisir, mais il se cache derrière un masque impénétrable. Je ne suis pas dupe. Ses mains tremblent.

– Madison, je...

– Je ne reste pas. Je sais que tu as été éprouvé, mais je voulais juste m'assurer que tu allais bien et te donner ça pour adoucir ton sommeil.

Je lui tends une boîte qui contient des herbes médicinales réputées pour leur efficacité, achetée exprès pour lui (mais que, comme la cruche que je

suis parfois, j'ai oublié de lui offrir !).

Trevor tient la porte ouverte, et ne parle pas. Je n'en demande pas tant. Du moment qu'il prend ce remède... Car au fond de moi, je réalise que je ne me suis pas fourvoyée. Il est toujours sous le choc. Un voile de sueur trempe son front et les tressaillements de ses mains ne se calment pas.

– Trevor ?

De sa part, pas de « Tu entres un moment ? ». Le genre de phrase de circonstance. C'est ce que ferait Trevor s'il n'était pas chamboulé. Mais il paraît de nouveau se retrancher derrière une barrière invisible que je n'ose franchir pour l'instant. Les propos de Julianne tournoient dans ma tête. Cela dit, je peux difficilement lui reprocher d'être distant, vu ce qu'il a traversé. J'ai peur de commettre un impair, car il semble prêt à perdre les pédales d'une seconde à l'autre. Qui ne garderait pas de cicatrices d'un tel traumatisme ? Pour ma part, je le trouve très courageux d'avoir pris sa vie en main en dépit de son problème.

Il fixe la boîte, me regarde, et je lis dans ses yeux le flot des émotions qui le submergent.

*Il est complètement paumé !*

Je me refuse à le laisser dans cet état. Délicatement, je glisse les bras autour de sa taille et le fais reculer à l'intérieur. Je referme la porte derrière moi et le serre contre moi, lui maintenant la tête sur mon épaule sans parler.

Il ne me repousse pas, je crois même percevoir un soupir, et ses tremblements s'estompent. Finalement, il s'écarte un peu.

– Est-ce que tu te sens mieux ?

Je m'attends à un sourire, une réponse polie ou quelque chose de gentil. Au lieu de ça, il se compose un masque hermétique.

– Je ne veux pas de ta pitié.

– Ça tombe bien, j'en ai pas en stock ! répliqué-je, loin de me laisser abattre.

– Alors, ne joue pas à la psy. Ça ne te va pas.

– Va te faire foutre, monsieur Trevor Davies ! Je suis venue te voir parce que je m'inquiétais. Pas parce que je veux interpréter la fille altruiste et

compréhensive. J'ai une vie suffisamment remplie sans y ajouter d'autres complications !

– Si c'est ce que je suis, tu ferais mieux de partir.

– Argh ! D'habitude, je ne torture pas les gens, mais j'éprouve une furieuse envie de t'arracher la langue et de te secouer comme un prunier !

Sans lui permettre de répondre, je pose mes mains de chaque côté de son visage et l'attire vers moi.

– Je suis ici pour toi, Trevor. Peux-tu te fourrer ça dans le crâne ? Pourquoi joues-tu au dur alors que tu es fragilisé ? Quelle honte y a-t-il à se montrer sensible ? N'accepteras-tu pas ma main tendue ? Je suis...

Cette fois, c'est lui qui m'empêche de poursuivre. Comme si mes paroles avaient libéré quelque chose en lui, il m'étreint à son tour avec force. Stoïque, je subis sans me plaindre, sans chercher à obtenir plus de détails, car j'ai le sentiment qu'il lui est difficile de s'épancher. J'espère qu'il se sentira plus à l'aise plus tard pour m'en raconter plus. Pour l'instant, il a besoin de réconfort. Du mien.

Le front posé sur mon épaule, il paraît enfin se détendre.

– Je suis désolé, murmure-t-il d'une voix rauque. Je déteste ces jours où je ne peux pas changer le cours des choses.

– Alors, si tu ne peux pas les changer, accapare-les-toi !

Il se recule et me contemple, en proie à un trouble intérieur. Je peux aisément lire le flot de questions qui l'envahit.

– Fais de cette faiblesse une force, continué-je.

– Tu es la seule que je peux toucher.

– Normal, tu commences par la meilleure, m'esclaffé-je.

Ma plaisanterie lui arrache un léger sourire.

– Ah ! Voilà, c'est bien ! m'exclamé-je. Et, puisque je suis celle qui peut t'aider à aller mieux, tu peux compter sur moi. Je ne t'abandonnerai pas. Promis !

Nos regards s'ancrent l'un dans l'autre, sans se lâcher. C'est un échange des plus intenses qui a lieu en cette seconde. Du genre que l'on voit dans les

films, quand l'héroïne et le héros se promettent un amour éternel. Sauf que je ne suis pas prête à ça...

Je fais donc un pas en arrière pour me mettre hors de portée et ma malchance habituelle aidant, je me retrouve à battre des bras dans l'air pour ne pas tomber. Le tout sans grâce, bien entendu !

Je peux toutefois compter sur Trevor qui me cueille littéralement en plein vol. Je m'affaisse contre lui. Un silence, puis j'éclate de rire. C'est plus fort que moi.

Alors, ses lèvres se posent sur les miennes en un baiser qui me coupe le souffle.

*Il faut arrêter ça, c'est de la folie !*

J'y réponds, d'abord hésitante, craignant de faire preuve de maladresse à son égard. Mais Trevor ne paraît pas perturbé, au contraire : il me serre davantage contre lui et approfondit notre étreinte. Mon bon sens est impuissant à maîtriser mes sentiments et, sur une impulsion, je libère la passion qui m'habite. Je réagis avec fièvre.

– Tu me rends fou, avoue-t-il en relevant la tête pour me regarder dans les yeux.

– Tu as raison, c'est de la folie.

Dans un gémissement, il m'embrasse de nouveau, et ma bouche l'accueille dans un total abandon. Le sang bat à mes tempes.

Ses mains glissent pour frôler mes épaules et mes bras, tandis qu'il fait tomber ma veste avant de m'emprisonner dans une étreinte passionnée sous l'effet de laquelle je sens mon bas-ventre s'embraser.

– Et si nous arrêtons de discuter ? suggéré-je.

Lentement, je relève son tee-shirt, coincé dans son pantalon. Tandis que je le fais remonter, mes doigts effleurent son ventre et son torse. Quand il le passe par-dessus sa tête, je pose les paumes à plat sur sa poitrine et la caresse lascivement.

D'habitude, je reste zen devant pareil spectacle, mais le fait d'avoir déjà découvert son corps d'athlète aux muscles fermes m'émoustille par avance. J'en salive presque.

Vais-je réellement passer la nuit avec cet homme qui, je n'en doute pas, ne manquera pas de me combler ? Tout en lui respire la perfection. Mais est-ce que je ne cours pas au-devant d'une lourde déception, à l'idéaliser ?

Car, jusqu'à ce jour, aucune de mes expériences sexuelles n'a été transcendante, il faut bien le reconnaître. Si j'ai souvent rêvé d'une histoire qui dépasserait l'évidente mécanique de l'union des corps entre un homme et une femme, je ne l'ai jamais goûtée. Au début, j'ai pensé que c'était parce que j'en demandais trop. En fin de compte, j'ai réalisé que c'était mon partenaire qui ne parvenait pas à me satisfaire. Tout simplement.

Ce qui m'amène à une interrogation fondamentale. Puisque Trevor ne peut pas toucher une femme sans défaillir, a-t-il déjà fait l'amour ? Je me vois mal lui poser la question, mais cela me semble incontestable. Et s'il ne connaît pas la marche à suivre ?

*Non, impossible !*

Mais, s'il l'ignore, comment suis-je censée réagir dans ce cas ? Je refuse de lui ajouter un traumatisme supplémentaire en plein milieu de nos ébats. Je ne veux pas qu'il se retranche derrière cette carapace qu'il a réussi à retirer couche par couche ces dernières semaines. Peut-être me suffira-t-il de ne penser à rien et de laisser la magie de l'instant opérer ? Oui, à moi de lui faire confiance. Me détendre et profiter pleinement de ce qui s'offre à moi.

Je respire mal. Ma poitrine se soulève contre son torse puissant et je sens la chaleur de nos corps irradier à travers la barrière de nos vêtements. Dois-je l'encourager à aller plus loin ? Lui montrer ?

Mais Trevor passe une main sous mon tee-shirt, enveloppe un de mes seins et se met à le pétrir doucement. Tout mon être se tend vers lui, faisant voler en éclats mes derniers questionnements.

Il se débrouille très bien. D'ailleurs, j'étouffe dans mes vêtements.

– Oh, Madison..., murmure-t-il contre mon oreille, tandis que ses doigts s'insinuent sous la fine barrière de tissu pour aller effleurer mon mamelon durci par l'excitation. Je crois rêver...

Je couine lorsqu'il ôte mon tee-shirt avec délicatesse, ébouriffant mes cheveux au passage. Délicatement, il fait glisser la bretelle de mon soutien-gorge, libérant un sein dont il happe la pointe dressée.

*Oh, mon Dieu !*

Je me cambre pour mieux me plaquer contre son corps. Saisissant mon sein à pleine main, Trevor y porte à nouveau la bouche et je frissonne de plaisir. De l'autre, il agrippe mes fesses, m'attirant contre lui. Je devine que son état est semblable au mien.

– Madison, j'ai envie de toi, murmure-t-il en relevant la tête.

La tristesse s'est estompée dans son regard, remplacée par autre chose. Un désir brûlant.

– Je te veux comme je n'ai jamais souhaité aucune autre femme.

– Moi aussi.

Je devine son rire.

– Non, bafouillé-je, je veux dire, je ne désire pas coucher avec une femme ! C'est toi que je veux.

Nom d'un chien ! Comment puis-je ruiner un tel moment avec mes réponses idiotes ?

Visiblement peu perturbé, il reprend ma bouche et m'embrasse encore et encore. Pendant ces baisers, il me soulève pour me conduire jusqu'à sa chambre. Je noue les jambes autour de sa taille, consciente de l'érection qui tend son bas-ventre.

Sous ses mains qui caressent mes flancs et mes cuisses, je me sens féminine et désirée. Nous tombons tous les deux sur le lit. Fébrile, je déboutonne sa braguette et il m'aide à descendre son pantalon avant de s'attaquer au mien.

Son corps est plus beau sans vêtements ! C'est indéniable. Je laisse mes mains glisser sur ce velours tandis qu'il m'embrasse. Il ne semble pas se lasser de le faire. Bien qu'il n'ait pas une grande expérience, il compense largement par son enthousiasme.

Lorsque nos corps se pressent davantage, une sonnette d'alarme retentit dans mon cerveau. Haletante, je le repousse.

– Est-ce que tu as des préservatifs ?

Trevor se fige, consterné.

– Non, désolé. Je n’avais pas prévu cette situation, explique-t-il. Et puis, pour ma défense, je n’ai jamais emmené une femme ici. Ni...

Je passe sur le fait qu’il ne dispose pas du matériel de base, pour me réjouir de savoir que je suis la première à pénétrer chez lui et avec qui il va se perdre.

– J’en ai, dis-je.

– Où sont-ils ?

– Dans mon sac. J’en ai une boîte entière.

Il me quitte un instant et va chercher mon sac d’une main fébrile. J’en profite pour jeter un coup d’œil complaisant à son postérieur ferme. Quand il revient et le dépose près de moi, je m’empresse de le retourner afin d’en répandre le contenu sur le lit.

Avec un claquement de langue ravi, je brandis triomphalement la boîte en question.

– Tu te balades souvent avec une boîte de préservatifs ?

Est-ce un soupçon de reproche que sous-entend son ton méprisant ?

J’acquiesce d’un signe de tête.

– On me l’a offerte récemment, expliqué-je avec un sourire mutin. On peut dire que c’est un cadeau qui tombe à point. Non ?

– J’aimerais bien savoir qui te fait de tels cadeaux ! grommelle-t-il.

Je ne réponds pas.

– Il y en a dix, dis-je en agitant la boîte sous ses yeux.

– J’espère que ça suffira, dit-il avec sérieux.

– Ça devrait aller, répliqué-je en riant.

Il pose la boîte sur la table, puis après avoir gainé son sexe dressé, il agrippe ma taille. J’enroule mes jambes autour de ses hanches, prête à le recevoir.

Il se recule, puis s’enfonce en moi. Je pousse un faible soupir en l’accueillant. Il répète la manœuvre à plusieurs reprises tout en me fixant avec attention.

– Est-ce que ça te fait mal, Madison ? Même un peu ?

– Pas du tout. Tu peux te lâcher. Je ne suis pas en sucre. Ne crains rien.

Mes paroles se veulent rassurantes et elles atteignent leur but. En quelques secondes, Trevor prend confiance. Il recule jusqu'à être presque entièrement sorti, puis se renforce en une ferme poussée. Il recommence inlassablement, me faisant couiner face aux sensations qui m'assaillent. Je suis au bord du précipice. Mon orgasme se rapproche du point culminant.

– Viens, ordonné-je en remontant le bassin pour qu'il me pénètre complètement.

Trevor bouge en moi avec une tendresse infinie, son regard planté dans le mien. Mes muscles intimes se contractent autour de lui, nous faisant gémir de concert. En l'espace d'une seconde, je suis emportée par un orgasme d'une force inouïe. Je m'abandonne au plaisir qui me ravage, m'entraîne sur des rivages jusqu'alors inconnus. Prisonnière des bras de mon amant, je crie son nom, l'implorant de ne pas s'arrêter.

À peine ai-je joui qu'il s'immobilise. Lorsqu'il me serre, presque désespérément, la tête rejetée en arrière, je réalise que c'est à son tour. Voir l'extase déferler sur son beau visage me coupe le souffle.

Il reste en moi jusqu'à ce que son corps cesse de trembler, puis il s'allonge sur le dos, près de moi.

Je suis détendue, languide. Même la fin du monde ne pourrait pas me faire quitter ce lit. Il m'a comblée de manière si intuitive, allant et venant merveilleusement en moi... J'ai connu d'autres hommes avant lui, mais la Terre ne s'est pas vraiment retournée sur son axe, si vous voyez ce que je veux dire. Alors que là, c'était... waouh !

Il m'est de plus en plus difficile de masquer mes sentiments. Nous restons au lit très tard. Quand mon ventre finit par protester, il semble s'en rendre compte.

– Tu as faim, Madison ?

– Énormément ! Pas toi ?

– Si, admet-il.

– Que voudrais-tu manger ? Dis-moi tout. Quels sont tes plats préférés ?

Je m'attends à des mets élaborés. Sa réponse me laisse médusée.



– Les hamburgers ! Et aussi les frites !

Je manque d'éclater de rire. Trevor est loin de la star que je m'étais imaginée. Finalement, cela le rend plus humain, plus proche de moi.

– Tu as le droit de manger ces choses-là ? le taquiné-je.

Il ébauche une moue éloquente.

– Pas souvent. Juste un peu. Mais n'as-tu pas dit que nous étions là pour en profiter ?

Le contraire m'aurait étonnée de sa part.

– Tu veux te faire livrer ?

– Non, sortons !

Une fois de plus, sa réponse me surprend. Je pensais qu'il serait plus méfiant à l'idée de voir du monde. Mais qui suis-je pour juger ses décisions ?

– Tu as raison. Allons nous empiffrer !

Le fast-food est plein à craquer, ce qui me fait craindre une nouvelle crise. Je m'évertue alors à éloigner tout danger potentiel sans que Trevor le réalise. Bien qu'il se soit affublé d'un postiche et d'une moustache, il n'en demeure pas moins séduisant. Par chance, nous trouvons une table en retrait et nous régalons d'un hamburger et de frites. Je fais abstraction de la présence du garde du corps qui nous suit. Ce moment nous appartient. Personne ne le perturbera.

Adossé à la banquette, Trevor m'observe en silence. Cet examen ne me met pas mal à l'aise même si je pense avoir de la sauce qui tache mon visage. Mais je m'en fiche. Quand je mange, je mange ! Je profite du moment présent.

Un sourire dévastateur aux lèvres, Trevor gratte la case affichée sur son gobelet. Il s'agit d'un jeu organisé par l'enseigne.

– J'ai gagné un muffin à la crème, déclare-t-il.

– Tu risques de grossir, dis-je sans réfléchir... Euh, ce n'est pas ce que je voulais dire ! Tu es très bien comme ça. Mince et tout...

*Est-ce que je peux disparaître sous terre ?*

– Je me suis mal exprimée...

Une lueur amusée brille dans son regard bleu.

– Je sais ce que tu voulais dire, assure-t-il. Et ça me plaît que tu m’apprécies tel que je suis.

Les joues en feu, je me concentre sur la fin de mon repas.

– Aimerais-tu un dessert ? demande-t-il.

– J’aimerais bien, mais je n’ai plus faim ! m’exclamé-je en mettant une main sur mon ventre.

– Dans ce cas, on partagera le mien.

Sans attendre ma réponse, il se lève pour aller chercher son gain. Quelques minutes plus tard, il dépose devant moi un beau muffin appétissant.

– Waouh ! m’écric-je avec gourmandise.

Trevor sourit quand je savoure une première bouchée.

– Miam... Trop bon pour s’en priver. Tiens, goûte !

Il ne se fait pas prier et reconnaît que c’est délicieux.

– Tu devrais apprendre à en préparer si tu aimes ça ! dis-je.

– Pas la peine. Ma vie professionnelle ne m’en laissera pas l’opportunité. Mais ne gâchons pas ce moment en parlant de moi.

Cette réponse me rend perplexe, mais je rejette ce sentiment pour jouir de sa présence. Lorsque nous quittons le restaurant peu après, main dans la main, j’ai tout oublié.

– Tu dors chez moi ce soir ? propose-t-il.

*Dormir, vraiment ?*

– Si tu me laisses le temps de nourrir mes animaux, je ne vois pas ce qui me ferait refuser une telle offre.

## CHAPITRE 18

Trevor

Je sursaute en entendant un bip. J'ouvre les yeux, et il me faut un certain temps pour reconnaître les lieux. Surpris, je frissonne à la perception d'un corps fluide et chaud contre le mien. Mes sens sont encore engourdis.

Madison, nue, est blottie tout contre moi. Une de ses jambes est entrelacée à ma cuisse et sa main abandonnée sur mon épaule. Un nouveau bip retentit. Il émane de mon portable.

Suis-je assoupi depuis longtemps ?

Je me penche pour consulter l'écran de mon téléphone. Je note qu'il est huit heures passées.

Un sourire étire mes lèvres au souvenir de nos ébats. Nous avons fait l'amour plusieurs fois, d'abord tendrement, puis plus passionnément, et aussi de façon langoureuse, avant de nous endormir d'épuisement. Madison est un ange de bienveillance. Bien que peu expérimenté, je m'attendais à une amante fougueuse, enflammée, car c'est ainsi qu'elle est dans la vie de tous les jours. Pourtant, dans l'intimité, elle n'est que douceur. Ce qui m'a à la fois étonné et touché.

– Madison, murmuré-je en repoussant une mèche de cheveux rebelle.

Coucher avec quelqu'un ne m'a jamais vraiment intéressé. Depuis l'adolescence, je me suis occupé de mes besoins seul. Jusqu'à ce qu'elle arrive...

Je soupire d'aise. Jamais je ne me suis senti aussi détendu. Bien entendu, en apparence, ce n'est que du sexe, mais pour moi, c'est beaucoup plus...

Je l'ai su quand je me suis fondu en elle. Elle m'a offert un voyage des sens infini, insoupçonné. J'ai compris alors que je ne pourrais plus faire marche arrière. À partir de ce moment, je me suis donné totalement à elle, corps et âme. Du coup, je redoute d'avoir à me convaincre qu'une seule nuit suffira à apaiser la faim qui me tenaille en sa présence. Au lieu de ça, tel un

assoiffé en plein désert, je rêve de nombreuses autres nuits comme celle-ci à l'avenir.

De nouveau, le téléphone émet un bip. Madison affiche une expression contrariée et remue dans son sommeil. Aussitôt, j'éteins mon portable. Pour rien au monde, je ne veux être dérangé.

Ce moment m'appartient.

Je baisse les yeux vers celle qui dort près de moi.

Ses cheveux s'enchevêtrent autour de son visage délicat et sensuel. L'ombre de ses cils se projette sur ses pommettes bien dessinées. L'une de ses mains repose sur moi tandis que l'autre est collée le long de son corps. Je détaille son nez parfait, autant par la forme que par la taille. J'adore quand elle le plisse. Son menton volontaire est surplombé par des lèvres pulpeuses et rouges, bien que gonflées par les baisers échangés.

*Madison.*

Un prénom qui lui correspond à merveille. Il glisse dans la bouche quand on le prononce. Un peu comme mes mains sur les courbes de son corps. Je coule un œil gourmand sur ses seins ronds, le creux de sa taille, ses hanches féminines, ses jambes fines et longues...

Dans son sommeil, elle s'agite soudain.

Elle doit être en train de rêver.

Cette femme est la personne la plus entêtante qu'il m'ait jamais été donné de contempler et, plongée dans ce sommeil réparateur, elle a quelque chose de la Belle au bois dormant.

J'ignore si elle s'est rendu compte de mon inexpérience. Car il s'agit de ma première fois. Oui, le dire ainsi est assez étonnant. Personne dans mon entourage professionnel n'est au courant de ma phobie. C'est un secret que j'ai conservé et avec lequel je pensais mourir.

Mais Madison est entrée dans ma vie et tout a changé.

C'était tellement formidable de faire l'amour avec elle.

J'ignorais à quel point il pouvait être bon de se fondre dans un autre être humain d'une façon aussi intime.

Tellement bouleversant.

Jamais je n'espérais connaître un bonheur semblable. Ce mélange de passion, de douceur. Cette générosité dans l'acte lui-même qui transcende l'âme. Je me suis senti à la fois conquérant et terriblement humble face à ces sensations quasi célestes.

Et tout ça, c'est à Madison que je le dois. Je n'éprouve aucun regret. Quelques semaines plus tôt, je ne connaissais même pas son visage. Aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher de le contempler.

Elle est mon miracle. Celui que j'ai espéré et attendu depuis si longtemps...

– Trevor..., murmure-t-elle à nouveau.

À son tour, elle se réveille. Il lui faut quelques secondes pour regrouper ses pensées avant de me sourire. Dans son regard, je découvre le bonheur d'une femme comblée. Son visage exprime cet épuisement extatique dû au bien-être voluptueux consécutif à des étreintes réussies qui satisfont mon côté masculin. Madison prend lentement possession de mon cœur. Et ce constat me bouleverse.

– Quoi ?

– Tu sais que tu parles en dormant ?

– Est-ce que j'ai dévoilé mes secrets les plus infâmes ?

– Non.

– Ouf !

– Mais j'avoue que ta cote de séduction a sérieusement chuté, la taquiné-je.

Elle fait la moue, ce qui me donne envie de l'embrasser.

– Toi, tu ronfles ! me reproche-t-elle en me coulant un regard déçu.

– Impossible.

– Je t'assure que si. J'ai passé une partie de la nuit à sauter dans le lit pour t'en empêcher.

J'affiche une mine contrite de circonstance. À ma décharge, c'est la première fois que je dors avec une femme. Et Julianne ne m'a jamais précisé ce détail.

– Comment me faire pardonner ?

– Une semaine d’abstinence, décrète-t-elle.

– Pas ça !

Je l’attrape dans mes bras et la fais rouler sur le dos. Avec ses cheveux emmêlés, elle est ravissante. Ses pommettes se parent de rose et ses lèvres s’entrouvrent sur son souffle rapide.

– Voilà qui n’est pas très chevaleresque.

– Ne me demande pas de faire preuve de noblesse d’âme quand tu me menaces de telles représailles.

– Mmm, quelle autorité !

Je la fixe, soudain sérieux.

– Tu sais que les choses ont changé entre nous désormais, déclaré-je en me penchant un peu vers elle pour appuyer mon propos. Je ne suis plus un simple ami maintenant.

– Ah bon ? Je n’avais pas remarqué, rétorque-t-elle avec un sourire moqueur.

Je donne un léger coup de reins pour lui faire prendre conscience de mon érection naissante.

– Ne me dis pas que tu as oublié !

– Non, non ! Et mon vagin t’en remercie, c’était super !

– Je suis disponible pour te prouver que ce n’était pas dû à la chance du débutant.

Ses bras se nouent autour de mon cou pour m’attirer un peu plus dans ses filets.

C’est ainsi que nous passons l’heure suivante à nous cajoler, nous découvrir. Pour ma part, ce sont des révélations qui s’enchaînent. Je suis un autre homme. Je reviens à la vie.

Mais toutes les bonnes choses ont une fin. On ne peut demeurer dans un lit éternellement. Et Madison n’est pas du genre à rester enfermée quand dehors le soleil brille. Comme de coutume, elle m’affuble d’un déguisement et nous sortons nous promener. J’ai prévenu Rob que je faisais un break de

deux jours. Une demande que je n'ai jamais formulée depuis que je travaille et qui l'a surpris, mais je suis resté ferme.

– Trevor ?

Je relève la tête et plonge mon regard dans ses grands yeux avant de descendre sur sa bouche. Ses lèvres sont humides et pleines. Tentatrices à souhait. Je suis à deux doigts d'entrer en combustion spontanée.

– Trevor, tu m'écoutes ?

– Oui, oui...

Madison s'est mise en tête de me faire découvrir le tir à l'arc qu'elle a pratiqué en club. Elle a installé une cible dans sa cour et me montre les gestes techniques de base.

– Tu tiens comme ça, et tu lâches ! explique-t-elle.

Sauf que son coude effectue un mouvement imprévu. Au lieu de partir vers l'avant, il recule... en plein dans mon visage. Enfin, sur mon œil, si je veux être précis.

– Oh ! mon Dieu, je suis désolée ! Tu vas bien ?

Je conserve la paume plaquée sur mon œil. Je crains de le perdre si je l'ôte. L'élancement que je ressens cesse bien vite, mais je prends un malin plaisir à en accentuer les effets, rien que pour me faire consoler par Madison.

\*\*\*

Le surlendemain, j'arbore un magnifique coquard au grand dam de Rob qui s'agite dans tous les sens en se demandant comment effacer cette marque ignominieuse de mon visage. Il est si énervé qu'il s'en prend à son assistante. La pauvre Millie encaisse sans rien dire. À tel point que je me sens obligé d'intervenir en sa faveur. En retour, elle me lance un regard débordant de reconnaissance.

Venue me rendre visite sur le plateau d'un tournage d'un spot publicitaire vantant les mérites d'un shampoing, Julianne partage l'étonnement de mon agent.

- Tu as l’air en forme.
- Tu trouves ? répliqué-je en lui désignant mon hématome.
- Oui, tu rayannes. Est-ce l’effet Madison ?

Je lui lance un coup d’œil rapide. J’ignore ce qu’elle sait et il est clair que Madison ne lui a pas parlé de nous deux. Elle ne peut donc que conjecturer.

- Ça te poserait problème si c’était le cas ?
- Ne lui fais pas mal, c’est tout ce que je te demande.
- Julianne, est-ce que tu imagines ce que ça me fait de pouvoir toucher quelqu’un sans médication ?
- Non, je le reconnais.

Je lève ma main à hauteur de mes yeux et fais jouer mes doigts.

- C’est comme trouver le saint Graal. Je me sens à nouveau normal.
- Je sais que c’est difficile de faire confiance aux gens, déclare-t-elle en reculant. Je suis consciente que tu t’en sors tout seul depuis très longtemps.
- Je ne le suis plus désormais.

Madison est à mes côtés. J’ai accepté son aide. J’ai baissé ma garde et reconnu qu’elle me faisait le plus grand bien.

- Madison est une chic fille et...

Je l’interromps en prenant une profonde inspiration.

- Personne ne sera blessé à cause de moi, assuré-je. Je te le promets. Ça n’arrivera pas.

*Tout du moins, je l’espère...*

Avec Madison à mes côtés, je réapprends à vivre. Le mot semble exagéré, pourtant, c’est ainsi que je le perçois. Bien qu’elle prenne plaisir à m’affubler de postiches et de lunettes noires, je sais qu’elle est sincère à mon égard.

Avec l’enthousiasme qui la caractérise, les jours suivants, elle me fait découvrir les coins pittoresques du Loiret. Dès que mon travail est terminé, nous partons nous promener. Madison ne résiste jamais à l’envie de me taquiner. Elle prend également son pied à me travestir. Elle a même poussé le vice jusqu’à m’accoutrer de vêtements féminins. Si je n’étais pas



mannequin, mon orgueil en aurait sans doute pris un coup. Mais dans ce métier, il faut parfois porter des tenues qui ne nous correspondent pas.

Le soir, épuisés, nous rejoignons mon appartement et nous faisons l'amour. Sans elle, je n'aurais peut-être jamais su que cela me procurerait une pareille félicité. C'est incroyable de découvrir à 27 ans qu'il reste encore de si délicieux territoires à explorer.

Quand elle adresse un énième regard noir à une femme qui fait mine de s'approcher, je ne peux m'empêcher de pouffer de rire.

– Quoi ? grommelle-t-elle.

– Rien, je me disais juste que tu étais redoutable en matière de force de dissuasion.

– Je ne partage jamais. Sache-le.

Réprimant un sourire, je lui saisis le poignet. Une idée germe dans mon esprit.

– Tu ne veux pas être ma garde du corps ?

Elle me regarde comme si j'avais perdu la raison.

– Je travaille avec des animaux uniquement.

– Parfait, ne m'as-tu pas dit que j'avais un caractère de chien ?

– Tu n'as rien de commun avec eux. Et puis, je te signale que ce n'était pas un compliment !

– Si, je suis gentil, loyal et fidèle.

– J'ai un doute sur « gentil », maugrée-t-elle. Et de plus, la déontologie interdit à un garde du corps de nouer une relation amoureuse avec la personne dont il a la charge. Donc, toi et moi ne pouvons pas envisager cet arrangement.

– Waouh ! Tu parles tellement bien !

Elle me coule un regard en biais.

– C'est ça, prends-moi pour une andouille, en plus !

– Non, je te jure. Tu es surprenante.

– En général, ce n'est pas avec ce qualificatif que l'on me dépeint, mais je l'accepte volontiers.

\*\*\*

Les jours qui suivent sont un rêve éveillé.

Dès que je finis mes activités, je file la rejoindre. Si elle est occupée avec son job, je patiente dans la voiture comme un ado ou je vais squatter chez ma sœur. Cette dernière a noté un changement en moi, mais j'élude le sujet chaque fois qu'elle s'y intéresse. Elle sait que Madison et moi entretenons plus qu'une simple amitié, mais je me refuse à lui en révéler davantage.

Madison est mon miracle, mais je ne suis pas encore certain d'être guéri. Pour cela, il faudra que je teste. Mais je n'en ai pas envie pour le moment. Je savoure ce retour à la vie.

Comme en cette minute où je me trouve chez elle, dans le salon. Les mains dans les poches, plongé dans mes pensées, je regarde la pelouse par la baie vitrée.

La radio est allumée. La chanson *You Can Leave Your Hat On* de Joe Cocker retentit dans la pièce. Je me retourne. Madison chaloupe des hanches en rythme, et je reste scotché face à ce balancement hypnotique.

Lentement, elle s'approche de moi avec une moue amusée. Ses mains se lèvent à la hauteur de mes épaules. Elle continue de danser en mimant les paroles de la chanson.

Mais un faux mouvement orchestré par l'apparition diabolique et soudaine de Noisette perturbe ce moment des plus romantiques. En voulant éviter de marcher dessus, elle fait un pas en arrière plus ample que les autres, ce qui la déséquilibre. Par réflexe, elle s'agrippe à la personne la plus proche d'elle. Moi, en l'occurrence...

Nous voilà tous les deux en chute libre.

Mais les miracles existent. Si, si...

Au lieu de nous fracturer le crâne sur le carrelage, nous tombons sur le canapé. Je me retrouve vautré sur elle, le souffle court. Une position qui n'est pas sans me rappeler notre première rencontre.

Elle éclate de rire.

– À quoi penses-tu ? demande-t-elle en caressant mes épaules du bout des doigts.

La voir étendue sous moi, les cheveux épars autour de son visage, les pommettes rouges et les iris brillants, intensifie le désir que sa mise en scène a éveillé en moi. En cet instant précis, elle est à mes yeux la quintessence de la beauté.

– Je te laisse deviner.

Je remonte les mains le long de sa poitrine ronde, puis je prends hardiment ses seins au creux de ma paume. Sans la quitter du regard. En réponse à mon initiative, elle mordille sa lèvre inférieure et ce geste m'électrise. La puissance de mon envie pour elle ne se fait pas attendre et devient flagrante.

– Mmm, surtout, ne t'arrête pas, susurre-t-elle.

Cambrée, la tête renversée en arrière, avec sa chevelure qui cascade en liberté, elle est mon fantasme incarné. Plongeant la bouche au creux de son cou, je l'embrasse, picore sa peau d'une traînée de baisers. En sentant les battements affolés de son poulx, je devine que son excitation est à la mesure de la mienne et qu'elle ne peut plus attendre.

Alors, je me penche et oublie tout.

## CHAPITRE 19

Madison

Les chaudes journées du mois d'août succèdent à celles de juillet. Une sorte de routine s'installe dans ma vie. Trevor et moi passons la plupart de notre temps libre ensemble. Notre histoire se normalise. Un constat tout à fait perturbant quand on connaît le statut de mon petit ami.

*Petit ami ?*

En vérité, j'ignore avec quels mots dépeindre notre relation. Car tous les deux, nous sommes sur la même longueur d'onde. Nous confrontons nos points de vue, allons au cinéma, mangeons au restaurant, enchaînons de longues promenades et faisons l'amour. Pour un type qui ne pouvait pas effleurer autrui sans tomber dans les pommes, je le trouve super tactile avec moi.

Bref, tout est parfait.

Trop peut-être.

Je ne parviens pas à savourer cette idylle à sa juste valeur. Comme si je m'attendais à voir s'abattre sur moi une épée de Damoclès que j'aurais volontairement ignorée depuis le début.

L'euphorie et l'excitation des premiers jours s'atténuent. Je me questionne davantage. Au fil du temps, j'ai l'impression que quelque chose d'inédit s'est établi entre nous. Un sentiment plus nuancé que je trouve plus profond et plus riche.

Pendant la semaine, quand je suis chez moi et qu'il est occupé à son travail, même le ronronnement régulier de Salem ne parvient pas à combler le vide que j'éprouve à dormir sans lui. En fait, je deviens de plus en plus dépendante. Accro serait un terme approprié. Sans lui, je ne me sens plus moi.

*Cette histoire va me rendre dingue.*

D'autant que je m'efforce d'éviter Julianne autant que possible lorsqu'elle se trouve en compagnie de Trevor, car chaque fois que je la vois, j'ai l'impression qu'elle sait que je fais des choses inconvenantes de mon corps en ce moment. Elle ne pose pas de questions, mais pour moi, le secret devient de jour en jour plus lourd à porter.

En fait, je suis amoureuse.

Voilà, le mot est lâché. C'est désormais un fait. Je suis amoureuse de Trevor. Et il me semble que cet intérêt est réciproque. Cependant, la partie raisonnable de mon esprit ne se fait aucune illusion quant à une éventuelle relation sur le long terme. Elle me souffle que je ne suis qu'une nouveauté pour lui. Qu'en sera-t-il dans quelques mois, voire quelques semaines, quand il réalisera qu'il n'a plus besoin de moi ?

Trevor n'a jamais caché son ardent désir de pouvoir toucher d'autres personnes que moi. Je ne suis qu'un tremplin. Son intérêt ira-t-il décroissant s'il y parvient ?

Attention, ne vous méprenez pas, je souhaite de tout mon cœur qu'il puisse réussir. Cependant, je ne peux nier qu'une petite partie de moi craint cette étape. Je me suis lancée dans cette aventure avec l'idée que rien n'était acquis. Je ne pouvais pas deviner que je me prendrais au jeu. Que Trevor m'inspirerait des sentiments plus forts que ceux d'une *sex friend*.

Car quand Trevor aura vaincu sa phobie, il passera à autre chose, c'est évident. Je ne dispose pas d'atouts pour conserver son attention à long terme.

– J'ai envie d'essayer.

Sa voix me tire de mes réflexions. Assis sur un banc à la base de loisirs, nous profitons d'une pause sous le soleil.

– Je veux essayer, répète-t-il.

– Quoi ?

Intriguée, je suis son regard. Il fixe avec convoitise des personnes qui approchent.

– Est-ce que tu ne devrais pas attendre ? C'est si récent...

– J'en ai parlé à mon psy.

*Ah ! Merci de me mettre au courant.*

– Et ?

– Il m’a dit de patienter.

– Je suis d’accord.

– Pas moi ! rétorque-t-il. J’ai envie de voir ce que ça fait. Tu n’imagines pas ce que c’est que de vivre sans pouvoir évoluer comme tout le monde. Devoir sans cesse faire attention. Se gaver de médicaments pour encaisser ne serait-ce qu’un effleurement sans hurler de souffrance.

Non, c’est vrai, je l’ignore. Et je comprends son impatience. À sa place, je pense que je serais aussi pleine d’espérance.

– N’est-ce pas trop précipité ?

– Il n’y a qu’une façon de le savoir.

Sans attendre, il se lève et avance en direction d’une vieille femme. Le choix est judicieux. Elle fait moins peur qu’une ado aux hormones en effervescence.

Bien que désireuse de le suivre, je le laisse assumer sa décision sans intervenir. Je ne veux pas être un facteur d’échec dans cette équation très fragile.

La vieille dame le regarde venir à elle sans appréhension. Elle a une bonne bouille. D’un air qu’il souhaite décontracté, mais que je devine crispé, il se penche vers elle et engage la conversation. J’ignore ce qu’il lui dit, mais elle l’écoute avec attention, hoche la tête à deux reprises avant de lever la main.

Cette fois, c’est moi qui suis tendue à l’extrême.

Et ce que je craignais arrive.

Trevor recule de deux pas, se courbe. La vieille femme en fait autant, interdite par la crise involontaire qu’elle a déclenchée, avant de s’approcher pour l’aider. D’un signe de la main, je lui fais comprendre qu’elle doit rester à distance, ce qu’elle saisit fort bien.

Je me précipite à toute vitesse. Le garde du corps se matérialise près de nous et écarte tout danger potentiel.

Trevor ne peut plus respirer. Ni bouger.

Autoritaire, je remonte sa capuche sur lui pour dissimuler son visage à d'éventuels paparazzis.

– Je suis là, dis-je en le forçant à me regarder.

Je m'agenouille à sa hauteur et l'attire contre moi, de sorte qu'il a maintenant la tête sur ma poitrine. Je le serre dans mes bras, malgré le tremblement qui agite tout son corps, dont il ne parvient pas à reprendre le contrôle.

– Madison !

Il ferme les yeux et se love contre moi, mais je m'interdis de me laisser aller. Je dois veiller sur lui, le temps qu'il se ressaisisse.

– Tout va bien. Tu es en sécurité.

Du moins, autant que nous pouvons l'être.

Soudain, la situation bascule.

Ses tremblements s'accroissent. Cette fois, ce n'est pas seulement sa main, mais tout son corps qui est agité.

– Pourquoi ? murmure-t-il désorienté.

– Trevor...

– J'ai beau lutter de toutes mes forces contre ce qui m'arrive, ça ne fonctionne pas. Pourquoi est-ce que ça ne fonctionne pas ? Pourquoi avec toi, tout va bien ?

– Je ne sais pas, Trevor. Je ne sais pas...

J'ai retourné la question dans ma tête des dizaines de fois pour essayer de comprendre. En vain.

– Je suis fatigué.

– Ça t'a secoué. Rien de plus normal.

Je me dis que puisque sa réaction a une explication logique, il peut sans doute la contrôler. Et cesser de trembler. Mais cela lui est impossible pour le moment.

Soudain, il vacille, plaque ses mains à ses tempes.

– Qu'y a-t-il ?

– J’ai l’impression que la terre oscille et que tout s’effondre autour de moi.

Pourtant, tout est calme. Rien ne bouge.

– Non, je t’assure que tout est OK.

– Mon crâne va exploser.

Une peur panique m’envahit à l’idée qu’il me fasse un nouveau malaise.

– Ça me hante, avoue-t-il.

Je pense qu’il parle de ce qui lui est arrivé. Ses doigts s’agrippent à ma veste. Je subis stoïquement son étreinte.

– Dans ces cas-là, je suis un gamin couché dans le noir, seul et terrifié, à l’époque où on m’a enlevé à ma famille, poursuit-il.

– Je suis là.

– Et surtout, je vois son corps sans vie..., ajoute-t-il dans un murmure à peine audible.

Sa voix est hachée, douloureuse. Trevor est un homme qui cache sa propre souffrance afin de se fondre dans ce monde qui tolère difficilement tout ce qui sort de l’ordinaire. Depuis la mort de sa ravisseuse, il cherche un réconfort qu’il n’a pas encore trouvé. De mon côté, j’ai l’impression, pourtant totalement infondée, d’avoir failli. Ma conscience me souffle que j’aurais dû le retenir.

– Essaie de te détendre, murmuré-je. Je ne te lâcherai pas. Je te le promets. J’empêcherai quiconque de te faire du mal.

C’est encore frôler un précipice que d’assurer ça, mais c’est le seul moyen à ma disposition pour lui permettre de reprendre pied et d’éloigner de ses pensées les mauvais souvenirs.

Il ne peut pas se retenir de trembler. Il ne peut pas...

– Trevor, tout va bien. Tu es en sécurité. Quand tu auras retrouvé ton calme, nous irons acheter des glaces. C’est ce qu’il y a de mieux pour ce genre de situation. Le sucre est un remède à tout...

Ce que je raconte n’a aucun sens, mais parler est la seule arme à ma disposition pour ne pas perdre pied moi aussi. Parce que la sensation de perdre le contrôle est trop terrifiante.



Sans cesser de bavarder, je le maintiens fermement, et il n'a pas d'autre choix que de se blottir contre moi, de puiser en moi la force que je lui offre.

Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. J'ai l'impression d'être déchirée en deux. Une partie de moi ne désire que le câliner et l'autre le secouer comme un prunier pour son imprudence.

Peu importe ! Je le vois si perdu, si faible, que je n' imagine même pas une seconde m'écarter de lui. Il n'a plus aucune énergie, il a besoin de la mienne. Agenouillée sur le sol, je caresse ses cheveux en fredonnant à mi-voix. Faux, bien entendu, mais au moins, il est obligé de se focaliser sur mon timbre de crécelle plutôt que de ressasser ses sombres souvenirs.

Lorsqu'il cesse complètement de trembler, je m'arrête de chanter pour épargner les oreilles des autres promeneurs.

– Tout va bien. Nous sommes en sécurité.

Au bout de quelques minutes, le monde semble se remettre sur son axe. Progressivement, les convulsions s'amenuisent. Il est de nouveau maître de lui...

Il s'éloigne de moi, juste un peu, mais suffisamment pour rompre le contact. Comme je touche son visage, il me fixe avec une sorte de désespérance et se passe les doigts dans les cheveux.

– Désolé.

– Pas de quoi. Tu te sens mieux ?

– Je crois.

Il paraît gêné par ce qui vient de se produire.

Perdre le contrôle... Se tenir au bord du précipice et se sentir tomber dans le vide... Pour quiconque, ce n'est pas une sensation plaisante à vivre.

Autour de nous, les gens nous scrutent sans pour autant s'avancer. La vieille femme est partie.

– Madison, je suis désolé. Je...

– Qu'y a-t-il ?

Il reste silencieux alors que j'ai l'impression qu'il éprouve une envie folle de hurler. Mais il se retient. Parce qu'il a toujours érigé des barrières autour de lui. À mon avis, il ne connaît pas d'autre façon de se comporter.

– Je ne pensais pas que ça arriverait, avoue-t-il avec amertume.

– Tu veux m’en parler ?

– Te dire quoi ? répond-il avec humeur. Comment t’expliquer quelque chose que je comprends à peine moi-même ?

– Tout cela est effrayant, dis-je. Tu as vécu toute ta vie en guerrier, mais n’importe quelle cuirasse finit par s’ébrécher et devenir pesante.

– C’est vrai. Mais je m’en veux d’être si... si...

– Faible ?

– Oui. Désolé, dit-il.

Il parle plus durement que d’habitude. Peut-être est-ce consécutif à son malaise. Et à ce sentiment de honte qu’il tente de dissimuler. Il s’en rend sans doute compte, car il change de ton.

– Ça va, c’est fini, maintenant. Je gère.

– Tu n’as plus besoin de moi ?

– C’est idiot, j’ai cru que... Je crois que j’avais besoin d’être dans les bras de quelqu’un d’autre.

– Normal ! Tu es un être humain, Trevor.

– Bien sûr, murmure-t-il.

C’est la raison pour laquelle je crains qu’à terme, ça ne fonctionne pas entre nous. Il ne me laisse pas être proche de lui.

– Désolé, je ne peux pas faire autrement.

– Je comprends, dis-je d’une voix pleine de tristesse.

Nous n’en parlons plus, et il demeure une certaine réserve entre nous.

Je me dirige vers la cuisine d’où s’échappe un fumet agréable (quoique peut-être légèrement altéré par une note de brûlé). Trevor s’active devant les fourneaux. La vision de cet homme vêtu d’un élégant tablier noir ceint autour de ses hanches est si captivante que je suis noyée par une inévitable vague de désir. Nonchalamment occupé à élaborer je ne sais quoi, il lève les yeux en m’entendant entrer.

Sa beauté me chavire, comme si c'était trop, un excès auquel je ne m'habitue pas.

– Salut !

– Salut, toi.

Il me sourit.

Je m'avance pour l'embrasser à pleine bouche. Parfois, j'ai envie de crier haut et fort à la face du monde que nous sommes en couple. Mais pour ça, il faut posséder une confiance en soi et un courage qui me font défaut.

Je m'approche simplement et il m'enlace avec douceur. Ses yeux bleu océan me scrutent avec attention. Comme s'il allait enfin me parler.

– Qu'y a-t-il ? demandé-je.

– Rien...

– Tu étais sur le point de dire quelque chose.

– Plus tard, dit-il en glissant un bras autour de ma taille pour me presser sur son cœur.

Le sourire qu'il m'adresse est quelque peu crispé.

– Quelque chose te tracasse, insisté-je.

Il secoue la tête.

– Restons comme ça pendant quelques minutes, si tu veux bien.

– Pas de problème.

Je ne rêve pas. Son regard bleu océan trahit une certaine préoccupation. Est-ce à cause de son travail ? De sa dernière crise ?

On dirait qu'il a fourragé maintes fois dans sa chevelure, car des mèches rebelles en jaillissent. Malgré cela, il est craquant, comme toujours.

– J'ignorais que tu cuisinerais !

– J'ai beaucoup de talents cachés, très chère.

– N'étais-tu pas doué que pour les basiques ? demandé-je en scrutant le plat qu'il prépare.

– Tu te méfies ? Tu penses que je pourrais essayer de t'empoisonner ?

– J'avoue qu'à l'aspect, j'y songe sérieusement...

– Est-ce que tu tentes l’aventure quand même ?

– J’ai trop faim pour refuser !

Je remarque alors qu’il a dressé la table avec une nappe et des serviettes assorties. C’est magnifique, et son plat (une sorte de volaille aux légumes frits) est plutôt réussi en dépit de son apparence peu engageante.

Le dîner se déroule dans une agréable atmosphère et je frissonne chaque fois que Trevor pose les yeux sur moi. Il semble avoir décidé de ne plus aborder le sujet de sa crise. Je respecte, c’est son choix. Après le repas, on part se lover sur le grand canapé. Balthazar nous gratifie de son auguste présence. Trevor entrelace ses doigts aux miens.

– Je suis bien avec toi, avoue-t-il.

Une confidence qui me va droit au cœur.

– Moi aussi.

Je saisis son beau visage entre mes mains, éclate de rire, puis plonge dans le bleu de ses yeux, comme hypnotisée. Tout est parfait chez lui, jusqu’à cette mèche rebelle qui roule sur son front.

Nous nous embrassons avant que je reprenne ma place contre lui. Sur l’écran se déroule un film dans lequel l’héroïne a du mal à se séparer de son petit ami alors que celui-ci la fait souffrir. Une dépendance que je suis en train d’expérimenter.

– Le travail n’est pas un remède à l’absence, déclaré-je à voix haute.

Trevor me lance un coup d’œil, surpris de ma remarque.

– Désolée, c’est sorti tout seul.

Il esquisse un sourire.

– Je pense au contraire que cela permet de ne pas ressasser des choses qui n’ont plus de raison d’être.

– Du genre ?

– Une séparation, par exemple.

– Se réfugier dans le travail est un placebo. Il vaut mieux affronter la situation avec détermination, affirmé-je.

– Peut-être. Toi, je sais que tu pourrais te passer de moi si ça arrivait. Tu as un job que tu aimes, des collaborateurs qui te soutiennent.

Euh, on ne parle plus du film, là, hein ?

– Tu cherches à me faire passer un message ?

Il secoue la tête sans répondre et m’embrasse sur le front avant de reprendre le cours du film.

Je reste un moment à observer son profil, pétrie d’interrogations.

Je t’aime, Trevor.

Un moment inoubliable, magique, et douloureux que cette révélation.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 20

Trevor

– Oui, ce sera mieux pour tout le monde, dis-je d’un ton neutre.

Rob hoche la tête et pose la main sur mon épaule. Son regard laisse transparaître sa préoccupation. Il semble sincèrement inquiet.

– Tu as fait le bon choix. On se voit tout à l’heure.

« Le bon choix ».

Ces mots me donnent envie de rire.

Est-ce que partir est la bonne solution ? En l’état actuel des choses, ne serait-il pas mieux que je reste un peu ? Que je profite de la compagnie de Madison et de cette impression de normalité qu’elle m’offre ?

*Tôt ou tard, il te faudra rentrer.*

Non, je n’ai aucun désir de m’étendre sur ce point.

Sans un mot, je saisis ma veste, ajuste mes lunettes et sors par une porte dérobée du studio où je viens d’enchaîner plusieurs séances de photographie pour une célèbre marque de vêtements.

Cet après-midi, je pose pour un calendrier dont les ventes serviront à récolter des fonds pour des enfants malades. Tout ce qui les concerne me remue. Je parraine de nombreuses associations. Sans doute parce que, quelque part, je suis resté un enfant moi aussi. Le jour où tout a basculé.

Vingt ans après ce drame, je n’ai toujours pas réussi à tourner la page. Rien qu’en y pensant, je sens mon épiderme se couvrir d’une sueur glacée. Ce stress permanent et cette angoisse au quotidien, je ne veux pas en inonder Madison. Je dois être le seul à porter ce fardeau. Il est déjà assez difficile de ne pas céder au désespoir quand on voit sa vie filer entre ses doigts sans pouvoir exercer le moindre contrôle. Si je peux épargner cela à Madison, je le ferai sans hésiter.

Je consulte ma montre.

Madison doit être chez elle. Elle m'a dit qu'elle ne travaillait pas beaucoup en ce moment. C'est pour cette raison que je me trouve devant sa maison. Ce sera une surprise. Elle ne s'attend pas du tout à ma visite. Depuis ma dernière crise, j'ai volontairement pris mes distances avec elle. Nous ne sommes plus aussi proches. Ces barrières que j'érige sont une sécurité pour moi, mais également pour elle.

Inconsciemment, je dois préparer notre avenir à chacun.

Cette situation ne peut pas durer sur le long terme, et même si nous nous en doutons tous les deux, il est temps d'en discuter concrètement. Je dois lui parler.

Alors que je m'approche, il me semble percevoir par la fenêtre entrebâillée un éclat de voix. Elle provient de sa chambre. Je reconnais sans mal celle de Madison. On dirait qu'elle parle avec quelqu'un.

– José ! Tu es si beau ! s'exclame-t-elle. Montre-moi... Waouh !

Je me fige. Les mots prononcés s'inscrivent en lettres de feu dans mon esprit. Cette fois, je ne rêve pas ! Il y a un homme avec elle. Dans sa chambre !

Tremblant, je tends l'oreille pour en apprendre davantage.

– Tu es si beau. Attends, laisse-moi faire ! Tu veux que je te la tienne ? Ça te fait du bien si je la caresse comme ça ?

*Nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'elle est en train de faire ?*

Même si je me refuse à entrevoir l'horrible vérité, mon esprit se met à imaginer des situations plus explicites les unes que les autres.

– Rhoo ! Monsieur est exigeant ! glousse-t-elle.

N'y tenant plus, dévoré de jalousie, je tambourine sur la porte comme un forcené. Sauf que celle-ci s'ouvre alors en grand, pas fermée comme d'habitude. Ne prenant pas la peine de m'interroger sur ce détail, je bifurque vers la chambre que je rejoins en quelques enjambées.

Assise en tailleur sur le sol, Madison lève aussitôt sur moi un regard interloqué. Je ne suis pas en reste. Car il n'y a aucun homme présent dans la pièce. Pourtant, je n'ai rien inventé.

– Trevor ?

Gêné par mon irruption intempestive, j'avance d'un pas et découvre une étonnante scène. Face à elle se trouve un magnifique perroquet. Il a une aile tendue sur laquelle Madison passe un chiffon doux.

– Qu'est-ce que tu fais ? l'interpellé-je d'un ton accusateur tout à fait déplacé.

– Je nettoie le plumage de José.

– José ! José ! crie l'animal à tue-tête d'une voix criarde en se pavanant comme un beau. Je suis le beau José !

Je contemple l'ensemble d'un air totalement ahuri.

– C'est lui, José ? demandé-je en le désignant.

– Ben oui. Qui d'autre ?

– C'est un perroquet.

– Euh... oui. Pas une licorne.

Un rire nerveux me secoue. Je plaque une main sur mon visage pour dissimuler ma honte.

C'est donc à ce volatile que Madison s'adressait... pas à son amant. Et cette nouvelle me soulage à un point inimaginable.

– Tu peux m'expliquer ce qui t'arrive ?

Je réprime un sourire.

– Rien.

Il faut que je sorte pour reprendre mes esprits.

Alors que je quitte la pièce, laissant une Madison médusée, mon téléphone sonne. Rob. Encore !

– Oui ?

– Trevor Davies, attaque-t-il sans préambule, il paraît que tu as une aventure avec la pet-sitter. Est-ce vrai ?

– D'où tiens-tu ça ?

– J'ai mes sources. Je ne serais pas ton agent si je ne connaissais pas les moindres détails de ta vie. Donc, tu confirmes ?

– Je ne nie rien.



– C’est sérieux ? As-tu oublié ? Tu n’as pas le loisir de te lier avec une femme. Pas maintenant. Attends encore quelques années et choisis quelqu’un de ton standing. Si ça se sait, tu risques de perdre pas mal de contrats. Pense à ton image ! Pense à elle ! Imagines-tu ce que sera son existence si les médias viennent à l’apprendre ?

Je serre les poings pour ne pas exploser. Bien qu’intrusifs, ses propos ne sont pas dénués de sens. Exposée à la face du monde, la vie de Madison deviendrait vite un enfer. Je dois agir, et encore plus rapidement que je ne l’avais envisagé. Mais d’abord, je dois m’occuper de Rob.

– Cette fille n’est rien pour moi, rassure-toi, déclaré-je avec fermeté. Elle est si naïve que je peux lui faire croire tout ce que je veux. Mais je m’ennuie tellement ici qu’il me fallait un loisir. Elle est parfaite pour ce rôle.

– Vraiment ? J’aurais pensé que tu étais attaché à elle. Je ne t’ai jamais vu aussi peu assidu au travail depuis que je te connais.

Je m’esclaffe.

– Tu plaisantes ! Elle est si commune.

– Tu ne me mens pas ?

– Absolument pas.

– Bon, me voilà rassuré. Sois sur tes gardes. Un scandale est vite arrivé.

– Ne t’inquiète pas pour moi. À plus !

Je raccroche, le goût amer du mensonge en bouche. Jamais je n’ai si peu apprécié de berner Rob.

– Alors, je ne suis rien pour toi ? dit une voix blanche derrière moi.

Mon sang se glace dans mes veines. Je pivote pour affronter la silhouette qui m’est si familière. En un éclair, je comprends.

– Madison ?

– Je ne voulais pas t’épier, mais je crois que le hasard fait bien les choses en fin de compte. Je n’aurais jamais appris que j’étais un passe-temps.

Instantanément, je me poste à ses côtés.

– Ce n’est pas ce que tu imagines.

– Au contraire, tu as été très éloquent.

– Madison !

– Je pense que tu n’aurais pas dû venir, déclare-t-elle, le visage fermé.

*Elle me rejette.*

Cette idée me révolte profondément. Le fait qu’elle se soit trouvée là, qu’elle ait entendu mes propos, qu’elle les ait interprétés à tort me donne l’impression que je suis un connard de première. Ce qui n’est pas loin de la vérité si je songe à ce que j’avais prévu de lui dire aujourd’hui, mais je me contente d’écarter ces soubresauts de conscience de mon esprit.

– Qu’est-ce que ça veut dire ? demandé-je.

– Que tu ne devrais pas te trouver ici avec quelqu’un qui gâche visiblement ton avenir ! Je n’ai pas pour vocation d’être le bouche-trou d’un type qui s’ennuie.

– Ce n’est pas ce que tu crois, je t’assure.

– Donc, tu me dis que j’ai mal entendu.

– Non, mais...

Argh ! Comment lui expliquer sans entrer dans les détails ? Comment lui avouer qu’il y a une part de vérité dans le fait que je me sers d’elle ? Comment lui révéler que je suis désorienté et perdu à l’idée de partir loin d’elle alors que la fin de notre histoire approche à grands pas ?

– Tu sais quoi ? On devrait peut-être faire une pause.

– Je comprends, murmuré-je.

– Je vais aller préparer une tasse de chocolat, déclare-t-elle soudain. Ça me fera du bien.

Comme un automate, je la suis dans la cuisine et l’observe s’activer en silence. Elle ne me regarde pas. On dirait qu’une barrière invisible s’est dressée entre nous. Il y a dans cette scène quelque chose qui me met curieusement mal à l’aise. Tout à coup, j’en comprends l’origine. En fait, j’éprouve l’étrange impression de me trouver momentanément projeté dans une dimension parallèle, dans une vie qui n’est pas vraiment la mienne, mais qui aurait pu l’être si je n’avais pas été aussi célèbre.

– Tu es sûre que ça va ? lui demandé-je, inquiet. Tu es toute pâle.

– Je vais bien, affirme-t-elle avec une assurance qu'elle semble loin de posséder.

Loin d'elle, il me faudra sans doute un certain temps pour retrouver une illusion de sérénité, pour réapprendre à vivre normalement. Mais je suis décidé à y parvenir.

– Ne t'en fais pas pour moi, reprend-elle. Tu n'es pas obligé de rester. Je vais appeler des copains et puis je crois que j'irai me changer les idées au parc. Seule.

– Je pourrais rester un peu, suggéré-je.

– Ça ne servirait à rien, assure-t-elle.

– Je suis aussi ton ami, objecté-je.

– Tu ne l'es plus vraiment. Tu le sais bien.

– Mais tu me connais, insisté-je.

Elle secoue doucement la tête.

– Pas vraiment, répond-elle.

– Tu es l'une des rares personnes à être au courant de l'origine du mal qui me ronge.

Elle pose son mug sur le plan de travail d'un geste brusque.

– Ce n'est pas cela qui fera de nous un couple soudé.

– Madison, je crois que nous nous éloignons du sujet. Je ne suis pas...

– En vérité, je ne sais quasiment rien de toi, me coupe-t-elle d'une voix désabusée. Tu ne te livres pas. Et je voudrais apprendre à mieux te cerner...

– Comment ?

– En échangeant comme n'importe qui, répond-elle aussitôt. Nous pourrions nous poser mutuellement des questions.

– Nous ne sommes pas des gosses...

– Je ne vois pas ce que cela a de si absurde, s'emporte-t-elle. Des tas de couples font ça. Ils dînent ensemble et ils discutent de tout et de rien. De ce qu'ils aiment, de ce qu'ils détestent, de ce qu'ils rêvent de faire ou de devenir... Des sujets graves et plus légers. D'un avenir commun... Mais

d'après ce que je viens d'entendre, tu ne sembles pas disposé à une relation sur le long terme.

– Je suis un modèle international. Et pour parvenir à ce résultat, je dois travailler très dur. Je n'ai pas le temps de passer des heures entières à parler de tout et de rien.

Je me mords les lèvres, mais les mots ont déjà franchi ma bouche. Une fois de plus, je rallume les torches de la guerre. Être aussi direct alors que je viens de commettre une bévue monumentale ne jouera pas en ma faveur. Pour ma défense, je suis trop nerveux pour faire preuve de diplomatie.

– Je suis désolé, m'excusé-je cependant.

– J'en doute, réplique-t-elle en me lançant une œillade assassine.

– C'est pourtant le cas. Je ne voulais pas...

Je m'interromps, ne sachant de quelle manière poursuivre mes explications. Plus je tente d'y voir clair, plus ça se complique. Si seulement je pouvais effacer ce qui s'est passé !

– Me blesser ? Trop tard.

– Mais bon sang, Madison ! Quelle mouche te pique aujourd'hui ? m'emporté-je.

Je ne la suis plus, elle que je connais si empathique. Nerveux, je fourrage d'une main dans mes cheveux. Moi qui me faisais une joie de passer mon après-midi avec elle !

– Quelle mouche me pique ? couine-t-elle en passant dans les aigus. Sérieusement ? Je te surprends à déclarer que je suis un divertissement pour toi et tu trouves que je ne le prends pas bien ?

– Madison...

– Non, pas de Madison, comprends-moi. Merde, grandis un peu, Trevor ! Je ne suis pas une fille facile. Je ne suis pas là pour t'amuser et dire amen à tous tes *desiderata*. En fin de compte, tu as peut-être bien fait de cracher le morceau. Tu as exposé très clairement ton point de vue sur la question de notre couple.

– Et si tu me laissais en placer une ?

– Pas la peine. Je crois avoir compris. Vous êtes tous les mêmes ! Tu ne déroges pas à la règle. Monsieur Belle Gueule s'attend à ce que je lui tombe

dans les bras chaque fois qu'il claque des doigts, c'est ça ?

– Mais que vas-tu chercher ? Ne sois pas en colère contre moi, murmuré-je en avançant vers elle.

– Je ne le suis pas, répond-elle. Juste déçue. Il semble que je me sois trompée à ton sujet. Toi et moi, c'était couru d'avance. On ferait mieux de stopper là. Au revoir, Trevor. J'ai besoin de rester seule.

Cette mise à pied me statufie. Je me raidis, comme insulté.

– Quoi ?

– Tu m'as très bien comprise.

– Je suis désolé que tu considères que ce qui s'est passé entre nous était une erreur. Je ne m'attendais pas à entendre ces mots dans ta bouche.

– La vérité fait mal. Nous sommes quittes.

Elle secoue la tête.

– Figure-toi que je pensais que nous vivions quelque chose de spécial. Mais pour une raison qui m'échappe, tu ne tiens pas à aller jusqu'au bout. Je pense qu'il est plus sage d'en rester là.

Une fois de plus, j'accuse le coup.

Je dois disparaître. Tôt ou tard, je la ferai souffrir. Le moment est idéal. Tous les deux, nous passerons à autre chose. J'aurais tellement aimé que nous restions amis. Elle n'en a visiblement pas envie. Je ne la reconnais pas.

– Tu as raison : je ferais mieux de partir.

Elle me précède lorsque je me détourne et quitte la cuisine à grands pas pour me diriger vers la porte d'entrée. Déjà en place, elle pose la main sur la poignée et ouvre le battant en grand, m'invitant à sortir. Au dernier instant, je suis tenté de la secouer pour la rappeler à la raison, de lui demander de me laisser rester et même de l'envelopper dans mes bras pour l'embrasser. Pourtant, je n'en fais rien.

– Merci d'être passé, dit-elle encore.

– Il n'y a pas de quoi, répliqué-je un peu sèchement.

Sur ces mots, je franchis la porte, qui se referme derrière moi. Lorsque je me retrouve seul, un immense et inexplicable désespoir m'envahit soudain.

Jamais je ne me suis senti aussi désemparé depuis que j'ai atteint l'âge adulte. Si je ne me retenais pas, je pourrais presque faire demi-tour et implorer Madison de récupérer sa lucidité habituelle. Elle a agi avec une telle immaturité que j'en reste interdit.

Je jette un ultime coup d'œil à sa maison avant de monter dans ma voiture. J'ai la sensation que mon cœur est comprimé dans ma poitrine. Est-ce l'idée que tout est terminé entre nous qui me rend aussi fébrile ?

Je comprends alors à quel point je tiens à Madison. L'affection et la tendresse qu'elle m'inspire me déchirent. Je ne pensais pas que je serais la proie de tels sentiments. Me voilà pris au piège de mon propre plan.

Ébranlé, je m'affaisse sur mon volant, l'esprit en déroute. Cette rupture, je l'ai cherchée, quelque part. Pour tout arranger, il me suffisait de lui présenter mes excuses, mais je n'ai rien fait de tel. Je me suis contenté de me laisser porter par sa colère et de l'attiser.

*Va lui demander pardon ! m'enjoint ma conscience. Elle n'a pas mérité d'être traitée ainsi. Pas après ce qu'elle t'a apporté !*

Mais cela vaut-il le coup de sacrifier tout ce que je me suis efforcé de construire jusque-là ? Je ne sais plus. Je n'en suis pas sûr. Et d'une certaine façon, cette incertitude constitue en soi une réponse à ma question...

Je détourne les yeux. Je sais bien qu'elle m'aime. Je ne suis pas abruti à ce point. Ce qu'elle ressent n'est sans doute que passager, parce que nous avons une très forte attirance physique l'un envers l'autre. Parce qu'elle est également la première femme avec qui j'ai fait l'amour.

Et malgré ça, pendant une minute, une très brève minute, je me plais à croire que ce qu'elle éprouve pour moi est plus profond. Je souhaiterais que ce que nous avons partagé se grave en elle de manière indélébile. Oui, sur ce point précis, j'assume mon égoïsme. Je voudrais qu'elle me voie toujours comme ce qui lui est arrivé de mieux. Que son amour pour moi puisse durer.

En toute sincérité, j'adorerais avoir la force de surmonter les désillusions du quotidien. Que la passion qui nous lie ne s'efface pas quand la réalité reprendra ses droits.

Un ricanement amer me secoue.

Là aussi, je me leurre.

Elle ne me pardonnera pas. Et je suis le seul à blâmer pour ce qui est arrivé.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 21

Madison

La porte s'ouvre.

En un éclair, je me compose une nouvelle expression, à la fois sérieuse et neutre.

– Tu es venue pour Balthazar ?

Impassible, Trevor me fixe et je ne réponds pas, me faisant la réflexion que ses yeux sont superbes. Ourlés de cils longs et drus, ils semblent être le seul passage vers son âme. Dommage qu'ils soient si froids en cette minute. Vêtu d'un tee-shirt blanc et d'un jean, il est pieds nus.

– Non, c'est toi que je viens voir, répliqué-je.

– Vraiment ?

Je vous explique. Après le départ de Trevor, et une fois ma colère tombée, je m'en suis voulu de ne pas lui avoir permis de se justifier. C'est un trait de mon caractère qu'il faut que je corrige absolument.

Ce qui m'a amenée à me questionner.

Bien que je le connaisse depuis quelque temps maintenant, je crois que je ne lui ai jamais objectivement fait confiance. Sans doute à cause de mes échecs sentimentaux précédents. Et cette découverte me fait réaliser à quel point Trevor est important à mes yeux. Parce que j'ai eu trop peur de le perdre. J'ai besoin que notre histoire se concrétise sur la durée.

Dans le passé, j'ai eu des petits amis, toutefois je n'ai pas rencontré d'amour authentique. De celui qui vous fait tourner la tête, battre le cœur à toute vitesse comme dans un grand huit et gâcher le sommeil. Quoique présenté de cette façon, je ne sais pas si ça donne envie... Enfin, soit ! À cause de ça, je me suis interdit tout attachement et engagement. Car je connais le mal qu'une rupture peut infliger à une femme amoureuse.



Mais Trevor est différent des autres. Il est honnête, il a une facette douce et tendre qu'il ne montre pas, mais qui me fait complètement craquer. C'est un homme prévenant. Respectable. Que la notoriété n'a pas encore entaché.

Idéal.

Parfait pour moi.

Frappée par mes conclusions, bourrée de remords quant à ma conduite, je me suis décidée à venir le voir pour mettre tout ça à plat.

Parce que je suis une fille bien et honnête avant tout. Et que j'en pince sérieusement pour lui, aussi.

– Je suis porteuse d'une demande d'excuses, d'une tentative de chantage affectif, et d'une proposition de paix, déclaré-je. C'est un peu stupide, mais j'assume.

– Si tu es venue pour m'amadouer, alors effectivement, tu es stupide, répond-il sans sourire.

Waouh ! Il n'a pas tendance à exagérer un chouia. D'accord, mon comportement n'a pas été très cordial, mais de là à utiliser des mots pareils, je trouve qu'il y va fort. Au bord des larmes, je me mords la lèvre. Si le drapeau blanc ne fonctionne pas, j'ai d'autres cartes dans ma manche. Je peux me la jouer *Chat Potté* avec le regard qui tue !

– Oh, Trevor ! Ne sois pas méchant avec ta petite Française préférée.

Mon humour a toujours réussi à le déridier. Sous mon air assuré, en fait, je n'en mène pas large. Du tout. Je sais que j'ai merdé. Un tremblement nerveux me parcourt.

– Je suis venue te dire que tu avais raison, et que je suis la plus grande tête de mule que la Terre ait jamais portée.

– Je n'ai jamais affirmé que tu étais une tête de mule.

– Oui, je te l'accorde.

– Mais je suis à blâmer aussi. Je crois que nous avons été tous les deux un peu immatures sur ce coup-là.

– Drapeau blanc ? suggéré-je.

Esquissant une moue des lèvres, je darde sur lui un autre regard de chien battu.

– Tu ne vas tout de même pas me faire poireauter sur le palier ?

– J'avoue que j'y ai songé.

– Laisse-moi entrer, que je puisse me jeter à tes pieds et implorer ton pardon.

– Tu vas le faire ?

– En théorie, oui. En pratique, je ne suis pas certaine de posséder autant de grandeur d'âme.

En prononçant ces paroles, je lui décoche mon plus joli sourire. Vaincu par mon aplomb (ou épuisé par ma ténacité), Trevor recule pour me permettre de passer.

– Entre.

En un clin d'œil, je me rue à l'intérieur de l'appartement. Moins de dix secondes plus tard, je suis penchée sur le canapé en train de grattouiller la bedaine offerte de Balthazar qui n'a cure des problèmes humains. Trevor nous contemple avec un air fermé. Et aussi avec un regard de propriétaire déçu par le manque de solidarité de son animal de compagnie.

Les mains glissées dans les poches de son jean, il ne dit rien. Je me retiens de caresser son visage, dans l'espoir d'effacer la colère froide qui déforme ses traits.

Je masque un soupir et me redresse pour poursuivre notre duel.

– Que veux-tu, Madison ?

– La paix.

À présent que je suis plus près, je note une lueur de doute au fond de ses yeux bleus.

– Ce serait dommage de gâcher une si belle complicité pour des futilités. J'étais sur les nerfs, j'ai démarré au quart de tour.

– Et qu'est-ce qui t'a convaincue que je ne mentais pas ?

– Toi. Tu es honnête, je le sais. Mais je suis faillible. J'ai douté.

Je baisse la tête et poursuis :

– Je suis désolée.

– Et moi, déçu.

– L’un ne va pas sans l’autre, je suppose.

– Tu as raison, lâche-t-il d’une voix tendue, contrôlée.

Je crois qu’il est vraiment en pétard.

– En général, je n’ai pas d’état d’âme à condamner quelqu’un. Là, je me sens seulement pathétique... Je suis désolée si je t’ai blessé. Sincèrement désolée. J’avais tellement peur de réaliser que tu te servais de moi que je n’ai plus gardé toute ma tête.

Et d’ajouter au bout d’un silence :

– Tu ne méritais pas que je te traite de cette manière.

Il plisse les yeux.

– Content de te l’entendre dire.

OK, je pensais que ça suffirait à le dérider, mais il semble que je vais devoir y mettre un peu plus de bonne volonté.

– En toute franchise, je te dois également des excuses. Je me suis mal conduit et tu avais le droit de te sentir offensée. Je me doute que mes paroles ont pu te blesser. Alors, pour ce que ça vaut, désolé...

Portée par un élan irrésistible de positivité, je lève la tête et le fixe.

– Alors, quel est le verdict, votre Honneur ? plaisanté-je.

Il s’approche et, d’un geste possessif, m’étreint. De soulagement, je me niche au creux de ses bras, l’esprit vide de toute pensée hormis celle d’être à ma place. Son parfum envahit mes narines.

– Suis-je pardonnée ?

Levant les yeux vers lui, je le vois entrouvrir ses lèvres et sourire.

– Tu me fais marcher depuis tout à l’heure ?

– C’est tellement bon de te découvrir si contrite.

– Oh ! le fourbe !

Je lui décoche un coup de poing dans le ventre (léger, hein, je n’ai pas envie de le voir cracher un poumon !) pour lui manifester mon mécontentement. Alors que je souris comme une bécasse. Cherchez l’erreur !

– Je suis heureux que tu sois ici, avoue-t-il.

– Et moi d’être venue.

Ses paumes chaudes enveloppent mon visage.

– Madison ? murmure-t-il comme s’il souhaitait obtenir mon consentement.

– Oui ? chuchoté-je en m’avançant.

Il va m’embrasser, c’est sûr. Son expression est éloquente. On dirait qu’il souffre de ne pas pouvoir le faire. Mes lèvres s’incurvent et se tendent en un baiser...

*Viens à moi, mon prince charmant ! Roule-moi une pelle qui me laissera sans souffle !*

– Tu m’écrases les pieds.

Dans un fracas de verre brisé, je renoue avec la réalité. Ce ne sont pas les mots que j’attendais. Pour le romantisme, on repassera. Confuse, je baisse la tête et constate la véracité de ses dires.

– Oups ! m’exclamé-je en m’éloignant.

Plutôt que de me laisser reculer, Trevor me tire à lui, prend mon visage en coupe et pose ses lèvres sur les miennes.

*Enfin !*

Dans mon cerveau, des « alléluia » retentissent en fanfare tandis qu’une cohorte d’anges s’envolent. *Ne cherchez pas à comprendre. Parfois, je m’interroge aussi sur ma santé mentale...*

Veillant à ne pas lui écraser les orteils à nouveau, je me hisse sur la pointe des pieds, remontant mes mains sur ses épaules, et noue les bras autour de son cou. Notre baiser s’approfondit. Il est teinté d’abandon, de volupté et de promesses. Après tout, nous sommes seuls, en sécurité chez lui, à l’abri des regards indiscrets. Ici, Trevor peut se laisser aller. Se départir de sa vigilance habituelle. Et je compte bien en profiter !

– Tu m’as manqué.

– Toi aussi.

La langue de Trevor s’entremêle à la mienne avec une avidité et une habileté démoniaque. Conquise, je plaque mon corps contre le sien. Je n’ai conscience que de la douceur de sa bouche, du parfum un peu mentholé de

son palais et des quelques mèches qui viennent chatouiller mes paupières dans la passion de ce baiser. La pièce se réduit à la chaleur sensuelle de nos corps l'un contre l'autre.

Lorsque nos lèvres se séparent, il baisse les yeux sur moi avec un sourire conquérant. Je me consume.

– Suis-moi, murmure-t-il en me tendant la main.

Telle une automate, je lui obéis.

Nous gagnons sa chambre le sourire aux lèvres.

Tandis que Trevor m'attire contre lui, je prends conscience de l'accélération de mon pouls. Mon cœur, je le sens fort et palpitant dans ma poitrine à la mesure de mon excitation.

Mes seins n'ont jamais été aussi sensibles que quand il les touche et je me damnerais sans hésiter pour ses caresses.

Sous ses doigts, ils deviennent lourds et douloureux sous l'effet d'un désir que je ne maîtrise plus. Incapable de me retenir, je lui saisis une main pour la poser, d'autorité, sur l'un de mes seins. Un cri étranglé jaillit de ma gorge à ce contact et fait écho au gémissement qui franchit les lèvres, toujours sur les miennes, de Trevor.

Lorsqu'il m'enlève mon tee-shirt, je me fige au passage de ses paumes pareilles à du velours. Je croise son regard ardent. Je suis frappée par la flamme qui illumine ses yeux. Sous son charme, je l'autorise à poursuivre mon effeuillage. Il ne me laisse que mon soutien-gorge et ma petite culotte.

Ses iris, bleus et intenses, capturent les miens.

– S'il te plaît, n'arrête pas.

– Toi non plus.

Sans le quitter du regard, je faufile mes doigts sous son tee-shirt pour caresser avec délectation son ventre plat, et remonte jusqu'à son torse musclé. Incapable de refréner le besoin de le toucher, je lui fais passer son tee-shirt par-dessus la tête. Je lui souris et pose la main avec insistance sur la braguette dont la bosse attise mon désir, avant de m'attaquer à la ceinture de son jean. Mes doigts sont fébriles et il doit m'aider à me dévêtir.

*Nom d'un chien ! Quel canon ! Pas possible qu'une telle perfection existe.*

Presque nus, nous nous embrassons de nouveau ardemment.

La main de Trevor s'aventure dans mon dos afin de dégraffer mon soutien-gorge. Je m'en débarrasse en poussant un soupir d'aise. Trevor recule et couve ma silhouette d'un regard admiratif. Désormais, il n'y a plus de tissu entre nous.

– Madison, tu es la plus belle femme que j'aie jamais vue, murmure-t-il d'une voix vibrante.

– Et toi, tu es waouh !

Il sourit. Je ne suis pas sûre que ce soit le meilleur compliment que je puisse faire, mais c'est le seul que je suis capable de formuler. Sans conteste, Trevor est d'une beauté renversante.

*Il est parfait.*

J'appose une main légère sur son torse et, sous la pression de ma paume, je sens les battements de son cœur vifs et rapides à la mesure du mien. Je ne suis pas la seule à être ébranlée par notre étreinte.

– J'ai tant pensé au moment où nous referions l'amour. Tant imaginé, avoue-t-il.

– Moi aussi.

En réponse, il ne se contente plus de m'embrasser avec ardeur. Ses lèvres glissent dans mon cou avec une lenteur frustrante, puis descendent sur mes seins dont il mordille les pointes. Je me cambre, m'arc-boute, les lui présentant davantage par la même occasion. La volupté grandit en moi à une cadence régulière.

Je tremble d'impatience comme une feuille quand il retire ma culotte, de nouveau avec cette lenteur délicieusement provocante et sensuelle. Nue, je m'allonge sur le lit, offerte. Il me rejoint aussitôt. Puis il se positionne entre mes jambes.

Agenouillé devant moi, je le regarde passer un préservatif sur son membre tendu. C'est un spectacle scandaleusement décadent que cet homme à la beauté presque surnaturelle qui se prépare à me donner du plaisir.

Je mordille ma lèvre inférieure en sentant son sexe gainé de latex effleurer délicatement et voluptueusement ma féminité brûlante. Il me pénètre progressivement, centimètre par centimètre. Ondulant des hanches, je cède vite au maelstrom de sensations qui déferlent en moi. Encore quelques coups de reins et j'atteindrai les cimes de l'orgasme.

J'ai de la chance. Trevor n'est pas de ces types caricaturaux que l'on voit dans les romans et qui couvrent leur partenaire de paroles mièvres du genre qui indique à quel moment cette dernière peut jouir. Je crois que le jour où un homme me dira ça, je lui ferai un nœud avec sa... enfin, bon, je m'égare.

Je dois me concentrer sur mon Apollon qui est en train de me faire décoller.

– Embrasse-moi ! exigé-je.

Notre baiser se prolonge, devient plus profond, plus sensuel, plus étourdissant. Je veux sentir le goût de son cri quand l'orgasme le saisira. Je l'embrasse plus fougueusement lorsque son bassin se met en mouvement, nous plongeant dans une danse ancestrale érotique. Nous bougeons à l'unisson. Mon corps vient à la rencontre du sien de plus en plus frénétiquement. Dès que le premier spasme de jouissance me fait vibrer, mes hanches se soulèvent, formant un arc au-dessus du lit, et tout mon être tremble.

Je me cambre sans retenue quand la félicité déferle en moi, plantant mes ongles dans son dos. Mes cris d'extase fusent, et chaque cellule de mon corps explose. Peu à peu, le mouvement se ralentit et je retombe sur le matelas, glissant mollement à côté de lui.

Je suis une loque. Mais une loque heureuse. Oui, tout est dans la nuance.

Mon être entier est dans un état de plénitude que j'ai rarement atteint. Je suis comblée.

J'ouvre les yeux.

Trevor est à côté de moi. Si je veux être précise, je suis avachie sur lui dans une pose peu gracieuse. Genre étoile de mer. J'ai dû m'assoupir. Quand il soulève les paupières à son tour, je demeure un moment captive de ce regard bleu, assombri par la passion, et m'empare de ses lèvres pour un baiser enflammé.

– Reprenons notre histoire, propose-t-il.

– Pour mieux nous réconcilier la prochaine fois ?

– J’aime être avec toi...

Il se penche vers moi, me fait rouler sous lui et m’embrasse. De drôles de tiraillements naissent dans mon ventre.

*Mode orgasmique enclenché.*

– Il est interdit d’utiliser le sexe comme moyen de persuasion.

Avec un sourire en coin, il répond par un nouveau baiser, plus soutenu et ardent que le précédent. Mes mains le repoussent sans conviction.

– Alors ? dit-il.

– Non...

– Non ?

Sa bouche se rive dans mon cou, parsemant mon épiderme sensible d’une traînée de baisers brûlants. Sa main libre se glisse sous le drap au cœur de ma féminité. Je lâche un gémissement aigu. Comment résister à pareil traitement ?

– Tes méthodes sont déloyales, couiné-je, et rien ne dit que ça fonctionnera.

– Je ferai en sorte que ça marche, je te le promets.

– Ce n’est pas parce que tu l’assures que...

– Si ! me coupe-t-il péremptoire.

Mmm ! J’aime quand il agit en homme des cavernes. Ce côté autoritaire m’émoustille. Seulement, moi aussi, je dispose d’armes capables de l’ébranler.

Je me love contre lui avec délices, comblant l’espace entre nos corps, et il pousse un grognement quand j’effleure son sexe durci sous le drap.

– Est-ce que c’est ta main qui me frôle ?

– Non, répliqué-je innocemment.

Il se tétanise aussitôt. L’expérience Noisette doit lui revenir en mémoire, car son teint pâlit. Un sourire mutin relève mes lèvres.

– Ne me dis pas que...

C’est plus fort que moi, je ne peux pas m’empêcher d’éclater de rire.



– Rassure-toi, Noisette est dans sa cage à la maison. Ce n'est donc pas lui que tu as senti...

– Espèce de folle ! s'exclame-t-il en souriant. Je ne t'imaginais pas aussi machiavélique.

Mon rire est étouffé par un baiser vorace. Lorsqu'il roule sur moi, m'écrasant de sa puissante virilité, ses yeux océan étincellent de mille promesses.

– Et tu n'as encore rien vu !

Mais je ne demande que ça.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 22

Trevor

Balthazar se lève, s'étire et me gratifie d'une bouffée d'haleine matinale. Rien de tel au réveil qu'une odeur de croquettes fermentées pour te ramener à la réalité.

– Pousse-toi, tu prends toute la place !

Un miaulement indigné s'élève, version féline du « *J'ai autant le droit que toi de paresser sur ce lit !* ».

Néanmoins, il se décale afin que je puisse me redresser. De la main, je fourrage dans ma chevelure en désordre. À côté de moi, l'espace est vide. Ça me fait drôle que Madison ne soit pas présente.

J'effleure la zone où elle se couche d'ordinaire. Mes doigts s'y crispent.

J'avais l'opportunité de mettre fin à notre relation et je n'ai pas réussi à m'y tenir. Avoir surmonté ma phobie du contact physique avec Madison n'a pas causé le déclic espéré en ce qui concerne les autres femmes.

Dans l'immédiat, elle est l'unique représentante de son sexe que je sois capable de toucher. Non que cela me rebute. Au contraire. Je trouve que je prends un peu trop de plaisir en sa compagnie. Elle est drôle, gentille et empathique. Des qualités rares.

*Tu la feras souffrir comme tu le fais avec toutes celles qui tiennent à toi.*

– Madison est forte, déclaré-je à voix haute.

*Et tendre.*

*Elle va souffrir.*

*Pourquoi ma conscience se manifeste-t-elle aussi souvent lorsqu'il s'agit de Madison ?*

J'enserme mon crâne entre mes paumes pour maîtriser le flot de mes pensées.

Je tiens à elle bien plus que je le devrais. La quitter me fait mal. Mais rester n'est pas envisageable pour le moment. Donc la rupture est inévitable si elle ne supporte pas les relations à distance. Mon métier est impitoyable avec les couples. J'en ai vu les ravages. Il faut une confiance inébranlable l'un envers l'autre pour surmonter les écueils que réserve une idylle avec une vedette.

Et pourtant, malgré tout ce qui se profile, je ne parviens pas à m'y résoudre.

Mon regard se reporte sur Balthazar. Celui-ci, la tête penchée en arrière, se contorsionne sur le lit, pattes en l'air.

– Aucune classe ! grommelé-je. Comment peux-tu être l'animal de compagnie de quelqu'un comme moi ?

Il me lance un coup d'œil blasé avant de se détourner.

Je m'empare de l'oreiller voisin et y plonge mon visage pour humer sa fragrance.

*Madison...*

Pour une fois, je me prends à imaginer ce que les gens appellent « une relation durable ». Continuer à faire avec la personne que j'aime des choses banales et pourtant précieuses : aller au cinéma, au restaurant, ou passer des soirées paisibles devant une comédie sentimentale, se réveiller dans les bras l'un de l'autre après avoir fait l'amour toute la nuit.

Ces choses que j'ai craintes et évitées jusqu'alors me semblent enfin à portée de main quand c'est Madison qui les initie.

*Et j'ai peur d'aimer ça.*

Pour autant, est-ce vraiment si insensé d'y aspirer ?

Le téléphone sonne, me reconnecte à la réalité et je tends la main pour m'en emparer.

– Mmm...

La voix de Rob s'élève.

– Trevor, fais tes valises, on rentre à la maison !

– Quoi ?

Les dernières brumes qui encombrant mon esprit se dissipent.

– Tu m’as bien entendu. On a terminé le boulot. Tu étais si bon qu’on n’a pas besoin de prises supplémentaires. On part demain par le vol de 17 h 05. Une voiture passera te chercher pour te conduire à Charles de Gaulle. Je t’attendrai à l’aéroport. Ne sois pas en retard.

– Ne peut-on pas patienter quelques semaines de plus ?

Rob pousse un soupir.

– Non, impossible.

– Quelques jours ?

– À moins que tu puisses payer l’indemnité de rupture de contrat qui s’élève à plusieurs millions de dollars, je te rappelle que tu t’es engagé à honorer le gala *Azur by night* de ton auguste présence. C’est un projet sur lequel on bosse depuis des mois. Tu en es l’un des présentateurs. Et ce gala, tu as insisté pour y participer. Il te permettra de faire évoluer ta carrière dans le sens que tu désires.

– Je sais.

– Alors, secoue-toi !

– ...

– Trevor ?

– Oui.

– Ce n’est pas à cause de cette fille que tu veux rester ?

Je tressaille.

– Non, bien sûr que non !

– Dans ce cas, l’affaire est close. Prépare tes valises. On quitte la France demain pour un bon bout de temps. Je t’envoie ton planning de la journée. Tu as une séance photo ce matin à 11 h et une interview avec le magazine *Showtime* à 14.

– OK.

Ma réponse est mécanique.

Un flot de paroles se déverse dans mon oreille, cependant je n’y prête guère attention. Mon esprit s’est envolé à des kilomètres de là.

– Rob, est-ce que... Rob ?

Je suppose qu'il a dû raccrocher parce que quand je sors de ma torpeur, le téléphone est muet. Portable en main, j'avance d'un pas, de deux, puis m'immobilise.

*Merde ! Je suis complètement paumé !*

Balthazar en profite pour venir se lover dans mes jambes. Ce doux contact me permet de retrouver un semblant de concentration. Étant donné mon planning du jour, je dois me nourrir avant de prendre la pose, sans quoi je risque de tomber dans les pommes. Et ce ne sont pas les barres protéinées et les boissons de Rob à base de poudre qui y changeront grand-chose.

– Est-ce que tout ça va te manquer aussi ? demandé-je à mon chat en le grattouillant sur la tête.

Aucune réaction de sa part.

– À moins que tu préfères que je te laisse ici et fasse appel aux services de Madison...

Comme s'il comprenait le sens de ma phrase, il m'accorde de nouveau son attention.

– Ouais, toi aussi, tu l'apprécies, hein...

Laissant tomber pour le moment, je me dirige vers la cuisine. Il m'y suit, en habitué des lieux, et s'installe sur la chaise où il lui arrive de se poser pour me regarder cuisiner. J'ai du mal à ne pas rire en voyant son museau renifler l'air.

– C'est une part de tian de légumes de la veille que je vais réchauffer au micro-ondes. Est-ce que ça te tente ?

Comme il ne bouge pas, j'en conclus que oui.

La pièce ne tarde pas à embaumer la tomate et l'origan. Sans lâcher des yeux l'assiette qui tourne dans le four, Balthazar entreprend sa toilette.

La sonnerie m'informe que le plat est prêt. Quand je lui en présente un bout, une mimique dégoûtée m'avertit qu'il n'est pas attiré par l'expérience culinaire. Il se détourne avec un air de suprême dédain et quitte la pièce d'une démarche qu'il veut chaloupée, mais qui ne ressemble à rien. Je ris.

Aussi, je me concentre sur la dégustation de mon repas. Une bouchée et je grimace. C'est fade, sans couleurs à l'instar de ma vie. J'y ajoute une

pincée de sel. Comme les paillettes qui teignent mon existence, elles sont là pour sublimer la réalité. Une fois que tout s'éteint, il ne reste rien.

Madison est l'une des rares personnes à m'avoir apporté de la couleur. De la joie et de l'espoir.

*Cesse de te questionner comme un ado, bon sang ! Va prendre une douche, te raser et ensuite tu y verras plus clair !*

Du moins, je l'espère.

Le jet d'eau chaude coulant sur moi, j' imagine comment j'évoluerai aux États-Unis. Je serai pris dans le feu des innombrables rendez-vous prévus par Rob. Il fait son boulot, je ne peux pas lui en vouloir. N'est-ce pas moi qui lui ai demandé de ne pas me laisser de temps libre ? Me lancer à corps perdu dans le travail était une forme de thérapie pour moi.

Je sors de la douche pleine de vapeur, enroule une serviette blanche autour de mes hanches et entreprends de me raser. Une fois présentable, je m'habille.

Je dois préparer ma valise.

Un crève-cœur que cette opération autrefois si anodine. J'ai l'âme lourde.

Comment vais-je annoncer mon départ à Madison ?

Je la connais, elle va encore imaginer des tas de trucs. Pour la rassurer, je pourrais lui révéler mes sentiments, mais il est trop tôt pour ça. Je suis bien avec elle, j'aime être en sa compagnie. Notre alchimie sexuelle est indéniable. Pourtant, je suis la proie de nombreuses hésitations.

L'éloignement me sera bénéfique. Je refuse de demeurer prisonnier pour toujours de mon passé et torturé par les visions de ce qui est arrivé. Isolé, je pourrai réfléchir avec le recul nécessaire. Et tenter quelque chose qui trotte dans ma tête depuis peu. Un projet qui pourrait changer ma vie. Un défi que je dois relever seul.

Celui de mon futur.

Je dois le gagner, je n'ai pas le choix.

Et alors, uniquement à cette condition, je pourrai revenir. Dans ce quartier, cette ville où j'ai fait cette rencontre primordiale.

*Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à m'y sentir chez moi.*

Le cœur lourd, je saisis ma valise et l'ouvre en grand sur le lit.

Assis sur le lit, lové dans un plaid bien chaud, Balthazar me regarde faire sans réagir. Il est blasé, habitué à nos incessants déplacements.

– Que manque-t-il ?

Dans la salle de bains, je soupire devant quelques produits pour la peau, pour les cheveux, du maquillage, et des huiles de massage dont elle m'a gratifié.

Je retourne dans ma chambre au moment où Balthazar termine sa gamelle de croquettes. Il se purlèche les babines, signe de son régal, et me suit en trotinant.

*J'espère que je reviendrai vite*, murmuré-je en englobant la pièce du regard.

Nostalgique, je choisis ma photo préférée de Madison et moi. Placé derrière elle, je l'enlace. Elle a les mains posées sur les miennes. Dans la verdure foisonnante de la base de loisirs, elle porte un jean clair et un top cintré qui mettent en valeur sa silhouette. Je me dis qu'un cliché, juste un, est de l'ordre de la nécessité.

Je l'emporte avec son cadre, entre les serviettes. Personne n'est autorisé à fouiller mes affaires.

Mais un faux mouvement entraîne la chute du verre que j'ai abandonné sur la commode. Il se brise sur le sol en mille morceaux. Un éclat a percuté mon pied. Une étoile rouge s'épanouit sur ma peau avant de lentement couler en une rigole. Comme une larme...

Je tente de respirer, mais je n'y parviens que par à-coups. Dans ma tête, des flashes défilent.

*Non, pas maintenant !*

J'ouvre la bouche en grand, tétanisé.

Je suis de nouveau projeté dans le passé.

Dans cet endroit lugubre qui me terrifie.

– *Tu comprends ce que je te dis, petit ?*

*Elle me secoue un peu trop fort et marmonne quelque chose. L'odeur d'alcool qui émane d'elle est écœurante.*

*– Je veux rentrer chez moi, pleurniché-je.*

*– Bientôt, mon petit, bientôt...*

*Ses doigts se mettent à fourrager sans douceur dans mes cheveux. Elle glisse la main sous mon menton et relève ma tête.*

*– Tu es un bon petit garçon.*

*– S'il vous plaît...*

*Elle ne m'écoute pas, perdue dans son monde. Pour elle, je ne suis qu'un substitut à sa folie. Ses yeux sont injectés de sang, ses cheveux sont en pagaille, et elle s'adresse à moi comme si j'étais sa chose.*

*– Tes yeux sont magnifiques. J'aimerais tellement les garder en souvenir de toi.*

*Effrayé, je me libère de son étreinte et me replie sur moi-même pour ne pas croiser le regard de cette aliénée. J'ai peur, je suis seul. Personne ne viendra me sauver, elle me l'a dit.*

*J'ignore depuis combien de temps je suis retenu prisonnier. Mes parents m'ont-ils abandonné pour de vrai ?*

*– Il va falloir que je voie comment te les enlever sans les abîmer, dit-elle encore. Ce serait dommage.*

*Non, je refuse qu'elle m'arrache les yeux. Je ne veux pas mourir ici. Je ne suis qu'un enfant !*

*– Viens, il est temps de prendre un bain...*

*Sa main s'empare de moi et me force à me lever. Je ne veux pas me baigner. Je ne veux pas... Attrapant son bras, j'essaye de la repousser, mais elle est bien trop forte pour moi. Non, je ne veux pas qu'elle me touche encore...*

*Je m'effondre à terre, la peau couverte de sueur.*

*Je tremble de tous mes membres. Mes dents s'entrechoquent tant que je crains de les briser. Comateux sur le sol, je laisse le temps filer. Peu à peu, mon corps se décontracte. Mes muscles tétanisés se détendent. Balthazar est*



couché près de moi. C'est son ronronnement qui me permet de ne pas sombrer.

Dès que mes membres me l'autorisent, je tire de ma poche une boîte. Elle contient une pilule. Avec difficulté, je la saisis et la place sous ma langue. Son action est rapide. Elle m'aide à conserver le contrôle de mon esprit.

La frontière qui mène à la folie est mince en ce qui me concerne. Il est temps que j'exorcise une bonne fois pour toutes ces démons de mon passé qui m'empêchent d'avancer.

Je reste couché en silence dans mon appartement pendant plus d'une heure. Une heure de torture, hésitant entre me saouler à mort avec un alcool fort, appeler mon psy pour oublier ce que je viens de vivre, ou vomir mes entrailles. Je lutte pour refouler cette réaction physique et émotionnelle. En vérité, ce que j'ai vraiment envie de faire, c'est de contacter Madison juste pour entendre sa voix. Ou mieux, la revoir.

Après ce qui s'est passé, j'éprouve une soif de légèreté. De me sentir à nouveau un homme et non plus cet enfant faible et désorienté qui me colle à la peau.

Je sors mon téléphone de ma poche arrière et promène mon doigt sur le clavier. Mes mains tremblent pendant que je tape un message.

*[Besoin de te voir. Peux aller chez toi ?]*

Je passe trois horribles minutes à fixer le plafond dans une folle attente. Quand un bip me signale l'arrivée d'une réponse, je soupire de soulagement.

*[OK, viens quand tu veux.]*

Le reste de la journée se déroule comme dans un brouillard. Je pose de façon mécanique, abruti par mes cachets, un sourire factice accroché aux lèvres.

Je ne me suis pas montré très loquace non plus, dans la voiture, avec mon équipe. Je me suis retranché dans ce silence qui me sert d'armure quand la pression est trop forte. Dans ma tête, je me rappelle les paroles de mes parents lorsque j'ai signé mon premier contrat à plusieurs millions de dollars.

*« Nous sommes tous très fiers de toi, de l'homme que tu es devenu malgré les... circonstances. »*

Des propos qui se voulaient motivants, mais qui ont contribué à me renfermer dans ma bulle. Mes parents sont des personnes formidables. Mais aucun n'était préparé à ce qui m'est arrivé. Pour ne pas inquiéter mon entourage, j'ai prétendu que tout allait bien. J'ai suivi les séances d'un psy, masqué ma peur panique des femmes et entrepris une brillante carrière de top model.

Mais tout ça, c'était de la poudre aux yeux. Je ne vais pas bien. Un type obligé de se shooter aux médicaments pour supporter le contact d'une femme n'a rien d'une personne épanouie.

Je vais mal.

J'ai voulu faire croire le contraire à tout le monde.

Et aujourd'hui, tout m'éclate en pleine figure...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 23

Madison

Douche froide sur cette visite que je croyais placée sous le signe du romantisme.

Quand Trevor a demandé à venir, je me suis imaginé que nous passerions un agréable moment ensemble. Il n'est arrivé qu'en fin de journée. Tout de suite, j'ai remarqué son expression fatiguée. Je l'ai câliné, puis il m'a balancé sa grande nouvelle.

Et maintenant, je suis hébétée, sous le choc de ce que je me suis refusée à voir.

– Tu rentres aux États-Unis, répété-je pour la seconde fois.

– Oui.

– Quand comptais-tu me l'annoncer ?

– Ce n'est pas ce que tu crois.

– Oh ! Mais je ne crois rien. Je constate.

– Madison.

Je me détourne, déçue.

– Quoi, Madison ?

– Essaye de comprendre. J'ai des obligations. Des contrats à honorer.

– Je peux l'entendre, mais tu ne penses pas que tu aurais pu m'en parler plus tôt ?

– Je l'ai appris ce matin.

– Ce n'est pas une excuse !

– Tu réagis de façon disproportionnée.

Je lui lance un regard scandalisé.

– Tu me mens, je découvre que tu repars aux États-Unis sans m'en informer et tu trouves que ma réaction n'est pas appropriée. Tu te moques de qui, Trevor ?

– D'accord, c'est ma faute. Je suis coupable. Je t'ai caché que je devais rentrer. Mais tu me jettes sans même me donner la possibilité de m'expliquer ou de me faire pardonner.

Il n'a pas tort.

Et si, pour une fois, je mettais ma foutue fierté dans ma poche ?

Ce n'est pas parce que je n'ai jamais eu de chance en amour que cette fois, je dois laisser la fatalité tout saboter. Trevor est celui qui me convient le mieux. Celui grâce à qui je me sens femme. Désirable...

Celui que j'aime.

– Je suis désolée, dis-je en blottissant la tête dans le creux de son cou. On devrait parler plus souvent.

– Je ne demande pas mieux, mais tu ne me permets jamais d'en placer une.

– Faux, je suis très à l'écoute !

Un sourire amusé teinte ses lèvres et j'ai juste le temps de prendre une inspiration avant qu'il referme les bras autour de moi dans une étreinte puissante et tendre à la fois. Quand il se penche pour m'embrasser, je fonds. Pas littéralement, sinon je ne vous parle pas du résultat ! Non, ce genre de sensation qui donne l'impression d'avoir les jambes en guimauve.

Ma dernière pensée sensée est de me dire que cette bouche devrait être érigée au rang de huitième merveille du monde. Quoi ? Ce n'est pas rationnel ? Tant pis ! De toute façon, je suis incapable de réfléchir dès que sa langue s'insinue entre mes lèvres. Elle m'explore, me caresse profondément, emporte jusqu'à mon souffle.

– Madison, murmure-t-il, dis-moi que tu n'es pas fâchée contre moi. Je veux te faire l'amour une dernière fois avant de partir.

– Ce n'est pas en couchant ensemble que nous résoudrons ce problème.

Je sais que j'ai raison. Même si le sexe avec lui est fantastique, je ne désire pas que notre histoire se résume à ça. Nous avons tant de choses à explorer. Et apprendre à se connaître prend du temps.

Et ça, j'en ai.  
Plus qu'il m'en faut.  
Mais pas lui.

\*\*\*

Après un marathon sexuel d'une nuit que je n'oublierai jamais, je me retrouve à l'aéroport. Dissimulés dans un recoin à l'abri des regards, nous nous embrassons pour la dernière fois. Je ne pensais pas éprouver un tel chagrin.

– Combien de temps pars-tu ? demandé-je pour la centième fois.

– Trois mois. Deux, si je parviens à tout boucler rapidement. Mais je ne suis sûr de rien. Je ne peux rien te promettre.

Je joue distraitement avec les cordons de son sweat.

– C'est long.

– Désolé. Je ne peux pas faire autrement. C'est mon job.

– Ça sert à quoi d'être une star si tu ne peux pas faire un caprice de temps en temps ? ronchonné-je.

– Il est temps que j'y aille.

– Je sais.

Pourtant, je m'accroche toujours à lui, comme si une petite voix me soufflait que si je le laisse partir, il ne reviendra pas...

– Et si tu as besoin d'être secouru ? lancé-je soudain.

– Je promets d'être raisonnable.

Silence. Je souris encore, mais mon regard est triste.

– Si jamais tu changes d'avis, murmuré-je, si jamais tu veux rentrer plus tôt et toucher terre...

– Madison, je dois vraiment y aller.

Il me semble percevoir une sorte d'impatience en lui. Est-ce une idée ?

– Suis-je la seule à souffrir ? interrogé-je.

– Ce n'est pas ce que je veux, rétorque-t-il. Mais si ça en arrive là, alors ne vaut-il mieux pas stopper maintenant ?

Je le fixe, désarçonnée.

– Quoi ? Attends, que dis-tu ?

– Tu es adorable, gentille et surprenante. J'ai de la chance de t'avoir rencontrée. Mais ce serait malhonnête de ma part de te demander de m'attendre. J'ignore combien de temps mon travail me prendra. Je suis habitué à vivre entre deux pays.

Est-ce que je rêve ou il est en train de me plaquer ?

Il va s'en aller, me laisser ici sans aucun remord ? Comme si les mois passés ensemble ne représentaient rien. Je ne comprends pas ce qui se passe. Je refuse de comprendre. De lui offrir le spectacle de ma douleur. Car je réalise en cette minute précise qu'il n'a jamais avoué m'aimer.

Tout m'apparaît sous un jour nouveau. Moi, je l'aime. C'est clair. Et aimer, c'est aussi savoir laisser partir l'autre, même quand on se prend une claque en pleine figure. Si s'éloigner est ce qu'il désire, je n'ai pas le droit de le retenir.

– Madison...

– Plus un mot, murmuré-je en posant un doigt sur les lèvres. Va-t'en !

Il inspire un grand coup, me décoche un long regard, avant de lancer d'une voix qui résonne dans mon âme comme un adieu :

– Au revoir, Madison.

Les larmes montent de nouveau à mes yeux tandis que mon cœur semble prêt à exploser de chagrin. Sa silhouette disparaît progressivement, entourée d'une horde de journalistes.

Je suis forte, mais pas tant que ça.

Je n'ai jamais aimé les séparations.

Celle-ci moins que les autres. Ça me colle une de ces déprimés que seuls le sucre et l'alcool peuvent anesthésier. Je sais, j'ai juré de ne plus boire, mais les serments ne sont-ils pas faits pour être rompus de temps en temps ?

Alors, oui, je peux vous en parler en connaissance de cause : le mélange vin et panaché est à éviter, surtout en enchaînant les trois Bridget Jones à la suite, et en agrémentant ça de glace à la menthe. Une fois cette orgie culinaire terminée, j'ai refait le monde une bonne partie de la nuit avec Salem (qui ne m'a jamais répondu) et Noisette qui m'a snobée. Si bien que le résultat ne s'est pas fait attendre. J'ai passé l'autre moitié de la nuit à vomir mes tripes dans la cuvette des w.-c.

Ce qui rend mon réveil très difficile.

Je suis avachie dans mon canapé comme une baleine échouée.

Sur le sol gisent une bouteille de vin, une de bière et... dix... non, onze paquets de bonbons ? Mon estomac effectue un nouveau salto. Sympa, l'orgie !

\*\*\*

Il me faut beaucoup de temps pour surmonter la réalité de son départ, mais il ne sert à rien de lui en vouloir. S'il souhaitait rester, il aurait pu trouver une excuse plausible. En étouffant ma peine, j'ai agi par amour pour lui et, de toute façon, qui sait ce que serait devenue notre histoire si je l'avais retenu ? Tôt ou tard, il m'aurait plaquée, car une partie de sa vie est là-bas et la mienne ici.

À la pensée que notre relation puisse être terminée, je plonge dans un tel désespoir que je préfère ne pas y songer. Par ailleurs, mon travail me permettra de reprendre le dessus une fois que j'aurai retrouvé ma concentration habituelle. Toutefois, sans la présence de Trevor, beaucoup de choses ont perdu de leur attrait.

Heureusement, dans cet océan de négativité, Donna continue à m'apporter son soutien. Un jour que je la remercie, elle déclare avec un large sourire :

- Ce sont les ordres de Trevor. Il m'a chargée de veiller sur toi.
- Vraiment ?
- Oui, il est même venu ici en personne pour cela.

Ainsi, il s'est inquiété. Devinant sans doute que je serais maussade après son départ, il a confié une mission à Donna. Bien que celle-ci s'en serait occupée sans qu'il lui demande, je suis touchée de sa sollicitude.

En réalité, j'ai failli fondre en larmes devant Donna en entendant ces paroles. Jamais je ne me suis sentie aussi seule.

Cela fait quatre jours qu'il est parti quand j'apprends par internet que Trevor va jouer le rôle principal d'un film romantique. Son premier film. Sa partenaire est une sublime actrice, réputée pour sortir avec ses collègues masculins.

Le coup est si inattendu, si brutal que j'en suis restée figée sur place, incapable d'articuler un son.

Comment est-il possible qu'il ne m'en ait pas touché un mot ? Je ne suis pas au courant des pratiques du showbiz, mais je ne peux concevoir que ce projet ne prenne que quelques jours à être conclu. Trevor devait forcément être informé. Il ne m'a tout simplement pas prévenue. Mes pires craintes se concrétisent : il est tombé amoureux d'une autre et ne désire plus me parler.

\*\*\*

Les jours suivants, je me traîne comme un automate, avec la sensation d'être seule au monde, abandonnée de tous, et surtout de Trevor.

Le samedi, soulagée de ne pas avoir à aller travailler et à jouer la comédie, je reste affalée sur mon canapé, lovée sous un plaid, dans un état de déni. Je refuse de croire en la duplicité de Trevor. Pourtant, tout tend en ma défaveur dans cette histoire.

Par chance, j'ai informé mes copains que je partais en week-end, si bien que je n'ai pas à feindre la bonne humeur, et que je peux me laisser aller.

Au moment où j'extirpe un cinquième mouchoir en papier de la boîte posée sur la table basse, il me semble entendre quelqu'un frapper à la porte.

– Madison ? Madison, tu es là ? Chérie, tu vas bien ?

Le cœur cognant dans ma poitrine, je bondis hors du canapé et sors en trombe du salon. En passant dans l'entrée, je capte mon reflet dans le miroir et pousse un cri de frayeur.



– Madison ?

J’inspire un grand coup et ouvre la porte.

Personne.

*C’est quoi cette embrouille ?*

– Madison ?

Non, je ne rêve pas. Il s’agit bien de la voix de Donna.

– Où tu es ?

– Enfin, où veux-tu que je sois à cette heure-ci ? Au bureau, voyons !

Je me gratte la tête, ne comprenant plus rien. Suis-je folle ? Non, je l’entends trop clairement pour que ce soit une hallucination. Pourtant, il n’y a personne à l’extérieur. Ai-je rêvé que l’on frappait ?

– Donna, je te parle, mais je ne te vois pas...

Je perçois un profond soupir.

– Misère ! Ce n’est pas possible. Madison, tu m’as appelée avec ton portable. C’est pour cela que tu m’entends, mais que je ne suis pas là.

*Mon portable ?*

Je baisse les yeux et remarque alors mon téléphone dans ma poche. Je l’en extirpe aussitôt pour réaliser que Donna a raison. La touche haut-parleur est enfoncée ce qui fait que j’ai l’impression de l’avoir près de moi. Dire que je ne me souviens même pas de l’avoir appelée...

*Mon Dieu, je frise la démente !*

Il est grand temps que je me reprenne.

Après un simple chocolat chaud faisant office de petit-déjeuner, je me prépare en vitesse, chignon lâche sur la tête, denim troué, paire de Converse et veste en jean. Une fois dans le bus, je pose mon sac sur le siège vide près de moi. Mon regard parcourt l’habitacle jusqu’à trouver mon reflet dans le panneau publicitaire devant moi. Mes pupilles sont dilatées. J’ai l’air d’une junkie en manque. Mon visage est brouillé, mes traits crispés. Je paraissais en rogne. Et perdue.

Je soupire.

Ce n'est pas l'image que je veux renvoyer aux autres. Je vais leur foutre la trouille avec une telle allure. Alors je plaque sur mes lèvres un sourire aimable. Contracté, certes, mais qui vaut mieux que cet air d'enterrement.

En fin de journée, je décide d'aller faire un tour à l'hypermarché pour acheter toutes les cochonneries alimentaires qui me font envie et dont je me prive d'ordinaire. Tant qu'à affronter un chagrin d'amour, autant le faire dans les règles de l'art. Au diable la pondération ! Ce soir, ce sera pizza surgelée outrageusement fromagée, et glace gorgée de sucre avec kilos à gogo. Parce qu'il n'y a pas de déception digne de ce nom sans une bonne bombance, n'est-ce pas ?

Je me dirige droit vers le rayon en question avec mon panier débordant de choses inutiles, opte pour un bac d'un litre de glace vanille des îles, puis bifurque vers celui des chocolats pour acheter de quoi me causer un crise de foie carabinée.

*C'est parfait.*

Une fois de retour chez moi, je dispose le tout sur la table et m'attelle à préparer cet étrange repas. Je verse du vin dans mon verre sans pour autant m'en emparer.

Outre-Atlantique, Trevor pense-t-il à moi ? Je n'ai pas eu de ses nouvelles, mais je suppose qu'il doit être occupé. Pour la centième fois de la journée, je consulte ma messagerie. Rien. Il ne m'a pas déjà oubliée, n'est-ce pas ?

Encore des questions qui ne trouveront pas de réponse ce soir. Je suis rongée par le doute et la douleur. Moi qui m'étais promis de ne plus avoir le cœur brisé par un homme. Je suis pitoyable.

D'un revers de la main, j'essuie mes larmes. Il est temps de mettre un terme à cet état.

J'étouffe un sanglot. En cet instant, je donnerais tout l'or du monde pour me trouver à son côté, pour le prendre dans mes bras et tout oublier. Il me manque comme jamais.

Tandis que le soleil décline lentement, j'ouvre la baie vitrée et tends le visage en direction du ciel. Les nuages dessinent dans les teintes sombres

des motifs étonnamment fascinants. Les yeux rêveurs, j'admire en silence ce spectacle dont je ne me lasse pas.

\*\*\*

Assise dans le bus, je ballotte au gré des rues qu'il sillonne. Durant le trajet, il emprunte les quartiers huppés de la ville où j'habite. Aux États-Unis, Trevor dispose-t-il de maisons aussi spacieuses ?

Je soupire.

Une autre journée vient de s'écouler. Une journée de plus où rien de spécial ne s'est passé. Une journée si routinière, si banale, que j'ai l'impression de l'avoir déjà vécue un millier de fois.

Je me souviens de la première fois où j'ai fait ce trajet, deux ans plus tôt. J'avais décidé que le bus grinçait de manière insupportable et que les sièges étaient les moins confortables que je connaisse. Malgré ça, j'avais trouvé le voyage rapide et agréable. Aujourd'hui, je ne prête plus du tout attention à cela. Les jours qui passent sont tous les mêmes, au détail près qu'ils sont de plus en plus moroses.

Lorsque le bus s'immobilise enfin à mon arrêt, les rayons de soleil m'indiquent que ma soirée en solitaire ne fait que commencer. Il est à peine 20 h. Je me dirige à pas lents vers mon chez moi. Les rues de mon quartier sont si vides qu'on pourrait y tourner un film postapocalyptique où toute trace d'homme aurait disparu. Je serais la seule survivante, livrée à moi-même dans le chaos et l'anarchie sans plus aucun vestige de civilisation. Cette idée me fait frémir et je ne peux m'empêcher d'accélérer mes pas.

*Il faut vraiment que j'arrête de regarder des trucs déprimants à la télévision, ça me donne des pensées macabres...*

Je me précipite jusqu'à la porte d'entrée pour me sentir en totale sécurité. Une fois à l'intérieur, je soupire de soulagement, accueillie par un Salem perplexe. Il faut avouer que je ne suis pas particulièrement à l'écoute de mes petits compagnons ces derniers jours.

Je m'abaisse à sa hauteur et le caresse. Il ronronne aussitôt.

*Enfin un peu de chaleur...*

Je retire prestement mes chaussures, les abandonne dans l'entrée et file dans le séjour saluer mes autres compagnons. Tous me font la fête. Au moins, je leur ai manqué un peu.

J'inspire à pleins poumons, m'imprégnant de l'odeur réconfortante qui flotte. Je pose doucement mon sac à dos près de ma table et étire les bras en étouffant un bâillement.

Je traverse la pièce, prends à gauche pour rejoindre la salle de bains. Une douche rapide me fait le plus grand bien et j'enfile un pyjama aux motifs de lapins hyper sexy. Ensuite, je gagne la cuisine où je me contente de quelques crudités. De retour dans le séjour, j'allume mon diffuseur électrique. Un doux parfum de géranium se répand dans l'atmosphère, réchauffant mon âme de cette senteur fleurie.

*Que c'est agréable !*

Je fixe les yeux au plafond et laisse mes pensées vagabonder. Je sais que ce n'est pas la chose à faire, mais c'est plus fort que moi. Il se moquerait sans doute de moi s'il était là. Et je lui rétorquerais que je ne suis pas du genre à mourir de chagrin pour un type comme lui !

Je souris.

Voilà, je me sens moi.

Enfin moi, lorsque je suis ici. Débarrassée de mon masque affable, celui que j'affiche en permanence. Bien que ma tristesse tende à s'atténuer, je reste dans l'attente. De quoi ? Je ne sais pas vraiment. Un message, un appel. Un signe de vie, en fait.

Assise en tailleur dans mon canapé, je rejette la tête en arrière sur le dossier. Lorsque je suis ici, je ne suis plus la fille parfaite aux mots réconfortants pour chacun, aux sourires solaires et à l'énergie débordante.

Je suis moi.

Celle qui rêve de retrouver son âme sœur.

– Ça craint, hein ? déclaré-je en m'adressant à Salem qui me fixe d'un air scrutateur.

Je lui caresse le menton.

– Je sais, je joue à l'andouille, mais je vais me reprendre. Promis.

Il y a un temps pour tout.

Rire et pleurer. Être ivre et redevenir sobre.

Rêver et affronter la réalité.

Je refuse d'être une loque parce que mon petit ami ne me donne pas signe de vie. Je suis jeune, pleine de fougue et d'aspirations. Trevor Davies ne me mettra pas à genoux.

Machinalement, j'effleure la pièce des yeux. Trevor et moi avons été si bien ensemble ! Mais hélas, mon bonheur a été de courte durée. Il s'est enfui et je me demande maintenant que faire pour ne pas pleurer jusqu'à en perdre la raison.

Mais ce que j'ai le plus de mal à admettre dans tout ça, c'est à quel point je ne peux plus me passer de lui, à quel point je ne peux pas m'empêcher de penser à lui, de rêver de lui, de le voir à chaque coin de rue et d'espérer son retour inopiné dans mon existence.

Une semaine sans nouvelles et je suis au bout de ma vie. Malgré moi, je suis devenue le cliché de la pauvre fille qui attend près de son téléphone que son petit ami la rappelle.

En le laissant partir, j'ai pris la bonne décision, je le sais, mais que c'est douloureux !

## CHAPITRE 24

Trevor

Je n'étais pas amoureux de Madison.

Des mots que je me suis efforcé de me répéter comme un mantra.

Je me sentais blessé, j'étais en colère. Pendant un temps, j'ai été dévasté, avant de me dire que cette séparation était arrivée à point nommé. En nous heurtant l'un à l'autre, nous avons peut-être évité une rupture plus douloureuse quelques semaines plus tard.

*Essaye au moins de t'en persuader avant de penser des trucs comme ça, me soufflait ma conscience.*

Je n'étais pas amoureux de Madison.

Elle avait été la providence que je cherchais, celle qui m'avait permis de renouer avec ma vie d'avant. Ou presque.

En vérité, ce qui me faisait peur, c'était de me rendre compte que je m'étais attaché à elle par reconnaissance. J'en étais même venu à penser que Rob nous avait rendu service à tous les deux en me forçant à plier bagage. Car si je n'étais pas capable de rester loin d'elle, cela signifierait qu'elle était plus qu'une simple amourette. Pour en avoir le cœur net, il n'y avait pas trente-six solutions.

Alors je suis parti.

Quand la vie te fait douter à ce point, il faut prendre du recul pour ne pas te retrouver avec un futur saccagé plus qu'il ne l'est déjà.

*Prendre du recul, mon œil ! Tu t'es sauvé ! Comme tu l'as toujours fait depuis ce jour-là.*

Je secoue la tête pour chasser cette voix qui me titille plus que de raison aujourd'hui.

Dès mon arrivée aux États-Unis, j'ai volontairement cessé toute correspondance avec elle, l'abandonnant avec l'idée que j'avais beaucoup

de travail. Que notre histoire était finie.

Mais tout cela n'était que mensonge.

Parce que ce qui m'a tenu si occupé durant ces trois derniers mois n'est pas mon travail. Mais une chose plus importante que tout. Une chose que je suis impatient de révéler à Madison.

Parce que cette occupation monopolisait toutes mes forces. J'ai dû me battre de toute mon âme contre cette histoire qui m'a laissé impuissant à toucher une femme. C'est un de ces traumatismes que l'on traîne comme un fardeau. Déjà, elle m'a rendu inapte à faire confiance. Incapable ensuite de croire qu'un jour, je serais libre d'aimer. Je me suis dit que tôt ou tard je ne suffirais plus à Madison.

C'est ça qui a déclenché ma remise en question.

*Assez ruminé*, m'intimé-je.

Il faut que j'aille acheter des fleurs pour Madison. Et je dois aussi appeler Julianne pour l'informer que je suis bien arrivé. Et, enfin, commencer à vouloir des choses que je peux désirer dorénavant.

L'écran de mon portable s'illumine. La photo qui apparaît est celle de Madison. Du bout des doigts, j'effleure les contours de son visage. Cette fille est celle qui m'est destinée. J'en suis sûr maintenant. Mais je me suis comporté comme un con en pensant que l'éloignement géographique serait un moyen de me confirmer que notre relation n'avait pas lieu d'être.

Aujourd'hui, je suis de retour après des semaines de silence.

Aujourd'hui, ce sera une bonne journée.

J'en ai l'intime conviction.

Une fois dehors, je sens quelque chose se déposer sur mon épaule avec un bruit pareil à un « splitch ». D'un léger mouvement de la tête, je regarde ce dont il s'agit.

Un rire nerveux me secoue.

– Un oiseau vient de me déféquer dessus. OK... Normal. Je ne vais pas laisser cet incident assombrir ma journée.

Non, aujourd'hui, c'est positivité à outrance.

Je nettoie la salissure, puis consulte le SMS que j'ai reçu plus tôt. Il m'indique avec précision l'endroit où se trouve Madison. Je m'y rends sans tarder. Impatient et inquiet à la fois.

Comme prévu, elle déambule sur la place du Martroi avec un de ses protégés canins. *In petto*, je remercie Donna pour ses renseignements qui se révèlent une fois de plus exacts.

Je l'observe avec attention et avidité. Elle a attaché ses cheveux, signe qu'elle travaille depuis un moment déjà et qu'elle a chaud. Elle ne semble pas maquillée, donc elle n'a pas l'intention de plaire à quelqu'un. Elle porte un jean, un vieux tee-shirt et des baskets.

Je toussote pour m'éclaircir la voix, m'efforçant de garder mon esprit centré sur le discours préparé à son intention, et non sur la courbe de ses lèvres ou sur l'arrondi de sa nuque...

Je me rappelle la première fois où j'ai embrassé Madison. La douceur, le goût, la chaleur de ce baiser. La révélation qu'il a déclenchée en moi.

Avec ce baiser, j'ai eu le sentiment que ma vie venait de basculer. J'ai tout fait pour me convaincre que Madison était la pet-sitter de ma sœur, une jeune femme... gentille, rien de plus.

Mais je ressens toujours son ardeur et son enthousiasme. Nos deux corps soudain en fusion. En cette minute, nous ne formions plus qu'un. Madison s'est offerte tout entière dans ce baiser. Généreuse à son image. Ne demandant rien en retour. Douce et forte, chaude et pleine de désir. Elle m'a tout donné.

À partir de ce moment-là, je me suis intéressé à elle parce qu'elle venait de m'ouvrir de nouveaux horizons. J'avoue l'avoir utilisée dans un premier temps. Mais sa gentillesse naturelle et sa générosité envers tout le monde m'ont conquis à mon insu.

Tout comme la façon dont elle s'est offerte à moi.

J'ai songé que je parviendrais sans peine à me défaire de cette femme. Mais je me suis leurré. Avec elle, j'ai trouvé une stabilité émotionnelle et physique. Je sens encore le contact de ses doigts dans mes cheveux, ses lèvres sur les miennes, m'embrassant avec tant de passion que j'en restais



chaviré. J'éprouvais alors l'envie furieuse et irraisonnée de la serrer dans mes bras et de la garder ainsi contre moi pour l'éternité.

Un éclat de rire me rappelle au présent.

Madison respire la joie de vivre. Elle lance un bâton au chien qui l'accompagne et celui-ci s'élance pour le happer en plein vol. Puis il se met à courir dans sa direction. Faisant volte-face, elle fait mine de partir, mais elle ne m'a pas vu arriver derrière elle.

Elle me percute de plein fouet. Sous le choc, elle bascule en arrière. Son équilibre n'est maintenu que par ses talons, mais je sens que ça ne va pas durer. Sans lâcher la laisse, elle tente de donner une impulsion en avant pour se rétablir.

Mon bras se glisse autour de sa taille, et la seconde suivante, son corps se retrouve pressé contre le mien.

Quand elle lève les yeux sur moi, une multitude d'émotions défilent dans son regard écarquillé.

– Trevor ? souffle-t-elle comme si j'étais un fantôme.

– En chair et en os.

Je lui souris, heureux de sentir son corps trembler dans mes bras.

– Je suis de retour, ajouté-je.

Reprenant ses esprits, elle se dégage rapidement de mon étreinte. Puis, elle recule de deux pas.

– Pas de garde du corps ?

– Non, comme tu le vois.

Elle arque un sourcil inquisiteur.

– Qu'est-ce qui t'amène ?

– D'abord, le travail...

– Quelle coïncidence ! Juste dans ma ville, comme par hasard ?

– Ma sœur habite ici. J'y ai aussi mon appartement.

Elle ouvre la bouche en grand, comme pour rétorquer quelque chose, mais se ravise.

– Je reconnais cependant que ta présence a été le facteur décisif, ajouté-je avec un brin de malice.

– Ce n'est pas parce que je suis la seule personne capable de te toucher ?

– Ça n'a rien à voir !

– Permets-moi d'avoir des doutes. Je ne veux pas que tu gâches ta vie à cause de ça. Et puis, tu n'as donné aucune nouvelle. Alors, comment suis-je censée le prendre ?

– J'avoue que sur ce point, j'ai merdé.

– Carrément.

– Mais j'avais une excellente raison.

Elle hausse les épaules.

– Les hommes ont toujours d'excellentes raisons pour justifier leur connerie.

– Attends de voir et tu comprendras.

Je me retourne, scrute les quelques passants qui se promènent non loin de nous et distingue la candidate idéale. Je file la rejoindre sous les yeux intrigués de Madison. Lorsque je serre la femme entre mes bras et pose pour un selfie, je vois son expression aller de la suspicion à l'inquiétude, puis finir par un ahurissement total.

Satisfait de mon tour, je reviens vers elle à pas lents.

– Tu es guéri ? s'exclame-t-elle, abasourdie.

Je hoche la tête.

– Tu vois, je ne suis pas de retour parce que tu es la seule femme que je puisse toucher. À présent, je suis capable de côtoyer les autres sans suffoquer. Si j'en suis là, c'est grâce à toi. Tes encouragements m'ont poussé à suivre une thérapie de choc. Et voilà le résultat.

– Tu n'en as jamais rien dit.

– Je ne voulais pas te bercer d'espérances si ça échouait. Ça a été très dur pour moi, tu sais. J'ai raté plusieurs fois. Mais, à chaque chute, je me suis relevé en pensant à toi.

Elle secoue la tête et son visage se pare d'un masque impassible. Décontenancé, je m'approche d'elle et caresse sa joue du revers de la main.

– Je suis contente pour toi. Sincèrement. Maintenant, tu peux vivre comme tu le souhaitais. Dorénavant, je ne vois pas l'intérêt de ressasser ce qui s'est passé entre nous.

– Moi, si.

– Trevor... Je n'ai pas oublié ce jour à l'aéroport. Tu m'as fait comprendre que tu ne tenais pas à ce que nous continuions cette histoire.

– Madison, je crevais de peur ! J'étais effrayé à l'idée d'échouer. De devoir affronter ma propre faiblesse sans être certain de la surmonter. Mais le pire, ça aurait été de te forcer à sortir avec un type capable de s'évanouir à chaque fois qu'une femme le touche. Quand je suis parti, je n'étais sûr de rien. C'est aussi pour cette raison que j'ai mis fin à notre relation. Pour te protéger.

Elle me regarde sans répondre.

– Aucun de nous n'a réussi à passer à autre chose. Reconnais-le au moins ! C'est la preuve que toi et moi...

– Toi et moi ? Arrête, s'il te plaît ! Les journaux m'ont donné un petit aperçu de tes récentes conquêtes. Le célibataire le plus en vue n'est plus celui que j'ai connu.

– C'est vrai, j'ai eu beaucoup de révélations ces dernières semaines. Mais aucune histoire sentimentale avec une autre femme. Tu es la seule qui compte.

– Et tu estimes normal de te pointer après presque trois mois d'absence sans donner de nouvelles en pensant que nous allons reprendre là où nous en étions, déclare-t-elle. Ça ne marche pas comme ça. J'ai souffert Trevor ! J'ai eu mal.

Je la plaque contre moi, plongeant mon nez dans ses cheveux. Seigneur, elle sent si bon ! Son parfum, son corps. Elle m'a tellement manqué. Mon désir pour elle n'est pas quelque chose dont je pourrais me débarrasser. Il est ancré en moi comme les sentiments que j'éprouve à l'égard de cette tête de mule.

– Je le sais, confessé-je doucement. Je suis désolé.

Je m'en veux d'autant plus que chaque fois que je tombais au cours de cette thérapie du contact, chaque fois que j'étais submergé par une crise de panique, c'était à Madison que je pensais. Dans ma tête, je revivais nos

moments de complicité. Ces instants magiques gravés dans mon esprit à jamais.

Combien de fois m'ont-ils tiré de ma léthargie ? Du marasme dans lequel je m'enfonçais ?

Elle a été ma planche de salut pendant cette traversée du désert.

Je la laisse partir quand elle se libère de mon étreinte.

– Nous sommes trop différents l'un de l'autre, déclare-t-elle alors. Ce n'est pas parce que nous avons connu une relation physique incroyable qu'il faut en déduire quoi que ce soit.

L'étincelle rebelle que j'aime illumine de nouveau ses yeux. Ma guerrière est de retour.

– Au moins, tu reconnais que le sexe ensemble est fabuleux. C'est un bon point. Mais à ton avis, notre liaison était-elle basée simplement sur la qualité de mes prouesses en chambre ?

En dépit de sa colère, elle ne peut s'empêcher de sourire. Par chance, je détiens encore ce pouvoir. Cela m'encourage à pousser mon avantage.

– L'attirance que nous éprouvons l'un pour l'autre ne va pas s'effacer d'un coup de baguette magique, Madison. Elle dure depuis le premier jour et elle n'a en rien diminué...

– Six mois et deux jours, murmure-t-elle.

Si elle tient un compte aussi précis, alors rien n'est perdu.

– Tu t'acharnes à me repousser, mais je réclame une trêve.

– Nous ne sommes pas en guerre. Ce que tu peux être enfantin ! grommelle-t-elle.

– Nous savons tous les deux que tu ne le penses pas vraiment.

– Quand bien même. J'ai bien réfléchi pendant ton absence. Il faut se rendre à l'évidence. Notre relation ne mènera à rien. Et ce n'est pas une pseudo-trêve qui y changera quoi que ce soit. Je te propose que nous restions de simples amis, conclut-elle sur un ton qui se veut convaincant, mais qui sonne faux à mes oreilles.

– Je n'imagine pas que tu puisses renoncer à nous de façon aussi radicale.

– Je tenais beaucoup à toi, mais je n’ai pas la force de supporter ce que les journaux montrent de toi. Toutes ces photos, ces ragots sur tes aventures... C’est trop épuisant pour mes nerfs.

– Ça, je peux le comprendre. Mais de là à me tourner le dos...

Je me retiens de mentionner la douleur que sa décision provoque en moi. Mais Trevor Davies, ce n’est qu’une image de papier glacé. Elle doit entendre que je suis un autre homme. Et que jamais je ne renoncerai à elle.

– C’est ainsi. Si c’était à refaire, ajoute-t-elle d’une voix plus douce, j’agisrais sans doute différemment.

Je la scrute avec attention avant de lui poser la question qui m’obsède depuis tout ce temps.

– Est-ce que tu m’aimes ?

– En quoi est-ce important ?

– Ça l’est pour moi.

Je n’ai pas le pouvoir de revenir en arrière. Je peux seulement me contenter d’espérer et d’avancer. En commençant par ce repas auquel j’escompte la convier pour renouer la complicité qui nous unissait. Je refuse de croire qu’elle a tout oublié. Et puis je rêve de l’embrasser. Mais pas ici. Pas sous les flashes de paparazzis qui se régèleraient de ce scoop. Madison, je veux la protéger.

Comme pour illustrer mes pensées, je note que plusieurs femmes me dévisagent du coin de l’œil. Je leur adresse un sourire forcé. Je souhaite poursuivre ma conversation avec Madison, mais ce ne sera pas possible dans cet endroit.

– Tu n’as donné aucune nouvelle, se plaint-elle.

Malgré moi, je sens une lueur d’espoir naître au fond de mon cœur. Tout n’est pas perdu. Je peux la reconquérir.

– Cela faisait partie de ma thérapie. J’avais ordre de ne pas te joindre. Par aucun moyen que ce soit. Sais-tu combien de fois j’ai dû résister à l’envie de te téléphoner ? De t’envoyer un mail ? Et de t’avouer ce que je faisais réellement ? Je n’ai pas eu le choix. Pour atteindre mon objectif, il fallait que je me détache de toi un temps. Je me disais que tu aurais des nouvelles de moi par le biais des magazines ou des journaux télévisés...

– Très juste. Et aucun ne parlait vraiment de toi, si ce n'est de tes nombreuses conquêtes.

– Tu sais bien que ce sont des ragots, rien de tout ça n'est vrai, Madison.

Je devine qu'elle inspire un grand coup pour ne pas être tentée de me secouer dans tous les sens.

– Ce que j'attendais de toi, c'était... non, laisse tomber.

Je la retiens par les épaules.

– Non, je t'en prie, poursuis. Je veux connaître le fond de ta pensée.

Comment lui avouer que je désire m'investir dans notre relation ? Comment lui dire qu'elle doit s'accrocher pour que ça fonctionne, sans baisser les bras à la première difficulté... ? Mais rien ne jaillit. Je reste muet.

– Écoute, tu m'as sorti le grand jeu. J'y ai cru et c'était parfait pour un temps. Mais si tu imagines qu'il suffit que tu reviennes la bouche en cœur pour m'avoir, tu te trompes complètement.

– J'ai agi avec les meilleures intentions, pour ton bien et le mien. J'avais besoin de trouver ma place. Je n'avais personne...

– Tu m'avais moi, me coupe-t-elle. Seulement, tu n'en as pas tenu compte non plus !

Sensible à la nervosité de Madison, le chien commence à montrer des signes d'impatience et se tortille au bout de sa laisse. Ce qui oblige Madison à le houspiller.

Je balaye les alentours du regard, conscient de l'intérêt que nous portent certains badauds.

– Ne nous donnons pas en spectacle, allons chez toi ! S'il te plaît.

## CHAPITRE 25

Madison

Une fois chez moi, je l'observe à la dérobée.

Il n'est pas rasé, et ses cheveux sont un peu trop longs. Du moins, plus que dans mon souvenir. Et merde ! J'adore ce look négligé, chez lui. Il lui donne un côté plus humain. Tout comme j'aime son air à moitié innocent, à moitié conquérant que j'ai capté sur son visage pendant qu'il regardait ailleurs.

À présent, il me contemple, un petit sourire mutin aux lèvres, ce qui le rend sexy. Du menton, il désigne la fleur qui trône dans un vase sur sa table. Je l'ai découverte à mon retour, après avoir ramené mon client canin chez son maître. J'avais oublié que Trevor possédait un double de mes clés.

– Le coup de la rose rouge, c'est censé être romantique, plaide-t-il en arborant une moue contrite.

– Merci, tu n'étais pas obligé.

– Chaque fois que j'en vois une, je pense à toi.

– Que veux-tu dire ?

– Elle est longiligne, parfumée. Elle reste droite et s'épanouit au fil des jours. Quoi ? dit-il en me voyant grimacer.

– Je ne suis pas une gamine inexpérimentée, Trevor, et ce pseudo-romantisme n'a aucun effet sur moi...

– Dans ce cas, jette-la.

Il s'avance pour s'emparer de la fleur et je dois m'interposer pour l'en empêcher.

– Non ! Elle est bien là. Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai réussi à te faire sourire, non ?

– D'accord, mais ça ne signifie rien. Je m'esclaffe toute la journée. Et je n'ai pas l'intention de t'inviter à dîner chez moi. Tes petits stratagèmes ne fonctionnent pas.

– Tu m'as manqué. Plus je te revois, plus je me rends compte à quel point tu m'as manqué.

Mon cœur s'emballe, mais je m'interdis de manifester tout émoi. C'est déjà suffisamment dur de résister à l'embrasser. Est-ce que ce sont les mois de séparation qui font que je le trouve encore plus sexy ? Je n'ai qu'une envie, c'est de le déshabiller et de faire l'amour avec lui. Une réaction bestiale et primaire, me direz-vous, mais c'est ainsi. Il me fait autant d'effet qu'avant.

*Surtout ne pas montrer à quel point je suis perturbée.*

– Pas la peine de me sortir les grandes phrases. Ça ne marche pas non plus.

– Oh ! Et qu'est-ce qui fonctionnerait ?

– Peut-être que si, pour une fois, tu essayais d'être franc, de faire preuve de sincérité, de me dire ce qui t'est arrivé et ce que tu as vraiment sur le cœur, alors je pourrais comprendre...

Il appuie son index sur ma bouche pour me faire taire.

– Je te révélerai tout en temps voulu. Je te le promets, Madison.

Campé devant moi, il attrape le bas de mon tee-shirt et m'attire à lui. De plus en plus confuse, je me résous à lui poser la question qui me taraude depuis son retour.

– Pourquoi être revenu ? Je croyais... j'en suis venue à croire que tu ne voulais pas t'impliquer dans notre relation...

Il secoue la tête en souriant.

– Je ne pense qu'à toi, Madison. Quand je bosse, j'arrive à te mettre dans un petit coin de mon esprit pendant un certain temps, mais tu reviens toujours au premier plan. Comme une évidence.

– Eh bien, permets-moi d'en douter, répliqué-je en relevant le menton.

– Je dois être masochiste, parce que j'aime ce sentiment que tu m'inspires. Ça me plaît que tu occupes mes pensées sans jamais en partir. J'aime que tu me hantes. J'ignore où tout cela peut nous mener. J'ignore si



je peux être cet homme, celui dont tu rêves... Mais ce dont je suis sûr, c'est que j'aurai des regrets jusqu'à mon dernier souffle si je ne nous laisse pas une chance, murmure-t-il en caressant ma joue. Ce que je sais, c'est qu'avec toi je me sens bien. Et ça me plaît. Tu me crois ?

Si ce n'est pas une déclaration d'amour en bonne et due forme, cela y ressemble drôlement... Ma première réaction est de pousser un cri de joie, mais je me contiens. Trop facile.

Malgré mon cœur battant à tout rompre, je secoue la tête.

– Je ne te pardonne pas pour autant.

– Ça viendra, promet-il.

Décidément, le fait d'avoir vaincu sa phobie le rend nettement plus assuré. Confiant, il dénoue l'élastique de mes cheveux et le jette négligemment par terre. Puis il enfouit les doigts dans ma chevelure.

– J'ai envie de faire l'amour avec toi, là, maintenant.

Mon cœur rate un battement.

– Voilà qui a le mérite d'être clair.

– Tu m'as manqué. Je ne veux plus perdre de temps en futilités. Dis-moi que tu penses la même chose.

Ses lèvres effleurent mon front, mes tempes, ma joue. Bon sang ! Je ne sais pas par quel miracle je parviens à rester debout. Mes jambes sont aussi molles que des chewing-gums.

*Ce corps, quel traître !*

– Dis-moi, insiste-t-il.

– Idem.

Comme si ce simple mot était porteur de promesses, il reprend :

– J'ai envie d'explorer ton corps. J'ai envie de me perdre en toi. Et je suis sûr que quand ce sera fini, je n'aurai qu'une envie, c'est de tout recommencer. En ce qui me concerne, tu es unique. Tu es la seule femme que je *veux* toucher, fréquenter, embrasser, aimer. Tu n'auras jamais à t'inquiéter que je puisse te tromper, parce que tu es faite pour moi. Je le sais jusqu'au plus profond de mon âme.

Il penche la tête, sans me quitter des yeux.

– Est-ce que c’est assez honnête pour toi ?

– C’est pas mal.

Je sens mon cœur se remettre à battre, tandis que la petite pointe de jalousie qui l’avait piqué s’évanouit. Il me scrute, essayant de jauger mon humeur.

– Si tu ne veux pas aller plus loin, tu as intérêt à m’arrêter, vite.

– Je ne recule jamais devant le danger, tu devrais le savoir, répliqué-je en le défiant du regard.

Je tente de conserver une mine sévère, mais l’enivrante jubilation qui me parcourt ne me facilite pas les choses. En réponse, il me soulève de terre, et mes jambes s’entrecroisent autour de sa taille en un mouvement instinctif.

– Trop tard maintenant, j’ai gagné par abandon, déclare-t-il en m’embrassant.

Nous échangeons un baiser passionné. Je le sens gémir contre mes lèvres, et j’en ressens un grisant sentiment de pouvoir. Les bras noués autour de son cou, je me presse contre lui, prête à lui offrir tout ce qu’il exigera de moi. Et il met du cœur à l’ouvrage. De sa bouche, il m’explore, me goûte, me savoure sans jamais renier l’évidence de son désir.

J’enfouis les doigts dans la soie de ses cheveux clairs et entreprends de lui caresser la nuque, jusqu’à ce qu’il lâche un long gémissement rauque.

– Peut-être que j’ai envie de toi uniquement parce que tu es l’un des rares hommes que je connaisse à pouvoir me supporter.

– Ça me plaît d’être le seul.

– Ça fait un peu macho, non ?

– J’assume.

Il rit.

– J’adore ton visage. Tes yeux. Ta bouche. J’ai fantasmé sur elle durant des heures.

Il mordille ma lèvre inférieure, tire légèrement dessus.

– Donc, c’est purement physique.

– Bien sûr que non ! Tu es aussi intelligente, compréhensive en dépit de...

– Si tu as l'intention d'ajouter que j'ai mauvais caractère, je t'en colle une.

– J'allais dire douce et délicate, mais je me demande si c'est approprié...

Grisée par la connivence qui se restaure entre nous, j'en oublie mes griefs. Mes mains se posent sur sa taille tandis qu'il nous entraîne machinalement à travers le séjour. Jusque dans ma chambre. Il m'allonge sur le lit et plonge son regard dans le mien.

– La vérité, c'est que je n'ai jamais pu te sortir de ma tête.

Ses lèvres glissent sur ma joue.

– Est-ce que je dois m'en plaindre ?

Pour toute réponse, il reprend ma bouche, lentement, avec une passion mesurée, jusqu'à ce que le plaisir se répande dans mon corps comme un brasier. Mes orteils se recroquevillent dans mes chaussures et mes lèvres se font velours pour épouser les siennes. Oh, oui, comme ce contact m'avait manqué !

– Tu te souviens de notre premier baiser ? demande-t-il.

Je hausse les sourcils.

– Étant donné que j'étais à moitié ivre, c'est un peu difficile à me le remémorer.

– Tu étais *complètement* ivre, corrige-t-il.

– Je ne m'en rappelle plus très bien.

– Toute cette passion et cette énergie... C'est un miracle que j'y aie survécu.

– Nous étions insoucians et fiévreux à cause de la nouveauté.

Il se recule en souriant.

– À présent, nous sommes excités et sobres. J'ai bien l'intention de te faire perdre la tête, et ce pour très, très longtemps.

Les muscles de mon bas-ventre frémissent d'anticipation. Au fond de moi, j'ai toujours su que nous finirions sur ce lit dès l'instant où il est apparu.

Je le désire, lui aussi. Mon seul souhait est de ne pas avoir le cœur brisé quand je reprendrai mes esprits. Après m'être languie de lui si longtemps,

j'ai désespérément besoin de cette délivrance. Et ce, avec Trevor, pas avec n'importe quel homme.

Un détail qui a toute son importance et que je compte bien garder secret.

Mais pour l'instant, je refuse de songer à l'avenir : tout ce que je veux, c'est grimper au septième ciel avec lui.

– Waouh ! Ça tombe bien, j'ai du temps devant moi, minaudé-je en glissant les mains sur sa nuque.

– On va le prendre maintenant, dit-il en se penchant sur moi.

Ses lèvres s'emparent des miennes avec un empressement qui fait déferler des ondes de désir dans tout mon être. Progressivement, ses baisers deviennent doux, tendres et profonds.

Je savoure cet instant. Celui de nos retrouvailles. De nos peaux l'une contre l'autre. Mon esprit dérive dans les souvenirs de nos précédentes étreintes. Nous étions embrasés par le feu de la passion. Comme maintenant. Rien n'a changé. Ou presque.

Éperdue, avide de retrouver ce corps familier et nouveau à la fois, je lui retire son pull pour l'explorer. Il est plus mince qu'avant, et plus musclé. Est-ce le stress de son travail qui l'a miné ?

Il est toujours aussi grand et large d'épaules. Ses hanches étroites, ses pectoraux, la forme de sa bouche, ses mains douces sont les mêmes. J'éprouve le besoin viscéral de me pelotonner contre sa chaleur. M'en envelopper.

Pourtant, délaissant ma bouche, Trevor s'écarte légèrement.

– Quoi ? Qu'y a-t-il ? m'alarmé-je.

– J'ai envie de te contempler.

Avec des gestes lents, sensuels, il m'ôte mon tee-shirt, puis déboutonne mon jean en prenant son temps, effleurant du bout des doigts ma peau qu'il dénude peu à peu, sans me quitter des yeux.

– Je veux que tu me regardes aussi, reprend-il.

– À cet ordre-là, je ne peux qu'obéir.

Je tressaille quand ses doigts frôlent mon soutien-gorge. C'est le seul tissu qui me couvre encore.

– Toujours pas de dentelle ?

– Le coton, c’est très bien.

Il détache l’agrafe de mon dos après m’avoir soulevée, avant de laisser paresser ses doigts sur mes épaules pour en faire glisser les bretelles.

– Tu es affreusement lent, Trevor, dis-je en m’agrippant à lui tandis qu’il effleure ma poitrine d’une caresse.

Il sourit et je capitule, vaincue.

Je referme les bras autour de lui et plaque ma bouche contre la sienne dans un baiser passionné. Je ne veux plus penser à rien ni à personne. Je souhaite juste profiter de ce moment. Combler ce désir qui court dans mes veines, embrase mon bas-ventre, et me rend dingue. Pour le reste, on verra plus tard.

Les doigts enfouis dans mes cheveux, Trevor repousse ma tête en arrière pour mieux tourmenter ma bouche, puis ma gorge qu’il parsème de baisers humides, particulièrement voluptueux.

Il fait montre d’une patience infinie alors que je suis prête à le dévorer tout cru. Et je suis certaine qu’il est excité autant que moi. Au lieu de ça, il se contente de jouer, préférant exacerber notre désir mutuel et nous plonger dans une délicieuse tourmente.

*Il va me rendre cinglée. Comment sa bouche peut-elle être si brûlante et ses caresses si mesurées ?*

Fébrile, je tire sur son pantalon. Le gémissement rauque qui sort de sa gorge me montre que, lui aussi, ne tient plus. J’enfonce mes ongles dans sa peau ce qui le fait se cambrer. Je sens ses muscles frémir. Je le connais assez pour deviner ce qu’il éprouve.

Pourtant, il n’en démord pas. Démoniaque, il m’emmène au bord de l’abîme avant de se retenir, me laissant tremblante, en proie à un vertige toujours plus dévastateur. Ma respiration est telle que je dois ressembler à un train à vapeur.

– Trevor, je t’en supplie...

– Tu n’es pas encore prête.

– Si ! Je le suis !

Mon exclamation lui arrache un gloussement. Son souffle chaud est un aphrodisiaque à lui seul. Tandis que je fais mine de me redresser, il enserre mes poignets, me cloue sur le lit et poursuit sa voluptueuse besogne, allumant un brasier sous chacun de ses baisers.

– Trevor !

Il se recule et je lis dans son regard azuré une faim qui me laisse sans voix. Je déglutis, repoussant la boule qui s'est formée dans ma gorge en contemplant son beau visage empreint de passion. Jamais je n'ai observé cette expression.

Alors, il me lâche les poignets, se déleste de son pantalon et de toute chose qui pourrait faire office de barrière. Sur son sexe érigé, il déroule un préservatif. Je halète, pressée de le sentir en moi. Enfin, il passe les mains sous mes jambes pour se glisser dans ma féminité en une lente et profonde poussée. S'ensuit une longue série de va-et-vient qui me chavire.

Sa peau est couverte de sueur. Elle est brûlante, humide sous mes paumes. Des soupirs étouffés s'échappent de mes lèvres à mesure que Trevor me pilonne. Chaque parcelle de mon corps aspire à cette union. Je m'abandonne sans retenue entre ses bras.

– Madison. Madison...

Il répète inlassablement mon prénom à chaque coup de reins, et en faisant courir ses lèvres sur mon visage. J'accompagne le rythme de ses hanches, envahie par un feu ardent. J'ai tellement envie de lui que je suis au bord de l'implosion. Je me tortille sous lui, gémis et me raidis soudain avant de hurler de plaisir, balayée par une vague d'extase renversante.

Au moment où mes paupières s'ouvrent en grand, sous l'effet de cette félicité, il plonge ses yeux droit dans les miens, puis il enlace nos doigts ensemble, les serre à les briser et s'abandonne lui aussi à la jouissance. Secoué de tremblements incontrôlables, il s'écroule sur moi, la respiration laborieuse. Je perçois les battements erratiques de son cœur contre le mien.

Nous restons soudés l'un à l'autre, par les hanches, les lèvres, les mains, les reins, un bon moment avant que Trevor se détache de moi et roule sur le côté pour se débarrasser du préservatif.

C'est l'expérience sexuelle la plus intense de toute ma vie. Jamais les précédentes n'ont atteint de si hauts sommets. Allongée à côté de Trevor, maintenant immobile, je laisse le flux orgasmique quitter mon corps.

Même sous la torture, je n'avouerai rien, mais le brouillard cotonneux dans lequel je me trouve et la plénitude qui m'habite sont tels que je serais prête à tout accepter en cette minute.

Il est donc inutile de flatter son ego, puisqu'il en profiterait pour m'extorquer des promesses. De toute façon, le sexe n'a jamais posé problème. Le souci, en réalité, ne vient-il pas du fait que j'ai peur de lui confier mon cœur et qu'il le brise ? Pourtant, j'en crève d'envie.

*Stop, Madison, arrête de penser, sinon c'est la migraine assurée !*

Je suppose que j'ai dû piquer du nez à un moment ou un autre, car lorsque je reprends connaissance, je suis lovée dans ses bras. Et le réveil indique en effet que j'ai dormi deux heures.

*Nom d'un chien !*

– À quoi songes-tu ? chuchote Trevor en glissant un doigt le long de ma colonne vertébrale. Tu ne peux pas te mettre en pause juste une minute ? Tu sais que trop penser fait mourir tes neurones.

– J'en ai suffisamment en réserve, t'inquiète !

Il faut que j'entretienne la conversation dans un registre léger, sinon mon cœur va se transformer en guimauve et je vais lui avouer que je l'aime toujours sinon plus qu'avant.

Son index descend le long de ma joue, qu'il embrasse avec une douceur infinie.

– Ta peau est irritée. J'aurais dû me raser.

– Pas grave.

Ses iris me fixent avec intensité.

– Madison, je...

Non, pas de discussion sérieuse maintenant, alors que je suis sous l'effet post-orgasmique qui me laisse des papillons dans le ventre (euh, c'est une

métaphore, hein !) et le cœur dégoulinant de mots mielleux (là aussi, parce que techniquement, ben... un cœur, ça ne parle pas !)

– Mmm, je meurs de faim.

– Tu veux commander quelque chose ?

– En fait...

Je pince mes lèvres. Choisir les mots avec soin n'est pas chose aisée pour moi.

– J'ai rendez-vous avec Donna.

– OK, j'ai compris.

*Voilà, je l'ai vexé !*

Il n'ajoute rien de plus. Puis il se lève et quitte le lit. J'ai une vue panoramique sur son corps nu (ce qui ne m'aide pas à garder mon sang-froid). Je me redresse, le drap plaqué sur ma poitrine.

– Trevor ?

– Si c'est ce que tu veux, je pars. Je peux attendre.

Il se baisse et attrape son jean. Le sol est parsemé de vêtements. Les siens et les miens, emmêlés les uns aux autres. Seul un vague souvenir de la façon dont ils se sont retrouvés par terre flotte dans un recoin de mon esprit.

Il s'habille et se penche vers moi, les yeux brillants.

– Mais tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement.

Puis il pose la main sur ma nuque pour me faire plier la tête en arrière et il m'embrasse avec passion. D'un de ces baisers qu'on ne voit qu'au cinéma et qui me laissent pantelante, sur le point de le rebasculer dans le lit et de reprendre un autre round. D'ailleurs, j'ai du mal à le lâcher. Mes lèvres sont collées aux siennes comme à un aimant.

– J'y vais.

Il quitte la pièce sans un regard. Encore sous le choc de son baiser, je me rallonge sur le côté et me blottis contre l'oreiller.

Je ne me sens pas fière de ce que j'ai fait quand j'entends la porte d'entrée se refermer.

Je roule sur le dos, les yeux rivés au plafond.



Pourquoi l'ai-je repoussé après cette fabuleuse scène de sexe torride ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Pourquoi suis-je partagée en deux ? Une partie de moi veut croire en ce miracle et l'autre me souffle que je ne dois pas m'illusionner. Que la vie de Trevor est aux États-Unis et la mienne à Orléans. Que nous n'avons pas d'avenir ensemble.

*Mieux vaut ne pas y songer. Si possible.*

Poussant un cri de frustration, je roule sur moi-même, puis bats des jambes et des bras comme une possédée. Tant et si bien que je finis par dégringoler. Mon postérieur heurte le sol.

*Ouille !*

Échevelée, l'air légèrement hagard, je remonte dans mon lit et m'y affale pour ne pas réitérer ma cascade.

J'ai une vie bien remplie et des rêves à foison qui me permettent de fantasmer sur Trevor Davies. Tout en essayant de me convaincre, je pose les yeux sur mon portable. L'écran s'est mis en veille, mais il me suffit de tendre la main pour le contacter.

– Vas-y, Madison ! m'encouragé-je.

Je me redresse en réfléchissant. Il ne doit pas être loin.

*Rappelle-le. Dis-lui que tu l'aimes. Prends le risque de vivre une belle histoire même si tu dois en souffrir !*

Je me mords la lèvre et lance un coup d'œil vers la porte avant de finir par me dégonfler.

## CHAPITRE 26

Trevor

Madison et moi sommes toujours connectés.

Physiquement, c'est une certitude. La chimie entre nous est présente, bien vivante, mais je désire autre chose que du sexe. Je réclame son amour. Je sais qu'elle tient à moi, mais, têtue, elle ne veut pas le reconnaître. Charge à moi de la convaincre.

Je ne peux pas m'ôter de la tête son corps souple, son esprit curieux et tordu parfois, ce cœur énorme qui la caractérise. Si j'avais agi avec moins de désinvolture, je n'aurais pas créé cette situation entre nous... Mais la bonne fortune est avec moi. Je souhaite plus que tout inspirer le désir et la passion à Madison. J'ai besoin de regagner sa confiance, de retrouver l'affection complice que nous avons partagée. Je veux récupérer cette connivence, ces instants magiques qui ont fait de moi celui que je suis devenu aujourd'hui.

Je ne renoncerai pas à Madison.

*Jamais !*

Même si ma carrière se trouve mise en balance par la pression des uns et des autres. Alors tant pis, je chercherai un nouveau travail. Et j'ai assez d'argent de côté.

Madison, elle, est irremplaçable.

Je refuse de me tracasser et de me demander ce qui va se passer ensuite. Cette fois, je vais jouer finement cette partie. Je vais tout faire pour savourer ces précieux moments en sa compagnie. Elle finira par craquer, par se rendre compte que nous sommes faits l'un pour l'autre.

J'inspire un grand coup.

Son parfum est présent sur ma peau. J'adorerais qu'il ne s'efface pas. Madison et moi sommes heureux de partager du temps ensemble, c'est

indéniable. J'admire sa culture, son intuition, sa joie de vivre et ses réparties à mourir de rire. Et, cerise sur le gâteau, notre entente sexuelle est magique.

Madison est de ces êtres qui ont tendance à faire passer les autres avant eux. Je ne l'en aime que davantage pour cette empathie naturelle qui la porte vers autrui. Si j'ai pu supporter ces derniers mois ce programme de réhabilitation sociale, c'est à elle que je le dois en partie. Souffrir le martyr rien qu'en touchant une personne, essayer échec sur échec, pleurer dans mon coin sur ma propre faiblesse. Jamais je n'aurais cru pouvoir endurer tout cela.

À ce détail près, tout aurait été idéal.

C'est la force de mes sentiments pour elle qui m'a permis de vaincre ces obstacles.

Je reviens désormais guéri, même si cela reste fragile, avec la volonté de prouver à Madison que je suis celui qui lui convient.

Elle m'aime. Et moi, je l'aime.

C'est la base d'une saine liaison.

Néanmoins, c'est à moi qu'il incombe de gérer ce problème. Je ne peux pas l'obliger à m'aimer si elle doute.

Pourtant, elle est attachée à moi. Je le sais. Elle l'a dit, l'a prouvé. Son corps ne peut pas mentir. Mais ma conduite a fragilisé notre relation.

J'étouffe un soupir.

Qu'y a-t-il de plus douloureux, de plus insécurisant, que d'être épris d'une femme qui tient sincèrement à vous, mais refuse de le reconnaître ?

Je saisis mon portable et appuie sur son prénom. La tonalité se fait entendre. Je déglutis comme un ado.

Sa voix étouffée résonne immédiatement dans mon oreille.

– Allô ?

– À quoi penses-tu ? demandé-je aussitôt.

– À rien. Je me sens bien.

– Où es-tu ?

– Allongée dans mon lit.

Je l'imagine sans souci, allongée dans les draps froissés. Mon corps réagit dans la seconde. Elle me fait un effet incroyable alors que des femmes d'une beauté sans pareille, que je côtoie dans mon milieu professionnel, me laissent de marbre.

– Je porte ton odeur, ajoute-t-elle.

– Que puis-je y faire ? Moi, ça me plaît.

– Je ne sais pas. J'ai besoin de réfléchir.

– Il n'y a pas à réfléchir.

– Pourquoi ? C'est une mauvaise idée ?

– Non, non ! Mais avec tout ça, nous n'avons pas eu l'occasion de discuter.

– À quel sujet ?

*Elle aime me torturer.*

– Tu le sais parfaitement.

Elle ne répond pas tout de suite.

– Tu marches en ville ? demande-t-elle soudain. J'entends tes pas et ta respiration.

– J'avais besoin de penser à nous.

– Est-ce une bonne idée ?

– Tout à fait. Et j'en ai encore une meilleure. Pourquoi ne pas dîner ensemble, ce soir, pour parler ?

– Dîner ?

Madison répète ce mot comme si je venais de lui faire une révélation incongrue. La perspective d'aller au restaurant me plaît bien. Sortir avec elle, après ce qui m'a semblé être une éternité...

– Que dirais-tu d'un restaurant ?

– Pour manger ou discuter ?

– Les deux de préférence. Je tiens à ce qu'il n'y ait plus aucun malentendu entre nous. Je te promets de tout te raconter.

– Tout ? souffle-t-elle.

– Absolument tout.

La rive nord de la Loire est l'un des endroits d'Orléans les plus réputés pour ses bons restaurants. Il y en a un qui m'a été recommandé. J'ai bien l'intention d'y emmener Madison. Dans ma tête, tout est clair : nous y passerons une soirée détendue, à profiter de l'ambiance agréable et de l'excellente nourriture tout en dévoilant nos cœurs l'un à l'autre.

– Pourquoi pas ? dit-elle après un silence.

– Alors, c'est oui ?

Devant mon insistance, elle sera incapable de refuser. J'en suis sûr.

– Tu as dit que coucher ensemble ne règle pas tous les soucis. Je te propose que nous mettions cartes sur table, insisté-je. Donc, je t'invite à dîner.

Il y a un autre silence. Plus lourd que le précédent. J'imagine son esprit en train de fonctionner à plein régime.

Tout en prenant une profonde inspiration, je prie le Ciel pour que la chance me sourie encore. Avec Madison, je veux être clair. Lui faire comprendre que je ne désire pas juste passer du bon temps avec elle. Je croyais qu'elle avait saisi, mais il semblerait que je doive le lui prouver.

– D'accord.

Je suis prêt à me dégonfler de soulagement sur place.

– Ne sois pas en retard, ajoute-t-elle, sinon, je ne te pardonnerai pas.

Et elle raccroche.

Je suis incapable de ravalier le sourire un peu bête qui étire mes lèvres. Tant pis si j'ai l'air niais.

La conversation s'est déroulée exactement comme je l'espérais. Et cette fois, je ne peux pas m'empêcher de penser que ma bonne étoile va m'offrir une merveilleuse seconde chance.

Cette perspective chasse mes dernières appréhensions. Madison ne peut pas mentir quand son corps s'exprime de cette manière.

Soudain, des éclats de voix retentissent et je lève la tête, renouant avec la réalité qui m'entoure. Au loin, je distingue un groupe de six personnes qui viennent dans ma direction. Je me crispe instinctivement et resserre les mains dans mes poches après avoir baissé ma casquette sur mon visage. Un coup d'œil en arrière me rassérène. Mon garde du corps n'est pas loin.

Silhouette sombre et solitaire qui sait passer inaperçue. Rassuré par sa présence, je continue d'avancer.

Il me serait tellement plus facile de déterminer ce que je dois faire si je connaissais avec certitude la décision finale de Madison !

*Elle ne pourra pas résister*, songé-je, satisfait par mon plan.

Le groupe de passants me dépasse et je me tends d'instinct, mais aucun d'eux ne m'interpelle.

Soulagé, les mains dans les poches, je parcours les rues qui mènent au centre d'Orléans, remontant les principales artères, déambulant devant quelques-uns des immenses magasins les plus chics de la ville, ainsi que de nombreux cafés et librairies, mais sans vraiment y prêter attention.

Les grandes villes, ce n'est pas mon truc. À la circulation dense, aux tours de béton cachant le ciel, aux voies prioritaires, secondaires et perpendiculaires, je préfère le charme désuet des villages. Ils ont un cachet que les autres n'ont pas.

On peut s'étonner d'une telle inclination de ma part. Sans doute cela vient-il aussi du fait que je suis en perpétuel voyage depuis mon enfance. Je n'ai jamais véritablement goûté au repos ou à la tranquillité.

Pour l'avoir vécu aux États-Unis, je plains ces piétons qui affluent tous les jours au pas de course pour aller travailler. Souvent vêtus de costumes sombres, l'air absorbé par leurs écrans, le visage fermé, ils n'apprécient en rien ce qui les environne.

Ici, les badauds sont moins stressés. Bien que bombardés par des panneaux publicitaires qui les poussent à dépenser, acquérir toujours plus, ils ne me semblent pas subir la pression qui existe outre-Atlantique. C'est à Madison que je dois cette nouvelle passion pour la marche, moi qui ne me déplaçais qu'en voiture.

– J'ai faim, murmuré-je. Je devrais m'arrêter quelque part pour acheter un truc à grignoter.

Une sandwicherie au présentoir bien fourni attire mon attention, réveillant un autre gargouillis de mon estomac. Devant la porte, je ne peux

m'empêcher cependant de marquer une pause, le temps de prendre une grande inspiration pour me donner le courage d'entrer.

J'en franchis le seuil et débouche dans une pièce carrée, décorée avec goût. De hauts tabourets de bar permettent aux clients de déguster sur place. Il y a peu de monde, en dehors de deux étudiantes qui me jettent un coup d'œil appréciateur avant de pouffer de rire. Leurs œillades sont éloquentes. La vue d'une plastique enviable déclenche souvent ce genre de réaction. J'ai l'habitude qu'on me regarde à la dérobée et qu'on murmure sur mon passage. À mon âge, et avec mon expérience, je ne m'en formalise plus.

Sans me laisser démonter, je choisis un sandwich au poulet avec des crudités. Depuis que je fais davantage de sport, je peux m'autoriser des écarts alimentaires de temps à autre. Ne disposant pas de monnaie sur moi, j'abandonne un pourboire conséquent à la vendeuse qui me remercie plusieurs fois, courbée en deux.

Dehors, le trafic est fluide, aussi avancé-je d'un pas tranquille, tout en me livrant à une évaluation rapide des voitures qui circulent. Beaucoup de citadines en ce jour de semaine. Quelques familiales. Les gabarits me font sourire lorsque je les compare à celles de Los Angeles. La ville de la démesure.

– Attention !

Une fourgonnette manque de percuter un cycliste sous mes yeux et bloque une partie de la rue principale. Deux longues files de véhicules se forment rapidement de part et d'autre de la chaussée. Hélas, mon chemin doit m'emmener sur le trottoir opposé. Je suis un peu anxieux. Cette configuration me contraint à traverser et à emprunter une voie parallèle. D'instinct, je hausse mon niveau de vigilance et scrute les lieux du regard.

Dans la rue, il n'y a pas la moindre voiture, aucun piéton. On pourrait croire qu'il est 3 h du matin et non à peine 13 h. Je me rassure en me disant que mon garde du corps sera là en cas de pépin.

Après quelques mètres, près d'une intersection, je vois une fourgonnette blanche remonter la voie au pas. Lorsqu'elle se trouve à une dizaine de mètres, je remarque que le chauffeur arbore un masque chirurgical. Chose courante, mais je tique quand même sur ce détail. Ce n'est pas comme si

l'atmosphère était encombrée de pollution ou que les virus avaient fait leur réapparition.

Haussant les épaules, je poursuis mon avancée.

Sur mes gardes, je risque un coup d'œil vers la camionnette qui progresse lentement dans ma direction.

Quand le véhicule pile à ma hauteur, je sais que quelque chose ne tourne pas rond. Avant que j'aie pu prendre la moindre initiative, la portière latérale s'ouvre, et plusieurs hommes vêtus de noirs sautent sur la chaussée. On m'empoigne, je me débats de toutes mes forces, mais c'est peine perdue. Un coup à la tête me rend docile. À demi assommé, je n'oppose plus qu'une dérisoire résistance.

Mon garde du corps bondit et court en direction du véhicule pour me porter secours, mais est fauché quand ce dernier le percute au redémarrage.

Horrifié, je devine l'impact de son corps contre la carrosserie avant de sombrer dans l'inconscience.



## CHAPITRE 27

Madison

Je pousse un soupir. Au moins le centième.

La pluie qui a dessiné des rigoles sur les fenêtres en début d'après-midi s'accorde à mon humeur morose. D'ordinaire, par un temps pareil, j'apprécie de me retrouver seule dans ma maison silencieuse, au milieu de mes animaux qui paressent de-ci de-là dans leur panier confortable. Mais, ce soir, j'ai rendez-vous.

– Madison ?

Je sursaute au son de la voix qui m'interpelle. Donna me fixe d'un air entendu.

– Désolée.

Quand la brosse passe dans mes cheveux, je ne peux pas m'empêcher de penser à ma mère. Petite, je les avais laissés pousser jusqu'à mes reins. Seulement, ils avaient la fâcheuse tendance à faire des nœuds. Ce qui aurait dû être une agréable séance de complicité mère-fille se transformait généralement en séance d'exorcisme.

– Te voilà de retour parmi nous ! plaisante-t-elle.

– Désolée.

– Change de refrain, par pitié ! Tu penses encore à lui, n'est-ce pas ? Non, ne prends pas la peine de me dire que c'est faux, ça se lit sur ton visage.

– Tu es sûre que tu n'es pas un peu sorcière ?

– Pas le moins du monde ! Ferme les yeux !

Je soupire de soulagement quand Donna achève de me maquiller. L'incessant ballet des pinceaux et des brosses n'effleure plus ma peau. Admirant son œuvre, ma patronne bat des mains avec un claquement de langue appréciateur.

– Je crois que j’ai fait du beau travail. Pas à dire, je suis douée.

J’ouvre prudemment les paupières. En découvrant mon reflet dans le miroir, je dois retenir un cri étouffé. En temps normal, je ne suis pas vilaine à regarder, mais cette fois, je présume qu’effectivement, Donna a fait preuve de virtuosité.

Je me penche en avant pour observer les détails. Les ombres à paupières marron magnifient le brun de mes yeux. Le mascara noir allonge mes cils et les recourbe en un arrondi parfait, car leurs pointes se dressent vers mes sourcils. Sur mes joues, une touche de blush me confère la mine rosée de quelqu’un qui est sous l’emprise d’un sentiment puissant. Quant au rouge à lèvres, il les sculpte et les rend pulpeuses à souhait.

– Du rouge sans transfert, précise-t-elle en voyant que mes yeux sont posés sur ma bouche. Tu pourras embrasser ton chéri sans lui en mettre partout.

L’idée est plutôt plaisante. J’imagine très bien ce que je pourrais infliger comme douce torture à Trevor.

Donna pouffe de rire en rangeant ses ustensiles.

– Bon, inutile de me proposer de devenir la marraine de votre premier enfant pour me remercier, déclare-t-elle. Je n’accepte que le liquide.

Je ne peux pas m’empêcher de glousser à ses paroles. Je crois qu’elle se projette un peu trop loin. Même si j’aime Trevor, je ne suis pas certaine de notre histoire sur la durée. Personne n’est à l’abri d’une déconvenue et son métier peut être une sacrée entrave. Mais pour la toute première fois, j’ai envie de me battre pour un homme.

– À présent, tu devrais bouger tes fesses et aller vite le rejoindre. Je boirai une bouteille en pensant à vous deux.

Toujours face à mon reflet, je suis du bout de l’index le tracé noir qui confère à mon regard une expression charbonneuse presque envoûtante.

– Tu es sûre que c’est une bonne idée ?

– Pourquoi pas ?

– Ça fait un peu fille désespérée, non ?

– Tu n’as pas envie de le voir ?

– Si.

– D’entendre ce qu’il veut te dire ?

– Bien sûr.

– Alors, quel mal y a-t-il à être sexy de temps en temps ?

Je ne comprends pas en quoi me pomponner m’aidera. Moi, ça ne me dérangeait pas de le rencontrer en jean et baskets. Pas besoin de faire autant de chichis. Mais bien entendu, Donna ne le voit pas de cet œil.

– Trevor ne pourra pas te résister, résume-t-elle.

J’éprouve une curieuse et merveilleuse sensation : celle d’avoir confiance en mon pouvoir de séduction. Comme une armure, ce maquillage me transforme jusqu’aux tréfonds de l’âme et je me sens prête à affronter cette mise à nu que j’ai tant de fois espérée et redoutée.

Pendant ces trois mois sans lui, je n’ai reçu aucune nouvelle.

Pas une seule fois Trevor n’a tenté de me joindre.

Au fil des semaines, je me suis convaincue que notre histoire était bel et bien terminée.

Cependant, les explications – bien qu’encore vagues – lancées au sujet de cette thérapie ont ébranlé mes certitudes. Le résultat est là, réel. Trevor ne craint plus le contact d’autres femmes.

Dois-je reprendre confiance en nous ainsi que je l’ai espéré si longtemps ?

J’ai souffert de cette distance physique et émotionnelle qu’il a mise entre nous. Hormis celles des magazines, je n’avais que quelques photos pour me consoler de son absence. Les premiers jours ont été terribles. Son regard saphir, sa manière de m’enlacer, son sourire me manquaient comme à un voyageur perdu en plein désert l’oasis qu’il recherche.

Pour moi, il était évident que ses sentiments à mon égard, maintenant qu’il avait retrouvé son ancienne vie, avaient changé. Il se comportait avec moi comme il l’avait fait avant que nous couchions ensemble, n’éprouvant plus qu’un vague intérêt et un besoin viscéral de se préserver de toute attache.

Dans mes moments les plus sombres, je me figurais même que Trevor regrettait jusqu’à notre rencontre. Puis une partie de moi plus obstinée renâclait face à cette conclusion. Alors je me souvenais du feu de notre

passion, de ces étreintes folles que nous avons partagées. Avec un délicieux frisson, je me remémorais la façon dont Trevor se perdait en moi comme dans un océan d'infinie plénitude. Comment regretter de tels moments ?

Les restaurants d'Orléans sont remplis d'une foule qui a envahi les terrasses. Autour de moi, les gens rient, bavardent avec gaieté... Récemment décoré, avec ses murs ocre et ses lumières tamisées, celui que Trevor a choisi est le lieu idéal pour un dîner intime.

– Madame, vous avez une réservation ?

– Oui, euh... je crois que je suis en avance. Monsieur Davies a dû réserver une table.

– Ah oui, en effet, dit-il en listant les noms sur l'ordinateur. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Lorsque j'y parviens, je retiens de justesse une exclamation émerveillée. Des bougies brillent dans des photophores qui y sont disséminés et de minuscules guirlandes lumineuses sont accrochées dans la végétation qui grimpe le long des murs, évoquant une colonie de papillons scintillants. La table est couverte d'une nappe blanche et l'argenterie étincelle.

*Trevor n'a pas fait les choses à moitié !*

Assise droite sur ma chaise, je commence à appréhender sa venue et tente d'envisager la situation avec philosophie. Mais il semble que mon cerveau ne soit pas de cet avis. Il échafaude des tas de scénarii plus improbables les uns que les autres. Mes jambes se mettent à trembler au fur et à mesure que l'heure approche. Je les croise, histoire de les contenir, mais ce sont mes escarpins qui prennent la relève. Au point que j'ai peur d'en faire voler un au milieu du restaurant.

Nerveuse, je consulte ma montre. Mon comportement est ridicule quand on sait que nous nous sommes envoyés en l'air dans l'après-midi. Mais c'est plus fort que moi.

– Tout va bien, madame ? s'enquiert un serveur.

– Oui. Non. Est-ce que je peux commander un truc à boire ?

– Bien entendu. Que désirez-vous ?

– Je ne sais pas. Quelque chose de costaud. Amenez-moi un jus d'orange bio !

Le serveur me fixe comme si j'étais une folle échappée de l'asile.

– Ne cherchez pas à comprendre ! déclaré-je avec un geste de la main.

– Très bien, je vous apporte votre boisson.

Je hoche la tête et essaye de me calmer. Affronter Trevor va être compliqué, mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle je me sens si nerveuse. Un mauvais pressentiment m'étreint.

D'ailleurs, je sursaute quand la sonnerie de mon portable s'élève.

La voix aiguë de Julianne me vrille aussitôt les tympans.

– Madison, est-ce que Trevor est avec toi ? Dis-moi oui, je t'en prie !

– Pas encore. Nous avons rendez-vous, mais il est en retard.

– Oh non ! Ce n'est pas possible !

Julianne n'étant pas du genre à virer dans l'hystérie sans raison, je me tortille sur mon siège, soudain saisie d'appréhension.

– Que se passe-t-il ?

– Trevor a disparu.

– Quoi ?

– Je pense qu'il a été kidnappé.

Un froid mortel m'envahit.

– C'est une plaisanterie ?

– J'aimerais bien, mais j'ai passé l'âge de ce genre de conneries. Son portable a été retrouvé dans une rue pas loin de chez toi, impossible de le contacter. Son garde du corps est dans le coma. Il souffre de nombreuses contusions.

Je suis si choquée que je ne parviens pas à parler.

– La police est déjà sur le coup. Rejoins-moi au commissariat. Il se pourrait bien que tu sois l'une des dernières personnes à avoir vu mon frère en vie.

– OK !

Sans rien ajouter, elle raccroche.

Dévorée d'inquiétude, je me force à rester assise une minute pour ne pas courir en hurlant comme une possédée. Dans les séries, il est conseillé de ne pas se laisser envahir par les émotions, mais de raisonner avec lucidité. En théorie, ça semble facile à appliquer. En vérité, je dois prendre sur moi pour y parvenir. Et encore...

Après le choc de la nouvelle, je me secoue pour retrouver des pensées cohérentes. Sans prendre garde à ma tenue, je sors du restaurant en trombe et fais signe à un taxi. Il pleut de nouveau, mais je m'en fiche. Je m'engouffre dans le véhicule et me rends au commissariat comme me l'a demandé Julianne.

Au poste, elle se précipite sur moi. Non loin de nous, deux policiers discutent avec un homme.

– Ils l'ont embarqué. Ils l'ont jeté dans la fourgonnette et ils sont partis ! J'ai tout vu ! s'exclame-t-il, affolé.

Visiblement paniqué, le témoin indique d'un geste du bras une scène imaginaire.

– Calmez-vous, monsieur, dit l'un des officiers de police. Qu'avez-vous vu ?

La main sur le torse, il prend plusieurs inspirations.

– Un type, avec un masque, au volant, et deux autres derrière. Ils entraînaient un homme vêtu d'un jean et d'un tee-shirt. Le véhicule s'est arrêté devant lui, la porte sur le côté s'est ouverte et...

– De quelle voiture s'agissait-il ?

– Je vous l'ai dit, une fourgonnette blanche, je crois. Je... je ne m'en souviens pas. Mais elle est immatriculée dans le département, ça, j'en suis sûr. Ils ont démarré sur les chapeaux de roues. Et ils ont écrasé ce type. Nom de Dieu ! C'était terrible à voir.

Je me renfroge. Combien peut-il y avoir de fourgonnettes blanches qui correspondent à cette vague description dans Orléans ? Des dizaines ? Des centaines ?

– Dans quelle direction sont-ils partis ?

– Quand est-ce arrivé ? intervient alors l'autre policier.

L'homme réfléchit.

– Vers 13 h. 13 h 30 maxi. Je rentre toujours du boulot à cette heure. Après ils ont descendu la rue et tourné à droite, au feu. Je n'en sais pas plus puisque je me suis porté au secours du blessé.

Un des deux policiers transmet l'information par radio, pendant que son coéquipier continue à l'interroger.

– Pourquoi ne pas l'avoir signalé plus tôt ? l'apostrophé-je. Si vous pensiez que c'était louche, il fallait prévenir la police tout de suite.

– Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? m'interpelle soudain un officier.

– C'est la petite amie de mon frère. Je vous en prie, dit-elle sur un ton désespéré, faites quelque chose pour le retrouver !

– Nous y travaillons, madame. Vous ! dit-il en me désignant de l'index. Suivez-moi.

– Je n'arrive pas croire que j'aie été témoin d'un enlèvement ! murmure l'homme en secouant la tête.

Je suis le policier qui m'emmène dans un bureau, Julianne sur mes talons.

Je passe l'heure suivante à raconter avec le plus détails possible ma rencontre avec Trevor à la base de loisirs ainsi que notre dernière conversation téléphonique. Une analyse de ses appels confirme mes dires. Julianne se répète sans cesse que tous les cas de figure ont été prévus, cela n'empêche qu'elle a les nerfs en pelote. Tout comme moi. N'importe qui est capable de tuer pour échapper à la prison. Cela a été démontré. Et Trevor court par conséquent le plus grand danger.

Dans le couloir, de lourds bruits de pas annoncent l'arrivée d'un homme. De corpulence mince, il marche cependant comme s'il pesait cent kilos. Il m'adresse un sourire poli, puis rejoint son équipier à la table.

– J'ai déjà informé les équipes de la manière dont les choses se présentent ici, et je devrais bientôt recevoir des renseignements sur la situation financière personnelle et professionnelle de la victime. Je vais aller interroger son agent. Pendant ce temps-là, je veux que Mathieu et toi cherchiez un ordinateur portable dans sa maison, et que vous mettiez le nez

dedans. Voyez s'il y a eu une activité inhabituelle pouvant nous fournir une piste sur ce qui s'est passé.

L'homme acquiesce.

– Plus tard, j'aimerais que vous alliez tous les deux poser des questions à droite et à gauche.

J'ai le sentiment qu'ils ne sont pas plus avancés dans leur enquête qu'ils ne l'étaient à mon arrivée, deux heures plus tôt.

– Et moi, que puis-je faire ? l'interpellé-je. Je voudrais aider. Je connais bien la ville.

– Vous n'êtes pas habilitée à mener ce genre de recherches. Vous devriez rentrer chez vous. Nous vous appellerons s'il y a du nouveau.

Julianne, plus morte que vive, s'appuie sur mon bras tandis que nous quittons le commissariat.

Incapable de la laisser seule dans cet état, je l'ai raccompagnée chez elle. La culpabilité me ronge tel un acide dans mes veines. C'est ma présence qui a provoqué cet enlèvement. S'il n'était pas venu me retrouver, rien de ceci ne serait arrivé.

– Tu vas creuser une tranchée, lancé-je à Julianne en levant les yeux de mon téléphone.

Elle cesse d'arpenter la pièce et se laisse tomber dans un fauteuil.

– Je donnerais tout ce que je possède pour que cette histoire soit terminée. Toute cette attente ne te pèse pas ?

– Bien sûr que si ! riposté-je sèchement. Désolée...

Déposant mon portable sur la table, je passe à la salle de bains, où je me débarrasse bien vite de ma robe. Debout en sous-vêtement, je m'asperge le visage d'eau fraîche. Quand je sors, Julianne a préparé un pyjama à mon intention. Notre stature étant proche, il me va. Ensuite, je m'installe dans le canapé, récupère mon téléphone afin de procéder à quelques recherches sur les différents faits relatés jusqu'ici. Puisque le sommeil me fuit, autant employer ce temps à quelque chose d'utile.

Hélas, aucune bonne nouvelle ne vient nous rendre espoir.



\*\*\*

Le lendemain, à la première heure, Julianne et moi attendons au poste. Ni elle ni moi n'avons pu fermer l'œil de la nuit. C'est avec un air renfrogné qu'un officier nous annonce qu'ils ne disposent pour le moment d'aucun indice susceptible de déterminer ce qui est arrivé à Trevor qui, semble-t-il, s'est volatilisé sans laisser de traces.

Tandis que Julianne s'effondre, je me révolte. Avec mes modestes moyens, je peux sans doute aider. Bien que Julianne se récrie, je pars en ville. Toutes ces années passées à arpenter les rues m'ont permis de dresser une carte mentale dans mon esprit. Je connais les raccourcis, les déviations et les gens. Un par un, je les questionne. Comme je m'y attendais, ils se confient plus facilement à moi qu'à la police. Je rassemble des informations, prends des notes et, comme à l'accoutumée, perds la notion du temps et de l'espace à mesure que mes recherches m'accaparent.

À force de recouper les témoignages, les vidéos de surveillance des magasins, j'en viens à tracer un itinéraire approximatif de la fameuse fourgonnette. La pluie qui martèle les vitres du taxi qui me conduit à l'endroit de détention supposé s'accorde à l'angoisse qui me noue l'estomac.

Parvenue au point indiqué, je fais stopper le taxi quelques mètres avant et lui demande de m'attendre. Tant pis si je paye le prix fort. Au cas où la piste ne mènerait à rien, il me faut un transport pour le retour.

Mon intuition et mes investigations sont récompensées quand je vois la camionnette garée en retrait devant un bâtiment. Je cherche fébrilement mon téléphone portable dans ma poche pour prendre des photos.

Mes jambes se mettent à trembler.

*Reste calme, OK ? Tu contactes discrètement la police et tu attends leur arrivée.*

D'une main incertaine, j'appuie sur la touche « appel ». Le numéro y est préenregistré.

– C’est au sujet de l’enlèvement de Trevor Davies. Il se trouve rue de Cornay. Au niveau des pépinières. Dans un bâtiment désaffecté. Faites vite !

Puis je raccroche et regagne mon poste d’observation pour passer l’endroit en revue une dernière fois. Il ne reste plus qu’à patienter.

J’aurais voulu aller inspecter l’intérieur, mais mon côté rationnel m’en dissuade, arguant que les hommes surveillent peut-être les alentours. Par conséquent, s’y rendre sans aucune précaution serait condamner Trevor. J’attends donc la venue de la police.

Comme il n’y a pas une grande distance à parcourir, ils arrivent rapidement et stationnent à plusieurs mètres de là, afin de ne pas éveiller l’attention des ravisseurs. Une fois la logistique en place, une réunion est organisée par les agents qui vont participer à l’assaut. J’ai la chance d’y collaborer en tant que spectatrice, mais ça me permet de visualiser le plan qu’ils ont obtenu.

Il est convenu que je reste en arrière avec une policière dans la camionnette de surveillance garée dans l’usine voisine. Mais ça me démange de les accompagner.

Lorsque les premiers policiers s’approchent, un coup de feu éclate. Les hostilités sont ouvertes. Cette fois, jetant toute prudence aux orties, je m’élance...

## CHAPITRE 28

Trevor

Lorsque je reprends connaissance, mon crâne est la proie de violents élancements. J'ai la gorge sèche et mal à l'épaule. Avec difficulté, j'entrouvre les yeux. Je suis aveuglé par la lumière vive et les referme.

Il me faut un moment pour comprendre que je suis dans un endroit paumé à la merci de je ne sais qui.

Assis sur une chaise en bois, j'ai les mains immobilisées en arrière et entravées au niveau des poignets. Ma tête est lourde. Je me sens vaseux. Il faut dire que je ne me suis pas ménagé quand ces deux hommes m'ont attrapé et jeté dans la camionnette comme un vulgaire sac de pommes de terre. Je me suis défendu, distribuant coups de poing et de pied. Hélas, cela n'a pas été suffisant.

Un violent impact au creux de l'estomac, me prenant totalement par surprise, m'a fait perdre l'équilibre. Un choc au niveau du crâne.

Puis le trou noir.

Jusqu'à ce que je reprenne connaissance sur cette chaise.

– Tu es réveillé ! me surprend une voix féminine. Comment te sens-tu ?

Je plisse les yeux, essayant de deviner d'où elle provient. L'espace où je suis retenu me paraît immense. Il empeste l'humus, et la terre, sous mes pieds, est couverte de feuilles et de mousse.

– Heureux d'être en vie, déclaré-je sans mentir.

– Je t'ai sauvé, dit-elle avec assurance.

– Tu m'as sauvé ?

– Tous ces gens autour de toi ne font que profiter de ton image. Moi, je t'aime pour celui que tu es. Si je n'étais pas intervenue, ils auraient abusé de toi jusqu'à ce que tu chutes. Comme cette fille que tu as rencontrée, dit-elle soudain hargneuse. Elle ne te mérite pas.

Parle-t-elle de Madison ? Mes pensées se portent aussitôt vers elle. Cette femme a-t-elle découvert quelque chose qui la rend nerveuse au point de vouloir la supprimer ? Ou bien est-ce que cette histoire n'a rien à voir avec elle et c'est moi qui établis un parallèle ? L'inquiétude qui m'a troublé à mon réveil m'assaille de nouveau.

Cet incident me concerne. Et le simple fait d'avoir été aperçu avec Madison peut l'avoir mise dans une position plus dangereuse. Je dois absolument partir d'ici ! M'assurer qu'elle va bien.

– Libère-moi.

– Pas encore.

– Qu'attends-tu de moi ?

La silhouette bouge et se place derrière moi. Je ne peux pas distinguer ses traits. Ses mains atterrissent sur mes épaules et je serre les mâchoires pour ne pas me dégager. Elle les laisse descendre sur mon torse, là où mon tee-shirt déchiré montre une partie de ma peau.

– Je veux simplement passer un peu de temps avec toi. Les autres, elles méritent de mourir, ricane-t-elle.

Mon sang se glace. Non pas à cause de la douleur qui tiraille mes membres engourdis. Mais parce que cette femme est une grande malade, suffisamment folle pour mettre sa menace à exécution.

– Je vais tous les éliminer !

Aucune bienveillance ne filtre dans son timbre implacable.

– Ils sont pervertis par l'argent, tous. Je vais t'en délivrer.

Elle n'est pas très cohérente dans ses propos. On dirait qu'elle est désorientée. Pour le moment, mieux vaut jouer son jeu et gagner sa confiance. Malgré ma situation précaire, elle ne semble pas décidée à me blesser. Du moins dans l'immédiat...

– Je ne sais pas comment t'en remercier.

*Contente-toi de rester en vie, ça ira*, souffle la petite voix de ma conscience.

Je m'exhorte à refouler ces pensées sinistres pour essayer de me concentrer sur ce qu'elle dit alors qu'elle me contourne.

Étrangement, je me mets à rire, ce qui provoque un élanement dans mes bras.

– Veux-tu quelque chose contre la douleur ? s'inquiète-t-elle en me voyant grimacer.

– Détache-moi et je n'aurai plus mal.

Aussitôt, elle s'avance et son visage se trouve éclairé par la lumière. Avec un choc, je reconnais l'assistante de Rob qui était chargée de le seconder durant mon premier séjour en France. Millie, je crois. Une fille quelconque, sans histoire, serviable. Le genre de femme qui passe inaperçue tant elle se fond dans le décor. Ses mains se tendent vers les liens, puis elle se tétanise. Son expression change et redevient plus sévère.

– Je ne peux pas faire ça.

Brusquement épuisé, je secoue la tête.

– Je vais fermer les yeux un moment, dis-je.

– Tu as raison, repose-toi. Je reste auprès de toi.

Je me rappelle l'avoir entendue déclarer quelque chose d'approchant dans la fourgonnette.

– Dis-moi, depuis quand m' observes-tu ? demandé-je alors que mes paupières se referment.

– Je veille sur toi depuis le début, répond-elle.

– Merci.

Elle exécute un petit hochement de tête satisfait.

– Tu m'en vois ravi.

– J'ai failli te perdre quand tu as décidé de repartir aux États-Unis, mais ça n'arrivera plus. Pas cette fois.

Sa bouche se tord en un rictus plein d'animosité, tandis que je me demande comment sortir d'ici en un morceau.

– C'est stupéfiant que tu aies pu réaliser tout cela sans aide.

– Oh ! Je ne suis pas seule.

*Tu m'étonnes !*

– J'ai planifié ça depuis longtemps.

– Qui est avec toi ? Des fans ?

Elle tique aussitôt.

– Bien sûr que non ! Tu sais, je suis la seule pour qui tu comptes vraiment. Les autres, elles ne t’aiment que pour ton apparence.

Elle renverse la tête en arrière et laisse filtrer un regard fou sous ses paupières mi-closes.

– J’ai engagé des types pour me protéger.

– Je ne te ferai aucun mal. Mais tes complices...

– Ils sont grassement payés. Ils ne feront rien contre moi.

– Tu es très prévoyante.

Son sourire s’élargit.

– Merci.

– Quel sort me réserves-tu ?

Elle se met à réfléchir en affichant une petite moue boudeuse.

– Je l’ignore encore. Je dois méditer.

– Tu as raison. Il est important de ne pas agir sous le coup de l’émotion.

Maintenir un semblant de relation cordiale est la base de toute négociation. Je n’en étais pas capable à 6 ans, car j’étais effrayé et perdu. Mais aujourd’hui, j’ai mûri. Je suis plus fort.

Elle s’apprête à répliquer quand une voix d’homme s’élève. Une expression soucieuse marque son visage et son attention se détache de moi.

– Je reviens vite. Ne tente rien de stupide.

– Je ne bouge pas.

Elle me dévisage une dernière fois d’un air préoccupé avant de me laisser seul avec mes pensées.

*Je vais crever si je ne trouve pas un moyen de quitter cet endroit.*

Jugulant cette sensation familière de terreur qui cherche à monter en moi, j’inspire un grand coup.

Il faut que je repère un défaut dans l’organisation bien huilée de mes ravisseurs, une faille dans leurs défenses, n’importe quoi que je puisse utiliser à mon avantage. Maintenant que l’impression cotonneuse de mon

crâne s'est atténuée et que mon corps et mon esprit fonctionnent en harmonie, je dois envisager sérieusement un plan d'évasion.

Rectangulaire, encombrée d'un incommensurable bric-à-brac, la pièce offre peu d'espoir. Les deux portes vitrées (peut-être celles par lesquelles nous sommes entrés) doivent être gardées voire cadenassées. Il n'y a pas de fenêtre à proprement parler. Le sol est terreux. Il n'y a pas d'outil ou d'objet susceptible de m'aider, hormis les fils électriques d'un éclairage ancien et défectueux. Par contre, je note la présence en grand nombre de bidons de produits hautement inflammables. Il ne faudrait pas qu'un incendie se déclenche. Sans quoi, je risque de passer un sale moment.

Alors que je me tortille, éprouvant la solidité des nœuds de mes liens, quelque chose érafle ma main droite. En tâtonnant du bout des doigts, je découvre une excroissance le long d'un montant de la chaise. À cet endroit, le métal a percé le bois et une pointe acérée offre une intéressante perspective. Voilà qui va m'être utile.

Sans attendre, j'entreprends d'y frotter la corde afin de la couper. Cela risque de me prendre un moment, mais je ne baisserai pas les bras.

Des bruits de voix rompent le silence. Ils sont plus de quatre. Autant de personnes pour me kidnapper, ça me flatte. S'ensuit un coup de feu. Cette fois, une alarme résonne dans ma tête. Il serait temps de ficher le camp d'ici !

Soudain, je vois une ombre apparaître furtivement dans mon champ de vision.

Dès que qu'elle s'évanouit, je respire profondément dans l'espoir de calmer mes battements cardiaques. Mais l'inquiétude revient me tarauder aussi vite qu'elle a disparu quand, de nouveau, la forme se met en mouvement.

Le cœur au bord des lèvres, je me sens blêmir. Quelque chose en elle me semble familier. L'attitude furtive, la manière de se redresser et la façon de se déplacer...

Ignorant les folles embardées de mon cœur, je vois mon miracle personnel se matérialiser devant moi.

Madison.

C'est bien elle qui s'avance vers moi à pas feutrés en balayant du regard les environs.

Malgré ma situation précaire, je reste encore stupéfait par la perfection de ses traits, que je ne me lasserai jamais de contempler, j'en suis convaincu. Mes yeux notent la pâleur de son visage, sa mâchoire fine crispée dans une expression dure, la courbe plus tendre de ses lèvres pleines qui, en cet instant, ne sourient pas, la ligne droite de son nez, le doux arrondi de ses pommettes, son front en partie caché par une mèche de cheveux que la pluie a plaquée...

Ses yeux, j'y plonge en dernier. Parce que je sais que ce que je vais y lire va me chavirer. Larges, encadrés de cils sombres, ses iris noisette ne manquent pas de révéler la nature de ses sentiments. Et vu leur noirceur, je devine que ses pensées ne sont pas joyeuses. Néanmoins, pris dans leur rayonnement, je sens un maelstrom d'émotions m'envahir. À tel point que je suis saisi d'un léger vertige. Sans doute à cause de ma faiblesse passagère. Peut-être aussi parce que j'ai oublié de respirer, captivé par le spectacle de cette amazone venue à mon secours.

Elle tend la main et je soupire d'aise lorsque ses doigts glacés se posent sur ma joue. Son contact m'apporte l'apaisement dont j'ai besoin, comme si je cessais brusquement d'avoir mal.

Quand elle s'abaisse à ma hauteur, je sais que je ne rêve pas. Car personne ne m'a jamais contemplé avec autant de joie. Le soulagement que je lis dans son regard à cet instant me bouleverse. On m'a toisé avec envie, avec respect, et souvent avec désir, mais moi, c'est surtout la peur que je ressentais autour de moi.

Depuis ma rencontre avec Madison, mon monde a vacillé sur ses bases et désormais, je peux envisager l'avenir avec espoir.

Depuis la première fois où j'ai posé les yeux sur elle, un lien très puissant s'est tissé entre nous, matérialisé ensuite par la laisse de ce cher Barry. Comme si elle était la réponse à toutes mes questions.

– Tu vas bien ?

– J'ai connu mieux, mais ça va.

Je souris.



C'est Madison tout craché ! Elle réussit le tour de force de pénétrer ici au nez et à la barbe des sales types qui m'ont enlevé, et sa première préoccupation est de savoir dans quel état je me trouve. Et l'inquiétude que je perçois dans sa voix est un baume sur mes traumatismes.

– Tu es blessé ! chuchote-t-elle en voyant du sang sur ma joue.

– Juste une coupure.

– Trevor, avant que tu dises quoi que ce soit... je dois te dire que je suis désolée.

– Tu as pleuré ? demandé-je en scrutant ses yeux rougis.

– Oui... Non. Bon, un peu, mais je ne pleure plus, maintenant.

– Tu n'aurais pas dû venir, c'est de la folie. Je refuse que tu meures à cause de moi.

– Désolée de briser ton rêve, mais tu ne peux pas t'attribuer le mérite de nous avoir fait tuer tant qu'on n'a pas essayé de fuir.

– Je persiste à dire que tu es suicidaire.

– Hé, on n'est pas encore morts, réplique-t-elle, tout en continuant de dénouer la corde. Tu peux seulement t'octroyer le fait d'avoir été kidnappé.

– Je suis prisonnier dans un bâtiment abandonné, surveillé par des hommes armés de fusils d'assaut et de je ne sais quoi d'autre. Tu m'excuseras, mais j'ai du mal à rester optimiste.

Je hausse les épaules.

– Tu as une idée d'où nous sommes ?

– À plusieurs kilomètres d'Orléans. Dans une zone désaffectée. Une pépinière. La police cerne les alentours, je ne suis pas venue seule !

Des paroles qui me soulagent.

Elle renifle discrètement avant de poursuivre :

– Je te signale que j'ai poireauté un moment au restaurant.

– Désolé, je ne voulais pas être en retard.

Tandis que nous parlons, ses doigts s'activent à détacher les liens qui m'entravent. Je lui adresse un sourire de gratitude tout en essayant d'ignorer la façon dont mon cœur danse rien qu'à la voir.

– Tout ce que j’ai dit était faux, Trevor. Au lieu de me fâcher comme je l’ai fait, j’aurais dû te dire que... que tu me manquais. Tu me manques.

Elle parle de plus en plus vite, comme si elle craignait de ne pas avoir assez de temps pour tout dire.

J’avance le visage vers elle pour l’arrêter.

– Prends une minute pour respirer, tu vas manquer d’air.

– Désolée, murmure-t-elle avec un petit sourire. J’ai tellement eu peur de ne plus te revoir...

Mon regard s’ancre dans le sien.

– Je croyais que tu voulais être tranquille.

– Je sais, je sais. Mais, je ne savais pas que tu me prendrais au mot et que tu irais jusqu’à te faire kidnapper pour que je...

Enfin libéré, je glisse la main sur sa nuque et plaque un baiser passionné sur ses lèvres.

– Tu auras l’occasion de me montrer ta désolation plus tard. Pour le moment, je préférerais partir d’ici.

– D’ac ! La police ne va pas traîner à tout défoncer de toute façon, dit-elle avec un clin d’œil. Et Julianne t’attend avec impatience.

– Tu as mêlé ma sœur à ça ?

– Euh... disons que c’est plutôt le contraire, mais nous en reparlerons. Pour le moment, je préférerais quitter cet endroit, dit-elle en me parodiant.

Décidément, Madison est surprenante. Elle est aussi forte que belle. L’assurance de son regard le prouve.

Elle glisse sa main dans la mienne et me mène vers le point d’entrée qu’elle a créé pour pénétrer dans la pépinière.

Tout à coup, je remarque combien la vie est étrange. Lorsque j’ai rencontré Madison, je n’imaginais pas vivre un jour un amour si intense, si profond. Je ne pensais même pas que ça puisse exister. Une certitude qui a volé en éclats avec elle. La puissance des sentiments que j’éprouve pour elle m’a complètement pris au dépourvu. Sa force de caractère, son empathie et sa bienveillance à l’égard de ses semblables font d’elle une personne estimable. Dans mon esprit, elle se hisse bien au-dessus des

autres. Et je sais, au plus profond de moi, dans chaque cellule de mon corps, que c'est avec elle que je désire passer ma vie...

– Sais-tu qui t'a enlevé ?

– Une déséquilibrée.

– Où est-elle ? murmure-t-elle.

– À l'intérieur, dis-je en essayant de récupérer ma voix qui n'est plus qu'un filet à l'instant présent. Mais elle ne se laissera pas attraper aussi facilement. Notre priorité est de fuir. L'entrepôt est rempli de produits chimiques. C'est une bombe à retardement. Et elle est peut-être du genre à tout faire exploser.

Madison me fixe avec sérieux.

– La police sera là dans quelques minutes, dit-elle. Cinq, tout au plus.

– En cinq secondes, on peut mourir, répliqué-je.

En y songeant, je crains que nous ne disposions peut-être même pas de tant de temps à vivre. Je dois absolument évacuer Madison d'ici. Je ressens le besoin impérieux de passer à l'action immédiatement.

– J'ouvre la route, déclaré-je.

– Tu es fou ? s'écrie Madison. Je ne te laisserai pas faire. Tu es blessé.

– Alors tu devras me cogner parce que c'est le seul moyen de m'en empêcher.

– Ne me tente pas !

Au loin, je perçois du coin de l'œil un mouvement qui me fait tourner la tête. Plusieurs personnes approchent.

Me prenant au dépourvu, Madison me contourne. Je ne peux pas la retenir sans éveiller l'attention des nouveaux arrivants. Elle m'adresse un sourire entendu.

Comme le jour où elle m'a soustrait à la horde de fans, je lis dans son regard une détermination sans faille.

– Allons-y !

## CHAPITRE 29

Madison

Nous courrons en direction de la sortie quand un type nous fait barrage. J'ignore d'où il vient.

Comme je suis en tête, il me lance un coup de poing, balayant assez large pour me laisser le temps de le parer. En agissant ainsi, l'idiot me facilite la tâche. Trevor se dégage de mon emprise comme s'il ne me croyait pas capable de me défendre toute seule. Libre, j'esquive l'attaque de l'idiot avant de lui bloquer le bras en frappant un nerf du coude. J'enchaîne au niveau de la cage thoracique : un choc à courte distance que je maîtrise bien. L'homme tombe au sol, le souffle coupé.

– Ne bouge pas si tu tiens à la vie ! grondé-je, le regard féroce, lorsqu'il esquisse un geste pour se relever.

Trevor lève les yeux au ciel et l'assomme purement et simplement.

– Ne perds pas ton temps avec ce gars.

– Désolée, j'ai toujours eu envie de balancer cette réplique. Ça fait trop classe, comme dans les films !

– Ne traînons pas !

Une seconde plus tard, un type, dont le physique de déménageur pourrait en faire vaciller plus d'un, fonce droit sur moi. Je perds l'équilibre sous le choc de l'assaut et me retrouve plaquée au sol. La brute épaisse enserme ma gorge pour m'étrangler, mais je refuse de céder à la panique. Je n'ai pas suivi des cours d'autodéfense et d'arts martiaux pendant des années pour finir à la merci de ce crétin. Son visage proche du mien m'offre une parade idéale. Avec vigueur, j'enfonce mes pouces dans ses yeux.

Il se met à hurler.

Venant à mon secours, Trevor passe un bras autour de son cou et j'en tire profit pour décocher au crétin un coup de coude au thorax. Il lâche prise et je roule sur le côté pour me relever. Sans attendre, je ramasse de la terre

détrempée et la lui jette en pleine figure. Quasi aveuglé, l'homme se met à tituber et est incapable de se défendre lorsque je lui administre un violent coup de pied dans l'entrejambe.

– Ça, c'est pour Trevor, murmuré-je avant de chercher mon homme du regard.

Le soulagement de le savoir en vie le dispute à la colère qui gronde en moi. Trevor garde des cicatrices depuis son enfance. Cette femme a bafoué son désir d'évoluer. Moi, je veux juste qu'il se sente en sécurité. Et je vais tout faire pour. J'en fais la promesse solennelle.

Alors que je nous croyais enfin tranquilles, j'entends des bruits de course. Avec horreur, je vois trois inconnus foncer dans notre direction. Ils fuient visiblement la police qui les talonne. Ils n'ont pas l'air commodes.

*Nom d'un chien, combien sont-ils ?*

Seulement, Trevor et moi sommes sur leur chemin. Le cœur tambourinant dans ma poitrine, je fais un premier pas vers eux.

Trevor est déjà mal en point à cause de sa captivité. Si en plus son visage est blessé, sa carrière pourrait être ruinée. C'est à moi d'agir. À l'instar des héros de films d'action, je fais rouler ma tête de droite à gauche afin d'assouplir mes muscles.

– Madison, que fais-tu ? s'exclame Trevor en venant près de moi.

– Reste derrière, j'en ai pour quelques minutes. Je suis prête !

– Tu plaisantes ! Ces types ne sont pas là pour s'amuser. Filons !

– Ils sont sur notre chemin On n'a pas d'autre choix que de les affronter.

– Alors, on fait face ensemble !

– Tu es sûr ?

– Oui !

L'espace d'une seconde, je laisse jaillir les mots que je n'ai pas eu le temps de prononcer. Peu importe ce qui arrivera. Au moins, il saura ce que je ressens pour lui.

– Je t'aime, Trevor Davies.

La lueur qui fait briller son regard vaut bien toutes les réactions du monde. Mais cet instant parfait de bonheur ne dure pas. Je me retourne vers

nos assaillants.

– Allez, approchez qu'on règle ça tout de suite ! harangué-je nos ennemis.

L'un des hommes me prend au mot. Il lâche un rugissement et se précipite vers nous, arme levée.

Sans m'octroyer le temps de réfléchir, je repousse Trevor pour le mettre à l'abri. Dopée par la volonté de le protéger, je bloque l'arme en encerclant de ma main le poignet de l'assaillant, tandis que de l'autre, je lui assène un coup de poing sur la trachée pour le faire reculer. Me remémorant une technique de pression jugulaire, je projette mes deux doigts dans le creux de son cou et les y enfonce. L'homme s'effondre à genoux sur le sol dans un râle. Sonné par mes attaques successives, il ne parvient plus à réagir.

Enfin, c'est ce que je croyais.

En voulant l'enjamber, il tend le bras. Je trébuche et tombe face contre terre. Le souffle coupé, je ne peux pas me redresser tout de suite. Comme les autres approchent, je roule sur moi-même afin de me mettre hors de sa portée. Mais il se jette sur moi, un mauvais sourire aux lèvres.

– Je te tiens, à présent !

Alors que je tente frénétiquement de me remettre sur mes pieds, une haute silhouette apparaît. D'un mouvement sec, l'homme abat violemment une planche sur la tête de mon adversaire.

Trevor !

Tellement concentrée sur nos ennemis, je l'avais complètement perdu de vue. Je me redresse à demi, tandis que l'autre s'effondre à genoux. Avec ce coup, Trevor aurait pu le tuer, mais il est vivant. J'imagine sans peine qu'il ne tenait pas à être inculpé pour meurtre. Je le vois s'avancer, prêt à anticiper le moindre mouvement des assaillants encore présents.

Il n'est plus homme à se laisser vaincre par quiconque, désormais. Cela se lit sur l'expression de son visage. Rien ne l'empêchera plus d'avancer.

Il s'approche de moi.

– Tu es blessée ? me demande-t-il doucement.

– Non, ça va.

M'efforçant de leur couper l'envie de poursuivre, je saisis le petit doigt de l'homme et le retourne jusqu'à entendre l'os craquer. Il hurle de douleur instantanément.

– Remercie-moi de ne pas te tordre autre chose, murmuré-je avec un sourire sadique.

Interpellant ses complices, je lance :

– Je vous conseille de ne pas faire un pas de plus si vous ne voulez pas subir le même sort.

Sidérés par cette démonstration de force, ils demeurent figés, la bouche béante et les yeux exorbités. Je me sens pousser des ailes.

Au moins, ils hésitent à attaquer. Alors qu'en toute logique, je n'aurais clairement pas le dessus s'ils s'y mettaient tous en même temps.

En fin de compte, je les vois lever les mains pour montrer leur intention de ne pas nous nuire.

Le cœur battant à tout rompre, je pousse un soupir de satisfaction. Il ne reste plus personne à combattre. Je n'en reviens pas d'avoir si bien réussi. Mes efforts ont payé. Je n'ai pas sué sang et eau sur les tatamis en vain. Mais la hargne que j'ai déployée pour me défendre commence à se faire sentir. Mon corps est fourbu, je dégouline de sueur et de boue. Bref, même le Yéti aurait peur de moi s'il me croisait.

Toutefois, je ne savoure pas longtemps ma victoire, puisque quand je me retourne pour prendre Trevor à témoin de mon autorité, je constate que la plupart des policiers sont présents, armes au poing. En fait, ce n'est pas de ma démonstration que ces voyous ont eu peur, mais des pistolets pointés sur eux.

Mon orgueil en prend un coup. Je me sens un peu bête. D'ailleurs, Trevor a les yeux qui brillent. L'animal se moque de moi. Il ne perd rien pour attendre !

– Embarquez-moi ces hommes ! ordonne l'officier de police.

Témoin du combat qui vient de se dérouler, il s'approche avec une expression ahurie.

– Mademoiselle, vous n'avez jamais envisagé de travailler pour les forces de l'ordre ? demande-t-il.

– Euh... non...

– Vous êtes rudement efficace, pourtant.

– Merci du compliment.

– Vous feriez une super recrue. C’est sincère. Vous devriez y réfléchir.

– Elle m’a cassé le doigt ! pleurniche mon dernier assaillant, les yeux écarquillés de douleur en montrant son auriculaire plié dans un angle improbable.

Le policier s’approche pour l’examiner.

– Arrêtez de vous plaindre, il est seulement déboîté.

Il l’entraîne vers les véhicules, après l’avoir menotté.

– Avez-vous trouvé la femme ? se renseigne Trevor auprès de l’officier. C’est elle qui a tout commandité. C’est l’ancienne assistante de mon agent.

– Elle a été appréhendée.

En effet, je la découvre en train d’être menottée.

Qui aurait pu croire que cette femme à l’allure commune cachait de si noirs desseins ? Son regard fou croise le mien. Une expression de haine prend naissance sur son visage. Un sentiment violent, démesuré, au-delà de toute logique.

Dans ma tête se déroule un film dans lequel je m’imagine ce qu’il pourrait advenir si tout à coup, la captive repoussait la policière lui faisant face et, tout entravée qu’elle était, parvenait à se saisir de son pistolet. Comprenant le danger, je bondirais et me posterais face à Trevor au moment où un coup de feu retentirait. Mon corps tressaillerait sous l’impact et mon petit ami me recevrait alors pantelante entre ses bras.

– *MADISON !* hurlerait-il.

– *Je meurs, Trevor.*

– *Non, tu ne peux pas, tu es l’amour de ma vie, je ne suis rien sans toi. Si tu disparais, il ne me restera plus aucune raison de vivre. Madison ! Madison !*

Je pousserais un dernier soupir. Tandis que mon âme s’envolerait au paradis, j’entendrais les louanges que m’adresseraient les personnes autour de moi. Qui aurait pu croire que ce roman finirait ainsi, hein ?



– Madison ! Madison !

*Hein ?*

Je sursaute, renouant avec la réalité. En fait, je suis toujours en vie et c'est Trevor qui me hurle dans l'oreille pour me sortir de mon hébétude.

Tout ce que je viens de vivre, cette rébellion de la prisonnière, cette balle qui m'a percutée... Ce n'était que le fruit de mon imagination !

*Bon sang, ai-je reçu un coup sur la tête sans m'en apercevoir ? Suis-je en train de devenir folle ?*

Avant tout, je crois que je vais vomir. Désormais, l'adrénaline a quitté mon corps et je me sens molle comme un vieux chewing-gum tout mâchouillé.

– Madison, répète Trevor.

Il est indemne, c'est le principal. Certes, son beau visage est écorché. Il a les phalanges abîmées et sa tenue laisse à désirer, mais il est près de moi.

*Dieu merci, il est sauf.*

Et la foldingue, en direction de la prison. (Je sais, je fais un raccourci).

Je tente de me relever (tiens, quand me suis-je effondrée ?), mais mes genoux me trahissent et je reste à terre. S'approchant de moi, Trevor s'abaisse à ma hauteur. Doux, ses doigts repoussent les cheveux qui encombrant mon visage.

– Comment vas-tu, ma guerrière ?

– Tu as vu ça, je me suis bien battue, hein ?

– Tu es redoutable.

Il se penche sur moi, glisse une main sous mes aisselles et l'autre sous mes genoux. Avec mes vêtements humides et boueux, je n'ai rien d'une princesse à secourir...

– Non, je t'en prie, protesté-je. Je t'assure que je peux marcher. Rien ne t'oblige...

Faisant fi de mon objection, il me soulève sans effort et je ne peux que me retenir autour de son cou pour ne pas le déstabiliser plus que nécessaire. Puis, j'esquisse un pâle sourire d'excuse avant de détourner le visage pour cacher ma gêne.

Dire que je suis censée être celle qui le délivre !

Mais je dois admettre qu'il y a quelque chose de romantiquement désuet à être ainsi emportée par un homme qui allie autant de force à autant de charme. Car fort, il l'est. Pas comme un culturiste, mais comme quelqu'un qui connaît son corps et le maîtrise. Je le sens à la façon dont il me serre dans ses bras. Et l'épaule contre laquelle je me blottis est large et ferme. Je le sais d'autant plus que j'ai laissé mes lèvres la parcourir il y a peu.

– Je peux marcher, tu sais...

– Hors de question.

– Je suis toute cracra.

– Et alors ? Moi aussi, plaisante-t-il. Et puis, c'est toi qui as fait tout le boulot. Sans ton intervention, qui sait ce qu'il serait advenu de moi ?

En dépit de sa charge, de sa fatigue et de sa blessure, il avance d'un pas cadencé. Il respire toujours du même souffle mesuré et son teint n'est pas rougi par l'effort, bien que quelques couleurs ne lui auraient pas fait de tort. Je le trouve affreusement pâlot.

Je souris quand une silhouette attire mon attention.

Un photographe bardé d'appareils regarde dans notre direction et je me recroqueville instinctivement à l'instar d'un escargot dans sa coquille.

Soudain, je perçois le bruit de clics successifs tout près de nous. En tournant la tête, je remarque un autre homme qui nous mitraille sous toutes les coutures, immortalisant notre mésaventure sur sa carte mémoire.

Hormis une image floue parue dans un magazine people, et vite oubliée, la presse n'a jamais parlé de moi depuis que je suis en relation avec Trevor. Surtout parce que nous sommes restés discrets sur ce qui nous lie.

Mon sang ne fait qu'un tour.

– Espèce de vautour ! Vous n'avez donc aucun respect ? craché-je, excédée.

Au même instant, un second photographe surgit et l'éclair blafard d'un flash m'aveugle.

– Trevor ! lance l'homme en nous mitraillant. C'est votre petite amie ? Comment s'appelle-t-elle ?

Saisie d'une envie de meurtre, je m'agite de plus belle.

– Fichez-nous la paix ! crié-je en essayant de me libérer des bras de Trevor.

– Madison...

– Repose-moi par terre que j'aille lui faire une tête au carré, à ce sale type !

– Madison...

– Quoi ?

– On s'en moque.

– Hein ? Mais non... ce type, il a pris...

Je me débats tellement qu'il est contraint de me lâcher, mais il déplace son corps de manière perceptible, et je devine qu'il s'érige en bouclier. Il est même prêt à les affronter.

Hors de question que je laisse un homme se battre pour moi. Je suis assez grande pour me débrouiller toute seule !

« Non », mimé-je avec les lèvres en tentant de régler moi-même le problème.

« Chut », me retourne-t-il pareillement.

– Madison, je te préviens : c'est un vrai cirque, derrière ces barrières. Toutes les chaînes sont présentes, m'informe-t-il.

Je soupire.

– Comptes-tu faire une déclaration ? interrogé-je.

– Seulement si tu es d'accord avec tout ça.

*Ce qui implique de dévoiler notre amour au grand jour et tout le tralala ?*

– Je le suis.

Un sourire lumineux éclaire son visage. Il disparaît aussitôt quand il se tourne vers les journalistes.

– Messieurs, je vous demanderai de ne pas publier de mensonges quant à ce qui vient de se passer. Si jamais j'en note un seul, mes avocats vous

traqueront jusqu'à ce que vous ne soyez plus capable d'écrire une ligne. Me suis-je bien fait comprendre ?

La soi-disant courtoisie de Trevor a disparu, laissant place à un ton glacial. L'expression heureuse et soulagée qu'il affichait quelques secondes auparavant s'est évanouie. Plus la moindre trace. Je réprime une grimace. Il est impressionnant d'autorité. Tout comme moi, les journalistes semblent désarçonnés par son comportement. D'ordinaire, je sais qu'il cherche à les éviter à tout prix.

Décidément, ce nouveau Trevor n'a de cesse de me surprendre. La crainte d'une tempête médiatique ne paraît pas le perturber outre mesure.

– Partons, murmuré-je.

– La route est inondée à cent mètres d'ici, nous renseigne alors un policier. Votre voiture ne passera pas.

– Le sort s'acharne, maugréé-je.

– Faites comme vous le sentez, mais je ne suis pas sûr que vous y parviendrez.

– Quel autre choix avons-nous ?

– On peut se rabattre chez moi en attendant que l'effervescence cesse, suggère Trevor.

– Mais, les journalistes...

– Rob va s'en charger. Ne t'inquiète de rien.

Je réfléchis un instant aux différentes options qui s'offrent à moi. Soit je m'entête et je cours le risque de vivre les prochaines heures à jouer à l'arche de Noé avec une voiture. Soit, j'écoute la voix de la raison et je passe mon temps en compagnie d'un top model sexy, en tête-à-tête pour une durée indéterminée dans son appartement.

Y a-t-il seulement besoin d'y réfléchir ?

Ne me suffit-il pas d'accepter ce qui est la proposition la plus excitante que j'aie reçue ces dernières vingt-quatre heures ?

– Va pour chez toi.

– À partir de maintenant, ça ne va pas être facile d'être avec moi, je ne veux pas te mentir.

– Je vais gérer, t’inquiète. Et toi ?

– Ça ira, assure-t-il.

Puis, il ajoute très poliment :

– Merci d’être arrivée au bon moment.

– Je t’en prie.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE 30

Trevor

Je la garde tout contre moi tandis que l'ascenseur entame sa descente sans nous.

– Est-ce que ça va ? demande-t-elle, inquiète.

Je baisse la tête et presse fermement mes lèvres contre son front.

– Oui.

Nous sommes tous les deux dans un piteux état. On dirait qu'on vient de participer à un combat de catch dans la boue. Nous avons été raccompagnés chez moi par une voiture banalisée de la police après avoir déposé plainte et rempli d'innombrables paperasses. Elle comme moi avons décliné l'offre de Julianne de nous réfugier chez elle. Nous n'avions qu'une envie : nous retrouver seuls.

Parvenus à mon appartement, nous avons procédé à un minutieux nettoyage afin d'enlever les saletés qui nous couvraient comme une seconde peau.

Maintenant, nous voilà dans la cuisine.

Je serre les mains autour de la tasse de chocolat chaud que m'a apportée Madison et contemple la jeune femme debout à quelques mètres de moi. Tous les deux, nous avons pris une sacrée claque aujourd'hui, et à présent, nous nous retrouvons l'un en face de l'autre sans parler. Comme si les mots étaient superflus.

*Ma guerrière !* pensé-je avec fierté.

Son regard lointain me dit qu'elle ressasse sans doute ce qui s'est passé plus tôt. Entre ses doigts, une tasse identique à la mienne fume, mais elle semble ailleurs.

– Madison ?

– Mmm...

– J’ai besoin que tu me répètes ces mots que tu as lâchés dans le feu de l’action.

– Quels mots ? Oh ! Ces mots !

– Oui. Dis-moi juste maintenant si tu peux encore m’aimer ou non, malgré tout ce qui s’est passé. Dis-moi...

– Ta question est idiote.

– Réponds-y. S’il te plaît.

Elle me fixe longuement sans manifester aucune émotion et je suis sur des charbons ardents.

– Je t’aime, Trevor Davies, et je ressentirai toujours la même chose pour toi quand j’aurai 90 ans, un dentier et un déambulateur, déclare-t-elle. Bien sûr, tu n’es pas obligé d’accepter cet amour véritable que je t’offre. Mais je dois te prévenir que tu ferais une boulette monumentale.

– Que tu m’aimes, c’est tout ce que j’avais besoin d’entendre.

Je pose mon mug sur la table, m’avance jusqu’à elle et plaque ma bouche sur la sienne. Elle ne résiste pas. Non pas parce qu’elle n’en a pas la force. Je suis conscient qu’elle pourrait me déboîter la mâchoire d’un seul coup si elle le voulait, vu ses prouesses de la journée, mais parce qu’elle n’en a pas la volonté.

Elle reconnaît sa défaite. Et moi, la mienne.

Ce baiser que nous échangeons est porteur de promesses, de tous ces mots qui sont encore en nous et attendent le moment opportun pour être prononcés. Ce qui me convient parfaitement. Avec Madison, je vais prendre mon temps et savourer la vie. Celle que je n’ai jamais vraiment appréhendée depuis le drame de mon enfance.

Elle me rend mon baiser, et je sens mon cœur battre la chamade tandis que ma respiration se transforme en halètement et que mes doigts se pressent sur son visage.

Son corps épouse chaque courbe du mien, et je suis heureux de ne pas avoir donné raison à la première impression qu’elle m’a faite ce jour-là, sur le plateau de tournage. J’aurais loupé la chance de ma vie.

Mes mains jouent sur ses traits, comme les siennes courent sur ma peau. Et les secondes sont rares durant lesquelles nos lèvres se séparent.

Lorsque je commence à manquer de souffle, je plonge mes yeux dans les siens, brillants et lumineux, et devine que moi aussi, j'ai gagné quelque chose d'incalculable. Parce que plus rien n'a d'importance, sinon l'assurance que j'ai désormais de pouvoir rester à ses côtés.

– Je t'aime, répète-t-elle.

En entendant ces paroles, je me laisse enfin submerger par mes émotions. Je suis à la limite de verser des larmes de joie, car tout ce que je désire se réalise.

Mon front posé contre le sien, je lâche tout à trac :

– Il y a quelque chose dont je dois te parler.

Elle doit se douter que le moment est grave, car elle reste sérieuse. Son regard porte en lui une incommensurable compréhension. Avec l'intuition qui caractérise les femmes, ce sixième sens qui nous fait défaut à nous, les hommes, sent-elle que je vais passer aux aveux ? Me libérer de ce fardeau avec lequel je vis depuis toutes ces années ?

– Je t'écoute.

Pris d'une soudaine peur irraisonnée, je recule et allume la radio. La station sélectionnée ne diffuse que de vieux tubes. D'habitude, je les fredonne seul. Je les connais par cœur.

– Tu aimes ce genre de musique ? interroge-t-elle.

– Oui, tu trouves ça ringard ?

– Pas du tout. Mais tu voulais me dire quelque chose.

Je lui lance un regard perdu.

– Ne m'avoueras-tu jamais ce qui s'est passé ? poursuit-elle, un peu hésitante, car de toute évidence, elle ne tient pas à gâcher notre moment.

– En vérité, je me demande si c'est tellement important.

– Non, pas si c'est trop difficile pour toi de te confier. Mais je ne peux m'empêcher de m'interroger... Pour ton information, je n'ai rien exigé de Julianne. Je veux que ce soit toi qui veuilles me le dire.

Ses yeux s'assombrissent lorsqu'ils plongent dans les miens. Je me perds dans leur contemplation pendant de longues minutes.

– Madison..., dis-je, tandis que ma respiration s'accélère.



Je réalise alors que sa main libre remonte le long de mon torse dans une caresse lente et mesurée. En une fraction de seconde, mon être entier s'embrase. J'oublie ma peur.

– Fais-moi confiance, murmure-t-elle.

Un long soupir franchit mes lèvres. Je plonge dans ses yeux pour me donner du courage. Ce que j'y lis me convainc de me lancer. Après avoir saisi ses mains dans les miennes, je commence à lui parler de ma famille. Mes parents, ma venue au monde. Mes premières années. De temps à autre, je vérifie d'un rapide coup d'œil comment elle réagit. Impassible, elle attend patiemment la suite.

– J'avais 6 ans et j'étais en train de devenir l'étoile montante du mannequinat juvénile. Un jour, j'ai accompagné mon père chez un ami. Il avait des dossiers à lui donner. Mon père est assez tête en l'air. Cette femme m'a repéré dans la rue alors que je me rendais seul à la voiture familiale.

J'inspire profondément.

– J'en garde un souvenir très net. C'était il y a vingt et un ans, et pourtant ma mémoire n'efface pas ce qui s'est passé... Tout comme je me rappelle bien ce que j'ai éprouvé quand elle m'a enlevé. Ce n'est pas quelque chose de facile à oublier.

Je m'étonne du calme avec lequel je suis capable de discuter sur ce qui m'est arrivé et qui a meurtri mon existence si longtemps. Jusqu'à ce qu'elle débarque.

– T'a-t-elle avoué la raison de son geste ?

– Pas vraiment. J'étais mignon. Elle ne pouvait pas avoir d'enfant. Mes yeux lui plaisaient beaucoup. Elle m'a souvent répété que je ne méritais pas de vivre. Que ma place était au ciel avec les anges et qu'elle allait me purifier et m'y envoyer.

– Quelle horrible chose à dire à un enfant !

– Elle a affirmé cependant que c'était plus facile avec moi parce que j'étais mignon et innocent, ajouté-je.

Il est difficile pour moi de ne pas sentir son contact même après tout ce temps. Je perçois encore son haleine, ses mains comme des serres sur mes bras. Ces trois jours de captivité ont été un enfer pour l'enfant que j'étais.

– Est-ce qu'elle t'a...

Nous n'avons jamais parlé de cela auparavant, et ce mot qui veut franchir ses lèvres, elle ne peut se résoudre à le prononcer.

– Non.

Elle semble soulagée. Je ne continue pas tout de suite, comme si je devais employer les termes justes.

– Elle a touché mon corps. Elle me forçait à prendre des bains et me nettoyait elle-même. Ses mains sur moi sont un souvenir atroce. Pour elle, ce n'était pas mal agir. Moi, je savais que si. Mais pour survivre, j'ai dû la laisser faire.

Je me concentre sur les mots, repoussant dans les ténèbres cette sensation dégoûtante qui me taraude toujours quand j'évoque ce moment. Mon innocence a été volée par des caresses équivoques qui n'auraient pas dû être. Maintenant que Madison a réussi à faire tomber ce voile d'obscurité, je me sens soulagé de pouvoir exprimer cela.

Rien qu'au pli de ses lèvres, je soupçonne qu'elle s' imagine plus. Elle doit réprimer sa curiosité, je le devine. Puisque j'ai emprunté ce chemin de la vérité, je me dois d'aller jusqu'au bout.

– Comment as-tu été sauvé ?

– Ça n'a pas été simple. Pour moi, ça a juste été une attente très, très douloureuse. Après trois jours de détention, la police est intervenue avant qu'elle ne puisse me crever les yeux comme elle me le promettait chaque jour. Heureusement, j'ai été sa seule victime. Même si elle envisageait de me donner un compagnon pour que je ne m'ennuie pas.

– Quelle horreur !

Mes mains se crispent.

– Elle voulait mes yeux pour les enchâsser sur un collier.

Un long silence suit cette déclaration.

– Et tes parents ?

– Ils ont été dévastés, comme tu peux l'imaginer. Mon père voulait rompre tous mes contrats. J'ai insisté pour qu'il ne le fasse pas. Avec du recul, je crois que je pensais que c'était à moi d'endurer ce calvaire que je vivais désormais tous les jours, comme pour me punir.

– Te punir de quoi ?

– De n’avoir pas su me défendre. De n’avoir pas su l’empêcher de se tuer, elle.

– Trevor, tu avais 6 ans !

– Ce n’est pas une raison.

– Je suis désolée de ne pas être de ton avis. À cet âge, on ne possède pas la maturité d’un adulte. Et encore, il arrive que même les grandes personnes soient à côté de la plaque. Pourquoi t’en vouloir d’une chose dont tu n’es pas responsable ?

Sa véhémence me met du baume au cœur.

– Trevor, c’était toi la victime, pas elle !

Ce n’est que bien plus tard que j’ai compris cela. Après des années de thérapie. Le corps grandit, l’esprit évolue. Cela ne chasse pas pour autant cette pointe de culpabilité qui se terre au fond de moi et se rappelle à mon souvenir. Je commence aujourd’hui seulement à me rendre compte combien mon auto-affliction a été éprouvante.

– J’en ai voulu à ma mère aussi.

– Pourquoi ?

Mes émotions, je les ai conservées enfouies si longtemps que je ne suis pas certain de pouvoir les retranscrire clairement. Mais en contemplant Madison, je devine soudain que si quelqu’un peut me comprendre, c’est bien elle.

– Je n’avais plus aucune confiance en elle, avoué-je. Quand j’étais petit, j’avais fait d’elle mon ange gardien, celle qui veillait sur moi et combattait le mal de toutes ses forces. Même si ce n’était pas sa faute, je lui en ai voulu de ne pas avoir su me protéger.

– Ce n’est pas vrai. Tu le sais ?

Son expression déborde de compassion.

Ma mère, je suis resté longtemps à lui en vouloir. J’avais 6 ans, et je ne comprenais pas qu’elle m’ait abandonnée, qu’elle n’ait pas lutté davantage. Si elle m’aimait, elle aurait éloigné le danger. Et puis un jour, j’ai lâché prise. Après avoir médité très soigneusement sur ce problème dont je commençais juste à entrevoir certains aspects, j’ai décidé de faire comme si

rien ne s'était passé. Les souvenirs des temps heureux sont revenus, et j'ai pu les chérir de nouveau.

Me jetant un coup d'œil incisif, Madison presse ma main dans la sienne.

– Oui.

– C'était un secret bien lourd à porter pour un enfant.

– Pendant des années, j'ai eu l'impression de traîner un boulet. Et j'ai caché à tout le monde ce que je ressentais parce que c'était plus facile pour eux. Oublier cet événement, les attouchements... Seulement, j'ai découvert, aujourd'hui, que tout ça était inutile. Que je me faisais plus de mal que de bien. Ma phobie du contact était la matérialisation de mes peurs refoulées. Et quand je l'ai compris, je n'ai pas su quoi faire de cette révélation.

– Tu dois lâcher prise, conseille-t-elle.

– Mais ce ne sont pas des souvenirs heureux, dis-je.

– Alors, fabriques-en ! Passe du temps avec les gens que tu aimes. Sors avec ta famille, invite ta sœur au restaurant, découvre qui tu es vraiment. Tu es en vie. Ne laisse pas s'envoler cette chance.

– Je suis pitoyable, n'est-ce pas ?

Je suis sur le point d'ajouter : « je suis désolé », mais je réalise à ce moment-là que Madison est en train de rire.

– Madison ! m'énervé-je de sa réaction alors que je viens de me mettre à nu. Il n'y a rien de drôle là-dedans !

– Tu as raison, admet-elle sans pour autant recouvrer son sérieux dans la minute qui suit.

D'un seul pas, elle s'avance sur moi et me serre entre ses bras dans une étreinte puissante.

– Honnêtement, je suis soulagée que tu sois parvenu à dépasser toute cette macabre histoire. Tu es un guerrier ! La vie est belle. Voilà la raison pour laquelle je ris.

Alors je me mets à rire, moi aussi.

Oui, la vie est belle. Cet instant est parfait, et cette femme est une bénédiction. Même si elle risque de me faire tourner en bourrique, je ne

voudrais aucune autre femme près de moi. L'amour fonctionne ainsi. Quand on aime quelqu'un, la logique n'a plus cours.

J'ai trouvé l'épaule sur laquelle m'appuyer en cas de doutes, d'incertitudes et de tourments. Je suis sûr qu'elle sera à mes côtés à chaque instant, car ce qui nous lie est incroyable.

Je l'embrasse alors avec tendresse et adoration. J'oublie celui que je suis, les lieux, l'heure, la raison... me rappelant juste qu'elle m'aime, qu'elle me désire, que je suis à elle pour l'éternité.

Sans effort, je la soulève dans mes bras et la mène jusqu'à la porte de la chambre. Je parviens à l'ouvrir en la tenant toujours serrée contre moi. Elle a commencé à me déboutonner la chemise que j'ai enfilée à la va-vite, et pour rien au monde je ne souhaite qu'elle arrête.

Cette soirée appelle à la gentillesse, aux douces caresses et aux lents baisers, qui nous rappellent à tous les deux que nous sommes vivants et ensemble. Je veux qu'elle sente que je lui appartiens corps et âme. Je veux qu'elle sache que je suis avec elle et que je n'ai nullement l'intention de m'en aller.

Ni l'un ni l'autre n'éprouvons le besoin de parler. Madison entre mes bras, je la dépose sur mon lit où elle se débarrasse de ses vêtements. Les miens disparaissent en un clin d'œil. Malicieux, je sors un paquet de préservatifs d'un tiroir. C'est en riant qu'elle achève de se déshabiller. Allongée sur le dos, elle me laisse explorer chaque centimètre carré de sa peau. Je me noie dans cette quête sensuelle, humant ces senteurs de fleurs dont elle aime se parfumer. Je suis captif de ma belle amazone.

Je ne la fais pas attendre de trop et bientôt nos corps entament cette danse lente et voluptueuse connue des amants. Je me fonds en elle comme dans un refuge inaltérable. Je m'enfonce dans la douce chaleur qu'elle m'offre sans réserve.

Plus tard, beaucoup plus tard, alors que Madison ronfle déjà, alanguie dans mes bras, je sais que la bonne fortune m'a accordé mon souhait. J'ai

trouvé mon âme sœur. Et grâce à cette chance qui m'est donnée, en cet instant précis, je suis profondément heureux.

Et je réalise avec surprise que c'est elle que j'attends depuis bien plus longtemps que je le pense.

Dans mon métier, j'ai eu des amis, mais aucun de si vrai, ni aucun amour authentique. De peur d'être déçu et blessé, je me suis interdit tout attachement et engagement. Je connais la souffrance qu'engendre la désillusion.

Mais Madison n'est décidément pas comme les autres. Elle est honnête, elle porte des valeurs. C'est une femme sur laquelle je peux m'appuyer. Un roc au cœur tendre.

Idéale pour moi.

*Quasiment parfaite, pensé-je avec humour.*

Comme si le sort voulait rembourser cette dette envers l'enfant de 6 ans que j'étais.

*Oui, elle est définitivement faite pour moi.*

Frappé par ces conclusions, je suis porté vers elle par un élan irrésistible. Je tends la main, l'approche pour caresser sa joue. Dans un geste instinctif, elle se blottit dans mes bras et m'étreint. Baissant les yeux vers elle, je la vois entrouvrir les siens.

– Trevor ? murmure-t-elle comme si elle cherchait à se rassurer. Tout va bien ?

– Embrasse-moi...

Je prends son visage en coupe, et m'inclinant avec un sourire, appuie ma bouche sur la sienne. Notre baiser est gorgé d'abandon et de douceur. Nous sommes seuls, et j'ai toute la vie devant moi pour l'aimer. Et comme nous sommes chez moi en sécurité, je peux baisser ma vigilance. Me poser et profiter de l'existence. Ce sentiment qui m'envahit chaque fois que je suis avec Madison. Et je compte bien ne pas m'en priver.

Ma langue s'introduit entre ses lèvres, pour s'entremêler avec avidité à la sienne.

Tandis que je la presse contre moi, jouissant de son corps souple et palpitant, je réalise que mon pouls s'accélère et que je suis déjà excité. Avec elle, mes émotions et réactions m'échappent. J'empaume ses seins parfaitement adaptés à ma main, en proie à un désir plus puissant. Ce contact lui arrache un cri étranglé qui fait écho au gémissement qui jaillit de mes lèvres, toujours sur les siennes.

Peut-être a-t-elle raison, après tout. Et puis, comment réfléchir et lui résister en même temps ? Madison ne me laisse pas le choix. Ses lèvres dévorent les miennes, exigeantes et tendres à la fois.

C'est elle qui mène la danse.

Les yeux clos, je m'abandonne totalement.

Dans ces baisers que nous échangeons, il y a autre chose qu'un simple désir sexuel. Comme une sorte d'éblouissement, de respect mutuel et d'intimité nouvelle, parce que nous avons découvert le miracle du véritable amour.

Quand nos corps se séparent enfin, j'enfouis mon visage dans ses cheveux.

– Je t'aime, Madison.

En effet, ce qui se passe entre nous est bien plus fort.

Pourtant, j'attends sa réponse, tendu.

– Je t'aime aussi Trevor.

Cette nuit-là, j'ai eu du mal à m'endormir. Dans ma tête, j'ai revécu et ressassé plusieurs fois les dernières vingt-quatre heures. En commençant par le dîner raté avec Madison. Moi qui avais prévu une belle déclaration... Il me faudra me rattraper plus tard puisque la chance m'est offerte. Puis, les heures écoulées aux mains de cette folle à attendre anxieusement la suite...

Je me remémore ce que Madison m'a dit après la révélation de mon enlèvement. J'y réfléchis longtemps.

Je glisse mes mains sur le corps alangui de ma compagne. La serrer me donne le sentiment d'être à l'abri, d'être invincible presque. Non, je ne suis plus une victime de mon passé. Je ne dois plus laisser cet événement me pourrir la vie. En entamant cette thérapie de choc qui me permet désormais de toucher d'autres femmes que Madison, j'ai fait un énorme pas en avant. Pourquoi elle ? Je me suis posé la question un million de fois sans jamais trouver la réponse. L'amour est au-delà de toute logique. Plus on aime une personne, moins cela a de sens.

Ma vie étant déjà un casse-tête, je m'oblige à réfléchir à autre chose. Les yeux clos, emporté par le sommeil, je bascule des années en arrière. L'image de ma ravisseuse s'impose à moi.

Lorsque je rêve, je me retrouve une fois de plus dans cet endroit sombre, sauf que je n'ai plus peur. Je tiens la main de Madison tandis qu'elle m'entraîne vers un chemin pavé de lumière.

Cette fois, le cauchemar est bien terminé...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



## ÉPILOGUE

Toutes les belles histoires d'amour finissent par un mariage, n'est-ce pas ?

Aujourd'hui, c'est le mien.

*Tadam !*

Oui, vous avez bien lu !

Je suis la mariée, celle sur qui tous les regards sont tournés aujourd'hui. La vedette du jour...

Un mariage est une affaire délicate. Souvent, il n'est pas le résultat d'une décision rationnelle. Avant toute chose, c'est un saut dans l'inconnu, l'acte d'un cœur amoureux. Et pour réussir une telle cérémonie, il faut, semble-t-il, des femmes voluptueuses à souhait, des tenues chatoyantes, mais aussi du chaos, de la panique et des cris. C'est à la fois déroutant et amusant de voir chacun courir dans tous les sens avec autant de dynamisme.

Des invités prestigieux sont attendus. Des vedettes du cinéma et de la chanson. Mais aussi, ma cousine Mélissa et son mari Mathias. Shane des *Black Obsidian* et sa compagne Jordan. Et encore beaucoup d'autres.

– Mademoiselle, par ici !

Les photographes me mitraillent. Les médias sont en transe. J'ai l'impression d'être une célébrité à la montée des marches du Festival de Cannes. Les journaux balancent des titres du genre « La vie secrète du top model enfin dévoilée au grand jour » ou « Un mariage d'amour ».

Depuis que ma relation avec Trevor a été officialisée, je me sens dans la peau d'une star. Plus d'une starlette, en réalité. Je ne m'expose pas, après un gros passage sous Photoshop, en bikini dans une superbe piscine à l'eau bleu lagon et un décor digne des îles paradisiaques qu'on voit sur les brochures de tourisme. Non, moi, c'est plutôt jean et baskets, et sans retouches. Naturelle, quoi !

D'ailleurs, ma photo préférée est celle d'un article consacré aux animaux où l'on découvre Noisette sur ma tête en train de fourrager allégrement dans mes cheveux.

Au début, ça a été dur de gérer toute cette pression. Trevor a exigé que les médias me laissent tranquille, mais même les menaces de procès n'ont pas mis un frein à la folie de certains. Pour exemple, j'ai eu un jour la stupéfaction de trouver un journaliste dans ma cour. Par chance, j'avais Fritz, un dogue allemand en accueil chez moi. Autant vous dire que le paparazzi n'a pas traîné à déguerpir...

Les semaines qui ont suivi, Trevor et moi avons appris à nous connaître. À approfondir notre relation. Mes parents ont été surpris de me voir avec un tel Apollon (d'ailleurs, ma mère ne s'en est pas encore remise) alors que ses parents m'ont accueillie à bras ouverts. Je les ai rencontrés deux fois déjà et même si je ne comprends pas la plupart de leurs paroles, à cause de cet accent américain déplorable, je me sens acceptée. Tout comme Julianne qui a deviné assez tôt l'intérêt particulier que son frère me portait et se réjouit de mon arrivée dans sa famille.

Quand Trevor m'a demandé ma main au beau milieu d'un restaurant hyper chic, avec tout le tralala qui s'impose, genou à terre, bague superbe, fleurs et musique, j'ai d'abord refusé.

Quoi ? Ben oui, j'ai le droit.

Je me suis dit que ce n'était pas pour moi. Je ne me voyais pas mariée, à attendre le retour de mon homme à la maison en pondant un gamin tous les neuf mois. Des scrupules qu'il a tout de suite cernés et acceptés.

Je pensais que ma réaction sonnerait le glas de notre relation. Qu'il ne supporterait pas d'avoir été rejeté en public. Après tout, il est l'un des mannequins les plus courtisés du monde. Je sais que peu de personnes osent lui refuser quoi que ce soit...

Mais au contraire, je crois qu'il a saisi que je n'étais tout simplement pas encore prête. Ses sentiments se sont renforcés avec le temps. Les miens aussi. Ensemble, nous avons fait évoluer notre histoire en consolidant les bases.

Cela ne l'a pas empêché, en vaillant chevalier qu'il est, de monter à l'assaut de la citadelle que je suis. Et de me prouver par x ou y que notre vie serait tranquille (enfin autant qu'elle puisse l'être quand on épouse un mannequin à la renommée internationale). Que les enfants n'étaient pas une priorité si je ne le désirais pas (mais que six ou sept ne lui faisaient pas peur). Que jamais, il ne m'interdirait d'exercer ma profession (mais n'irait pas jusqu'à partager son lit avec une autre bête à poil que moi). Charmant, n'est-ce pas ?

Il a même poussé le vice jusqu'à prendre soin de Noisette, et quand on sait à quel point il appréhende les animaux, c'est une attitude que je ne peux que louer.

Aussi, lorsqu'il a renouvelé sa demande au sommet de la grande roue pendant le marché de Noël d'Orléans, il a fait fort.

Il a d'abord attendu que le feu d'artifice commandé m'en mette plein la vue, puis il s'est coiffé d'un serre-tête avec des globes lumineux multicolores, et enfin s'est enroulé une guirlande brillante autour du cou, à la manière d'une écharpe. Sur quelqu'un d'autre, j'aurais jugé ça ridicule. Ce jour-là, j'ai trouvé cette initiative absolument craquante. D'autant qu'elle ne porte en rien atteinte à la virilité de mon homme décidément pas comme les autres.

Et puis il a posé un genou à terre dans la nacelle et m'a offert une splendide bague avec un saphir gros comme une noisette. Le tout en plastique bon marché, imitant à la perfection un bijou de plusieurs milliers d'euros.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire devant son humilité et son amour sincère. Incapable de le rejeter une seconde fois, j'ai tout bonnement accepté.

Bon, après, j'ai vomi parce que j'ai le vertige et qu'il l'avait oublié, mais ça, c'est une autre histoire...

Voilà pourquoi je me trouve actuellement au sein de cette église, prête à unir ma destinée à cet homme. Bien que l'on soit à la mi-juin, le temps est clément et la température plutôt douce. Parfait pour une cérémonie. Dehors, un cortège de voitures klaxonnent bruyamment et de nombreux badauds se

regroupent pour assister au spectacle, en criant aux passants de venir voir ça. Comme si une telle cérémonie était rare !

*Concentre-toi sur le moment présent ! Carpe Diem !*

Juin, le mois des amours, le mois où je vais épouser Trevor Davies...

Sous la robe vaporeuse agrémentée de dentelle et de froufrous qui me font ressembler à un muffin géant, je sens mes genoux trembler. C'est assez intimidant d'assister à son propre mariage. Nous avons prévu un simple échange de vœux, ces traditionnels mots qui ont été répétés des millions de fois, par tant d'autres couples.

Au loin, j'aperçois l'élue de mon cœur.

Celui qui va partager ma vie « pour le meilleur et pour le pire », comme on dit.

En cette minute précise, je me fiche d'être le centre d'intérêt de tous les commérages de la ville. Je ne pense plus au quotidien dans lequel je vais devoir bientôt évoluer. Je ne me préoccupe plus d'éviter d'éclater de rire au moment le plus inopportun, d'être trop jeune, de devoir endurer les regards curieux de l'assistance.

Non, tout ça n'a plus aucune importance au regard de ce qui se déroule.

Nos yeux s'accrochent pour ne plus se lâcher. Les siens possèdent une telle profondeur que j'ai l'impression de plonger aux tréfonds de son âme. Mon nœud au ventre disparaît, mon appréhension s'envole.

Un élan de passion m'envahit.

Je cours, je me précipite.

Je suis *Bébé* dans « *Dirty dancing* ». Je vais exécuter un porté qui va tous les laisser sans voix... Euh, non peut-être pas, mais quand je vois le sourire de Trevor qui m'attend là-bas près de l'autel, je me sens pousser des ailes.

Dans ma tête résonne la chanson de R. Kelly « *I believe I can fly* ». Un air qui est d'actualité avec mon état émotionnel.

Au fur et à mesure que j'approche, mes jambes tremblent. Attention, plus que cinq mètres, quatre, tro...

*Et merde !*

Au lieu de m'avancer tel un ange éthéré, je me coince les pieds dans l'ourlet de ma robe, et je m'affale sans aucune grâce. Si encore tout s'était arrêté là, j'aurais pu m'en sortir juste avec la honte. Mais ce destin de tragicomédie qui me colle aux basques depuis un bon moment prend un malin plaisir à faire perdurer cette lamentable minute. Je plonge en avant au ralenti, enregistrant au cours de ce laps de temps les différentes expressions des invités présents. De la stupeur à la tristesse, voire la résignation.

Et pendant ce temps, je glisse sur le sol...

Me demandant quand cela va cesser.

Je glisse mieux qu'une *swiffer*... tout en douceur. Avec une certaine élégance même pour une serpillière humaine. Il faut bien le reconnaître.

Lorsqu'enfin tout s'arrête, je suis mortifiée.

Autour de moi, je perçois des exclamations outrées, des rires et des murmures. Peut-être aussi les crépitements de quelques appareils photo. Cette fois, ma vie est terminée.

Je ne suis plus sûre de savoir encore comment je m'appelle.

Face contre terre, bras et jambes écartés dans la position de l'étoile de mer, je me demande si je serai capable de me relever. Dans tous les sens du terme. D'autant que les cerceaux de ma robe ne cachent rien de mes dessous. Je le sens à l'air frais qui caresse mes fesses puisque pour l'occasion, j'ai eu la merveilleuse idée de mettre un tanga.

Submergée par une soudaine envie de pleurer, je cligne des paupières. Pas question de fondre en larmes ici, au vu et au su de tous ces gens. Je ne leur offrirai pas cette satisfaction. Ils n'attendent que ça, bien sûr. De me voir éclater en sanglots en pleine église. Moi, le vilain canard qui prétend épouser le cygne majestueux.

*Ça y est, voilà que je délire !*

Trevor s'avance vers moi.

Il me tend la main et je note à son expression qu'il se retient de rire. Tant bien que mal, empêtrée dans ma robe qui ressemble cette fois à une meringue explosée, je n'ose contempler l'assistance.

Dans cet antre de solennité, j'époussette ma tenue, et pleine de modestie, je donne à mon visage un air de sainte repentie. Une attitude que j'ai du mal

à conserver quand je croise le regard de mon futur mari.

– Désolée pour mon entrée fracassante, chuchoté-je.

Ses mains se posent sur mes épaules avant de glisser le long de mes bras. Ce simple contact déclenche une suite de frissons dans mon corps. J'humecte mes lèvres.

Ses yeux semblent s'assombrir quand il me fixe avec une telle intensité que j'en ai le souffle coupé. Alors il se penche vers moi, et la force magnétique de son regard m'attire vers lui.

Je suis un papillon tendu vers la lumière.

Quand nos lèvres se touchent, je ferme les paupières et ne ressens plus rien d'autre qu'un besoin instinctif de répondre à son baiser. Ivre de désir, je le sens libérer sa main pour prendre mon visage en coupe et approfondir notre contact jusqu'à ce que tout son corps se mette à trembler. J'en viens à me demander si j'ai déjà connu un baiser aussi tendre. Aussi sensuel.

Soudain, l'expression de mon fiancé change du tout au tout.

– Pourquoi me ridiculises-tu devant tout le monde, Madison ?

*Hein ?*

Je suis si stupéfaite par la virulence de ses paroles que je suis incapable de lui répondre.

– Pourquoi, Madison ? répète-t-il en me secouant. Pourquoi ?

Ma tête ballotte d'avant en arrière avec de plus en plus de force. S'il continue comme ça, je vais finir par la perdre. Pourquoi un tel revirement ? Je ne comprends pas. Ce n'est pas ma faute si cette meringue dont on m'a affublée n'est pas confortable.

– Madison ! Madison !

Un éclair blanc envahit mon champ de vision et je cligne plusieurs fois des yeux. Le visage en face du mien n'est pas celui de Trevor. Il s'agit de Donna qui soupire en me voyant la fixer.

Je me redresse en sursaut.

*Où suis-je ?*

– C'est l'heure, me chuchote-t-elle en souriant.

– L'heure de quoi ?

Elle pouffe de rire.

– De ton mariage, enfin !

– Quoi ? Mais...

Je ne me suis pas vautrée sur le sol devant toute l'assemblée ?

– Mon mariage !

Éberluée, Donna me voit bondir sur mes pieds comme si j'avais des ressorts sous mes semelles pour me ruer dans ses bras et la serrer fort contre moi.

– Trevor m'aime et c'est mon mariage, déclaré-je dans un état second.

– Euh... Madison...

– Je crois qu'elle vient de réaliser, se moque Julianne, superbe dans un tailleur bleu ciel cintré.

Des mains, je me tapote le crâne.

– De quoi ai-je l'air ? Ne suis-je pas décoiffée ?

– Tu es parfaite, assure mon amie.

Un rire hystérique me secoue. Donna me regarde, un sourcil arqué. Elle doit sûrement se demander si je ne suis pas en train de craquer nerveusement. J'ai souvent vu ça dans les téléfilms. Il y a même des spécialistes du genre.

– Tu vas bien, ma chérie ?

– Oui, je suis contente.

– Tu n'en donnes pas l'air. On dirait que tu viens de te réveiller d'un cauchemar et que tu vas prendre tes jambes à ton cou. Rassure-moi, tu ne vas pas nous la jouer future mariée en fuite, hein ?

Je secoue la tête, faisant voltiger les anglaises qui encadrent mon visage.

– Aucune chance !

– Tant mieux, parce qu'il est temps d'y aller.

J'inspire un grand coup, juchée sur mes escarpins, et j'avance au-dehors de la salle pour rejoindre celui qui va partager ma vie.

Il est là, près de l'autel, magnifique dans son costume noir. Une fois de plus, je bénis la bonne fortune d'avoir rencontré Trevor. Nous avons pu nous aider mutuellement.

La musique retentit.

Trevor m'adresse un sourire lumineux.

Je suis complètement subjuguée par sa beauté et n'ai d'yeux que pour lui. Chacun de ses sourires me transporte et fait de moi la plus heureuse des femmes.

Maintenant que j'y pense, comment ai-je pu vivre jusqu'alors sans ce bonheur ?

**FIN**

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



Découvrez un extrait de  
**With You, Never** de Nelly M.C.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Prologue

### Tiana

Pourquoi ce rancard aurait-il été différent des autres ?

Quelle cruche ! J'aurais dû sentir arriver le connard à plein nez. Ce Vinz a réussi à me berner avec son air charmant, ses bonnes manières et sa beauté à couper le souffle. Du moins, au début du repas. J'ai vite compris que malgré nos quelques points en commun, nous n'étions pas du même monde. Il n'y avait qu'à voir ses photos où il ne pose qu'en costume-cravate alors que je me coltine des jeans tous les jours. Lui, il avait l'air tout droit sorti d'un magazine. Je pensais pouvoir passer outre, mais son avis sur la faune a fini de me dégoûter. Je crois que mon cerveau a cessé de l'écouter à l'exact instant où il m'a avoué détester les animaux. Moi, qui leur voue ma vie entière, c'était le comble de l'ironie. Qu'il ne les affectionne pas, je peux le comprendre, mais qu'il les dénigre, c'est autre chose. Il m'était inconcevable de construire une relation avec ce genre d'abruti.

Je tourne le dos sans aucun regret au restaurant que je viens de quitter et entame le chemin pour rentrer chez moi. Je referme les pans de ma veste en cuir autour de moi quand une bourrasque d'air frais me fouette le visage. Ce rendez-vous a sans doute été le pire que j'aie jamais eu, mais au moins il m'aura fait prendre conscience d'une chose ; les sites de rencontre, c'est fini pour moi ! C'est Lili et ma mère qui vont être contentes, elles qui détestaient ce genre de rancard avec des inconnus.

Une notification sur mon portable me tire de mes pensées. Je sors mon téléphone de mon sac à contrecœur, laissant le vent froid mordre les bouts de mes doigts. Heureusement que j'ai opté pour un jean, un pull et des baskets. Ce mois de janvier est plutôt frisquet. Je lève les yeux au ciel en lisant le message de ma cousine.

De Lili :

[Alors, ça se passe pas bien ton rendez-vous ?]

Je grogne en remarquant le ton ironique de son SMS, elle a le culot de se foutre de moi en plus. J'appuie sur l'icône « appel » et attends qu'elle décroche, ce qu'elle fait à la deuxième sonnerie. Je perçois immédiatement son rire narquois et sa musique électro en arrière-plan.

– Tu ne profites pas de ton rancard ?

– C'est ça, rajoutes-en une couche, si tu n'as pas peur que je te trucidé quand je te croiserai.

Elle ricane encore plus.

– Pourquoi ? Parce que j'avais raison sur le fait que t'allais une fois de plus tomber sur un sale con ?

Je reste silencieuse. Lili enchaîne d'une voix plus sérieuse.

– Écoute, oublie tout ça, t'as besoin de te changer les idées. J'ai fini de me préparer, je viens te chercher.

Son ton ne me laisse aucune porte de sortie. Je souffle, mais lui envoie tout de même par message où je me trouve. L'accompagner je ne sais où ne pourra pas être pire que ce dîner de toute façon. Alors que je m'allume une cigarette, mon attention est attirée par un abominable crissement de pneus. Je jure entre mes dents, ce genre de bruit me hérissé le poil. Trois voitures roulent à toute vitesse sur la route déserte. Ma mâchoire se contracte à l'instant où je reconnais ces bagnoles de luxe. Ils ne peuvent pas rester dans leur trou ? Ils sont obligés de venir emmerder les autres avec leurs courses débiles ?

Putain de rodéo.

Sur le trottoir, le peu de passants présents les sifflent, le sourire aux lèvres. Je lève les yeux au ciel devant leur engouement. C'est illégal, tout le monde en est conscient, mais ces courses sont toujours aussi fréquentes, je ne sais pas ce que foutent les flics. Qu'est-ce qu'ils attendent pour les coffrer, bordel ? Combien de morts faudra-t-il encore pour que cette passion si dangereuse prenne fin ? J'inspire la nicotine rageusement. Je déteste ces rodéos, ils m'ont pris une partie de moi-même sans que je puisse y faire quoi que ce soit. Voir que ce manège continue comme si rien ne s'était passé me rend folle.

La voiture qui est en tête a les vitres ouvertes. La nana sur le siège passager en sort le buste et hurle de joie. Je n'aperçois pas le visage des

autres participants, mais je suis certaine qu'ils doivent tirer la tronche à l'idée de perdre. Leurs véhicules s'éloignent aussi vite qu'ils sont arrivés, laissant derrière eux de gros nuages de fumée. Je secoue la tête en jetant mon mégot au sol.

– Bande de tarés.

Un quart d'heure plus tard, je suis dans la voiture de ma cousine. La musique en fond sonore, j'observe le paysage défiler par la fenêtre.

– Lili, on va où là ? lui demandé-je quand je remarque que je ne connais pas les routes qu'elle emprunte.

– Tu verras bien, détresse, cousine, je ne t'envoie pas au casse-pipe, ricane-t-elle en tournant à droite.

La route qu'elle prend n'a rien pour me rassurer. Les arbres commencent à se regrouper aux alentours, le bitume a laissé place à de la terre et des cailloux. Soudain, des tas de lumières nous agressent les yeux. Puis enfin, je découvre l'endroit où ma cousine nous a emmenées.

Le pire qui existe.

Du béton partout, des drapeaux, des arbres, des tonnes de voitures hors de prix, une ligne d'arrivée, une route sans fin.

Qu'ai-je donc fait pour atterrir en enfer ?

Ma cousine se gare n'importe comment quand elle trouve une place de libre et coupe le moteur. Comment Lili a-t-elle pu m'amener ici ? Je ne savais même pas que ces dégénérés avaient établi une sorte de campement pour faire leurs putains de courses illégales. J'ai les mains qui tremblent d'énervement. Ou de peur, je ne sais pas trop. Mes yeux observent ces gens qui rigolent, qui boivent, qui se font des accolades. Il y en a même qui se passent de l'argent liquide, nom de Dieu !

Ma mâchoire se contracte quand mon regard tombe sur les quatre voitures qui s'apprêtent à démarrer leur rodéo. Jamais Lili n'aurait dû m'amener ici, je ne sais pas quelle mouche l'a piquée, mais il est hors de question que je reste là.

Ce monde, je ne veux pas en faire partie.

– Lili Hoffman, si tu tiens à la vie, tu fais demi-tour, tout de suite.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 1

### Yaniss, quelques heures plus tôt...

Je tends le bras pour tenter de frapper mon réveil qui ne cesse de jacasser, mais ce dernier me donne du fil à retordre. Le visage enfoui dans mon oreiller, je pousse un grognement avant de tourner la tête et d'ouvrir un œil. Mes sourcils se froncent en constatant la situation. D'une, je ne suis pas dans mon lit, mais sur mon canapé. Deux, ce n'est pas mon réveil, mais la sonnette de mon appartement. Trois, ma tête n'est pas sur un coussin, mais sur une paire de seins. Quatre, je suis sur le point de me rétamé au sol. Je me rattrape de justesse avant que mon corps n'atterrisse sur le parquet. Assis par terre, il me faut quelques minutes pour émerger, temps durant lequel mon visiteur ne cesse de s'acharner sur ma porte d'entrée.

– Putain...

Je me lève en grognant, prêt à faire regretter à cet invité de m'avoir dérangé quand un gémissement me fait tourner la tête vers mon sofa. Je l'avais complètement oubliée, elle. Sohane, la rouquine avec qui j'ai profité de cette courte sieste, est allongée nue et s'étend paresseusement en pestant contre le vacarme qui vient de la réveiller à son tour. Elle n'aurait pas dû rester, j'aurais dû la dégager avant de m'assoupir. Quel con ! Ce n'est pas dans mes habitudes de laisser mes plans cul s'attarder, j'ai horreur qu'elles s'immiscent dans ma vie. On baise et chacun repart de son côté, ça a toujours été comme ça, ce n'est pas maintenant que ça va changer.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre de mon salon, la nuit commence à tomber. Je ne pensais pas avoir dormi aussi longtemps. Fait chier ! J'en connais un qui va encore avoir une raison de me casser les pieds. D'ailleurs, à bien y repenser, il n'y a qu'une seule personne capable de venir m'emmerder jusque chez moi.

– Barre-toi, Sohane.

Elle souffle et me fixe avec son regard de chien battu.

– Pourquoi ?

J'enfile mon caleçon rapidement et attrape mon portable, posé sur la table basse. Huit appels manqués et cinq messages non lus. Il est en forme aujourd'hui !

– Tu le sais très bien, craché-je sans la regarder.

Elle pouffe légèrement.

– Yaniss, j'ai dépassé le stade de plan cul depuis longtemps.

– Même si c'est régulier entre nous, les règles sont les mêmes.

Sa mâchoire se contracte, son amour-propre en a pris un coup. Je n'en ai rien à faire. Elle savait très bien à quoi s'attendre en venant se frotter à moi. Et si ça ne lui convient pas, j'ai toute une liste de bonnes meufs qui n'attendent que de prendre sa place.

J'attrape le string de Sohane et le lui balance à la figure avant de me diriger vers l'entrée où la sonnette continue de retentir inlassablement. Il va me la péter, cet enfoiré. Je tourne la clé et ouvre la porte dans la foulée. Mon frère est appuyé contre le chambranle, le doigt toujours pressé sur le bouton, une mine que je définirais entre lassée et énervée.

– Heureux de voir que t'es toujours en vie, ducon.

Il cesse enfin de me casser les oreilles et entre sans m'en demander la permission. Une habitude chez lui. Mike a 23 ans. Physiquement, il n'a rien à envier à personne. Ses cheveux noirs sont systématiquement bien coiffés sur le haut de son crâne. Ses yeux noisette virent au brun foncé quand il est furax. Sa peau mate, dont il perfectionne le bronzage tous les étés, et son corps élancé avec ce qu'il faut de muscles lui permettent de faire tomber toutes les jolies minettes à ses pieds.

Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, Mike est mon seul frangin, il est l'aîné. C'est un mec sérieux, posé, et très vigilant. Il ne laisse jamais rien au hasard, quand il dit quelque chose, il le fait. J'ai toujours pu compter sur lui, dans n'importe quelle circonstance. À chaque pépin, il était là. Il me connaît par cœur, peut-être même mieux que je ne me connais moi-même. Bon, il a aussi des tonnes de défauts, comme sa manière de me protéger alors que je ne suis plus un gamin de douze piges. Ou encore, me surveiller quand je m'apprête à sortir, mais au fil du temps on finit par s'y faire.

Notre relation n'a jamais connu de débordements, on est très soudés, pour nous, la famille c'est ce qu'il y a de plus important. Celui qui y touche

est mort. Voilà pourquoi je l'ai rejoint à Philadelphie à ma majorité. À l'époque, nous habitions en France. Quand il nous a annoncé, à mes parents et moi, qu'il comptait partir s'installer aux États-Unis, j'ai bien cru qu'il m'abandonnait pour de bon.

À ma majorité, j'ai pratiquement sauté dans l'avion. J'ai pris le strict nécessaire avec moi et je l'ai rejoint. Il m'a accueilli dans son appart à condition que je me tienne à carreau. Pour ne pas glander sur le canapé toute la journée, j'ai fait des petits boulots à droite à gauche, et je me suis surpris à aimer ça. J'ai trouvé mes marques et Mike et moi sommes redevenus les deux frères inséparables que nous étions autrefois.

Puis, ce grand soir est arrivé, c'est ce jour-là que j'ai découvert ce qu'était l'adrénaline, la soif du danger, les nanas à gogo, les bastons pour un oui ou pour un non. Cet univers est devenu le mien, et plus je m'y plongeais, plus j'en voulais.

Les courses de voitures sont devenues une passion impossible à virer de ma vie, rien ne peut plus m'empêcher d'y participer. Je me donne à fond pour être le meilleur, et chaque victoire gonfle toujours un peu plus mon ego. Les sommes que je gagne au fil des rodéos me permettent de vivre comme je le veux. Je n'ai plus besoin de bosser comme un acharné, j'ai pu économiser pour avoir mon propre appartement et les meufs se sont mises à faire la queue pour atterrir dans mon pieu.

Évidemment, en bon grand frère moralisateur, Mike n'a pas du tout aimé quand j'ai commencé. J'ai mis un bon mois et plusieurs courses pour lui prouver que ce n'était pas simplement un caprice ni des rodéos sans intérêts. Je me sentais vivre, mais vraiment vivre. Les émotions intenses que l'on ressent quand notre bagnole s'élance à toute vitesse sont indescriptibles. Seul un coureur peut le comprendre. Mike a fini par accepter ma décision, de toute manière, je ne lui ai pas vraiment laissé le choix et comme je ne vivais plus chez lui, il n'avait plus son mot à dire.

Je laisse la porte ouverte et me dirige toujours en caleçon vers la cuisine pour me faire un café bien noir. Pendant que le liquide chaud coule dans la cafetière, j'observe mon frère foutre Sohane à la porte. Il n'aime pas les relations que j'entretiens avec ces nanas, mais il les tolère car il sait que je me fiche bien de ce qu'il pense. Après tout, je suis majeur et vacciné, ce n'est pas mon père et je me protège pour ne pas attraper une saloperie. Il y a pire comme enfoiré, non ?



– C’est bon, c’est bon, s’exclame Sohane en ramassant ses affaires sous l’œil menaçant de Mike. Pas besoin d’être si agressif, putain. T’as pas tiré ton coup ou quoi ?

C’est sous mes yeux amusés qu’il lui claque la porte au nez alors qu’elle est à moitié à poil. Nous entendons sa voix stridente le traiter de tous les noms d’oiseaux qui existent, puis quelques minutes plus tard, c’est le calme plat. J’aurais pu la dégager moi-même, mais c’est tellement plus drôle quand c’est Mike qui s’en occupe. Ce dernier me rejoint au comptoir et s’installe sur l’un des tabourets en face de moi. Il me fusille du regard en m’entendant ricaner.

Contrairement à lui, on pourrait penser que je prends tout à la légère alors que pas du tout. C’est juste que nous avons deux personnalités différentes, ce qui explique pourquoi Mike a autant besoin d’être sur mon dos. Je suis un sale gosse, c’est peut-être vrai. J’aime provoquer. Je suis intrépide, le danger ne me fait pas peur, bien au contraire, c’est ce qui me fait vibrer. À bien y réfléchir, je crois avoir plus de défauts que de qualités. L’une des choses que mon frère et moi avons en commun, c’est que nous pouvons nous comporter parfois comme des cons. Il n’y a qu’à voir la façon dont il a dégagé Sohane.

Je sors de ma transe quand le portable de Mike se met à sonner.

– Je reviens, c’est un client qui rapporte un max.

Je hoche la tête alors qu’il s’éloigne dans le salon pour prendre son appel. Pendant ce temps-là, je sors deux tasses du placard et nous verse du café. La discussion qui va suivre va être d’une importance capitale, une bière ne fera pas l’affaire. En plus, je ne bois jamais avant une course.

Mike revient cinq minutes plus tard, un sourire carnassier aux lèvres, son client a dû lui filer un boulot particulièrement intéressant. Je fais glisser sa tasse vers lui et lui passe le sucre avant de boire une gorgée de liquide brûlant.

– Bon, tu te doutes bien que ma venue n’est pas sans raison, commence-t-il en soupirant.

À en voir sa tête, nous avons bien fait d’envoyer quelqu’un à la pêche aux infos.

– T’as eu la confirmation, c’est ça ?

– Ouais, lâche-t-il le poing serré. Kylie nous a bien tourné le dos pour rejoindre Pedro, elle ne courra plus de notre côté.

– Fait chier, merde !

Je tape du poing sur le comptoir après avoir posé ma tasse et passe mes mains dans mes cheveux, énervé. Mike ne rajoute rien de plus, il me laisse quelques minutes pour digérer la nouvelle. Même si j’avais déjà des doutes sur la loyauté de Kylie depuis plusieurs jours, je m’efforçais de penser qu’elle ne pouvait pas nous faire ça. Depuis mes débuts dans les rodéos, c’est avec elle que je cours, je n’ai jamais eu d’autre partenaire. Tout se passait toujours très bien, on roulait, on gagnait, on baisait. Mais depuis quelque temps, j’ai remarqué que Kylie n’était plus dans ce qu’elle faisait. Elle ne m’aidait plus durant les courses, arrivait en retard, de l’extérieur on aurait dit qu’elle faisait tout pour me faire perdre.

Alors quand je l’ai vue près de la bagnole de Pedro hier matin, la rage m’a pris aux tripes. Même si c’est mal, ma seule envie a été de lui rentrer dans le lard et de lui faire regretter de se frotter à l’ennemi. Mon impulsivité a été contrôlée par mon frère qui m’a fait comprendre avec beaucoup de mal que c’était loin d’être la solution. Il nous fallait des preuves. Aussitôt, j’ai ordonné à Mike d’envoyer l’un de nos potes sur le coup pour savoir ce qu’elle fichait avec ce connard. Maintenant, je suis fixé, elle nous a planté un couteau dans le dos. Cette connasse me l’a mis à l’envers !

– Tu sais ce que ça veut dire ?

Je tourne comme un lion en cage, la mâchoire contractée. Évidemment que je le sais. Elle vient de me foutre dans un sacré merdier. Sans partenaire, je ne peux pas courir. C’est l’une des règles de nos rodéos. Le conducteur doit faire équipe avec une nana. On pourrait penser que c’est inutile, mais ce n’est pas le cas, si la meuf sait ce qu’elle fait, elle peut donner un gros coup de main au pilote. Sans Kylie, je suis foutu.

– Il me faut une nouvelle partenaire, dis-je froidement.

– La course est dans seulement quelques heures, Yaniss. Impossible que tu trouves une nana fiable en si peu de temps, il vaut mieux que tu declares forfait.

– Jamais je ne ferai ça.

Abandonner, c'est pour les merdes.

– Alors quoi ? Tu vas prendre la première venue ? Dans ces cas-là, autant demander à Sohane, ça t'évitera une perte d'énergie.

Ça non plus, je ne peux pas. Jamais je ne l'ai autorisée à monter dans ma caisse. Je ne laisse pas n'importe qui s'y installer. C'est mon bolide, mon gagne-pain, là où je passe la plupart de mon temps, j'ai besoin que les bonnes ondes m'entourent quand je roule.

J'empoigne le bord du comptoir avec mes mains et laisse mon regard se perdre dans le vide. Quelques heures, c'est court pour trouver une fille qui fera l'affaire, mais pas impossible comme semble le penser Mike. J'ai l'œil pour ça, il suffit qu'elle soit là au bon moment. Mon frangin soupire théâtralement comme s'il lisait dans mes pensées.

– OK, capitule-t-il. Il te faut une nana de confiance, qui ne te fera pas de coup de pute, mais aussi qui a la même hargne que toi. Sinon, la minette va nous faire un AVC dès que tu hausseras la voix sur elle.

Je lève les yeux au ciel, un sourire taquin sur les lèvres. Avec l'aide de Mike, je suis certain de trouver ma nouvelle partenaire sans problème. Même s'il ne court pas, c'est devenu mon binôme. Il a intégré mon équipe, celle qui me soutient à chacune de mes courses. Son rôle, c'est principalement d'être notre mécano. Dès son arrivée à Philadelphie, mon frère a tout donné pour monter son garage, il a toujours été passionné de mécanique, et il a fini par réaliser son rêve. Je ne confierais ma bagnole à personne d'autre, je sais qu'entre ses mains, elle est en sécurité. Avoir un gars comme lui est un avantage que nous ne pouvons pas négliger. À tout moment, notre caisse peut tomber en panne avant un rodéo, et c'est là que Mike nous montre l'étendue de son talent. Le jour où il me laissera tomber, je serai grave dans la merde, mais ce jour n'arrivera pas.

– Tu penses pouvoir trouver une nana comme Kylie ? Parce que soyons franc, c'était une conne, mais elle a l'expérience des courses que beaucoup n'ont pas.

La question ne se pose même pas. Je ferai ce qu'il faut pour garder mon titre de meilleur pilote. Il est hors de question que quelqu'un d'autre me passe devant. Si je dois dénicher ma prochaine partenaire dans le trou du cul du monde, eh bien soit, allons-y.

– Je trouverai mieux qu'elle, t'en fais pas.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 2

### Tiana

Je suis dans un cauchemar, je vais me réveiller.

J'ai beau me pincer le bras, fermer les yeux puis les rouvrir, et me taper le front plusieurs fois, nous sommes toujours au même endroit. Sur ce fichu terrain vague. Lili frappe dans ses mains et sautille comme une gamine devant un sapin de Noël. Elle ne fait pas attention à moi et sort de la voiture en claquant la portière derrière elle. Elle est inconsciente, comme toujours. Comment vais-je faire pour rentrer chez moi ? Je ne sais même pas où nous sommes. Je ne pense pas que l'on ait quitté Philadelphie, nous n'avons pas roulé si longtemps, enfin, je crois. Fait chier ! Je sors à mon tour de la voiture en y laissant mon sac à main et claque furieusement la portière. Lili va me le payer. Alors que je contourne le véhicule pour la rejoindre, je remarque que les paires d'yeux se tournent sur mon passage. Je n'hésite pas à lancer quelques regards noirs pour leur montrer que leur présence ne me fait absolument pas peur. Ils ont cru que j'allais baisser les yeux ?

Bien malgré moi, je me fonds dans la masse. Avec ma veste en cuir sur les épaules, on pourrait me prendre pour l'une des leurs. Mon Dieu, quelle horreur. Je comprends mieux pourquoi Lili n'a rien voulu me dire sur notre destination. Cette peste avait tout planifié depuis le début. Je grogne en me plantant à ses côtés, les poings serrés.

– On doit dégager d'ici, Lili.

Elle m'observe comme si c'était moi qui avait un grain au cerveau et roule des yeux.

– Mais non, c'est l'éclate, regarde-moi toutes ces caisses ! Et ces beaux mâles qui n'attendent qu'à avoir de la compagnie. Une amie m'a dit que l'un d'eux l'a même invitée à monter avec lui et ils ont gagné ! s'exclame-t-elle les yeux brillants.

Je suis abasourdie par ce que j'entends. J'ai pourtant été claire la dernière fois que nous avons remis ce sujet sur la table. On cesse de parler de ces courses ! Enfin, merde, le mot « illégal » a-t-il au moins de l'importance à ses yeux ?

– Qu'est-ce qui te prend, t'as perdu la tête ?

Elle pouffe et fait un mouvement de bras circulaire en face d'elle.

– C'est toi qui ne réalises pas la chance que l'on a de pouvoir assister à ce genre de spectacle.

Je dévisage, crispée, tout ce qui se trouve sur ce terrain vague. Il y a beaucoup de monde. Certains sont adossés à leurs voitures, une bouteille à la main, une clope dans l'autre. D'autres sont regroupés en petits comités, je ne sais pas ce qu'ils trafiquent, il me semble voir de l'argent passer de main en main comme s'ils étaient en train de parier. Il y a aussi des nanas, peu vêtues qui se trémoussent de caisse en caisse jusqu'à s'arrêter à côté de leur proie. Et puis évidemment, il y a ceux sur la ligne de départ qui attendent le signal pour faire gronder leurs moteurs. En bref, il y a tout ce que je déteste. Je reviens sur ma cousine.

Nos avis à Lili et moi ont toujours été opposés, ce n'est pas nouveau. Ma cousine ne partira pas d'ici de son plein gré, elle est bien trop obnubilée par ces putains de rodéos. Si seulement je pouvais lui dire la vérité. Elle comprendrait alors que derrière ces belles carrosseries, et ce genre de spectacle, comme elle le dit si bien, il y a des risques. Des risques qui peuvent coûter des vies. C'est ce qui est arrivé à mon père. Il était dingue de ces courses illégales, ça faisait partie de son quotidien. Le jour, il était un homme respectable, serviable, aimant avec sa femme, et la nuit il se transformait en un type avide de sensations fortes. Ma mère ne le lui a jamais reproché, bien qu'elle s'inquiétait énormément pour lui. Il pouvait se faire coffrer n'importe quand, et notre famille pouvait être brisée à cause de ses choix, mais ça ne l'a pas empêché de continuer. C'était plus fort que lui, plus fort que l'amour qu'il nous portait. Cette addiction a fini par le tuer.

Il nous a quittées alors que je n'étais âgée que de 2 ans. Sa dernière course s'est mal passée, son véhicule roulait trop vite pour pouvoir tourner à l'intersection du circuit. Il a perdu le contrôle et s'est écrasé contre un mur. Son ami le plus proche, qui courait lui aussi, est venu l'annoncer à ma mère un soir de pluie. Elle se serait effondrée de chagrin alors que je dormais paisiblement dans ma chambre de notre ancien appartement. Je ne me souviens pas de l'enterrement. En revanche, je me souviens de tous les dimanches où ma mère et moi avions pour coutume de faire un tour au cimetière. Tout ça, je l'ai su par ma mère quand j'ai eu l'âge de

comprendre. Elle ne m'a rien caché, jugeant qu'il était normal que je sache pourquoi j'avais grandi sans figure paternelle.

C'est après avoir connu la véritable cause de la mort de mon père que ma mère m'a fait jurer de ne rien dire à personne. Ton père est mort d'un accident de la route, c'est ainsi que ça s'est passé. Je devais dire cette phrase si l'on me posait des questions, alors que la version officielle de sa disparition était tout autre. Ma mère a refusé d'exposer la vérité, même à notre entourage, du moins elle n'a menti qu'à moitié. Mon père était respecté de tous ceux que l'on connaissait, c'était un homme bien, loyal, et toujours prêt à aider les autres malgré son sale caractère. Ma mère ne voulait pas salir son image en racontant à tout le monde qu'il avait perdu la vie parce qu'il avait fait le choix de basculer dans l'illégalité. Elle a donc préféré garder ce détail pour elle et simplement dire qu'il était mort d'un accident de la route. Ce qui était techniquement vrai... Il n'y avait aucune preuve pouvant attester du contraire. Mon père avait péri seul dans sa voiture, selon les médecins, il est décédé sur le coup. Alors quand je vois ma cousine s'extasier pour ces rodéos, c'est plutôt l'envie de vomir qui me vient. Ces courses m'ont volé mon père...

Devant mon manque de réaction, Lili enfonce un peu plus le clou :

– Je ne te demande pas d'adhérer, mais de t'amuser, de décompresser, râle-t-elle en me montrant clairement qu'elle est saoulée de notre discussion. Tu ne fais que dire que tu n'aimes pas ces courses, mais tu n'en as jamais vues. Je suis certaine que tu n'en connais même pas les règles ni les récompenses. Tu ne vois toujours que le mauvais côté de la chose.

Si elle n'avait pas été ma cousine, je l'aurais giflée. Ses paroles me ramènent à ma dure réalité. À celle dont Lili ne sait rien, raison pour laquelle elle se montre si insouciante envers ces courses. Pour elle, c'est une manière de s'amuser, pour moi c'est une douleur que je dois de nouveau affronter. Elle ne peut pas comprendre, et elle ne le pourra pas tant que je ne lui en aurais pas parlé. La promesse faite à ma mère me revient soudainement à l'esprit. Je ne peux que serrer les dents et encaisser. J'aimerais pouvoir alléger un peu ce mal-être que je ressens en me confiant. Mais je n'en ai pas le droit, et cette injustice ravive la colère que je contient depuis que je suis sortie de la voiture.

– Pense ce que tu veux, ça m'est égal, craché-je durement.

Lili écarquille les yeux, surprise de mon ton.

– Je ne veux pas être là, tu le savais, ce n'est pas la première fois que l'on débat là-dessus, continué-je en la pointant du doigt. Alors pourquoi tu m'as traînée ici, Lili ? Pourquoi tu ne m'as pas dit que ce putain de terrain vague était notre destination ? Merde, réponds-moi, bordel !

Acculée, Lili finit par ouvrir la bouche, et je remarque alors que toute son assurance a déserté. Désormais, elle fixe ses pieds, désolée. J'espère bien qu'elle l'est. Combien de fois ai-je dû lui répéter que ces conneries étaient dangereuses et qu'elle ne devait pas s'en approcher ? Je parlerais à un mur, ce serait exactement pareil !

– Si je te l'avais dit, tu aurais refusé de me suivre, dit-elle suffisamment fort pour se faire entendre par-dessus le bruit des moteurs qui commencent à ronronner. Je voulais simplement que l'on passe du temps ensemble et te montrer que tu n'as aucune raison de détester ces rodéos.

J'aurai toujours une raison, et ça ne changera jamais. Ma cousine s'émerveille devant ces belles voitures et ces beaux mecs depuis le lycée, alors que moi, j'ai décidé de les haïr pour le restant de mes jours. Ce soir, la coupe est pleine. Jamais Lili n'avait tenté de me tendre un piège de la sorte. Car oui, c'en est un. Ne pas me dire clairement où elle m'emmenait était un coup bas, j'aurais dû sentir le coup fourré. J'ai vraiment été conne, et ma bêtise me coince désormais ici.

Agacée, je passe furieusement mes mains dans mes longs cheveux noirs. Je perds mon sang-froid. Je ne réfléchis pas avant de rugir :

– Évidemment que j'aurais refusé ! Je ne compte plus le nombre de fois où je t'ai dit que ces putains de courses étaient stupides, dangereuses, et surtout ILLÉGALES ! Tu veux participer et te faire coffrer, c'est ça ? Ou finir dans un ravin ? Dis-moi, Lili, dis-moi ce qui peut être aussi amusant dans le fait de risquer sa vie inutilement ?

Lili se pince les lèvres, et se balance d'un pied à l'autre en observant autour d'elle, comme si elle était gênée.

– Pas ici, Tiana, chuchote-t-elle, le regard fuyant.

Je fronce les sourcils ne comprenant pas son comportement. Elle se fout de moi ? Je l'imiter quand elle se met à regarder les alentours. Merde. Lui faire la morale en public n'était peut-être pas une si bonne idée que ça en



fin de compte. Plusieurs personnes proches de nous nous toisent, visiblement énervées. Ce sont mes propos qui les ont mis dans cet état ? Je n'ai fait qu'émettre mon opinion. Je me pince les lèvres et soutiens quelques paires d'yeux qui me fixent avec hostilité. Je suis sur leur territoire ici. Vu la manière dont certains me dévisagent, ils ne doivent pas voir des nanas réticentes tous les jours. Oh, et puis, je m'en fiche, je n'ai aucun compte à leur rendre. Rien de tout ça ne serait arrivé si Lili ne m'avait pas traînée là !

– Tiana, mesure tes mots ici. Je n'ai pas pris ma bombe lacrymogène, me confie ma cousine en se rapprochant de moi.

Je la fixe un instant pour voir si elle est sérieuse. Ses traits sont tirés, ses poings serrés. C'est le cas, elle ne rigole pas. J'ai comme une envie soudaine d'éclater de rire, croit-elle vraiment que ces gens vont s'en prendre à nous parce que j'ai osé dire ce que je pensais ? Non, mais on est où là ?

– Je fais et dis ce que je veux, celui à qui ça ne plaît pas n'a qu'à venir me le dire en face.

Je creuse ma tombe toute seule, j'en suis consciente, mais je ne peux pas m'en empêcher. Ma raison me conseille vivement de déguerpir d'ici avant que les problèmes ne me tombent dessus, mais mon fichu caractère me pousse à réagir, à ne pas me laisser faire, à montrer qu'ils ne me font absolument pas peur.

– Tu me ramènes ou je rentre à pied ? grogné-je en tournant les talons vers la voiture. Je te maudirai jusqu'à la fin des temps, crois-moi.

Mieux vaut que j'écoute ma raison pour cette fois, je crois que c'est la meilleure option pour nos vies à toutes les deux. Lili soupire, déçue et me suit à contrecœur en traînant des pieds. J'ignore les regards qui nous suivent et accélère le pas. Je n'ai jamais senti mon cœur s'emballer aussi vite. Il a l'air de détecter le danger à des kilomètres et c'est loin de me rassurer. Lili a déjà rejoint sa portière quand je contourne le véhicule. C'est là qu'une main puissante agrippe violemment mon poignet avant que je ne puisse m'engouffrer dedans. Je gémis douloureusement et me retourne avec hâte pour dévisager celui qui m'a touchée sans autorisation.

S'il y a quelques minutes, mon cœur battait à tout rompre, désormais, il est au bord de la crise cardiaque. Mes yeux ne peuvent se détacher de ce

regard brun intense. Il m'hypnotise, bloque chacun de mes mouvements, si bien que je ne parviens même pas à trouver la volonté de m'extirper de sa poigne. Je déglutis doucement, difficilement. Ce gars doit bien mesurer un mètre quatre-vingts, si ce n'est plus. Je n'aime pas que l'on me regarde de haut, que l'on se croie supérieur. J'ai mal au cou à force de le dévisager, mais je ne lui ferai pas l'honneur de baisser la tête. Il a une peau légèrement hâlée, lisse, impeccable, pas un poil à l'horizon. Je ne lui donne pas plus de 25 ans. Mes yeux suivent les traits fins de son visage, de ses cheveux sombres en bataille à sa mâchoire carrée contractée en passant par ses sourcils dont l'une des arcades porte un piercing noir. Même son nez semble parfait, comment est-ce possible ? Je reluque ses vêtements en cuir qui recouvrent une silhouette musclée, élancée, solide. Il pourrait me briser d'un simple geste. Putain, on aurait dû partir plus tôt... Je fixe sa main qui me tient toujours fermement, mon regard remonte lentement le long de son bras pour venir accrocher ses pupilles surnoises. Ses lèvres pleines esquissent un léger sourire et s'entrouvrent pour laisser sortir une voix rauque qui finit de m'achever. Seigneur, c'est possible un mec aussi sexy ?

– Toi, tu montes avec moi.

~

***Découvrez la suite dans l'histoire intégrale de WITH YOU, NEVER  
de Nelly M.C.***

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Shingfoo

Shingfoo

## SEXY FRIGIDE CHERCHE CRUSH ORGASMIQUE #1

MELLY DARCY

Alors qu'elle vient de terminer ses études, Quinn a besoin de changer d'air ! Car tout va mal :

1 - Elle a beau chercher, elle ne trouve pas de job. Et sa mère si parfaite ne rate pas une occasion pour le lui faire remarquer.

2 - Conséquence du petit 1) elle n'a pas une thune. Alors son père lui donne un coup de pouce mais bon, estime de soi, bonjour...



### Une romance drôle et sexy !

3 - Elle vit toujours en colocation avec sa meilleure amie. Alors oui, elle l'aime comme une sœur mais parfois, certains détails de sa vie sexuelle trépidante lui rappellent à quel point c'est la misère pour elle... ce qui nous emmène au quatrième point :

4 - Elle n'a jamais eu de petit ami capable de lui faire atteindre le Septième Ciel. Prête à tout pour y remédier, même à tirer les cartes, elle décide de prendre sa vie en main

Forte de cette bonne résolution, elle file direction sa maison d'enfance pour y passer l'été. Un objectif : s'amuser pour oublier que rien ne va et surtout, trouver l'homme qui la fera chavirer pour la toute première fois ! Sauf que voilà, elle va croiser la route de Rick, un sacré coureur de jupons chez qui il n'y a rien à jeter, excepté, peut-être, son caractère...

Shingfoo



Une romance  
signée Virginie  
E. Gérard !

***Après une première  
rencontre désastreuse, ils  
n'auraient jamais dû se  
revoir. Et pourtant, le destin  
en a décidé autrement !***

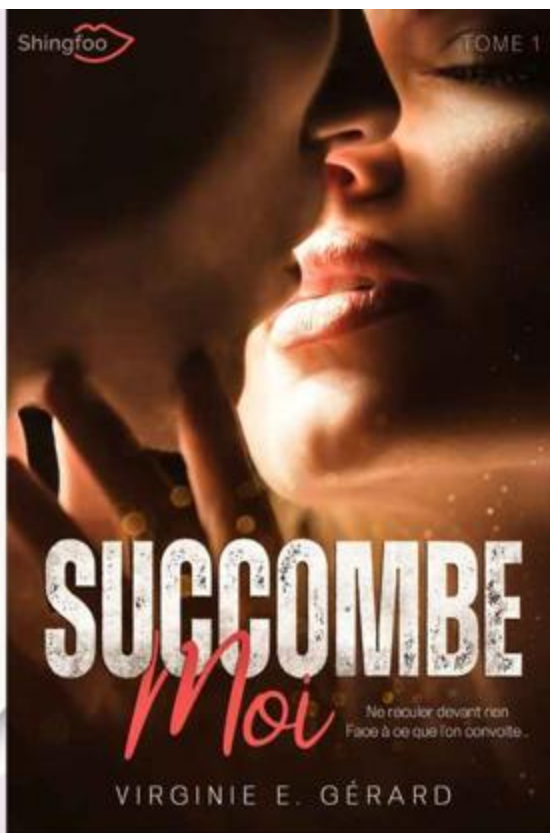
À 30 ans, Matt Evans est un compétiteur né à la carrière prometteuse. Son but ultime : ouvrir sa boîte de consulting avec son meilleur ami, Neal, dans le domaine de la haute finance à New York. Côté cœur ? Il n'a pas le temps pour ce genre de conneries. Amateur de belles femmes, il a pour devise de profiter de chaque opportunité qui s'offre à lui. Sans aucune promesse. Aucun engagement. Le sexe pour le sexe.

À 26 ans, Julia Stroms a la tête sur les épaules et possède une grande force de caractère. Après une rupture douloureuse, elle se jette à corps perdu dans son nouveau projet professionnel : ouvrir sa boutique de pâtisseries, accompagnées de cafés et de thés de renom, avec la ferme intention de ne plus laisser aucun homme lui dicter sa conduite et encore moins la détourner de ses objectifs. Le sexe attendra.

Julia a attiré son intérêt. Matt a provoqué sa colère. Un joueur tel que lui ne reculera devant rien face à ce qu'il convoite.

Et si la tentation devenait plus forte que la raison ?

Qui succombera en premier ?





Shingfoo

Une romance  
Enemies to  
Lovers  
Par l'auteure de  
Sens Dessus  
Dessous ♥



Avril est l'heureuse propriétaire d'un bar atypique à l'ambiance chaleureuse, mais malheureusement, les difficultés financières s'accumulent.

Bientôt, elle sera contrainte de faire un choix. Abandonner son rêve, ou accepter cette offre qu'on vient de lui soumettre, et cohabiter avec celui qui veut racheter son bien.

Ce serait là une chance de ne pas tout perdre, mais la jeune femme, têtue de nature, déteste qu'on lui dise quoi faire et comment le faire. Surtout quand cela vient d'un homme d'affaires tel que Daegan King...

Avec son apparence d'un général des armées, aucune chance qu'il ait dit son dernier mot. Pour apprivoiser cette tigresse, il va falloir s'armer de patience. De beaucoup de patience... Mais il n'est pas du genre à abandonner.

La guerre va être rude, mais il ne peut y avoir qu'une seule victoire. Celle qu'ils auront choisie...

## SUIVEZ-NOUS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

@shingfoo

@shingfooections

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)